

VOYAGE PITTORESQUE

O U

DESCRIPTION DES ROYAUMES

D E

NAPLES ET DE SICILE.

PREMIÈRE PARTIE DU PREMIER VOLUME,

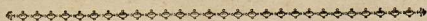
C O N T E N A N T

UN Précis Historique de leurs Révolutions. Les Cartes, Plans & Vues du Royaume
& de la Ville de Naples. Ses Palais, ses Églises, ses Tombeaux.

SES Poètes, Peintres & Musiciens célèbres. Le Vésuve, avec l'Histoire de ses Éruptions les plus connues.
Les Mœurs & Usages du Peuple Napolitain, ainsi qu'une idée de son Gouvernement,
du Commerce & des Productions naturelles de ce Pays.

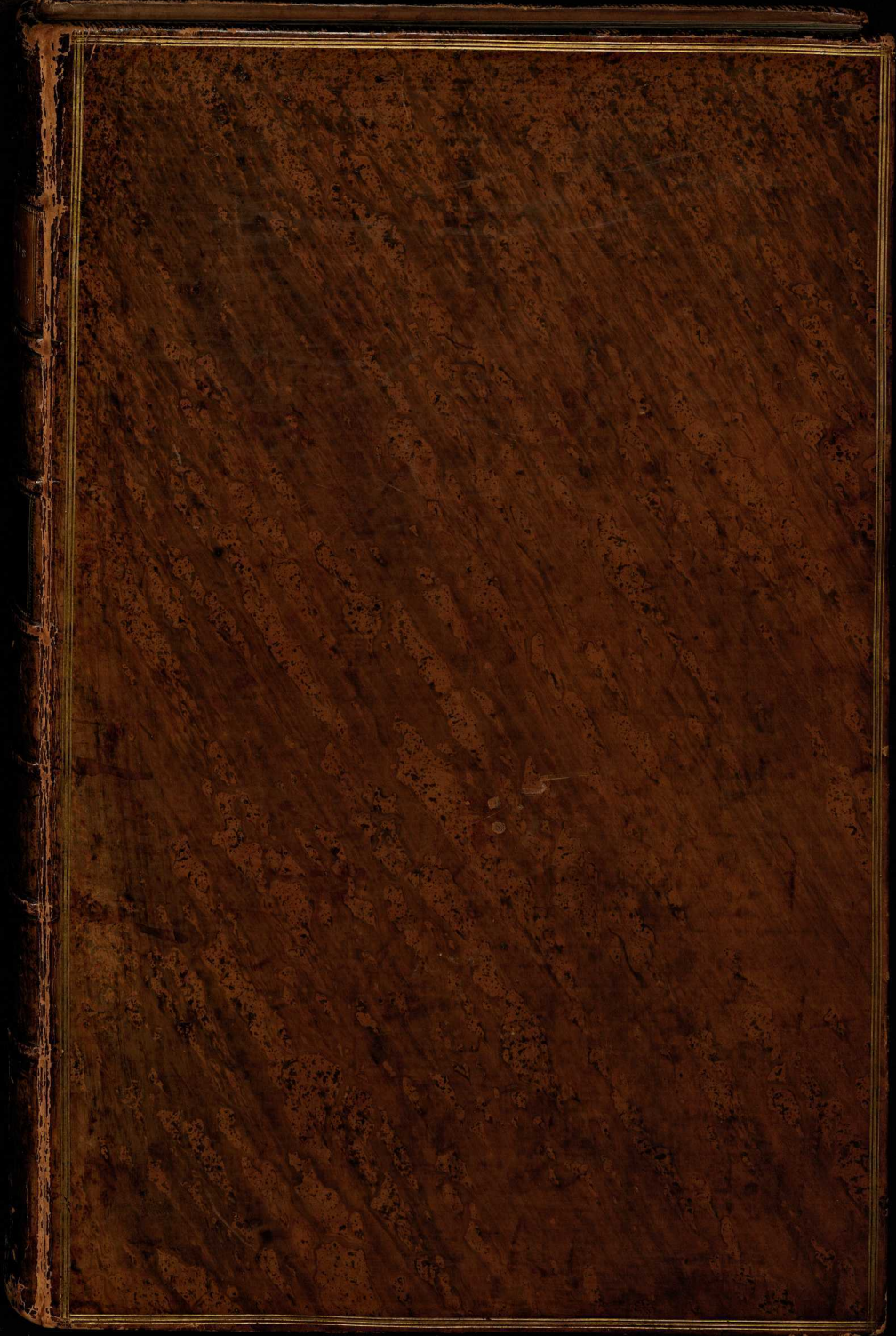


A P A R I S.



M. DCC. LXXXI

AVEC APPROBATION, ET PRIVILÈGE DU ROI.



99

Ex du premier tirage
de la loterie de 1790
par le tirage au sort
de la ville de Paris

F436

V O Y A G E
P I T T O R E S Q U E
D E
N A P L E S E T D E S I C I L E .

P R E M I E R V O L U M E .

P R E M I È R E P A R T I E .

Omnium, non modo Italiâ, sed toto orbe terrarum, pulcherrima Campaniæ plaga est. Nihil molliùs calo: denique his floribus vernat. Nil uberius solo: ideo Liberi Cererisque certamen dicitur. Nihil hospitalius mari: hic illi nobiles portus, Cajeta, Misenus, & tepentes fontibus Bajæ: Lucrinus & Avernus quædam maris ostia. Hic amiçli vitibus montes, Gaurus, Falernus, Massicus, & pulcherrimus omnium Vesuvius, Etnæi ignis imitator. Urbes ad mare, Formiæ, Cumæ, Puteoli, Neapolis, Herculaneum, Pompeii, & ipsa caput urbium Capua, quondam inter tres maximas Romam, Carthaginemque numerata. Florus, Lib. I, c. XVI.

VOYAGE PITTORESQUE

O U

DESCRIPTION DES ROYAUMES

D E

NAPLES ET DE SICILE.

PREMIÈRE PARTIE DU PREMIER VOLUME,

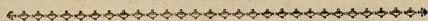
C O N T E N A N T

UN Précis Historique de leurs Révolutions. Les Cartes, Plans & Vues du Royaume
& de la Ville de Naples. Ses Palais, ses Églises, ses Tombeaux.

SES Poètes, Peintres & Musiciens célèbres. Le Vésuve, avec l'Histoire de ses Éruptions les plus connues.
Les Mœurs & Usages du Peuple Napolitain, ainsi qu'une idée de son Gouvernement,
du Commerce & des Productions naturelles de ce Pays.



A P A R I S.



M. DCC. LXXXI

AVEC APPROBATION, ET PRIVILÈGE DU ROI.

Fa 170-3810/c 1 gr raro



2013. 2493



Madame

Vous présenter cet Ouvrage, en obtenir la permission
de Votre Majesté, est sans doute le Prix et la
Récompense la plus précieuse que je pouvois desirer ;

C'est à un Gôû très vif, à la passion des Arts qu'il doit sa naissance; Depuis quelques années il fait l'occupation principale et la plus agréable de ma Vie, et je leur devrai encore à ces Arts aimables, un bonheur de plus, celui de vous en faire l'hommage.

Il ne manqueroit rien à ce bonheur Madame, si cette Description des Royaumes de Naples et de Sicile, et celle des Monuments curieux que renferment ces Pays méritoient les regards de Votre Majesté; C'est la seule maniere de Voyager que puisse lui permettre l'amour de ses Peuples et la félicité du Maître que nous chérissions.

Je suis avec le plus profond respect,

Madame,
De Votre Majesté

Le très humble, très Obéissant
et très fidèle Sujet
L'Abbé de Saint Non

A V A N T - P R O P O S .

LE Royaume de Naples dont nous avons entrepris la description dans cet Ouvrage, peut à juste titre être considéré comme une des parties de l'Italie qui mérite le plus de curiosité. La beauté & la douceur de son climat si célébré de tous les temps, & si recherché des Anciens, les Monumens antiques qu'il renferme, & qui sans être aussi nombreux & aussi magnifiques que ceux de Rome, sont d'un genre & d'un caractère qui leur est particulier, enfin une multitude de phénomènes intéressans pour les Physiciens & les Naturalistes, tout concourt à rendre le Royaume de Naples digne de l'attention & des recherches de l'Observateur & de l'homme de goût, autant ou plus que le reste de l'Italie : il a même l'avantage d'intéresser encore plus la curiosité, puisqu'il est beaucoup moins connu.

Ce n'est pas que tous les Voyageurs qui ont parcouru l'Italie n'aient sans doute visité Naples, comme ils ont vu Rome & les autres villes de ce pays ; mais il n'y en a qu'un très-petit nombre qui aient été curieux de porter leurs pas jusqu'à l'extrémité du Royaume de Naples, qui aient osé, pour ainsi dire, traverser la *Calabre*, cette belle partie de l'Italie, depuis long-temps inculte, inhabitée, & que l'on regardoit comme en proie aux bandits, & l'effroi des Voyageurs. Il étoit encore bien plus rare de voir & de parcourir la Sicile, & sans deux ou trois Voyageurs, qui en dernier lieu nous en ont donné quelques descriptions, ce pays, si intéressant à tant d'égards, nous seroit encore aujourd'hui presque inconnu (1).

(1) MM. *Bridone* & le Baron de *Riedel*. Nous avons encore d'autres descriptions de la Sicile faites plus anciennement & beaucoup plus étendues, telles que le Voyage de d'*Orville* & celui de *Faxelli*, mais ces Ouvrages n'ayant point été traduits en François, sont fort peu répandus ici & connus de peu de personnes. M. de *Barigni*, de l'Académie

des Belles-Lettres, nous a donné aussi, en 1745, une Histoire générale de la Sicile qui est très-estimée, mais il n'est question dans cet Ouvrage que des différentes révolutions de cette Isle, l'Auteur n'en fait d'ailleurs qu'une description infiniment sommaire & ne parle même en nulle façon de ses Monumens.

A V A N T - P R O P O S .

Ce sont effectivement les Lettres agréables de M. *Bridone* sur la Sicile qui nous ont le plus fait désirer de connoître & d'avoir sous les yeux les Vues & les Monumens d'un pays dont il nous a donné des détails écrits avec autant de goût que d'esprit. Ce sera donc une description plus étendue de cette Île autrefois si célèbre, avec les Vues de ses villes, de ses antiquités & de ses sites les plus pittoresques que nous offrirons dans la seconde Partie de cet Ouvrage. Mais en nous bornant dans celle-ci à parler de la ville de Naples & de ses environs, instruisons en peu de mots nos Lecteurs de la marche & du plan que nous nous proposons de suivre.

Il étoit sans doute à propos de placer à la tête de cet Ouvrage la Carte géographique de la totalité du Royaume de Naples & des pays que nous allons parcourir. Celle-ci a été gravée & réduite avec le plus grand soin d'après la grande Carte de *Zannoni* pour la partie méridionale de l'Italie, & quant à la Sicile, on s'est conformé à celle qui a été levée en 1720 par les soins du Baron de *Shmettau*, & que l'on regarde dans le pays comme étant la meilleure & la plus exacte qui ait été faite jusqu'ici.

On a cru devoir indiquer par des points & une ligne colorée la route qu'ont tenue les Dessinateurs dans toute la suite de ce curieux Voyage. Nous les verrons en sortant de Naples, par *Acerra* & *Benevent*, traverser les plaines de *la Pouille* pour aller gagner les côtes de la Mer Adriatique; ils les suivront le long de la Terre d'*Otrante*, en passant par *Bari*, *Brindisi*, *Lecce*, *Otrante*, *Gallipoli* & *Tarente*; nous les verrons côtoyer ensuite la Basilicate pour arriver en Calabre.

Nous les y accompagnerons sur toute leur route, & visiterons avec eux les restes précieux du Temple de *Metaponte*, & après avoir traversé ces plaines fertiles & délicieuses où étoit située l'antique *Sibaris*, nous arriverons à *Capo delle Colonne* où sont les ruines de ce Temple de Junon Lacinienne, si fameux dans l'antiquité. Ayant enfin doublé la pointe de l'Apennin, à l'extrémité de l'Italie, nous arriverons à *Reggio*, pour passer de là en Sicile.

APRÈS avoir traversé le Canal de *Messine*, nous les verrons monter sur l'Etna, se reposer à *Catane* aux pieds même de ce Volcan formidable, & de-là entrer dans l'intérieur de la Sicile jusqu'à *Castro Giovani*, l'antique *Enna*, regagner à *Termini* le bord de la mer pour faire ensuite le tour de toute la Sicile. Nous irons parcourir & examiner avec eux tous les Monumens, les Temples en ruine, vastes débris de son ancienne magnificence; & après une course légère à l'Isle de Malte, dont ils nous donneront également les Vues & les descriptions, nous rejoindrons la Côte de la Sicile, & finirons par l'antique & fameuse ville de Syracuse.

REVENUS à *Messine*, nos Voyageurs ont retourné par une autre route, & après avoir passé devant le fameux écueil de *Scylla*, ils ont, comme on le voit par la ligne indiquée, remonté toute la Calabre en s'arrêtant dans les endroits les plus considérables & dont les sites pittoresques & sauvages leur ont fourni des Vues & des Tableaux du caractère le plus neuf; entrant ensuite dans la Principauté de *Salerne*, ils se sont arrêtés un instant aux Temples de *Pestum*, & enfin ont regagné Naples, après avoir été visiter la fameuse Isle de *Caprée*, autrefois les délices de Tibère.

LA quantité de sites intéressans de la ville de Naples, ainsi que les différens objets de curiosité que nous avons successivement présenté à nos Souscripteurs, formant une suite de cent vingt-huit Estampes, nous avons pensé qu'en les réunissant au texte & à la description que nous y avons jointe, l'ensemble en deviendrait d'un trop grand poids, & trop considérable pour être donné & sur-tout relié dans un seul Volume, en conséquence nous avons cru devoir le séparer en deux Parties, qui seront données successivement & à aussi peu de distance l'une de l'autre que l'impression pourra le permettre, la seconde Partie étant actuellement sous presse.

CHACUNE de ces deux Parties qui doivent composer le premier Volume de notre Voyage, formeront deux Tomes séparés, qui seront reliés aussi séparément, & dont chacun contiendra six Chapitres. Nous allons d'abord indiquer en peu de mots ce qui doit faire le sujet des six premiers.

LE premier Chapitre contiendra, indépendamment de la Carte générale dont nous venons de parler, celle d'une première partie du Royaume de Naples, savoir la Terre de *Labour* ou la *Campanie*, & une seconde Carte, qui est celle des environs de Naples, nous y avons joint une courte description purement géographique de ce Royaume, ensuite le plan même de Naples, & différentes Vues générales de cette ville prises sous les aspects les plus heureux.

LE second Chapitre renferme ses Monumens modernes, comme Palais, Eglises, Tombeaux & ce qui peut avoir paru de plus intéressant dans l'intérieur même de Naples, & propre à donner une idée de sa construction.

NOUS avons réuni dans le troisième quelques-uns de ses principaux Tableaux & de ses Peintures les plus remarquables; ce que nous en donnons suffira pour faire connoître ses plus habiles Peintres, dont nous avons cru devoir comparer les talens & le génie particulier à ceux des autres grands Artistes des différentes Ecoles Italiennes.

LE quatrième Chapitre traite des Poètes célèbres de Naples & renferme une Notice abrégée de leurs Vies & de leurs Ouvrages. Nous parlerons aussi, dans ce même Chapitre, des plus grands Musiciens Napolitains devenus, à juste titre, célèbres dans toute l'Europe.

LE Vésuve, ses différens aspects, soit dans ses temps de calme, soit dans les moments les plus effrayans de ses éruptions, feront le sujet du cinquième Chapitre. Nous avons joint à ces différentes Vues & à la description du Volcan une histoire abrégée de ses éruptions les plus fameuses, depuis celle qui a détruit Herculaneum, en l'an 79 de l'Ere Chrétienne, sous l'Empire de Titus, jusqu'à la dernière arrivée récemment en 1779.

ENFIN le sixième Chapitre contiendra quelques détails sur les usages, les mœurs, les costumes, &c. des Habitans de Naples: nous dirons aussi dans ce Chapitre un mot de la fameuse sédition de *Maraniello*, en y joignant le tableau & la représentation vraiment tragique de ce qui se passa alors à Naples en l'année 1647.

NOUS

A V A N T - P R O P O S .

v

NOUS ne donnons point en ce moment la Notice des six autres Chapitres qui nous resteront à traiter, attendu qu'ils sont réservés pour la seconde Partie de ce premier Volume. Nous croyons que nos Lecteurs nous sauront gré d'avoir ainsi séparé un Ouvrage devenu par l'abondance & la richesse de la matière beaucoup plus volumineux que nous ne pensions d'abord. Nous nous y sommes encore déterminés d'autant plus volontiers, que notre second Volume nous offroit par son sujet & par ce qu'il doit contenir une division toute naturelle, dont la première Partie sera le Voyage de la Calabre ou grande Grèce, & la seconde celui de la Sicile, qui seront aussi donnés successivement pour être reliés en deux Tomes séparés.

AVANT de nous occuper de la description de la ville de Naples & de ses différens Monumens, nous avons cru à propos de donner à nos Lecteurs une idée de l'histoire même du pays que nous nous proposons de leur faire parcourir. C'est le but qu'on s'est proposé dans un tableau rapide des révolutions de Naples & de Sicile, qu'on trouvera à la tête de ce premier Volume. Ce Précis historique est l'ouvrage d'un Homme de Lettres connu & estimé, & nous espérons qu'il ne sera pas lu sans quelque plaisir.

UNE Introduction encore assez naturelle à notre Voyage de Naples, étoit la relation de la route que nos Dessinateurs avoient faite eux-mêmes pour y arriver. Ce Voyage, fait en partie par mer, & en plus grande partie par terre, nous a paru d'autant plus propre à être placé ici, que nos Voyageurs en passant par Rome, ont pu s'arrêter un moment dans cette ville célèbre, & nous tracer en peu de mots une idée de ses principaux Monumens.

NOUS réservons pour la seconde Partie de ce premier Volume les détails que nous avons à donner de la curieuse Collection des antiquités d'*Herculanum*, ceux de la découverte beaucoup plus récente de *Pompeii*, ainsi que la description de l'autre partie des environs de Naples, connus plus précisément sous le nom de *Champs Phlégréens*, dont nos Souscripteurs ont déjà les Vues & les Gravures,

b

Part. I.

& qu'ils voudront bien conserver pour être réunies & reliées avec la seconde Partie de ce Texte que l'on imprime actuellement.

ENFIN nous croyons que l'ensemble de cet Ouvrage pourra être agréable par sa variété, & plaire sur-tout à ceux qui sont sensibles aux productions des arts, puisque c'est à eux & au choix des Artistes que nous y avons employé, qu'il devra tout son mérite.





E X P L I C A T I O N

DES FLEURONS, VIGNETTES ET ORNEMENS

RÉPANDUS DANS CE PREMIER VOLUME.

LE Fleuron du titre de cet Ouvrage ne sera point une énigme pour ceux qui connoissent la situation de la ville de Naples : placée entre le Vésuve d'un côté, & les Champs Phlégréens de l'autre (1), construite elle-même sur un terrain volcanique, on doit regarder cette ville comme étant exactement posée sur le fourneau d'une mine. C'est ce que l'Artiste, auquel nous devons cette ingénieuse composition, a voulu représenter par cette Figure de Femme assise : la couronne civique qu'elle a sur la tête, désigne la ville de Naples ; le calme, la sérénité qui règnent sur son visage, font allusion à la tranquillité de ses habitans. Ces feux, ces éclairs, ces pierres enflammées & lancées dans les airs, sont les effets ordinaires des Volcans dont elle est entourée. On voit que ces Nymphes, faibles d'effroi & se sauvant dans les roseaux, représentent les Sirènes, & sur-tout la Nymphe *Parthenope*, dont, suivant la Fable, la ville de Naples avoit pris le nom dans son origine.

P A G E 38

On a cru devoir réunir sur des Planches d'Architecture, à la fin des premiers Chapitres de cet Ouvrage, quelques Médailles relatives aux sujets & aux pays dont il étoit question : c'est pourquoi, à la fin de l'Introduction ou du Précis Historique des Révolutions de Naples & de Sicile, on a indifféremment choisi des Médailles de Syracuse, de Hyeron, d'Agathocles &c., comme étant celles de la Sicile qui peuvent être les plus connues. Notre dessein est au reste d'apporter par la suite à ce choix tout l'ordre dont il sera susceptible, & de donner, en faisant la description de la grande Grèce, ainsi que de la Sicile, les Médailles anciennes de toutes les villes dont nous aurons à parler.

P A G E 56.

A la suite du Voyage de Marseille à Naples, nos Voyageurs s'étant assez arrêtés à Rome pour nous en occuper un moment, & nous donner une description rapide de ses principaux Monumens, on a cherché à rassembler sur la même table les Médailles des meilleurs Empereurs, ceux-là seuls dont les noms méritent d'être conservés dans la mémoire des hommes : comme Auguste, Titus, Marc-Aurèle, Antonin, Trajan, &c.

(1) Les Champs Phlégréens sont un assemblage de Volcans réunis & accumulés à différentes époques, les uns à côté des autres, ce qui a fait donner par les Anciens à tout ce Canton le nom de *Campi Phlégræi*, *Champs de Feu*.

viii EXPLICATION DES FLEURONS,

On y a joint quelques Médailles de Romains célèbres, & plusieurs Types intéressans, faits pour donner une idée de ce genre de curiosité.

PAGES 70 & 94.

ON a également réuni sur deux Tables d'Architecture tout ce qu'on a pu rassembler de Médailles connues de l'ancienne ville de Naples & dans le temps qu'elle étoit Colonie Grecque; car depuis la domination des Romains, il paroît qu'il n'en existe point, ou du moins qui méritent quelque attention. C'est presque toujours, dans celles-ci, la figure d'une Diane, sous le nom d'*Artemisè*, qui étoit sans doute la Divinité tutélaire de la Campanie, avec quelques accessoires qui y sont joints, & qu'on peut regarder comme autant d'emblèmes, faisant allusion à la richesse & à la fertilité du pays. Le type ou revers de presque toutes ces Médailles Napolitaines, représente un bœuf à face humaine, couronné par une victoire ou une renommée. Quelles que puissent être les différentes idées & les recherches savantes de nos Antiquaires, sur ce bœuf avec une face d'homme, nous ne pouvons croire qu'il y ait une explication plus naturelle de cette allégorie, que de la regarder comme le symbole même de l'Agriculture, le bœuf ayant toujours été pris pour le compagnon le plus utile à l'homme dans les travaux de la terre.

PAGE 120.

LES attributs de la Peinture, réunis au bas d'un piédestal sur lequel est placé le buste de la Nature, n'ont sûrement besoin d'aucune explication ni de commentaire. Cette jolie composition, couronnée d'un palmier où sont attachés les Médaillons des plus habiles Peintres de Naples, devoit être placée à la fin du Chapitre où nous avons décrit quelques-uns de leurs ouvrages.

PAGES 125, 139 & 147.

A la tête des Poètes Napolitains est le portrait du Tasse; il a été copié avec soin d'après un portrait de cet homme célèbre, gravé à-peu-près de son temps, & conservé dans le Cabinet des Estampes de la Bibliothèque du Roi. Ceux du Cavalier Marini & du Poète Sannazar, ont été faits & dessinés d'après les bustes en marbre qui existent sur leurs Tombeaux à Naples.

PAGE 134.

ON voit au milieu du Fleuron placé à la suite de la Vie du Tasse, l'urne qui renferme les cendres de ce Poète; un flambeau renversé, & la faux du temps l'accompagnent: au flambeau est attaché la lyre, & à la faux le chalumeau & la flûte pastorale, pour indiquer les différens genres de ses poésies. Au haut de la faux est la couronne de lauriers qui avoit été destinée au Tasse, & que la mort lui enleva; mais elle est remplacée par celle de l'Immortalité qui étend ses rayons, pendant que la fumée du flambeau renversé soutient & lie cette ingénieuse composition. L'Artiste habile,

habile, auquel nous en sommes redevables, est sûrement un de ceux dont les talens ont le plus contribué à orner cet Ouvrage, & dont les conseils nous ont été les plus utiles.

PAGE 160.

QUOIQUE les Tombeaux des Anciens aient infiniment varié de forme, il paroît cependant qu'ils avoient plus ordinairement la figure d'une espèce de coffre carré, plus ou moins allongé, ou bien en hauteur; quelquefois ils étoient arrondis sur les côtés comme le beau Tombeau de porphyre qui avoit été fait pour Agrippa, & qui sert aujourd'hui de Monument à un Pape de la Maison *Corsini*. Le modèle d'après lequel est fait celui que nous avons choisi pour Ovide est à Rome, à la *villa Matthei*. L'usage des Anciens étoit, comme on fait, de faire servir ces Tombeaux à renfermer une urne de marbre ou de porphyre, dans laquelle on mettoit les cendres des morts. Quant au buste du Poète que l'on voit représenté sur son Tombeau, il a été gravé avec le plus grand soin & la plus exacte ressemblance, d'après les Médailles d'Ovide, que l'on a connues dans les Cabinets du Cardinal *Ottoboni* & du Baron *Spanheim*.

PAGE 208.

L'ESSAI Historique du Vésuve est terminé par la représentation de ce phénomène extraordinaire qui a caractérisé la dernière Eruption arrivée au mois de Juillet 1779. On sent combien il est difficile, pour ne pas dire impossible, de représenter un des effets les plus gigantesques & des plus effrayants de la nature. Il en est auxquels l'art ne peut atteindre, & celui-ci étoit du nombre: mais on a essayé d'en donner une idée d'après les Gravures que l'on a reçues de Naples, & dont les Dessins ont été faits sur les lieux dans le moment même de l'Eruption. Toutes les descriptions qui en ont été envoyées, ont assuré que cette formidable gerbe de feu avoit duré pendant trois quarts-d'heure de suite, toujours de la même force & à-peu-près de la même élévation, & qu'on avoit estimé que cette élévation devoit être de deux mille pas, ou environ trois fois la hauteur du Vésuve: ainsi, en donnant à cette Montagne, comme les opérations les plus récentes & les plus exactes l'ont prouvé, trois mille six cents quatre-vingt-quatorze pieds de hauteur perpendiculaire, depuis le niveau de la mer, cette gerbe devoit avoir plus de onze mille pieds d'élévation.

PAGE 213.

CETTE Corne d'Abondance, emblème de la Fertilité, & d'où naissent tous les genres de productions, pourroit servir d'armes parlantes à tous les pays où règnent des Volcans; elle est soutenue & entourée par plusieurs morceaux de laves qui ont été lancés des Montagnes volcaniques que l'on voit dans l'éloignement. On a vu souvent de ces morceaux de laves d'une grosseur énorme, rejetés à des distances considérables, & dans la dernière Eruption sur-tout, il y en a eu du diamètre de douze & dix-huit pieds qui ont été portés à plus d'un mille de la bouche du Vésuve.

Part. I.

* EXPLICATION DES FLEURONS, &c.

On doit cependant observer, en passant, que toutes ces déjections des Volcans auxquelles on donne le nom de *lave*, ne sont pas, à proprement parler, la lave même, qui doit toujours avoir été mise en fusion & couler comme un fluide ; mais dans les fortes Eruptions, elles sont presque toujours précédées par des pluies abondantes de cendres & de pierres embrasées, lancées à une hauteur prodigieuse, parmi lesquelles il y a quelquefois des morceaux de marbres ou des parties de l'ourlet du crater, qui sont jettées à de grandes distances, comme il est arrivé dans l'Eruption de 1779.

PAGE 220.

Le Fleuron qui est à la fin du Chapitre du Vésuve, le représente également dans le moment d'une Eruption. L'idée de l'Artiste, en cherchant à opposer ainsi les caractères & l'expression de ses figures, a été de désigner la frayeur & l'effroi d'un côté, le calme & la tranquillité de l'autre. Peinture exacte du pays & de ses habitans, puisque l'abondance & la fertilité sont toujours le produit des Volcans, dans les mêmes lieux qu'ils défolent & ravagent dans d'autres momens. Il étoit difficile de rendre plus heureusement l'idée qu'on doit se faire du pays que nous avons à peindre.

PAGE 242.

Nous avons cru ne pouvoir mieux terminer les détails de la fameuse Révolte de Naples, à la tête de laquelle étoit le Lazaron *Mazaniello*, que par son portrait. Nous avons été assez heureux pour le découvrir dans l'œuvre d'un des plus grands Graveurs qui aient existé, *Stephano della Bella*. Ce fameux Artiste vivoit précisément dans le même temps que Mazaniello, & s'étoit fait sans doute un plaisir de transmettre à la postérité les traits de cet homme extraordinaire. Ce portrait a été imité le plus exactement qu'il a été possible, & gravé à l'eau-forte par le *Labelle* & le *Callot* de nos jours, ou celui de nos Artistes que l'on peut dire approcher le plus du genre & de la finesse de ces deux célèbres Graveurs.

PAGE 249.

QUANT au sujet du dernier Fleuron, on voit qu'il a rapport à la Fête de la Cocagne, si célèbre de tous les temps à Naples, & si chère sur-tout aux *Lazaroni*. Cette Fête n'existe plus à Naples depuis peu d'années, comme nous le verrons dans la suite de cet Ouvrage, à cause des désordres & des accidens qu'elle occasionnoit. Tous les Voyageurs qui s'y sont trouvés pendant le carnaval, & qui auront été témoins des exploits de cette partie du Peuple de Naples, se rappelleront d'avoir souvent vu de ces hommes assez hardis & assez vigoureux pour s'élever ainsi les uns au-dessus des autres, afin d'atteindre jusqu'aux provisions suspendues au faite de l'édifice, aux risques de se culbuter & de s'estropier en tombant. Plusieurs, à force de remplir leurs chemises de poules, d'oyes, de dindons, & de tout ce qu'elles pouvoient contenir, en refoient si embarrassés & devenoient si pesans, qu'il leur étoit impossible de se remuer ; leurs camarades les transportoient alors en triomphe, en enviant leur sort & leur adresse.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE PREMIER VOLUME.

INTRODUCTION A L'HISTOIRE DE NAPLES ET DE SICILE.	Pages 1
Voyage des Dessinateurs, de Marseille à Naples.	3

CHAPITRE PREMIER.

<i>Cartes Géographiques du Royaume de Naples, Plan Topographique & Vues générales de la Ville de Naples, prises de différens aspects.</i>	57
Description abrégée, ou Division géographique du Royaume de Naples.	59
Carte générale de la Terre de Labour, 1 ^{re} . Partie du Royaume de Naples.	idem.
Carte des environs de la Ville de Naples.	60
Plan de la Ville de Naples.	idem.
Deux Vues de la même Ville, prises sur le bord de la mer.	64
Autres Vues du Golfe & de la Ville de Naples, prises des aspects les plus élevés, comme le Palais de <i>Capo di Monte</i> & le Château Saint-Elme.	65 & 66

CHAPITRE II.

<i>Eglises de Naples, Palais, Tombeaux, & différentes Vues; prises dans l'intérieur de la Ville.</i>	71
Vue intérieure de l'Eglise Cathédrale de Naples, prise dans le moment de la Liquefaction du Sang de Saint Janvier.	73
Vue du Portail de l'Eglise de Saint-Philippe de Néri, & une Vue intérieure de la même Eglise.	75 & 76
Cloître de la Chartreuse de Saint-Martin à Naples.	77
Vues du Palais du Roi & d'un ancien Edifice vulgairement appellé Palais de la Reine Jeanne.	78
Vue des Catacombes de Naples.	80
Vue du Môle ou Fort de la Lanterne à Naples.	81
Entrée de la Grotte de Pausilippe, vue du côté de Naples, & prise ensuite du côté de Pouzzole.	82
Vue du Tombeau de Virgile près de Naples.	83
Tombeaux du grand Sénéchal Caraccioli & du Poète Sannazar.	85
Tombeau du Roi André, mari de la Reine Jeanne de Naples.	88
Tombeaux du Maréchal de Lautrec & du Marquis de Pescara.	89

TABLE DES CHAPITRES.

Vue de la Fontaine de l'Hopital de l' <i>Annonziata</i> , avec une autre petite Vue prise au-dessus de la Grotte de Paufilippe.	90
Vue de la Grotte appelée la Grotte des Cordiers.	91
Vue d'un Palais ruiné appartenant au Prince de la Roccella sur le bord de la mer.	92
Vue d'une partie de la Côte de Paufilippe.	93
Vue du Quai & du Fauxbourg de Chiaia à Naples, prise de l'endroit appelé <i>Capo di Mergellina</i> .	94

CHAPITRE III.

<i>Tableaux & Peintures les plus remarquables des Eglises & des Palais de Naples.</i>	95
Notice sur les Peintres les plus célèbres de Naples, avec une idée sommaire des différentes Ecoles d'Italie.	97
L'Héliodore, peint par Solimène dans l'Eglise de <i>Giesu-nuovo</i> .	108
Les Vendeurs chassés du Temple, Composition peinte par Luca Giordano, dans l'Eglise de Saint-Philippe de Neri.	109
Tableaux de l'Espagnolet & du Schedone, aux Chartreux & au Palais de <i>Capo di Monte</i> .	111
Prophètes peints par l'Espagnolet dans l'Eglise des Chartreux.	112
Tableaux de Luca Giordano dans l'Eglise du Saint-Esprit & aux Saints-Apôtres.	<i>idem.</i>
Peintures de Lanfranc dans l'Eglise des Saints-Apôtres.	113
Tableaux du Poussin au Palais Torre à Naples.	114
Grand Plafond de Solimène dans la Sacrificie des Dominicains.	115
Tableaux du Schedone & du Poussin, aux Palais <i>Torre & Capo di Monte</i> .	116
Plafonds du Calabrese dans l'Eglise de San Pietro in Macello.	117
Peintures d'Annibal Carrache & du Dominichin, dans l'Eglise Cathédrale de Saint-Janvier.	118
Peintures allégoriques de Solimène, dans la Sacrificie de Saint-Paul.	119

CHAPITRE IV.

<i>Des Poètes & des Musiciens Napolitains les plus célèbres, avec une idée succincte de leurs Vies & de leurs Ouvrages.</i>	123
Précis de la Vie du Tasse.	125
De l'Aminte du Tasse.	135
Imitation du Chœur de l'Aminte.	137
De la Vie & des Ouvrages du Cavaliere Marini.	139

TABLE DES CHAPITRES. xiiij

Analyse du Poëme de l'Adone.	141
Du Poëte Sannazar.	147
Des anciens Poëtes originaires du Royaume de Naples, Ovide & Stace.	
Précis de la Thebaïde de Stace.	152
Du Poëte Ovide.	157
Des Musiciens Napolitains les plus connus.	161

C H A P I T R E V .

Vues & Description du Vésuve. 171

Essai Historique sur le Vésuve, avec un détail abrégé de ses plus fameuses Eruptions.	173
Vue du Vésuve calme.	209
Vue du Vésuve en éruption.	210
Vue de la Maison des Camaldules sur le Vésuve.	212
Vues du Bourg & du Village de <i>Torre del' Annonziata</i> & de <i>Torre del Graco</i> , situés au pied du Vésuve.	214
Maison du Peintre Solimène sur le Vésuve.	216
Village de Resina, avec une petite Vue du Vésuve près de Portici.	217
Laves du Vésuve accumulées sur le bord de la mer au pied du Château de Portici.	218

C H A P I T R E V I .

<i>Des Usages, du Caractère & des Costumes des Napolitains, avec une idée de leur Gouvernement, de leur Commerce & des Productions du Pays.</i>	221
De la Noblesse Napolitaine, du Clergé & de la Bourgeoisie de Naples, ainsi que de quelques usages de ces différentes classes de Citoyens.	223
Des Environs de Naples, de ses Productions naturelles & de son Commerce.	231
Du Caractère, des Mœurs des Napolitains, & en particulier de la partie du Peuple de Naples appelée les <i>Lazzaroni</i> .	236
Des Costumes Napolitains, & des Fêtes de Madone au temps de Noël à Naples.	240
De la Sédition de Mazanielle, en 1647.	242
Fêtes du Carnaval à Naples, Pillage de la Cocagne.	249

FAUTES D'IMPRESSION A CORRIGER.

PAGE 104, en parlant du *Ticien*, ligne neuvième; il mourut en 1776, lisez en 1576.

Même page 104, ligne seize, ôtez une s au mot *qu'ils*; lisez, qu'il.

Page 155, à la Note V; au lieu de *la Caverne*, lisez Lac Averne.

Page 183, ligne vingt-huit; la septième Eruption, lisez la huitième.

DE L'IMPRIMERIE DE CLOUSIER, RUE SAINT-JACQUES.

Part. I.

d

TRADUCTION DU PASSAGE DE FLORUS

MIS EN ÉPIGRAPHE AU COMMENCEMENT DE CE VOLUME.

» IL n'existe point de contrée non-seulement en Italie, mais dans l'Univers, dont
» la beauté égale celle de la *Campanie*. Il n'y a pas de climat plus tempéré : deux fois
» l'année le printemps y donne des fleurs, & son terroir est la fécondité même : aussi
» l'on peut dire que c'est le champ où Bacchus & Cérès se disputent à qui y répandra
» plus de richesses. Ses rivages sont semés de ports célèbres, tels que *Gaète*, *Misène*,
» *Bayes*, renommé par ses bains chauds. On y trouve encore les lacs de *Lucrin* &
» d'*Averne*, qu'on peut regarder comme autant de retraites & d'asyles assurés pour
» les vaisseaux.

» C'est dans ce pays que sont situés ces Monts renommés par leurs vins exquis,
» les Monts *Gaurus*, *Falernes*, *Massique*, & le plus fertile de tous, le *Vésuve*,
» qui jette des feux comme l'*Etna*. C'est-là enfin que sont ces villes connues par leur
» situation délicieuse, *Formies*, *Cumes*, *Puteoles*, *Naples*, *Herculanum*, *Pompeii*,
» & sur-tout *Capoue*, compté autrefois au nombre des trois plus grandes villes du
» monde, Rome & Carthage « (1).

(1) L. Anneus Florus étoit un Historien Latin qui vivoit deux cents ans après Auguste. Il étoit de la famille des *Aniens* qui avoit déjà produit *Sénèque* & *Lucain*. Florus composa une Histoire Romaine, son style est brillant, concis, mais un peu recherché & souvent obscur.



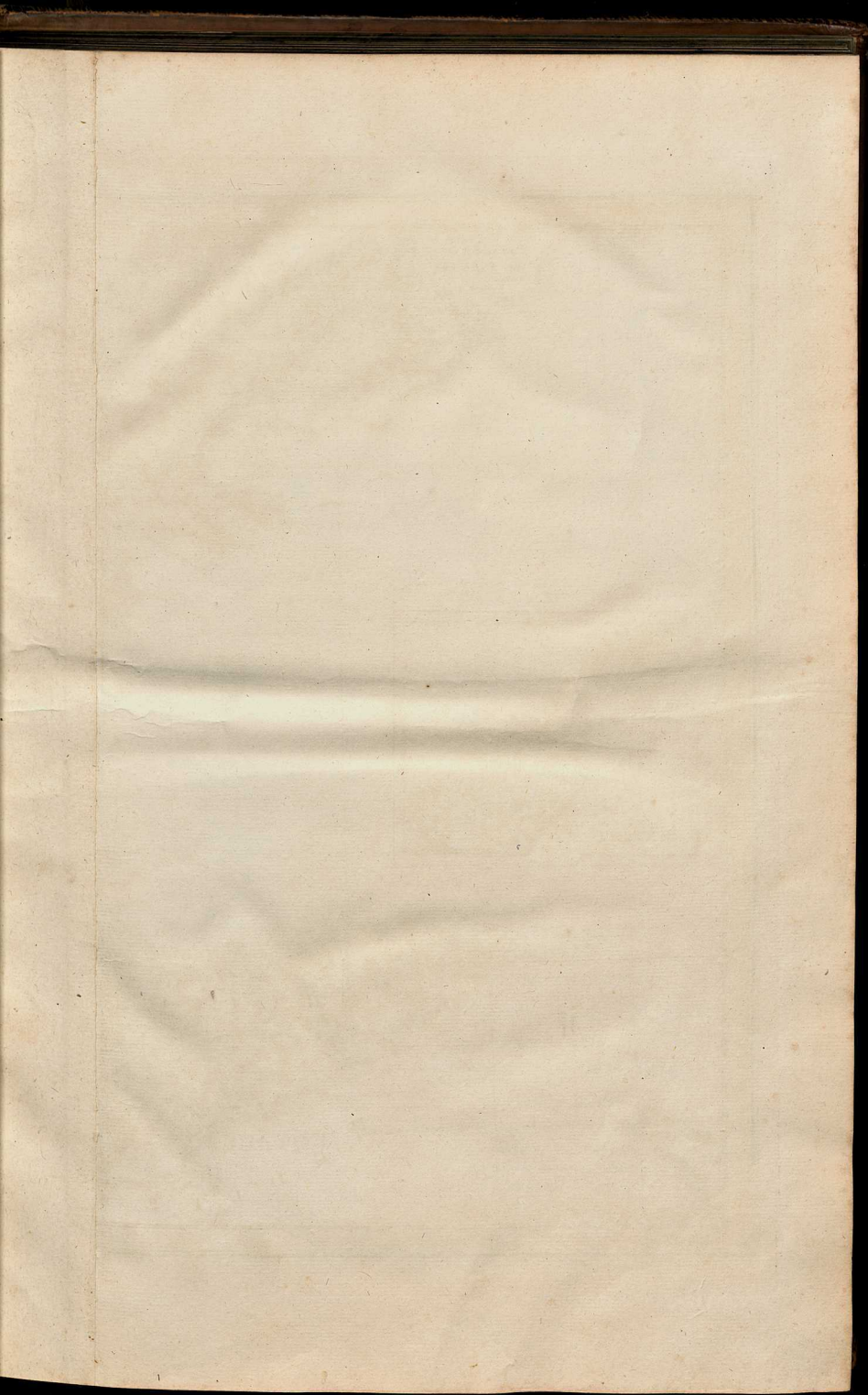
PEINTURE DU ROYAUME DE NAPLES.

O^H, que ne puis-je errer aux champs de Parthenope!
C'est-là que la Nature en grand se développe,
Qu'en Été tout-à-coup sur la cime des Monts,
Le Peintre voit, s'enflamme & saisit ses crayons,
Dessine ces lointains, ce bizarre mélange
De vallons, de côteaux qu'enrichit la vendange;
D'où la vigne rampant jusqu'aux rives des mers
Va faire à ses doux fruits boire les flots amers;
Tous ces Golfes, ces Ports, ces flots parsemés d'Îles,
Ces Monts brûlants changés en des Côtes fertiles;
Des laves de ces Monts encor tout menaçants;
Sur des Palais détruits d'autres Palais naissants;
Et dans ce long tourment de la terre & de l'onde,
Un nouveau Monde éclos des débris du vieux Monde.

HÉLAS je n'ai point vu ce séjour enchanté,
Ces beaux lieux où Virgile a tant de fois chanté;
Mais j'en jure & Virgile & ses accords sublimes;
J'irai, de l'Apennin je franchirai les cimes;
J'irai, non pas cueillir le stérile rameau
Dont l'ignorance avide ombrage son Tombeau,
Mais au bord de ces mers, sur ces rives chéries
Où souvent s'égaroient ses douces rêveries,
J'irai, plein de son nom, plein de ses vers sacrés,
Les lire aux mêmes lieux qui les ont inspirés.

*Poème de l'Art d'orner la Campagne, par M. l'Abbé DE L'ISLE,
de l'Académie Française.*

VOYAGE







V O Y A G E

P I T T O R E S Q U E

D U

ROYAUME DE NAPLES.



PRÉCIS HISTORIQUE

D E S

RÉVOLUTIONS DE NAPLES ET DE SICILE.

CHAPITRE PREMIER.

LES ROYAUMES DE NAPLES ET DE SICILE furent réunis sous les mêmes loix au commencement du douzième siècle, depuis cette époque & hors l'intervalle de cent cinquante années, ne formant qu'une seule & même puissance, nous avons cru devoir présenter sous un seul & même point de vue les principaux évènements de leur histoire.

En effet, dans cet intervalle même, où les deux Royaumes sont séparés, pendant cette longue rivalité des Maisons d'*Aragon* & d'*Anjou*, les guerres civiles que se font les deux peuples, c'est-à-dire leurs Souverains, semblent mêler & confondre les annales des deux Empires. Nous ne les séparerons donc point, même dans le précis des évènements de ce période, où les alternatives de leurs victoires & de leurs défaites ne forment pour les deux peuples qu'une suite de mêmes calamités : & quant aux siècles reculés, la Sicile seule mérite d'attirer nos regards, puisqu'elle étoit déjà couverte de villes opulentes & célèbres, dans un temps où Naples n'étoit qu'une République obscure, resserrée dans les limites d'un territoire borné, distinguée seulement par l'antiquité de sa fondation antérieure à celle de Rome même, mais bientôt recherchant l'amitié de ces redoutables voisins, & heureuse sous la protection de cette alliance, jusqu'au moment où elle passe sous leur Empire.

La Sicile, célèbre avant les temps historiques, partage avec la Grèce les

Isles de l'Archipel & les belles contrées de l'Asie, l'honneur de rappeler ces traditions antiques, recueillies & ornées par l'imagination des Poètes. Elle est en effet ; ainsi que ces contrées, le théâtre des événemens & des prodiges consacrés par la Mythologie, le berceau de plusieurs de ses fables mêmes & la patrie de ces Héros & de ces Dieux admis par la postérité. Ces peuples, sous un ciel heureux dans un climat fertile, cultivèrent de bonne heure, ainsi que les Grecs, les arts de l'imagination, & témoins, comme eux, des phénomènes variés & des merveilles de la nature, ils virent naître des Artistes pour la peindre & des Poètes pour la chanter.

On conçoit qu'avec ces avantages la civilisation n'y dut pas être moins prompte ; aussi la Sicile est-elle représentée comme un pays florissant, couvert de Républiques déjà puissantes, au temps même où les Sicanes, peuplade Espagnole, où les Sicules, Nation Italienne, y viennent chercher des établissemens. Mais ce furent les Grecs, Fondateurs de plusieurs Colonies, telles que *Gela*, *Agrigente*, *Syracuse*, qui en y portant leur Langue, leurs usages, leur caractère, développèrent le génie des indigènes, & transportèrent, pour ainsi dire, la Grèce dans la Sicile. Même esprit : mêmes effets de cet esprit : un pays partagé en différens Etats, les uns Républicains, les autres soumis à un Tyran, des guerres, des rivalités, des divisions intestines, des usurpateurs, des conspirations : tout rappelle les Grecs & leur histoire. Mais leur histoire même n'offre rien de plus beau peut-être & de plus imposant que le moment où Syracuse, après deux siècles d'un Gouvernement orageux, forme, sous les Loix de *Gélon*, la seule grande puissance de la Sicile. Quel spectacle de voir *Gélon* usurpant, il est vrai, l'autorité souveraine, mais la dévouant aux soins de la félicité publique, repoussant les Carthaginois qui, voisins de la Sicile, y possédoient d'anciens établissemens, portant en peu d'années son peuple au plus haut degré de splendeur ; ensuite, venant seul, sans armes, dans la place publique, au milieu des Syracusains armés par ses ordres, offrant de rendre compte de sa conduite, même de ses facultés, à ses Sujets assemblés, & déposant le pouvoir suprême entre les mains de ses Concitoyens. Le peuple, dans le transport de sa reconnaissance, lui rend d'une acclamation unanime l'autorité abdiquée, la consacrant même par le nom de Roi ; car il n'avoit régné que sous celui de Préteur. On lui décerne une statue qui le représente désarmé, vêtu en simple Citoyen, tel qu'il s'est présenté à l'assemblée le jour de son abdication. C'étoit en effet le plus beau de sa vie.

Gélon dé-
pose son au-
torité entre
les mains du
peuple.

Gélon,
Tyran de Si-
racuse.
Avant J. C.
480.

C'est à un tel caractère qu'il appartenait d'être, comme l'a dit un de nos grands Ecrivains, le seul homme, qui dans un traité de paix, ait jamais stipulé

DU ROYAUME DE NAPLES. 3

pour l'humanité entière. Vainqueur des Carthaginois qu'il chasse de son Île, il leur impose, parmi les conditions du traité, la loi de renoncer chez eux aux sacrifices de victimes humaines ; & consacrant par la Religion même ce sentiment humain, il ordonne, aux frais des vaincus, la construction de deux Temples, l'un à Carthage, l'autre en Sicile ; monumens augustes où fut déposé, sous la garde des Dieux, le double du traité qui les frustrait de ces cruelles offrandes.

Le respect attaché à la mémoire de ce Prince fut tel que les Syracusains supportèrent patiemment après lui ses deux frères *Hieron* & *Trasibule* : pardonnant à l'un d'être un Roi foible & indolent, trop peu digne du sang de *Gélon*, & à l'autre d'être un Tyran barbare qui le déshonorait. Les vexations de ces deux règnes réveillèrent dans les Syracusains cet esprit démocratique si naturel aux Grecs ; mais la République, rendue à son ancienne forme, perdit cette énergie & cette influence souvent plus fortes & plus rapides sous le Gouvernement d'un seul. C'est ce qu'on vit dans une suite de guerres contre des voisins moins puissans qu'elle. Un grand danger lui rendit bientôt toutes ses forces, & l'on retrouve la Syracuse de *Gélon*, à la grande époque de la descente des Athéniens en Sicile.

Une discussion pour des limites de frontières entre deux petites Républiques Siciliennes, dont l'une appelloit Athènes à son secours, fut un prétexte dont l'ambition d'*Alcibiade* se prévalut pour engager une guerre qui commença la ruine de sa Patrie. Les premiers succès des Généraux Athéniens parvenus à bloquer Syracuse par terre & par mer, effrayèrent Lacédémone, qui envoya aux Syracusains des troupes & un Libérateur. Mais cette violente crise avait fait sentir à Syracuse le besoin d'un Chef contre les ennemis étrangers. *Hermocrate* repoussa plus d'une fois les Carthaginois qui possédoient encore des établissemens dans l'Île, & préparait ainsi les usurpations & la grandeur de *Denis* son gendre : Tyran bizarre, avide de conquêtes & recherchant les Philosophes, inégal dans le développement de ses talens politiques & militaires, épris de la gloire, & se déshonorant par des cruautés gratuites, méditant une descente à Carthage & mourant de joie du succès d'une Tragédie.

Denis le jeune, autre Tyran, indigne même de son père, offre le tableau affligeant d'un Prince, qui, né avec d'heureuses dispositions, appelle d'abord autour de lui la philosophie & les arts, les exilant bientôt à la voix des flatteurs, vendant *Platon* pour s'en défaire, se livrant ensuite à tous les vices de sa fortune, enfin chassé deux fois pendant un règne qui ne fut qu'une longue guerre contre ses peuples. Dans l'état où étoit réduite Syracuse, déchirée au-dedans, menacée

Avant J. C.
414.

Denis,
Tyran de Sy-
racuse.

Avant J. C.
405.

au-dehors, affoiblie par des passages violens du despotisme à l'anarchie, & de l'anarchie au despotisme, elle tourne les yeux vers Corinthe, son ancienne Métropole, & demande par des Ambassadeurs des secours contre ses tyrans domestiques & ses ennemis étrangers, les Carthaginois.

Corinthe possédoit un Citoyen qui, après avoir servi sa Patrie dans la guerre & dans la paix, n'aspiroit depuis vingt ans qu'à se faire oublier d'elle. Il avoit caché dans un désert sa mélancolie & son désespoir plutôt que ses remords.

Avant J. C.
346.

Timoléon pouvoit-il les connoître? Le meurtrier qu'il avoit commis avoit sauvé la République, il avoit chéri sa victime, il l'avoit, dans un combat, couvert de sa personne. Mais *Timophane* aspire à la tyrannie. *Timoléon* l'immoie & pleure son frère. Il le pleure vingt ans, enseveli dans sa retraite, & se croyant un objet de la haine céleste, non pour avoir châtié un Tyran, mais pour l'avoir trouvé dans un frère qu'il chérissoit. A la prière des Ambassadeurs Syracusains qui demandent un Général, un ennemi des Tyrans, un Vengeur de la liberté, le peuple s'écrie, TIMOLÉON. On députa vers lui; on le presse, il obéit sans joie: il part.

Les Syracu-
sains appel-
lent Timoléo-
n à leur
secours.

Le nom de *Timoléon* avoit hâté la levée des troupes. Il voit de loin la côte de Sicile; mais pour aborder à Syracuse, il falloit échapper à la flotte des Carthaginois. Son habileté triompha de cet obstacle. Il aborde, il bat *Jestas*, Tyran de Léonte, qui, sous prétexte de secourir les Syracusains contre Denis, aspirait à le remplacer. Sa victoire lui livre Syracuse. Il renvoie Denis à Corinthe, voyage qui fit un proverbe dans la Grèce. Il falloit encore renvoyer les Africains à Carthage; c'est ce que fit une nouvelle victoire de *Timoléon*. Les conditions de paix qu'il leur imposa assurèrent la liberté de toutes les villes Grecques qu'ils avoient opprimées; & déjà ses soins avoient purgé la Sicile des Tyrans qui ne dépendoient pas des Carthaginois. De retour à Syracuse, il se donne à lui-même un spectacle fait pour son cœur; maître de la citadelle, dernier asyle du dernier Tyran, il appelle le peuple à la destruction de ce monument odieux; & de ses débris même, sur la même place, il fait élever un édifice public consacré à l'administration de la Justice. Syracuse étoit déserte, il rappelle les exilés; mais leur nombre ne suffisant pas pour repeupler la solitude de cette ville immense, une nouvelle Colonie arrive de Corinthe, qui redevient en quelque sorte la fondation de Syracuse.

Timoléon
se fixe en Si-
cile.

La Sicile délivrée, vengée, repeuplée, heureuse par les soins d'un seul homme, Corinthe redemande *Timoléon*. Mais déjà il habite une retraite solitaire près de la ville dont le bonheur est son ouvrage; la Sicile est la nouvelle Patrie que son cœur adopte & où il n'a point à pleurer les Tyrans qu'il a punis. C'est aux

frais

DU ROYAUME DE NAPLES. 5

frais de la République que fut préparé son asyle champêtre. Un décret lui assigna pour sa maison le plus bel édifice de la ville ; car il y venoit quelquefois pour les délibérations les plus importantes , à la prière du Sénat & du peuple ; un char alloit le chercher & le reconduisoit chez lui avec un nombreux cortège. Les plus illustres Citoyens alloient fréquemment lui porter leurs hommages ; on lui présentoit les Voyageurs & les Etrangers les plus célèbres de la Sicile & de la Grèce qui vouloient voir ou avoir vu *Timoléon*. Mais devenu vieux , il ne pouvoit que les entendre , & la perte de sa vue ajoutoit à l'intérêt & à la vénération publique. Il recueillit jusqu'au dernier moment de sa vie ce tribut habituel de respects unanimes & volontaires. Sa mort fut une calamité ; & , parmi les honneurs prodigués à sa mémoire , on distingue le décret qui ordonnoit d'aller demander à la ville de Corinthe un Général dans les dangers de Syracuse.

Mort de
Timoléon.

La République jouit vingt ans du fruit des exploits & des bienfaits de *Timoléon*. Mais de nouvelles factions amenèrent de nouveaux malheurs. Le plus grand de tous fut *Agathocle*. Né dans la dernière classe des Citoyens , élevé par son mérite à un commandement militaire , il parvint à la puissance de Denis avec de plus grands talens & un plus grand génie. On le vit , dans un de ces revers qui le priva du fruit de ses premiers succès , sortir de sa capitale assiégée par les Carthaginois , & passant la mer , porter la guerre en Afrique ; conduite audacieuse , justifiée par l'événement , sans exemple jusqu'alors & depuis imitée par plus d'un Capitaine. Il avoit porté la hardiesse jusqu'à brûler ses vaisseaux en abordant au rivage ennemi , pour mettre ses soldats dans la nécessité de vaincre ou de mourir , autre exemple d'audace qui a trouvé aussi d'illustres imitateurs.

Agathocle
est élu Tyran
de Syracuse.
Avant J. C.
310.

On admire , malgré soi , dans ce caractère souillé de cruautés & de vices , différens traits d'une grandeur imposante. Fils d'un Potier de terre , loin de rougir de son origine , il s'en faisoit un triomphe de tous les jours , & dans les festins qu'il donnoit à ses courtisans , il méloit aux coupes d'or des convives la coupe d'argile de leur Maître , fier de la bassesse de sa naissance qui constatoit la supériorité de ses talens & lui laissoit l'honneur d'être son ouvrage ; orgueil nouveau , plus raisonnable après tout , plus noble même que l'orgueil fondé sur des ancêtres. Chassé enfin malgré ses talens , mais né pour asservir , il mourut en Italie , Tyran des Brutins , & victime d'une vengeance particulière & inouïe (1).

Agathocle est chassé
de Sicile &
meurt en Ita-
lie.

(1) Un curedent empoisonné par un de ses ennemis consuma ses gencives. Le poison se communiqua rapidement à toutes les parties de son corps qui ne fut bientôt plus qu'une plaie. Déchiré par ses douleurs , on le porta vivant sur un bûcher.

Avant J. C.
278.

Il laissoit une fille dont l'hymen attira sur la Sicile de nouvelles infortunes. Elle avoit épousé *Pyrrhus*, Roi d'Épire, à qui les Syracusains eurent l'imprudence de demander pour Roi le fils qu'il avoit eu d'elle; ils vouloient obéir au petit-fils de cet *Agathocle* qu'ils avoient détesté & banni. Ils espéroient d'ailleurs se faire de *Pyrrhus* un appui contre les Carthaginois, mais *Pyrrhus* se croyant leur Roi sous le nom de son fils, ils s'indignèrent & se laissèrent de ses violences au point de s'allier avec ces mêmes Carthaginois pour le chasser de la Sicile. L'imprudent Roi d'Épire alla commettre de nouvelles fautes en Italie, abandonnant la Sicile livrée plus que jamais à des divisions intestines, aux descentes des Africains & à des désastres qui ne cessèrent qu'au commencement du règne d'*Hiéron*.

Avant J. C.
229.

Hiéron descendu de *Gélon*, qui, comme lui, fit le bonheur de Syracuse, avoit, comme lui, commencé par être un usurpateur. Il avoit fait la paix avec les Carthaginois & même s'étoit ligué avec eux contre les Mamertins, peuplade Italienne & guerrière qui avoit envahi Messane, un des plus beaux territoires de l'Isle, & qui s'étoient fortifiés par une alliance avec Rome : époque remarquable de la première descente des Romains en Sicile. *Hiéron* battu par eux, mécontent des Carthaginois, les abandonne pour s'allier aux vainqueurs dont sa prudence prévoit la grandeur future, conduite qui fit pendant soixante ans le bonheur de Syracuse. On vit avec surprise cette ville heureuse & jouissant d'une tranquillité constante & inaltérable au milieu des calamités du reste de la Sicile entre les armées & les flottes des deux grandes Puissances qui se disputoient l'empire du monde.

Hiéron
gouverne la
Sicile & en
fait le bon-
heur.

Dans ce long période, *Hiéron* s'occupant de l'administration intérieure de son Royaume, du commerce, sur-tout de l'agriculture, composant même un Livre sur cet art, première richesse de tous les pays & sur-tout du sien, y rapportoit la plupart des Loix dont il rédigea lui-même le Code, Loix qui gouvernèrent la Sicile après lui & qui furent respectées par les Romains. Il rassembloit autour de lui tous les arts, ceux d'utilité, ceux d'agrément, ceux même de la guerre, car ce fut à sa sollicitation, qu'*Archimède*, son parent & son ami, appliqua la géométrie & la mécanique à des usages militaires. Il remplît ses arsenaux de machines pour l'attaque & la défense des places, inventions d'*Archimède* qui bientôt après furent dirigées contre ces mêmes Romains dont il avoit été soixante ans l'allié le plus fidèle. C'est ce qu'on vit après la mort de son fils *Hiéromine* qui rompit une alliance utile & glorieuse, pour s'unir avec les Carthaginois & se précipiter dans leur ruine.

Ses deux Successeurs, *Epicide* & *Hippocrate* se déclarèrent aussi contre les

Romains , qui , après plusieurs victoires , vinrent assiéger Syracuse. Les deux Tyrans subalternes qui l'opprimoient au-dedans , sous prétexte de la défendre au-dehors , osèrent lutter contre la puissance Romaine , & fortifiés du génie d'*Archimède* , plus habile Géomètre que politique éclairé , engagèrent ou forcèrent ce grand-homme à défendre la ville contre une flotte & une armée également formidables. On n'attend pas de nous que nous insitions sur les détails de ce siège fameux , où les talens d'un seul homme arrêtaient & repoussent pendant trois ans un des plus grands Généraux de Rome.

Archimède.

Siège de Syracuse par Marcellus.

Marcellus , après des pertes multipliées sur terre & sur mer , effet des machines d'*Archimède* , change le siège en blocus , & se consolant de tous ses vains efforts contre la capitale par des conquêtes & des victoires dans le reste de la Sicile , réunit enfin toutes ses forces pour livrer un assaut général. On dit que prêt à donner le signal de toutes les attaques , qui devoient être suivies du pillage , immobile & rêveur à l'aspect de cette ville célèbre & malheureuse , séjour autrefois de tant de grands-hommes en tout genre , nés ou illustres dans son sein , au souvenir de tant d'événemens qui signalèrent sa puissance , Marcellus ne put commander à son émotion ni même retenir ses larmes. Syracuse fut presque entièrement détruite , mais elle ne fut pas dégoûtée de sa ruine & sera toujours l'ornement de la Sicile devenue Province Romaine.

Avant J. C.

Naples , une des plus anciennes Républiques de l'Italie , mais peu guerrière au milieu de tant de voisins belliqueux , s'étoit volontairement soumise à la puissance Romaine , seul moyen de s'en faire un appui. Cette ville conserva ses privilèges & ses loix municipales sous les protecteurs qu'elle s'étoit choisis , & par un bonheur surprenant , les guerres qui désolèrent l'Italie dans les différentes époques de Pyrrhus , d'Annibal , de Spartacus & de la guerre sociale , n'attirèrent sur elle que la moindre partie des calamités qui accablèrent plusieurs des villes attachées aux Romains. Naples & la Sicile gouvernées , l'une par ses loix particulières , l'autre par des Préteurs ou des Proconsuls , demeurèrent pendant plusieurs siècles presque oubliées des Historiens Romains qui ne citent Naples que comme un séjour de délices & de volupté , & la Sicile comme le grenier de l'Empire. Elles eurent sans doute à souffrir quelquefois , comme tant d'autres Provinces , des abus d'une administration dure & violente ; mais le nom Romain les préserva des calamités attachées à la guerre & aux dissensions intérieures : heureux ces deux peuples , s'ils eussent continué d'échapper à l'Histoire. Mais elle les retrouve vers la fin du cinquième siècle , plongés dans le cahos du démembrement de l'Empire Romain , passant dans l'espace de soixante & quinze années , sous les loix d'*Odoacre* , de *Théodoric* , de *Totila* , Conquérans

Naples , simple Province Romaine.

qui, malgré les idées de terreur attachées à leurs noms, mêlèrent quelques vertus, même la clémence, à leurs exploits guerriers, & qui seuls, avec les *Bélisaires* & les *Narsès*, leurs ennemis & quelquefois leurs vainqueurs, sont distingués dans la confusion d'un tableau monotone, chargé de personnages obscurs & trop souvent odieux. D'autres Barbares, les Sarrafins, se répandent dans la Sicile, s'y maintiennent, assurent leurs conquêtes; & profitant des rivalités mutuelles, des dissensions intestines qui désoloient les villes & les Principautés d'Italie, épioient le moment de s'emparer de Naples.

Est gouver-
née par les
Ducs.

Au milieu de ces convulsions, Naples avoit conservé sa constitution Républicaine sous des Chefs appelés *Ducs*, indépendans plus ou moins de l'Empire d'Orient, suivant la foiblesse plus ou moins grande des Empereurs, qui depuis long-temps n'avoient sur l'Italie qu'un vain titre de Souveraineté. Mais ce cahos va s'éclaircir : tout change par un de ces événemens inattendus qui rend à l'Histoire le droit d'intéresser ; mérite que celle d'Italie avoit perdu depuis trop long-temps.

CHAPITRE II.

An de J. C.
1005.

C'EST au retour d'un voyage à la Terre-Sainte que quarante ou cinquante Gentilshommes Normands vont jeter en Italie les fondemens d'un Empire. Ils descendent à Salerne au moment où cette ville, assiégée par les Sarrafins, avoit capitulé & préparoit sa rançon. Indignée de la foiblesse de leurs hôtes, & semblables à ce Romain qui s'offensant de l'appareil d'un traité honteux le rompt & l'annule par sa présence, ces généreux Chevaliers offrent aux Salertins de les défendre. La nuit même, ils fondent dans le camp des Barbares, les taillent en pièces & rentrent à Salerne couverts de gloire & chargés de butin. Ces Libérateurs, laissant après eux leur renommée, emportent les regrets des Salertins, & repassent bientôt dans leur patrie étonnée du récit de leurs exploits.

Arrivée des
Normands
en Italie au
retour d'une
Croisade.

Trois cents Normands, sous le commandement de *Rainulf*, passent les mers & viennent en Italie recueillir le fruit des premiers succès de leurs compatriotes. L'Italie étoit alors partagée presqu'en autant de petites Souverainetés qu'elle avoit de villes importantes. Par-tout des haines, des rivalités, des combats. Les Normands qui attendoient tout de leurs armes, trouvoient sans cesse l'occasion de vendre ou de louer leur valeur & leurs succès ; des Guerriers toujours victorieux ne pouvoient rester long-temps sans un établissement durable. Un Duc de Naples, en leur assignant un territoire, entre sa ville & Capouë, fut le premier

premier qui paya véritablement leurs services. Les Normands y fondèrent la ville d'Averse; & l'on peut remarquer avec une sorte de surprise que le premier établissement de ces Conquérans ne fut pas une conquête.

Les Normands fondent la ville d'Averse après de Naples.

Trois frères, *Guillaume Bras-de-Fer*, *Drogon & Humfroy*, fils de *Tancrède de Hauteville*, Seigneur Normand des environs de Coutances, accourent en Italie, à la tête des aventuriers qui voulurent s'associer à leur fortune. Ils offrent leurs services au Commandant Grec nommé *le Catapan* & marchent contre les Sarrafins de Sicile. Les Sarrafins sont vaincus. Guillaume tue leur Général; la Sicile alloit retourner à l'Empire, mais les Grecs, jaloux de leurs Libérateurs, les privèrent de leur part dans le partage du butin. Ingratitude imprudente! Les Normands irrités méditant sans se plaindre une vengeance utile, abandonnent le perfide Grec à ses ennemis, &, repassant la mer, fondent sur ses Etats d'Italie. Ils s'emparent de la Pouille, de la Calabre, & bravant à la fois le Pape & l'Empereur, ne reçoivent que de leur épée l'investiture de leurs nouveaux Etats.

1035.

Vont faire la guerre aux Sarrafins en Sicile.

Cette audace a sans doute quelque chose d'imposant. Voir un petit nombre de Guerriers protéger, conquérir, asservir des villes, des Etats, des Princes, vaincre sans alliance & jeter seule les fondemens d'un Empire durable; braver avec impunité les deux Puissances redoutables de l'Italie, faire un Pape prisonnier, & séparant dans sa personne le Pontife, du Souverain, respecter l'un, dicter des loix à l'autre, saisir une Couronne entre l'Autel & le Trône Impérial, & se l'assurer par la jalousie mutuelle de l'Empire & du Sacerdoce: un tel tableau a droit de frapper l'imagination, & celle de plusieurs Historiens n'a rien négligé pour l'embellir.

S'emparent de la Pouille & fondent le Royaume de Naples.

Mais en recherchant la cause du merveilleux, car le merveilleux en a une, quelle résistance pouvoient opposer de petits Etats dispersés, des peuples toujours en guerre, sans troupes réglées, sans discipline; des Sujets tantôt sous la domination des Empereurs trop éloignés pour les gouverner, tantôt sous un Duc électif ou usurpateur, tantôt sous le joug des Barbares & sachant à peine le nom de leurs Maîtres; quelle résistance, dis-je, pouvoit opposer un tel pays à la valeur exercée de ces Chefs célèbres dont le nom seul rassembloit sous leurs drapeaux les mécontents de tous les partis.

Robert au bruit de ces nouveaux succès, *Guiscard & Roger*, autres fils de *Tancrède de Hauteville*, quittent leur vieux père, & déguisés en Pèlerins, car l'Italie prenoit des précautions contre les nouveaux émigrans de la Normandie; ils arrivent, le bourdon à la main, chez leur frère déjà maître de deux riches Provinces. Là, dans l'épanchement de leur tendresse & de leur joie, ils partagent

Les enfans de Tancrède de Hauteville se partagent leurs conquêtes.

entre eux leurs conquêtes & leurs espérances , & fans autre traité que leur parole , il règne entre eux dès ce moment une intelligence invariable ; conduite plus étonnante peut-être que leur établissement & qui fans doute en assura la durée.

Le Pape & l'Empereur se liguent contre eux.

Le Pape est fait prisonnier.

Mais leur puissance commençoit à alarmer le Pape & l'Empereur. Le Pape, à la tête d'une armée composée d'Allemands , d'Evêques & de Prêtres que Henri III envoya contre ces aventuriers, les excommunia. L'armée taillée en pièces , l'excommunication fut nulle , & Léon IX prisonnier. Le Pontife fit les avances. *Humsfroy* reçut , pour la Pouille & la Calabre , une investiture qu'il n'avoit pas demandée & qu'il n'étoit bientôt plus temps de lui offrir.

Léon avoit pressenti qu'il étoit de sa politique de maîtriser l'indépendance des Normands en se hâtant de légitimer leurs usurpations. Il leur donna même une investiture qu'ils ne demandoient pas , celle de la Sicile qu'ils ne possédoient point encore.

En effet Robert , s'apercevant que les Papes pouvoient donner ce qu'ils n'avoient pas , les crut assez puissans pour lui ravir ce qu'il possédoit. Il prêta foi & hommage au Saint-Siège & s'en reconnut Feudataire ; véritable origine des prétentions que la Cour de Rome eut dans la suite sur le Royaume des deux Siciles.

Le Pape protégeoit les Normands pour contenir l'Empereur , & les Normands , protégés par le Pape , augmentoient leur puissance en sanctifiant leurs conquêtes. Ce fut en effet sous l'étendard du Pontife que *Robert* & le Comte

1073.

Les Normands obtiennent du Pape l'investiture de la Sicile.

Roger chassèrent les Sarrafins d'Italie & s'emparèrent de la Sicile. Brillante destinée de deux frères dont l'un , *Robert* , se préparoit , en mourant , à la conquête de l'Empire d'Orient , & l'autre , *Roger* , Comte de Sicile , obtint du Pape Urbain II , cette fameuse Bulle de Légation par laquelle il se fit créer Légat né du Saint-Siège en Sicile , lui & ses Successeurs.

Cependant au milieu de tant de révolutions , parmi tant de peuples accoutumés au joug , qui se soulageoient en changeant d'opresseurs , les Napolitains s'étoient maintenus libres ; ni l'établissement fortuné des Normands , ni le siècle brillant de leurs conquêtes , qui venoit de ravir presque toute l'Italie à la foiblesse des Empereurs , & la Sicile aux armes des Sarrafins , n'avoient pu changer l'état heureux & primitif de son ancien Gouvernement. Naples renfermée dans son patrimoine Republicain sous l'administration constante de ses Ducs électifs conservoit encore ses privilèges & son indépendance.

1139.

Ce ne fut que vers l'an onze cent trente-neuf , à la mort de *Sergio VIII* ,

DU ROYAUME DE NAPLES.

11

le dernier de ses Ducs, que cette ville ouvrit volontairement ses portes à la puissance des Normands, & prêta serment de fidélité à *Roger* deux, premier Roi de Sicile. C'étoit la destinée de Naples de prévenir les violences en se donnant au plus fort, conduite qu'elle avoit autrefois tenue à l'égard des Romains. Les Napolitains acceptèrent le fils de *Roger* avec le titre de Duc pour les gouverner selon leurs loix.

Naples est
réuni à la Si-
cile.

Mais la Sicile eut bientôt à regretter la domination des Sarrafins, & celle des autres Barbares qui l'avoient gouvernée. Des favoris cruels, des Eunuques insolens jetèrent les Siciliens dans un désespoir inutile qui n'enfanta que des révoltes & des conjurations impuissantes. *Guillaume* surnommé *le Mauvais*, fils & Successeur de *Roger* deux, régnoit alors. Il mourut. Pour le peindre, il suffit d'observer qu'on n'osa pas même graver une inscription sur son tombeau.

1106.

La Sicile respira quelque temps sous *Guillaume-le-Bon* ; mais une faute de ce Monarque fut pour elle une source de malheurs. Quelle imprudence d'appeler la Maison de Souabe en Sicile ! Il pouvoit transmettre sa Couronne à *Tancrède*, dernier rejetton du sang de *Hauteville*, & il marie une Princesse de trente-six ans, dernière héritière du Royaume, à *Henri VI*, Roi des Romains, fils du célèbre *Barberousse*. C'étoit détruire l'équilibre que la Maison Normande avoit intérêt de maintenir entre les Empereurs & les Papes ; cependant dans l'absence de *Henri* & de son épouse, *Tancrède*, fils naturel du Duc *Roger*, fils de *Roger II*, monta sur le Trône de Sicile. Il en reçut même l'investiture du Pape. Mais les principaux Seigneurs & Barons du Royaume, refusèrent de reconnoître une élection à laquelle ils n'avoient pas présidé. La Sicile fut bientôt embrasée des premiers feux d'une guerre civile. *Henri* paroît alors en Italie, à la tête d'une puissante armée. Couronné Empereur après la mort de son père, il vient réclamer les droits de *Constance* son épouse, & conquérir son Royaume de Sicile. Les Allemands sont vaincus.

Guillaume-le-Bon, Roi de Sicile, appelle la Maison de Souabe pour lui succéder.

Cause de la guerre & des malheurs de la Sicile.

1195.

L'Empereur avec de nouveaux secours s'avance dans la Campanie, accompagné de son épouse, héritière de ses conquêtes. *Henri* retourne en Allemagne. *Tancrède* vainqueur, mais sans jouir de sa victoire, pleurant un fils aussi cher à ses peuples qu'à lui-même, ne put résister à son chagrin, & son retour à Palerme fut bientôt suivi de sa mort. Après lui *Henri* vint saisir son héritage, & s'en assura par la mort de tout ce qui restoit du Sang Royal ; prémices d'un règne affreux, où l'on vit un peuple lassé des crimes atroces, & des cruautés recherchées de son Tyran, se soulever contre lui, l'assiéger & lui imposer la loi de sortir du Royaume ; où l'on vit le Tyran obéir, mêler une terreur basse

Henri, fils
de Tancrède,
meurt à
Messine, dé-
testé de ses
peuples.

aux projets de vengeance qu'il méditoit en fuyant, entraîner avec lui une épouse forcée d'entrer dans la conjuration publique, mourir enfin à Messine d'une mort précipitée. Telle étoit l'horreur attachée à son nom, qu'en soupçonnant l'Impératrice d'avoir empoisonné son époux, on ne vit qu'un bienfait à chérir au lieu d'un crime à détester; & la haine publique lui en fit un de la sépulture qu'elle avoit obtenu du Pape pour son mari. Mais en lui vendant cette grâce la Cour de Rome refusa de reconnoître la légitimité de Frédéric son fils, & par une de ces absurdités indécentes qui peignent tout un siècle, elle força l'Impératrice à racheter publiquement, au prix de mille marcs d'or pour le Pape & pour chacun des Cardinaux, l'investiture du Royaume de Sicile pour Frédéric, & à faire sur l'Evangile, en présence du Pontife, le ferment exigé d'elle sur la fidélité conjugale & sur la légitimité de son fils.

Le Pape est
élu Régent
du Royaume
des deux Si-
ciles.

Après ce marché avilissant, l'Impératrice meurt, & nomme, par Testament, Tuteur de Frédéric & Régent du Royaume ce même Pontife, qui avoit outragé les cendres du père, flétri l'honneur de la mère, & contesté la naissance & les droits du fils.

Origine
des préten-
tions de la
Cour de Ro-
me.

Telle fut l'origine des prétentions de la Cour de Rome sur les deux Siciles dans les interrègnes qui les désolèrent. Quelle époque de ses droits! celle où un Tuteur, surprenant ce titre à la foiblesse d'une mère superstitieuse, s'en sert pour devenir l'oppresser du fils, & après avoir excommunié ceux qui méconnoissent sa Tutelle, cherche dans l'Europe à qui vendre l'héritage & les dépouilles de son pupille.

1198.

Frédéric
excommunié
& déposé.

C'est à l'histoire d'Allemagne à peindre les vertus, les talens, les exploits & les malheurs de Frédéric deux; elle le montre portant dès le berceau le poids de la haine des Papes, achetant deux fois son couronnement par le vœu forcé d'une Croisade; excommunié pour avoir différé son départ, excommunié de nouveau pour être parti excommunié, chargé d'un troisième anathème dans le temps où ce Prince délivroit les lieux Saints, déposé par une Bulle, appuyée d'une Croisade qu'un Pape en personne prêchoit contre lui dans la Chaire de Saint Pierre. Déposition dont l'inimitié ambitieuse du Pontife fit retentir l'Europe, & que son orgueil notifia même au Sultan de Babylone.

La Sicile témoin, comme l'Empire, des infortunes de son Maître, le fut constamment des périls attachés à sa personne, dans le voisinage de son ennemi le plus implacable; elle le vit en butte aux fureurs & aux trahisons, dont l'ascendant sacré des Papes l'environnoit de toutes parts, chercher, au milieu d'une Garde Mahométane, un rempart inaccessible aux attentats de la superstition; après

DU ROYAUME DE NAPLES.

13

après cinquante ans de malheurs causés par le Saint Siège, ce Prince mourut, & mourut abfous.

Frédéric
meurt en
1250.

Le Pape Innocent IV profita de la mort de son ennemi, pendant que Conrad, l'héritier du Trône, étoit en Allemagne. Il entra en Sicile comme dans un territoire de l'Eglise; excita à la révolte la Pouille, la Terre de Labour, & fait déclarer en sa faveur Naples & Capouë.

Mais Frédéric, habile à prévoir les desseins du Pontife qui venoit de l'abfoudre, avoit nommé par son testament, Gouverneur de l'Italie en l'absence de Conrad, Mainfroy, son fils naturel, à qui il avoit donné la Principauté de Tarente.

Mainfroy
est nommé
Gouverneur
du Royau-
me.

Dans ces siècles de barbarie, on se plaît à voir paroître un homme ambitieux sans crime, dissimulé sans bassesse, supérieur sans orgueil, qui conçoit un grand dessein, trace de loin son plan, se crée lui-même des obstacles qui retardent, mais assurent sa marche, amène ainsi tout ce qui l'entoure à son but, &, comme contraint, se fait entraîner où il aspire. Tel est Mainfroy. Caractère développé par les faits mêmes, & par les circonstances difficiles qui le forment sans doute. Chargé du Gouvernement pendant l'absence de Conrad, il prévoyoit, sans s'effrayer, la future jalousie de son frère & de son Maître; mais se préparant à souffrir des injustices qui pouvoient le conduire, il s'en frayoit le chemin par des exploits, par des vertus, qui lui concilioient l'estime des Grands, & l'amour du peuple.

Portrait de
Mainfroy.

Conrad arrive, il trouve, grace à la valeur & aux soins de son frère, un Royaume tranquille pour récompense: envieux & persécuteur, il dépouille Mainfroy de ses Seigneuries, & chasse du Royaume les parens & les alliés maternels de ce rival cru dangereux.

Conrad,
héritier de
Frédéric,
chasse Main-
froy de ses
Etats.

Politique odieuse, & mal-adroite, utile aux desseins secrets d'un homme qui savoit profiter d'une humiliation comme d'un avantage, & dont le génie supérieur forçoit les autres à lui tenir compte de ce qu'il faisoit pour lui-même. En effet, Mainfroy, qui voyoit avec plaisir l'indignation publique se charger du soin de le venger, affectoit de répondre aux injustices nouvelles par des services nouveaux.

Tout va bientôt changer de face. Conrad meurt, ne laissant qu'un fils en bas-âge, nommé Conradin. Mainfroy fut accusé d'avoir empoisonné son frère; crime dont l'histoire n'offre aucune preuve, non plus que de l'emprisonnement de Frédéric son père, dont il eut la douleur de se voir charger. Dans l'absence des preuves, si l'on songe que le Pape, ennemi mortel de la Maison de Souabe, fut également accusé de ces deux crimes, croira-t-on Mainfroy coupable du

Conrad
meurt, &
laisse Con-
radin en
bas-âge, hé-
ritier de son
Royaume.

premier, en voyant Frédéric justifier son fils, &, dans son lit de mort, joindre à ses derniers bienfaits le regret profond de ne pouvoir lui laisser un Trône ? Qui le croira coupable du second quand ce même Pape, à l'instant de la mort de Conrad, s'avance en armes sur le territoire de Naples, quand le Royaume entier regarde Mainfroy, dans ce moment de crise, comme l'espoir de la Nation, & l'appelle à la Régence qu'il refuse ? L'heure n'étoit pas venue, il vouloit un Empire, & n'attendoit que l'instant d'avouer son ambition. Il fait déclarer Régent du Royaume un Allemand (le Marquis d'Honnebruch) absolument incapable de gouverner & propre à ses desseins. D'Honnebruch ne peut suffire à sa nouvelle dignité ; l'Etat n'a qu'un Régent, il demande un Chef. Cependant le Pape s'est déclaré, il est en Italie, soulève les peuples, marche de conquêtes en conquêtes, s'est établi à Naples, tient déjà la moitié du Royaume ; le reste n'attend que sa présence. La Sicile étoit perdue, & d'Honnebruch ne pouvoit la sauver quand l'Etat alarmé vint prier Mainfroy de prendre la Régence. Il accepte alors, au nom de Conradin, un titre qu'il n'auroit pris ni plutôt ni plus tard.

Mainfroy
accepte la
Régence.

Le Régent marche aux ennemis, remporte une victoire signalée, entre dans la Pouille, soumet les villes rebelles. Innocent IV, honteux & indigné d'un succès si rapide qui lui ravissoit un Royaume dont il se croyoit déjà possesseur, n'osant s'exposer sur un champ de bataille, meurt dans son lit à Naples, de rage & de désespoir. Mainfroy repasse en Sicile, où ses grands desseins devoient s'accomplir. La Reine Elisabeth, femme de Frédéric, craignant pour les jours de son fils Conradin, fit répandre le bruit de sa mort.

Quels motifs pouvoient déterminer cette Princesse à commettre une telle imprudence, craignoit-elle pour son fils les vues ambitieuses & les desseins secrets d'un oncle & d'un Régent ? Elisabeth les servoit ; elle perdoit son fils au lieu de le sauver. Etoit-ce un mouvement de tendresse, un de ces présentimens maternels dont le cœur n'est pas maître ? Pourquoi donc se hâter de le faire revivre & de redemander son héritage ?

La Reine
fait répandre
la nouvelle
de la mort
de Conra-
din.

Quoi qu'il en soit, les Seigneurs & les Barons du Royaume n'eurent pas plutôt appris cette nouvelle, qu'ils vinrent trouver Mainfroy & le conjurèrent de monter sur un Trône, où il étoit appelé par sa naissance, par ses exploits & par le Testament même de Frédéric. Il n'étoit ni du caractère ni de la politique du Régent de les prendre au mot. Il s'attendoit à de nouvelles sollicitations encore plus pressantes des Prélats & de la Noblesse ; il les reçut avec complaisance, se fit représenter ses droits, raconter tous ses titres, & se laissa couronner.

Mainfroy
est couronné
en 1258.

Elisabeth se repentit bientôt de sa fausse politique ou de ses timides précautions ; elle fit reparoître son fils & redemanda son héritage au Prince de Tarente. Il n'étoit plus temps. Le Régent crut pouvoir garder le Royaume par droit de conquête & d'élection. La Reine alla porter ses plaintes au Saint-Siège, oppresseur de sa Maison.

Le Pape, qui n'attendoit qu'un murmure favorable pour se venger des mépris & de la valeur de Mainfroy, l'excommunia & mit son Royaume en interdit. Mais ce Prince, dont la famille sembloit être vouée aux foudres de Rome, regardoit l'excommunication comme un héritage des Princes de sa Maison ; il n'en fut pas effrayé.

Le Pape
Clément IV
l'excommu-
nie.

Clément IV alors possesseur du Siège Apostolique, & héritier de l'ambition des Papes, avoit juré la perte d'un ennemi si redoutable. Il publia des Croisades, mit le Royaume de Naples & de Sicile à l'encan & le fit offrir à presque tous les Souverains de l'Europe qui le refusèrent. C'étoit pour la seconde fois qu'un Pape promenoit en Europe un Royaume à vendre, & ne trouvoit pas d'acquéreur ; étoit-ce de la Maison de Saint-Louis que devoit sortir l'acheteur d'un Empire dont le vendeur n'avoit pas le droit de disposer, & comment Saint Louis, qui avoit rejeté ce marché criminel, permit-il à Charles d'Anjou, son frère, de se rendre à la face de l'Europe le complice de Clément en acceptant ses offres illégitimes ? Un ordre donné à Charles d'imiter ce refus juste & sage eût sauvé à la France & à l'Italie deux cents ans de guerres & d'infortunes.

Met le
Royaume de
Naples en
interdit, &
en offre la
Couronne à
tous les Sou-
verains de
l'Europe.

Charles
d'Anjou,
frère de St.-
Louis l'ac-
cepte.

Tandis que Mainfroy, occupé du soin de se défendre, lève des troupes, équipe des flottes & se dispose à repousser des frontières de son Royaume l'ennemi qui le marchande, son Royaume est vendu, par un traité entre le Pape & le Comte d'Anjou.

1265.

Le Comte arrive à Rome, y reçoit l'investiture des Etats qu'il alloit conquérir, entre en Italie où les Croisés le joignent de toutes parts. Le malheureux Mainfroy se voit trahi, abandonné de tous côtés. Il rassemble son courage & ses forces, & cherche le Comte usurpateur.

Reçoit l'in-
vestiture du
Pape.

Les Croisés, armés par le Comte d'Anjou & bénis par l'Evêque d'Auxerre, se rangent en bataille dans la plaine appelée du *Champ Fleuri*, le combat s'engage, il ne dura qu'une heure & fut sanglant.

Mainfroy, à la tête de dix Chevaliers, dont l'ardeur répondoit à son courage, voit ses troupes plier de toutes parts. Il perd toute espérance. La valeur lui reste. Il se précipite au milieu des escadrons ennemis & meurt comme il avoit voulu vivre, en Roi.

Mainfroy
est vaincu &
tué en com-
battant.
1266.

Ainsi périt ce Prince extraordinaire, le premier dont l'ambition n'ait pas été criminelle & dont l'usurpation semble être légitime ; le seul dont la politique ait gagné les Sujets avant que sa valeur ait conquis le Royaume. Persécuté par un frère injuste, vendu par un Pape vindicatif, & vaincu par un Prince féroce, il fut sage dans ses humiliations, modéré dans ses succès, & grand dans ses revers. On trouva le corps du malheureux Prince quelques jours après la bataille. Le Comte *Jourdan*, son ami, se jette dessus & l'arrose de ses larmes. Le Comte d'Anjou lui refuse la sépulture, & Clément le fait jeter sur les bords du Marino aux confins du Royaume.

Charles
d'Anjou,
maître de la
Sicile.

Cette victoire rendit Charles maître de la Sicile. Il fit son entrée à Naples avec Béatrix son épouse. Le peuple inconstant le reçoit en triomphe & lui prépare des fêtes lorsqu'il demande des bourreaux, & fait périr dans les supplices plusieurs Barons & Gentilshommes qui tenoient encore pour Mainfroy.

1269.

Charles s'applaudissant de ses cruautés & de ses conquêtes, se voyoit enfin paisible possesseur de ses nouveaux Etats ; mais le sang qu'il fit répandre força bientôt ses Sujets à se croire encore ses ennemis.

Conradin, ce fils de l'imprudente & sensible Elisabeth, caché depuis son enfance au sein de l'Allemagne, à quinze ans deux fois détroné, sans avoir porté la Couronne de ses ancêtres, voyant les peuples mécontents, les croit fidèles. On lui représente envain la double puissance d'un usurpateur qui le brave & d'un Pape qui le proscriit, il s'arrache des bras d'une mère en pleurs & court se montrer aux Provinces qui le reçoivent avec joie. Le jeune Frédéric, Duc d'Autriche & dernier espoir de sa Maison, renouvelle dans ce vil siècle l'exemple de ces amitiés héroïques consacrées dans l'antiquité, il veut suivre & suit la fortune de *Conradin* son ami, dont il plaignoit les malheurs, & partage avec lui les hasards d'une guerre qu'il croit trop juste pour être malheureuse.

Conradin
patoit en Ita-
lie.

Sous cet auspice, Conradin se présente en Italie, son audace, sa jeunesse, ses droits, ses premiers succès lui font bientôt un parti redoutable. Le Pape qui commence à le craindre, l'excommunie : Charles le joint dans la Pouille & lui présente le combat.

Les jeunes Princes firent dans cette journée des actions dignes de leur naissance & de la justice de leur cause. L'armée Royale étoit en déroute ; on poursuivoit les fuyards. On se voyoit maître du champ de bataille, quand Charles fort d'un bois voisin, où la prudence d'un Chevalier François nommé *Alard de Saint-Valtry*, l'avoit caché ; il fond avec un corps de réserve sur
les

les vainqueurs , les taille en pièces & leur arrache la victoire. *Conradin* Offre le combat à Charles d'Anjou , est vaincu & fait prisonnier. échappe au carnage avec son ami ; mais la trahison le fit bientôt tomber entre les mains du vainqueur. Le Comte fit jeter les malheureux Princes dans les prisons de Naples , d'où ils ne devoient sortir que pour marcher au supplice.

Le Pape de qui Charles tenoit la Sicile , en vendant les Etats du père , avoit proscrit la tête du fils , Arrêt horrible qui fut donné tranquillement comme un conseil. *S'il vit* , avoit dit le Pontife , *tu meurs , s'il meurt , tu vis.*

Le Comte d'Anjou fut fidèle au traité par lequel il s'étoit engagé à faire périr l'héritier légitime du Trône. Naples vit dresser un échafaud. *Conradin & Frédéric* que la prison avoit séparés , se revirent alors pour la dernière fois. Le Prince de Souabe se reprochoit la mort de son ami. Frédéric le console & monte le premier au supplice ; ainsi l'avoit ordonné le Comte d'Anjou , qui , pour rendre aux yeux du généreux *Conradin* la mort plus cruelle que la mort même , vouloit qu'il fût teint du sang de son ami.

Ce Prince infortuné voit tomber à ses pieds la tête de Frédéric. Il la saisit & la baigne de ses pleurs. Il monte à son tour & paroît aux yeux du peuple qui fond en larmes. *Conradin* rassemble ses esprits , & agissant encore en Roi sur un échafaud dressé dans ses Etats , il jette son gant , nomme son oncle Pierre d'Aragon , héritier du Trône , s'écrie : *O ma mère ! que ma mort va vous causer de chagrins , & meurt.* Supplice de Conradin en 1270.

Pourquoi l'histoire , qui s'est chargée de tant de noms odieux , n'a-t-elle pas consacré celui du généreux Chevalier qui osa ramasser le gant du Prince & porter en Espagne ce précieux gage dont *Pierre d'Aragon* fut profiter dans la fuite.

Le Comte d'Anjou se voyoit après tant de meurtres & d'assassinats , paisible possesseur d'un Royaume qu'il avoit acquis par le fer & par le feu , mais qu'il ne fut pas gouverner. Les gibets , les bourreaux , les exactions en tout genre effrayoient les peuples , & la Sicile vit naître les règnes désastreux de Guillaume premier & de Henri fix , les Nérons de l'Italie moderne. Le Comte d'Anjou règne en Sicile & s'y fait détester.

Au milieu de ces sanglantes exécutions , Charles demandoit au Saint Pere la permission d'envahir les Etats de l'Empereur. Et tandis que la Cour de Rome la lui refusoit , elle entroit elle-même dans la conspiration qui devoit ravir à Charles la plus belle partie de ses possessions. *Jean de Procida* , Seigneur d'une Ile de ce nom aux environs de Naples , banni pour son attachement

à la Maison de Souabe, avoit fait adopter son ressentiment & sa vengeance à presque tous les Souverains. Après avoir négocié secrètement avec *Michel Paléologue*, Empereur d'Orient, & Pierre d'Aragon, il s'étoit rendu sous un habit de Moine auprès du Pape Nicolas III, qui l'avoit reçu comme un Ambassadeur de l'Espagne & de l'Empire. Revenu en Sicile sous ce même déguisement, il s'occupoit alors à soulever les peuples & préparoit les esprits à la révolte, pendant que Michel & Pierre, sous différens prétextes, levoient des troupes & équipaient des flottes. Tout étoit concerté, quand un évènement imprévu hâta la révolution préparée par une Ligue de Rois & lui donna l'apparence d'une émeute populaire.

Vêpres
Siciliennes,
le 29 Mars
1282.

Le vingt-neuf Mars mil deux cent quatre-vingt-deux, à l'heure de Vêpres, un habitant violoit une Sicilienne; aux cris de cette femme le peuple accourt en foule. On massacre le coupable; c'est un François, le nom réveille la haine; les têtes s'échauffent: on s'arme de toutes parts. A l'instant dans les rues, dans les places publiques, au sein des maisons, au pied des Autels, hommes, femmes, enfans, vicillards, huit mille François sont égorgés. Palerme nage dans le sang.

Cette horrible boucherie est le signal de la révolte, toute l'Isle est sous les armes, & tout ce qui porte le nom François est immolé. Ainsi finit la domination Françoisé chez un peuple, qui venoit de voir massacrer ses deux derniers Rois par un frère de Saint Louis.

Les Historiens qui tracent avec les couleurs les plus fortes le tableau des désastres de la Sicile, qui la montrent réduite à l'état le plus affreux, déchue non-seulement de son ancienne splendeur, mais même de la situation déplorable où l'avoient mise les cruautés d'Henri VI, regrettant le jong barbare de ses anciens Maîtres, Grecs, Sarrafins, Normands, Allemands, dont les vexations n'avoient pu la porter à de telles extrémités, ces mêmes Historiens semblent chercher une cause étrangère à cette horrible vengeance. Cette vengeance est inouïe sans doute & rien de cruel n'est juste. Mais qui n'en voit la seule & véritable cause dans les excès atroces commis journellement par les François? Comment ne pas la voir dans leur tyrannie publique qui réunit & liguait contre eux les Grands de l'Etat appuyés ensuite par des Souverains étrangers, & dans leur tyrannie particulière & domestique qui mit la rage dans le cœur des peuples? En faut-il d'autre preuve que l'attentat même qui fut le signal du massacre? Le coupable ne devient-il pas l'accusateur de sa Nation? tandis qu'un autre François sauvé, protégé même par les meurtriers, semble expliquer du moins, s'il ne l'excuse en quelque sorte, la fureur des

Siciliens ? Il existe un homme juste, *Guillaume de Porcelet*, François d'origine & Gouverneur de l'Isle de Calafatimi; cet homme est seul excepté du massacre général; on le respecte & on s'empresse à lui fournir un bâtiment pour le reconduire dans sa patrie. Ce décret tacite & unanime de tout un peuple qui révérait l'innocence & l'intégrité d'un seul François, semble justifier la proscription de tous les autres & renouveler contre leur mémoire l'arrêt exécuté contre leurs personnes.

Guillaume Porcelet est excepté seul du massacre & reconduit en France.

Charles étoit violent; à la nouvelle de la révolte & du carnage, il entre en fureur, & jurant d'exterminer la race Sicilienne, il vient mettre le siège devant Messine. Il étoit sur le point de s'en rendre maître & de recouvrer la Sicile en vainqueur implacable, si la flotte d'Aragon ne fût venue secourir la ville assiégée & rassurer l'Isle malheureuse. Le Comte d'Anjou forcé de lever le siège, est poursuivi par l'Amiral *Loria*, perd vingt-neuf vaisseaux, en voit brûler trente à ses yeux, & trop foible pour supporter la disgrâce qui le prive de sa vengeance, il pleure d'impuissance & de rage.

Charles veut former le siège de Syracuse.

Pierre d'Aragon, maître de la mer & vainqueur de Charles, entre dans Messine aux acclamations du peuple, & bientôt la Sicile couronne dans son Libérateur l'oncle & l'héritier de *Conradin*.

Est repoussé par l'Amiral Loria.

Charles vaincu, & n'ayant plus d'espoir dans ses armes, cherche à ramener les peuples par sa clémence. Il publie des amnisties, rétablit la Sicile dans tous ses droits & tous ses privilèges, étend même ses bienfaits jusques sur Naples: basse indulgence qui ne trompa & ne ramena personne. La Sicile qui le brave, méprise ses dons perfides, & Naples seule en profite contre le gré du Tyran.

Pierre d'Aragon, oncle & héritier de Conradin, est élu Roi de Sicile.

Ce Monarque s'aperçoit que la feinte est vaine, & renouvelle la guerre, il quitte ses Etats, court en Provence pour chercher de l'argent & des troupes.

Pierre fut profiter de son absence. L'Amiral *Loria*, après s'être emparé de l'Isle de Malte, se présente au port de Naples & l'insulte. Le jeune Prince de Salerne, à qui son père avoit recommandé la modération & la prudence, sort avec soixante-dix galères pour repousser l'ennemi qui le brave: mais ayant plus de courage que d'expérience, il est fait prisonnier à la vue de ses Sujets.

Loria, maître de l'héritier du Trône, impose des loix & redemande *Béatrix*, fille de *Mainfroy*, prisonnière au Château de l'Œuf, & menace les jours du Prince, si l'on refuse de la rendre. *Loria* prévoyant le retour de Charles, revient avec *Béatrix* à Palerme où il laisse le Prince de Salerne en captivité.

Le peuple demandoit hautement la mort du fils de Charles , comme une juste représaille de la mort de Conradin. Mais on voit avec plaisir que *Constance* , qui commandoit en Sicile pendant l'absence du Roi , son époux , dédaignant de se venger du père sur un fils innocent , prit soin de soustraire le jeune Prince au ressentiment des Siciliens & le fit conduire en Aragon.

1285.

Charles d'Anjou meurt accablé des malheurs qu'il s'est attirés par ses cruautés.

Cependant Charles arrive à Naples , son peuple est révolté , son fils est dans les fers , il se voit assailli de toutes parts , & ne respire que la vengeance. La vengeance lui échappe , il se préparoit au siège de Messine ; on lui montre son fils dont on menace la tête s'il approche de la ville. Enfin accablé de malheurs qu'il ne peut imputer qu'à son ambition sanguinaire , il meurt à *Foggia* dans la Pouille , âgé de soixante & cinq ans , & ne laisse au Prince de Salerne , son héritier , que le Royaume de Naples.

CHAPITRE III.

La Sicile & le Royaume de Naples sont séparés.

Robert, Comte d'Artois, Régent du Royaume de Naples.

C'est ainsi que les crimes de Charles d'Anjou , funestes à sa Maison presque autant qu'à lui-même , marquent la séparation des deux Royaumes.

Naples , pendant que son Prince languit dans les fers , reste abandonnée à l'autorité de Robert , Comte d'Artois & du Cardinal de Sainte-Sabine. Charles d'Anjou , emportant au tombeau la douleur de laisser son unique héritier entre les mains de ses ennemis , crut devoir les nommer Régens par son Testament.

Pierre d'Aragon ne jouit pas long-temps de ses triomphes & de sa nouvelle Couronne. Se sentant proche de sa fin , il voulut assurer à ses fils la possession de la Sicile. Le Pape *Honorius* refuse aux Ambassadeurs de ce Prince l'investiture de son héritage & répond par une excommunication à la demande légitime du nouveau Roi.

Les Régens Napolitains appuyoient de leurs armes impuissantes la haine ambitieuse du Pontife , qui se flattoit de l'autoriser bientôt par l'aveu & par le nom de *Charles deux d'Anjou* , que l'entremise d'Edouard , premier Roi d'Angleterre , venoit de tirer de sa prison. Mais il apprend que Charles , par le Traité , a reconnu *Jacques* , second fils de Pierre d'Aragon , pour Roi de Sicile.

Le Pape irrité renouvelle la guerre , force ce même Charles de réclamer la Couronne de Sicile à laquelle il venoit de renoncer par un Traité solennel , excommunie Alphonse , frère de Jacques , pour avoir trempé dans ce crime & fait croire

croire à tous les Princes de l'Italie qu'il peut seul annuler un Traité conclu entre deux Rois, par l'entremise d'un Souverain.

Voilà donc Charles, contraint au nom de la Religion d'être parjure, faisant la guerre au Roi Jacques, contre sa conscience & la foi des sermens, & vainqueur malgré lui-même, ménageant son ennemi dans ses victoires pour se faire pardonner son infidélité.

Pendant cette guerre Alphonse meurt ; & Jacques, son frère, Souverain excommunié, de deux Royaumes en interdit, passe en Espagne pour se faire couronner Roi d'Aragon.

Jacques se voyoit deux puissans ennemis à combattre, Charles II, Roi de Naples, & Philippe-le-Bel. Le Pape avoit relevé le premier de la foi des sermens comme d'un crime, & offroit au second la Sicile pour le Comte de Valois, son fils. Cette dangereuse position força Jacques à prendre le parti de sacrifier un de ses Etats pour se conserver l'autre ; il renonça à la Sicile en faveur du Roi de Naples.

Ce fut treize ans après les Vêpres Siciliennes, après treize ans d'une guerre défensive & meurtrière, que cette Île malheureuse apprit la nouvelle effrayante d'un Traité qui la rendoit à la Maison d'Anjou. Elle en frémit. La consternation y fut générale, & causa le même effroi, que la nouvelle des Vêpres Siciliennes avoit produit chez la Nation qui en fut la victime. Les Etats assemblés en tumulte se hâtèrent d'élire pour leur Roi, *Frédéric*, troisième fils de Pierre d'Aragon.

1296.

Boniface ne fut pas plutôt informé de la nouvelle élection, qu'il accusa de supercherie le nouveau Roi d'Aragon, & se crut trompé parce qu'il n'étoit pas obéi. Jacques courut à Rome dissuader le Pontife, & pour le convaincre de son innocence, il ordonna à tous ses Catalans & à ses Aragonois de sortir de Sicile. *Blasé d'Allagon* se refusa à cet ordre dicté par la foiblesse & parut à la tête d'une armée redoutable, croyant son maître trop puissant pour n'être pas légitime. Ce fut par un procédé aussi généreux que ce grand Général fit un devoir aux principaux Aragonois de suivre son exemple.

Le peuple Sicilien, préférant l'excommunication à la tyrannie, juroit à son Prince de lui conserver la Couronne au prix de son sang, & Frédéric garda généreusement un Royaume qu'il ne pouvoit céder sans ingratitude envers son peuple.

Le Pape voyant que Charles, malgré ses victoires, désiroit toujours la paix, & que Frédéric, malgré ses défaites, trouvoit sans cesse dans l'amour de ses peuples des ressources inépuisables pour la guerre, craignit que

l'accommodement ne se conclut sans sa participation. Il s'annonce alors en Médiateur ; mais se faisant de ce titre même une arme nouvelle contre le Roi de Sicile, & cherchant le moyen d'ébranler la fidélité de ses Sujets, il envoie à Messine le Chevalier *Calamandra* sur un vaisseau chargé de pardons & d'indulgences promises à la rebellion. Ruse odieuse & inutile. L'Amiral Sicilien *Loria* refuse l'entrée du port à ce dangereux navire, & répond par des signaux de guerre à ce ridicule Envoyé de paix. Ce fut le dernier service que cet Amiral rendit à sa Patrie, qu'il va bientôt trahir pour passer au Service étranger.

Alors Boniface, perdant toute retenue, défend à Charles de songer à la paix, & cherche à Frédéric un nouvel ennemi dans la personne de Jacques d'Aragon, son frère, qu'il arme enfin contre lui.

La flotte de Frédéric est enveloppée & vaincue, au Cap d'Irlande, mais le vainqueur lui-même, prévoyant une victoire assurée, avoit, par un secret avis, prévenu le Prince du danger qu'il couroit sur sa flotte : générosité qu'il exerçoit à l'insçu du Pape & que méritoit Frédéric, qui dans la guerre même osa croire au conseil d'un frère forcé d'être son ennemi.

Frédéric, plus heureux sur terre, remporte une victoire & fait prisonnier Philippe, Prince de Tarente, fils de Charles d'Anjou. Malgré ce dernier avantage il demande la paix, unique désir des Princes, unique espoir des peuples ; le Pape s'y oppose. Boniface appelle en Italie le Comte de Valois, & flattant les vaines espérances de Marguerite de Courtenay, sa femme, à la Couronne de Constantinople, il promet à ce Prince un Trône imaginaire, s'il veut participer au crime d'une usurpation réelle.

En effet le Comte arrive en Italie avec une armée formidable, & secondé de Loria qui avoit passé au parti Napolitain & du Duc de Calabre, second fils de Charles, il fait une descente en Sicile. Frédéric, seul avec son peuple, résiste de toutes parts. L'armée ennemie se consume ; la peste y joint ses ravages, & le Comte de Valois s'en retourne avec opprobre, Guerrier sans talens, incapable à la fois de ravir une Couronne & indigne de la porter.

1302.

La paix se conclut enfin, & dans le Traité qui portoit que la Sicile retourneroit à Charles ou à ses héritiers, après la mort de Frédéric, on remarque la condition que le Pape impose à ce dernier, de régner sous le nom de Roi de *Trinacrie*.

Que prétendoit Boniface ? Son orgueil croyoit-il s'épargner une humiliation, en donnant aux Etats que son ennemi conservoit, le nom que la Sicile portoit aux temps fabuleux ?

DU ROYAUME DE NAPLES.

23

Pendant ce long période, l'histoire particulière de Naples n'offre rien de remarquable. Ce Royaume perdit avec regret Charles deux, le plus juste & le plus infortuné de ses Rois. Il étoit âgé de soixante-trois ans. Il en avoit régné vingt-quatre, après une longue captivité, à laquelle ce Prince n'auroit peut-être jamais renoncé s'il eût prévu l'injustice de trois Papes consécutifs, & les mêmes malheurs dont son père avoit été accablé.

1309.

Que penser de cette suite de Papes, dynastie singulière de Souverains étrangers l'un à l'autre, travaillant sans relâche pour des Successeurs inconnus, adoptant, près de la tombe, un système d'ambition usurpatrice qu'ils soutiennent par des parjures & par des crimes, & auquel ils immolent, pour la plupart, les restes d'une longue vie dévouée jusqu'alors à la vertu.

Charles avoit laissé par son Testament la Couronne de Naples à *Robert*, Duc de Calabre, l'un de ses fils. Ce Prince, occupé du bonheur de ses peuples, veilloit au gouvernement intérieur de ses Etats, quand Frédéric de Sicile, ligué avec l'Empereur Henri VII & commandant la flotte combinée de Gênes & de Pise, vient descendre en Calabre & y commet des hostilités qu'il auroit poussées plus loin, sans la mort de l'Empereur son puissant allié. Le Roi de Naples vengea cette injure par une descente en Sicile; expédition inutile & malheureuse, suivie bientôt de la mort d'un fils tendrement aimé. Telle étoit l'estime de *Robert* pour le Prince, qu'en apprenant sa mort, il s'écria : *la Couronne est tombée de dessus ma tête.*

Robert,
Duc de Calabre, Roi
de Naples.

Le Roi de Naples, privé de son unique héritier, donna tous ses soins à l'éducation de sa petite-fille, la célèbre *Jeanne*. Mais cet aïeul si tendre préparoit, sans le savoir, les malheurs de la jeune Princesse; il vouloir faire rentrer la Couronne dans la branche à qui elle devoit appartenir, il fit épouser à *Jeanne*, *André second, fils de Charobert*, Roi de Hongrie, son neveu; le Prince & l'Infante, âgés l'un & l'autre de sept ans, furent fiancés. Le Roi *Charobert* fit accompagner son fils d'un certain nombre de Seigneurs Hongrois, ses Gentilshommes, & du Moine *Robert*, son Gouverneur. *André* prit à Naples le nom de Duc de Calabre.

Jeanne,
1^{re} fille de
Robert.

1333.
Epouse
André, fils
de Charo-
bert, Roi de
Hongrie.

Cependant le Roi de Naples affligé de la foiblesse & même de l'imbécillité du jeune *André*, désigné son Successeur, présentant les intrigues du Moine *Robert* & du parti Hongrois, engagea ses peuples par serment à ne reconnoître que *Jeanne*, sa fille, pour leur Souveraine, & déclara par son Testament qu'elle régneroit seule.

Jeanne après la mort de *Robert*, son aïeul, ne fut pas long-temps à s'apprivoiser qu'il avoit tout prévu; mais jeune encore, trop foible pour répondre

à ses sages précautions & soutenir ses droits, en conservant toujours le nom de Reine, elle en perdit bientôt l'autorité. Le Pape, abusant de ces dissensions conjugales qu'il croyoit favorables à ses desseins, protège le Moine & le parti Hongrois, contre les droits de la Reine & le Testament de son aïeul ; il publie une Bulle pour le couronnement du jeune André, politique funeste & intéressée qui devoit entraîner la ruine du Royaume.

Charles de Durazzo, Prince du Sang Royal, s'étoit rangé du parti de la Reine & des autres Princes ; les Barons même, indignés de la Puissance Hongroise, avoient suivi son exemple. Tous s'étoient promis de prévenir les desseins de la Cour de Rome & de se défaire du Prince imbécille qu'on alloit couronner. Le jour de la cérémonie approchoit. *André* fut assassiné au sortir de la chambre de la Reine à *Aversé* où étoit la Cour. On l'étrangla & son corps fut jeté par une fenêtre.

1345.
André
est assassiné
à Aversé.

La Reine, à dix-huit ans, veuve ainsi d'un Prince qu'elle n'aimoit pas, entendit les rumeurs & les soupçons du-peuple ; & tandis que le Moine Robert & les Hongrois étoient encore dans la consternation, elle assemble son Conseil, se justifie avec éloquence, & fait informer sur un crime qui venoit de se commettre presque sous ses yeux.

Deux Gentilshommes peut-être innocens, furent punis de mort. Le Pape veut connoître d'un attentat, suite funeste de sa Bulle. Jeanne, loin de s'y opposer, envoie même à Louis, Roi de Hongrie & frère d'André, un Ambassadeur, & se remarque bientôt à *Louis*, frère de *Robert*, Prince de *Tarente*, fils de *Charles deux*.

Jeanne épouse
Louis,
Prince de
Tarente.

Le Roi de
Hongrie descend
en Italie.

Mais le Roi de Hongrie s'avance en Italie avec une armée formidable, faisant porter à la tête de ses troupes un étendard noir sur lequel on avoit représenté la fin tragique de son malheureux frère. Jeanne épouvantée, assemble son Conseil, & jugeant que le vengeur est inflexible, elle se retire en Provence avec son nouvel époux, laissant à Naples son fils *Charobert*, âgé de trois ans, pour désarmer, s'il se peut, le vainqueur.

Louis, dont l'étendard annonce les projets, ne trouvant point de résistance, poursuit sa marche. Les villes lui font présenter leurs clefs, il y met des garnisons, sème par-tout l'épouvante ; tout reste immobile à son aspect. Son armée s'arrête aux environs d'Aversé. Louis reçoit au Château le Duc de *Durazzo* & tous les Seigneurs qui viennent à sa rencontre, portant avec eux l'enfant *Charobert* dans son berceau ; il passe avec eux dans la galerie ; le signal est donné, les troupes Hongroises se rangent en bataille ; appareil de terreur ! Louis s'informe du lieu de l'assassinat, & quelle est la fenêtre fatale.

On

On lui montre l'un & l'autre. Le Roi tire une lettre que Charles, Duc de Durrazo avoit écrite & qui dépofoit contre lui ; il ordonne qu'on étrangle ce Prince, & que fon corps foit jetté par la fenêtre, où celui d'André, fon frère, avoit paffé : il fort à l'inftant d'Averfe & marche à Naples. Le peuple en foule s'emprefle à lui offrir les honneurs dûs à fon rang ; il les refufe, fait raser les maifons des Princes du Sang, féjourne deux mois à Naples, en paffe deux autres à parcourir ce Royaume, laiffe des Officiers dans toutes les places & retourne en Hongrie.

1347.
Venge la
mort de fon
malheureux
frère & fait
jetter Du-
razzo par
une fenêtre.

La Reine cependant étoit venue trouver le Pape à Avignon ; elle y plaida fa caufe en public, & le Pontife reconnut fon innocence. Il envoya même au Roi de Hongrie un Légat dont il connoiffoit l'éloquence & l'adrefle. Mais Louis, maître de Naples, après la mort du jeune Charobert, devoit être d'autant plus inflexible, que la politique & l'ambition fe joignoient alors à la vengeance.

Telle fut pourtant l'habileté du Légat Négociateur, ou peut-être le noble défintéreflement de Louis, que Jeanne obtint la permiffion de rentrer dans fes Etats.

Jeanne ren-
tre dans fes
Etats.

La Reine, dans le befoin d'argent où elle étoit, vendit Avignon au Pape pour quatre-vingt mille florins d'or de Provence. Boniface fe doutant bien que le prix modique d'une acquisition fi importante donneroit lieu à des réflexions défavantageufes, eut foin de prêter aux intentions de Jeanne un motif religieux, indiqué par ces paroles : *Plus heureux celui qui donne que celui qui reçoit* ; adroite citation de l'Ecriture Sainte ; mais qui par malheur, aux yeux de la politique mondaine, ne lève pas entièrement les foupçons fur l'intégrité des Juges & l'innocence de Jeanne.

Vend Avi-
gnon au Pa-
pe.

1348.

La Reine, avec les quatre-vingt mille florins du Pape, vint defcendre au Château de l'Œuf, feule place qui lui reftât dans fon Royaume. Les Napolitains la revirent avec joie ; & le Roi de Hongrie ayant rappelé fes troupes & confenti à la paix, Jeanne & Louis, fon époux, fe firent couronner dans leur ville capitale.

Pendant les troubles de Naples, la Sicile livrée aux factions des *Palices* & des *Clermonts*, Princes du Sang révoltés, n'avoit pas été plus tranquille. L'Infant D. Juan, dont la Régence habile avoit dompté & puni les féditieux vendus à la Maifon de Naples, avoit malgré le Pape & les Faftieux, négocié la paix avec la Reine Jeanne, tandis que le Roi de Hongrie lui difputoit à elle-même fa Couronne. Il fe voit forcé d'appeler un Evêque étranger pour le Sacre du jeune Louis, les Prélats du Royaume refusant leur miniftère à leur Souverain.

La Sici-
le livrée à
de nouvelles
factions.

Après la mort de l'Infant, nouvelles calamités ; le nouveau Régent, le célèbre *Blaze d'Allagon*, trouve dans la Reine mère un appui des *Clermonts* & des *Pallices*. Il voit sa Souveraine favoriser ses ennemis personnels, protéger les factions, ne trouver qu'un ennemi dans le soutien de la Couronne & lui défendre de pénétrer dans le Royaume. Cet ordre imprudent devient pour les deux partis un signal de carnage & de cruautés. Division générale ; tout respire la guerre, & le peuple épouvanté déserte la Patrie pour se retirer dans la Sardaigne & dans la Calabre.

On se flattoit que la prochaine majorité du Roi, réunissant tous les partis, alloit rendre le repos à l'Etat & dépouiller *Palice* d'un pouvoir dont il avoit trop abusé. Vaine espérance : il jouit de la faveur & de l'amitié de son jeune Maître, dont le nom va consacrer sa puissance ; le peuple désespéré ne voit plus dans son Roi qu'un instrument de la tyrannie de *Palice*, & qu'un Chef de la faction élevée contre un Régent choisi par la Noblesse & estimé de la Nation.

Palice avoit osé persuader au Roi de convoquer les Etats à Messine. Tout Palerme assiège le Palais, demande la mort du Ministre criminel, force les portes de la Maison Royale, & massacre *Palice*, presque sous les yeux de son Maître.

Alors le désordre est au comble. Les *Clermonts* refusent d'obéir au Roi, & protégeant la révolte de plusieurs villes du Royaume, ils appellent en Sicile la Reine *Jeanne* & *Louis* son époux. Cent douze places vendues ou surprises arborent l'étendard de Naples ; & l'Europe, les yeux ouverts sur cette Isle malheureuse, juge de l'excès de ses calamités, en la voyant sacrifier sa haine pour le nom d'Anjou, & prête à passer sous les loix de cette Maison détestée.

Le jeune *Louis de Sicile* meurt : *Frédéric*, son frère, lui succède, Prince âgé de quatorze ans. Son règne n'est qu'une suite de désastres sous la Régence de sa sœur, simple Religieuse incapable de gouverner un Monastère & qui se trouve à la tête de l'Etat.

Jeanne de Naples & son époux entrent en triomphe à Messine & *Frédéric* va perdre la Sicile. Mais il existe un homme qui veille sur sa destinée. *Blaze d'Allagon* attaque l'escadre Napolitaine, la disperse, & malgré ses blessures, va battre sur terre le Général qui assiège la place, sauvant ainsi par deux victoires en un jour la Sicile & son Roi. Ses succès amènent un paix générale que le Pape ratifie enfin ne pouvant plus s'y opposer.

Jeanne, de retour dans ses Etats, veuve de *Louis*, veuve encore du jeune

Prince de Majorque, car ses maris se succèdent rapidement, épouse en quatrième noces le jeune Othon, Duc de Brunswick, mariage imprudent qui sembloit annuler l'adoption qu'elle avoit faite de *Charles de Durazzo*; c'étoit en effet l'écarter du Trône attaché aux droits de la Princesse Marguerite, sa femme, héritière de Naples, & la naissance d'un fils qu'elle venoit de lui donner rendoit cette injure plus sensible & plus amère.

Le Pape voyant matière à de nouveaux troubles, excité par l'intérêt de donner à son neveu la Principauté de Capoue & par l'orgueil de disposer d'un Royaume, sert les projets de *Durazzo*. Il excommunique Jeanne, donne à Charles l'investiture du Royaume de Naples par une Bulle que le Roi de Hongrie devoit protéger de ses armes. Jeanne effrayée, cherche un appui dans la Maison de France, en adoptant pour nouvel héritier Louis, Duc d'Anjou. *Charles de Durazzo*, maître de la capitale & du Royaume pendant que l'armée d'Othon est campée aux environs de Naples, tient la Reine assiégée dans le Château neuf & la force de capituler à cinq jours de trêve. Le cinquième jour expire, le Prince Othon présente alors la bataille à Durazzo, il est vaincu & fait prisonnier. La Reine se rend au vainqueur, qui envoie consulter Louis de Hongrie sur le traitement qu'il doit lui faire. C'étoit demander la mort de Jeanne, Louis inflexible, toujours obstiné à la croire coupable du meurtre d'André, son frère, prononce contre elle un arrêt de mort dont Durazzo se rend exécuteur.

1380.

Mort de la
Reine Jean-
ne I^{re}.
1382.

Bientôt le Pape, mécontent du nouveau Roi, qui sans doute n'avoit point assez payé ses services, appelle un autre Duc d'Anjou en Italie. Ce Prince paroît à la tête d'une puissante armée & s'annonce par des succès rapides. Mais tout change encore. *Durazzo* sent la nécessité de ramener le Pape; c'est ce qu'il fait par un Traité avantageux pour la Cour de Rome. Alors le Saint Père excommunique ce même Duc d'Anjou dont il venoit de se servir, publie une Croisade contre lui & promet des Indulgences à quiconque tournera ses armes contre ce Prince. Durazzo, paisible possesseur du Trône, va briguer celui de Hongrie vacant par la mort du Roi Louis & périt dans les troubles de ce Royaume, livré comme celui de Naples aux fureurs des dissensions intestines.

Marguerite, veuve de Durazzo, plus incapable de gouverner que Jeanne elle-même, fait proclamer Roi son fils & ose se charger de la Régence. Dans l'anarchie intolérable, fruit de son incapacité & de celle de ses Ministres, les peuples forcés de se gouverner eux-mêmes, se créent une Magistrature, sous le nom des huit Seigneurs du bon Gouvernement. C'étoit le temps du

Anarchie.
Magistratu-
re créée sous
le nom des
8 Seigneurs
du bon Gou-
vernement.

grand schisme qui produisit tant d'anti-Papes. Ces huit Seigneurs reconnoissent pour Roi de Naples le fils du précédent Duc d'Anjou, attiré comme son père en Italie par Clément, Pape d'Avignon. Ce Pontife lui avoit donné l'investiture du Royaume de Naples à l'exclusion de Ladislas soutenu par Boniface II, onzième Pape de Rome. Moment curieux de l'histoire où l'on voit deux Princes se disputer un Royaume, à la solde l'un & l'autre de deux Pontifes qui se disputent la Thière. Ce fut *Ladislas* & le Pape Romain qui l'emportèrent sur *Louis d'Anjou* & son Pape d'Avignon. Sa mort, effet d'une vengeance vile & atroce (1), laisse le Trône à *Jeanne deux*, sa sœur.

1414.

Jeanne deux
monte sur
le Trône de
Naples.

Jeanne, dont les mœurs influèrent sur les révolutions du Gouvernement, étoit déjà connue par des foiblesses avant de monter sur le Trône. Le rapprochement des différens traits relatifs à son règne & consacrés par les Historiens de Naples, forment un tableau assez semblable à celui que présentent quelques-uns de ces Romains françois fondés sur le mélange de la galanterie & des intrigues de Cour. L'histoire contemporaine, en parlant de cette Princesse qui descendoit quelquefois de son rang, est forcée de descendre elle-même de sa dignité.

Pandolphe Alopo, amant choisi dans un ordre inférieur, & devenu trop rapidement grand-Sénéchal du Royaume, ne fut pas se faire pardonner les bontés de sa Souveraine. *Jeanne*, soit pour apaiser les murmures du peuple, soit pour assurer la tranquillité de l'Etat, prit le parti de se marier. *Jacques, Comte de la Marche*, Prince de la Maison de France, fut l'époux qu'elle préféra. Il devoit, aux termes du Traité, s'en tenir au titre de Gouverneur-Général du Royaume. Mais la flatterie ou le mécontentement des Seigneurs députés par la Cour de Naples pour aller au-devant de ce Prince, lui donna le nom de Roi, & trompa de cette manière les précautions & la politique de la Reine.

1425.

Jacques distingue parmi les Députés *Jules-César de Capoue*. Ce Seigneur, excité par le mouvement d'une reconnoissance indiscrete, ou par le desir de avancer dans la confiance de *Jacques* les courtisans, ses rivaux, apprit au Comte de la Marche les préférences dont la Reine, son épouse, honoroit depuis long-temps *Pandolphe Alopo*.

Jeanne, informée de l'empressement des Seigneurs à se donner un Maître,

(1) Ce Prince aimoit la fille d'un Médecin de Pérouse. Le père gagné, dit-on, par les Florentins, donna à sa fille un mouchoir dont le contact devoit irriter les desirs & même fixer le cœur de son amant. Ladislas & sa maîtresse furent également victimes de cette ruse abominable. Ils moururent l'un & l'autre d'une maladie de langueur.

crut devoir confirmer , dans une assemblée publique de la Noblesse , le titre que le Comte de la Marche , son époux , venoit de recevoir en arrivant.

Jacques fut donc proclamé Roi. Son premier acte de Souveraineté fut de condamner *Pandolphe* à perdre la tête sur un échafaud. Il se donnoit pour venger des injures antérieures à son mariage des soins qu'il eût mieux valu rendre pour en prévenir de nouvelles. Des Lecteurs François sont affligés de voir un Prince de leur Nation se souiller d'une cruauté que suivit bientôt un ridicule , augmenté encore , comme on le verra , par la perte d'une Couronne.

La Reine dissimula son ressentiment. Surveillée par un vieil Officier François , elle attendoit de ses disgrâces le retour de la faveur du peuple Napolitain , étonné d'une jalousie française. La Cour revint la première. Les Seigneurs qui depuis la chute de *Pandolphe* s'étoient flattés d'obtenir les premières places , s'indignèrent de les voir toutes accordées à la Nation du Prince. Ils s'appercurent alors que Jeanne étoit captive & trop étroitement gardée , on le fit remarquer au peuple.

En ce moment *Jules-César de Capoue* , qui croyoit sans doute avoir de grands droits à la reconnaissance du Prince , & mécontent de se voir oublié , forme contre le Roi une conspiration que son imprudence confie à la Reine. Il espéroit que Jeanne lui pardonneroit , en faveur d'une conjuration formée contre son mari , la confiance faite autrefois contre son honneur à ce mari même. Mais la Reine accordant l'intérêt de son ressentiment avec celui de sa délivrance , obtient sa liberté , en immolant César & son secret , & en avertissant le Roi d'un attentat dont elle fut lui ménager une preuve incontestable.

Le criminel est puni , & la Reine libre , un moment , se hâte de paroître en public , le peuple la revoit avec joie ; on craint une détention nouvelle , on s'empare de sa personne ; & tandis que la multitude demande à grands cris la liberté de Jeanne , les Grands mêlant leur intérêt particulier à la rumeur populaire , demandent impérieusement les premières charges de la Couronne.

Le Roi , forcé de capituler , accorde tout. Parmi les Seigneurs Napolitains que ce Monarque venoit d'honorer de dignités nouvelles , parut *Caraccioli* , élevé au rang de grand-Sénéchal. Il réunissoit tous les dons de la figure & de l'esprit. Le choix de la Reine , car il falloit un choix , se décida pour *Caraccioli* , & sa passion devint publique.

L'adresse du Favori, habile à ménager les Grands, à s'assurer du peuple, mit bientôt le Roi dans les fers de son épouse, & son appartement devint sa prison. Mais abusant alors de l'accroissement de son crédit, bientôt son pouvoir chancela; le peuple tourne contre l'amant le même ressentiment qu'il venoit de montrer contre l'époux. La Cour de Naples députa au Roi de France: & croira-t-on que ce Monarque s'adressa au Pape pour venger l'injure faite à un Prince de sa Maison?

Caraccioli prévoit l'orage; mais ne paroissant s'occuper que des intérêts de la Reine, devenus les siens, il prend le parti de s'immoler, & trompant ses ennemis, il dicte lui-même l'arrêt de son exil, le Roi Jacques étant toujours détenu.

Du lieu de sa retraite, cet adroit Courtisan parvint à regagner la confiance du Pape & à rassurer les Princes du Sang; il reparoit l'année suivante à la Cour, & fait couronner publiquement sa Souveraine, sans que le nom de son époux soit prononcé, exclusion tacite, mais cruelle qui le vengeoit d'un Souverain, son rival.

Le Roi Jacques avili par une longue captivité, haï de la Reine & méprisé de son peuple, libre enfin, repasse en France, Comte de la Marche, & va mourir Moine au fond d'un Cloître.

On appelle contre le pouvoir de *Caraccioli*, appuyé de la Reine, un *Louis trois*, Duc d'Anjou, contre lequel Jeanne appelle à son tour *Alphonse*, Roi d'Aragon & de Sicile qu'elle adopte pour son héritier: mais bientôt elle est forcée d'adopter contre cet Alphonse, ce même Louis trois qui venoit d'être battu par lui; alternatives d'adoptions qui furent plus funestes à Jeanne que la variété de ses galanteries.

Caraccio-
li, Grand-
Sénéchal du
Royaume de
Naples &
Amant de la
Reine, est
assassiné.

Après ces troubles où s'étoit consumée la jeunesse de la Souveraine & du Favori, le Favori n'aimant plus, n'étant plus aimé, eut l'imprudence de se croire encore nécessaire. Un jour, il exigeoit de Jeanne une grâce nouvelle & la demandoit avec fierté. Surpris d'un refus, le premier qu'il eût reçu d'elle, il se livra à toute la violence de son emportement, & la Reine porta les marques d'un outrage impardonnable à l'amour même. Les Courtisans obtinrent de la Reine l'ordre d'arrêter son ancien Favori.

La Rei-
ne Jeanne
meurt en
1442.

La haine publique alla plus loin que son ordre, & Caraccioli fut massacré. La Reine ne lui survécut pas long-temps. Avant de mourir elle avoit vu descendre au tombeau Louis trois d'Anjou dont elle s'étoit fait un appui par adoption contre Alphonse également adopté par elle. Son Testament substitua à Louis trois d'Anjou, *René*, son frère. C'est ce même René, qui depuis chassé

DU ROYAUME DE NAPLES.

31

du Royaume de Naples par Alphonse, & passant dans sa fuite par Florence, eut la foiblesse de recevoir du Pape l'investiture d'une Couronne qu'on venoit de lui ravir.

C H A P I T R E I V.

APRÈS la mort de Jeanne deux & la retraite de René d'Anjou, Alphonse, déjà Roi d'Aragon & de Sicile, devoit encore possesseur de Naples. Deux fois il avoit été adopté par Jeanne, mais le fruit de cette double adoption lui étoit ravi par les droits que le Pape & le Testament de la Reine avoient donné à René d'Anjou. Les armes à la main, il veut annuler le choix de la Reine, son Testament & l'investiture du Pontife en faveur de la Maison d'Anjou : & en Souverain habile, il légittima les droits de la force par le sceau de l'autorité Pontificale toujours imposante en Italie. Il fit demander en même-temps l'investiture de Naples à Eugène de Rome & à Félix cinq d'Avignon, promettant de reconnoître pour Pape le premier qui le reconnoitroit pour Roi. Félix se trouvoit lié aux intérêts d'Anjou & attendoit tout de la France ; ce fut donc Eugène qui, profitant des offres d'Alphonse, ratifia par une Bulle ses premières adoptions & sa dernière conquête.

Les deux
Royaumes
de Sicile &
de Naples
sont réunis.

Alphonse
d'Aragon est
reconnu Roi
par le Pape
Eugène.

1450.

La Sicile gouvernée par des Vice-Rois, sous un Prince assez puissant pour maintenir la paix, assez éclairé pour protéger les arts, jouissoit depuis quelques années d'une heureuse tranquillité & d'une situation florissante. Naples partagea bientôt la même félicité & dut aux soins du Monarque qui préféroit le séjour de cette ville, plusieurs de ses embellissemens : Naples & la Sicile respirèrent donc sous un Prince, ami de ses peuples, des loix & des lettres, refuge & protecteur des Savans qui s'exiloient en foule de Constantinople, & dont il sauva même quelques-uns des bûchers de l'Inquisition. Aragonois, Siciliens, Napolitains, tous se crurent Compatriotes sous un Monarque qui partageoit entre eux ses soins & sa présence & qui suffisoit au bonheur de tant de peuples. Il s'en occupa d'autant plus constamment, qu'une fois établi sur le Trône, il eut moins que ses Prédécesseurs à lutter contre l'ambition des Papes & qu'il put être bienfaisant avec sécurité ; c'est de son temps que monta sur la Chaire de Saint Pierre le vertueux Nicolas V, élu malgré lui-même, homme à jamais respectable, qui, après le schisme d'Occident, nomma Doyen du Sacré Collège son Concurrent détroné, l'anti-Pape Félix. Ce Pontife dédaignant le faux honneur de briller dans les fastes de la Cour de Rome parmi

Nicolas V.
Pape ver-
tueux.

les Papes soutiens de l'ambition Pontificale, lui préféra l'honneur véritable de laisser un nom cher à l'humanité. Il partagea avec Alphonse la gloire de faire oublier à l'Italie les calamités qui l'affligeoient depuis long-temps, mais comme si le Royaume de Naples eût été destiné à expier, par un des fléaux de la nature, la tranquillité dont il jouissoit sous Alphonse, un affreux tremblement de terre engloutit cent mille de ses Sujets (1).

Mort d'Alphonse en 1458.

Ce désastre fut bientôt suivi de la mort d'Alphonse, Monarque vraiment digne de l'être, à la mémoire duquel on ne peut reprocher que quelques foibleses, entre autres celle qu'il eut pour Ferdinand, son fils naturel. Il l'avoit nommé son Successeur, & avoit obtenu pour lui une Bulle d'investiture peu de temps avant sa mort, laissant à son frère Don Juan, déjà Roi de Navarre, l'Aragon & la Sicile. Ce fut une faute qui fit après lui le malheur du Royaume de Naples, que Dom Juan auroit pu protéger de toute la puissance Aragonoise & Sicilienne; c'étoit le seul moyen d'en imposer à l'ambition des Papes. En

Calixte trois, nouveau Pontife, renouvelle les troubles en appelant encore la Maison d'Anjou au Trône de Naples.

effet Calixte trois, qui après la mort de Nicolas cinq, avoit repris l'ancien système Pontifical, & qui avoit déjà inquiété les dernières années d'Alphonse, préparoit de nouvelles traverses à Ferdinand, possesseur d'un seul Royaume abandonné à lui-même. Dès-lors la branche Napolitaine d'Aragon devint l'objet de la jalousie des Pontifes, encouragés par l'espérance de consommer sa ruine. Calixte rappelle en Italie René & Jean d'Anjou; il fomenta, il irrita les troubles intérieurs du Royaume, & poussa l'emportement jusqu'à soulever contre Ferdinand la Puissance Ottomane.

Scanderberg vient au secours de Ferdinand, Roi de Naples.

Le Roi de Naples alloit succomber sous tant d'ennemis, lorsque le fameux Scanderberg se rappelant les grands services qu'il avoit reçu du père de ce Prince vola à son secours, & le délivra de tant de Puissances liguées pour la ruine de ses Etats. Après cette espèce de triomphe, le Monarque eut la foiblesse d'abandonner le Gouvernement au naturel féroce & indomptable d'Alphonse, son fils, ce qui attira sur lui la haine & le courroux des Barons Napolitains. Une conspiration se forma sur-le-champ; le Comte de *Sarno* & *Petrucio*, Secrétaire du Monarque, sont à la tête: & le Pontife pour profiter de ces temps orageux, appelle de nouveau en Italie un petit-fils de René d'Anjou.

Nouvelle guerre civile.

Ferdinand découvrit le complot & montra aux Conjurés une fermeté qui ne leur laissoit aucun espoir d'échapper aux supplices. Les Barons audacieux

(1) Le Roi assistoit à la Messe. Aux premières secousses du tremblement de terre, tout le monde sortoit avec effroi. Le Prêtre même quittoit l'Autel. Alphonse le retient & lui ordonne d'achever le Sacrifice.

DU ROYAUME DE NAPLES.

33

osèrent lui faire des propositions qui étoient très-avantageuses aux rebelles. Le Roi dissimula son ressentiment & crut ne pas devoir les rejeter, en attendant qu'il pût faire repentir des Sujets d'avoir traité avec leur Souverain. Le Pape, le Roi d'Aragon & le vertueux Frédéric, frère d'Alphonse, furent garants du Traité qui par-là devenoit respectable à Ferdinand : mais un cœur accoutumé au crime ne connoît rien de sacré.

Lorsque les esprits furent calmes, & que la haine ou la crainte eurent cédé à la sécurité, Ferdinand fit éclater une vengeance odieuse & terrible. Le Comte de *Sarno*, entièrement rassuré par les bontés qu'il recevoit chaque jour du Monarque, marioit sa fille au Duc d'*Amalfi*, & les noces se célébroient à la Cour dans le palais même qu'habitoit le Roi. On se livroit à l'allégresse. La scène change. La fête devient une désolation. Le Roi, sans respect pour sa parole, pour les droits de l'hospitalité, pour le nom du Pape & du Roi d'Espagne, garant du Traité d'amnistie, fait arrêter le Comte de *Sarno* & tous ceux qu'il croit ses complices. Le Comte, *Petrucio* & ses enfans sont décapités dans la cour du château. Une foule de Noblesse est proscrire, leurs biens confisqués & envahis. Le Roi devient l'horreur du peuple & des Nations étrangères. Mais par une fatalité odieuse & qui révolteroit encore davantage si le crime n'étoit pas lui-même sa punition, Ferdinand, après cet attentat, ne laissa pas de régner six ans, dans une paix & une tranquillité dont il n'avoit pas joui jusqu'alors. Ce fut son fils, bientôt son successeur, qui sembla porter seul la peine tardive des forfaits arrachés à la foiblesse de son père.

1487.
Le Comte de Sarno & Petrucio sont décapités.

Charles VIII, Roi de France, venoit, en montant sur le Trône, d'acquiescer des prétentions au Royaume de Naples. Le Comte du Maine, héritier de René avoir, à l'exclusion de son neveu, légué par Testament les droits de la Maison d'Anjou à Louis XI, son cousin-germain. La vieillesse de ce Monarque, livrée toute entière dans le sein de son Royaume à l'exercice pénible de la tyrannie, & consommant chez lui l'ouvrage de la servitude publique, avoit négligé ces droits que réclama bientôt l'ambition mal conseillée du jeune Charles. Le nouveau Roi de France apprend que le Pape Alexandre VI vient de donner à Alphonse l'investiture de Naples que Charles demandoit pour lui-même. Il lève une armée, descend en Italie, & une terreur panique avoit déjà saisi Alphonse, qui déposant la Couronne entre les mains de son fils, Ferdinand deux, va cacher dans un Cloître la honte de son règne & les remords de sa vie. Il y mourut dans les convulsions d'un désespoir féroce, & sa mort désirée si long-temps, parut encore trop tardive à ses peuples.

Charles VIII, héritier des droits de la Maison d'Anjou au Trône de Naples, entre en Italie à la tête d'une armée.

1494.

1495.

Charles
VIII s'em-
pare de Na-
ples.

Charles marche droit à Rome, s'en rend maître, demande au Pape l'investiture de Naples. Le Pontife lui répond naïvement qu'il faut attendre que sa conquête soit plus avancée. Charles sort de Rome, va s'emparer de Naples déjà abandonnée par son Souverain. Il confie les places conquises à des Gouverneurs, qui par une conduite téméraire & violente aliènent les peuples & indisposent tous les Souverains d'Italie. Le vainqueur va se trouver réduit à repasser en France; mais il falloit s'en ouvrir le passage à travers des armées ennemies; il falloit protéger sa retraite par une victoire & triompher pour fuir. C'est l'avantage que procura la brillante journée de Fornoué.

1498.

Louis XII
veut faire
revivre ses
droits & se
qualifie Roi
de Naples.

Alexandre six, intimidé par Charles qui le menaçoit d'un Concile où devoit être déposé un Pontife qui déshonorait la Thiare, avoit enfin accordé au Roi de France l'investiture de sa conquête, mais cette investiture lui devenoit inutile, ainsi que son couronnement célébré avec tant de faste à Capouë. A peine est-il repassé en France que Ferdinand deux est rentré dans Naples; il y meurt, & sa mort est bientôt suivie de celle de Charles huit.

Partage le
Royaume de
Naples avec
le Roi d'Es-
pagne.

Louis XII, son Successeur, qui avoit de son chef des droits sur le Duché de Milan, se porte pour héritier des droits de Charles huit sur Naples & s'en étoit déjà qualifié Roi. L'inutile campagne de Charles en Italie avoit coûté à la France le Roussillon & la Cerdagne qu'il avoit fallu céder à Ferdinand le Catholique pour acheter son inaction. Louis XII, destiné à être encore plus trompé par ce Prince que ne l'avoit été Charles huit, craignant d'être traversé dans sa conquête par les prétentions du Roi d'Espagne, conclut avec lui un Traité par lequel ces deux Monarques se partageoient le Royaume de Naples qu'ils devoient tous deux attaquer en même-temps.

Frédéric,
fils de Fer-
dinand &
Prince ver-
tueux, est
enfin recon-
nu Roi, mais
est obligé de
céder aux
forces de la
France & de
l'Espagne
réunies.

On vit donc deux Rois, l'un nommé Très-Chrétien, l'autre le Catholique, unis pour dépouiller un Souverain légitime, demander au Pape Alexandre VI, opprobre du Saint-Siège, la permission de partager sa dépouille, & dans l'instant où ce Pontife est en liaison publique avec le Turc, lui représenter ce pacte unique & révoltant comme un Traité religieux qui bientôt va réunir & armer les Chrétiens contre les Infidèles. Quelle fut la victime de cette union perfide? c'est ce vertueux Frédéric, second fils de Ferdinand premier, qui, lors de la conjuration des Barons Napolitains, étoit déjà tellement estimé qu'on le força de servir de garant à son père, & qui toujours plus cher à la Nation, venoit de parvenir au Trône par droit d'hérédité. C'est lui que l'on vit chassé de ses Etats par les armes des deux Rois ligués, venir recevoir une

pension du Roi de France & mourir bientôt après, en Touraine, laissant une veuve & des enfans que Louis s'engage par un Traité solennel, à laisser manquer de tout (1).

Fatalité étrange qui choisit le vertueux Louis XII pour être l'instrument d'une iniquité si cruelle & dont il ne retira aucun avantage; les François & les Espagnols furent unis tant qu'il fallut conquérir, mais ils se brouillèrent bientôt lorsqu'ils n'eurent plus qu'à jouir de leurs conquêtes, il s'éleva, pour le partage de la dépouille de Frédéric, des discussions entre le Général Espagnol & le Vice-Roi François.

Discussions nouvelles entre les Espagnols & les François.

Nemours, il faut l'avouer, fut l'agresseur; il remporta une victoire sur les Espagnols; mais Gonsalve, mieux secondé par sa Cour, reprit bientôt l'avantage & chassa les François battus de tous côtés. Louis souhaite la paix. Ferdinand consent à traiter. Mais tandis qu'il envoie en France des Ambassadeurs à la tête desquels est l'Archiduc Philippe, son gendre, il ordonne à Gonsalve de poursuivre la conquête de Naples. Qu'arrive-t-il? il reçoit à la fois la nouvelle d'une victoire de son Général & la nouvelle du Traité conclu par Philippe avec le Roi de France. Il fait à l'Archiduc l'outrage de le désavouer à la face de l'Europe. C'est alors que son gendre put répéter ce mot d'un Prince contemporain sur le Roi Catholique. *Je voudrais, quand il fait un serment, qu'il jurât du moins par un Dieu auquel il crût.*

Les François sont battus & obligés de quitter l'Italie.

1504.

Louis XII, étonné de la perfidie du Roi d'Espagne, s'indigne & veut armer; mais l'épuisement de la France l'oblige à sacrifier son juste ressentiment. De nouvelles circonstances amènent enfin un Traité par lequel il renonce entièrement au Royaume de Naples, en donnant pour épouse à Ferdinand, Germaine de Foix, sa nièce.

Louis XII renonce à la Couronne de Naples.

Ainsi ces longues & ruineuses prétentions de la Maison de France sur le Trône de Naples, n'eurent d'autre effet que d'assurer à cette Princesse un mariage illustre & malheureux.

La Cour de France vit dans ce Traité la cession d'un droit litigieux sur un Royaume qu'elle venoit de perdre. Celle d'Espagne y vit la possession tranquille d'un Royaume usurpé, dont elle jouiroit désormais, sans craindre pour l'avenir les réclamations d'une Maison rivale & puissante. Ferdinand réunit donc Naples à ses vastes domaines, & se hâta de faire un voyage dans ses nouveaux Etats. Mais ce voyage, que sa politique crut nécessaire,

Le Royaume de Naples & de Sicile passe pour toujours sous la domination Espagnole.

1506.

(1) Louis fut fidèle à cet odieux article de son Traité avec Ferdinand. La veuve de Frédéric ayant refusé de se remettre avec ses enfans au pouvoir du Roi Catholique, se retira à Ferrare; ils y moururent tous dans la misère, Louis XII & le Roi Catholique, leur parent, ne leur faisant passer aucun secours.

montrant de près aux Napolitains leur nouveau Maître ; diminua leur admiration & prouva qu'un Prince peut remplir l'Europe de sa renommée , fans que fa personne mérite aux yeux de ses Sujets les respects prodigués à son nom.

Le Royaume de Naples est opprimé par les Vice - Rois d'Espagne.

Où l'intérêt & l'action cessent, l'histoire devoit s'arrêter. Mais nous devons un coup-d'œil aux principaux événemens dont Naples ou la Sicile furent les théâtres sous les Vice-Rois Espagnols , ou dans les révolutions qui leur donnèrent de nouveaux Souverains ! Devenues Provinces d'Espagne, malheureuses obscurément, l'ambition fastueuse de Charles-Quint les traita comme un pays de conquête.

La tyrannie sombre & tranquille de Philippe deux péta sur elles plus encore que sur le reste de ses Sujets. Sous ces Successeurs, Philippe trois & Philippe quatre, l'Espagne accoutumée à se croire puissante, & cherchant à prolonger sa méprise, sans cesse affamée d'hommes & d'argent, leur demanda ce que lui refusoient tant d'autres Provinces épuisées. Un Vice-Roi osoit-il dans les temps de calamités faire des représentations à la Cour de Madrid ? c'étoit demander son rappel. De cette oppression naquirent des tumultes populaires ou des conspirations réfléchies.

Le joug Espagnol devint si odieux, qu'on vit à cette époque Naples sans cesse déchirée par des factions & n'offrir pendant un long espace que des scènes d'horreur. Les trois frères *Impératori* appellent François I^{er} en Italie & s'engagent à lui en ouvrir les barrières. *Campanella*, Moine Calabrois, conçoit la folle idée d'ériger Naples en République & porte par-tout l'étendard de la révolte. *Aleffi* brave la puissance législative & oblige le Souverain à révoquer un impôt sur les grains, envain un insensé Gouverneur de Palerme, forcé de diminuer le prix du bled, crut y suppléer en diminuant le poids du pain.

1600.

Sédition de Mazaniello, en 1647.

Mais l'histoire ne nous présente point de calamités aussi effrayantes que celle où *Mazaniello* plongea ce Royaume ; cet homme de la plus basse extraction, alliant à un caractère féroce une ame téméraire & hardie, entreprit de faire abolir les impositions que le Duc d'*Arcos*, alors Vice-Roi de Naples, venoit de mettre sur les fruits & les légumes, nourriture ordinaire du peuple. Le 7 Juill. 1647, s'étant mis à la tête d'une troupe de mécontents, tous gens de son état & aussi déterminés que lui, le nombre des séditieux augmenta bientôt à tel point que le Duc d'*Arcos* fut obligé de se réfugier dans une des principales forteresses de la ville.

Encouragés par cette foiblesse du Vice-Roi , les Révoltés , au nombre de plus

plus de cinquante mille, ayant mis *Mazaniello* à leur tête, se portèrent à tous les excès & tous les désordres dont est capable une multitude effrénée; les prisons furent ouvertes, les maisons des principaux Nobles livrées aux flammes & toute la ville pendant dix jours entièrement abandonnée au pillage.

Ce souvenir funeste remplit encore d'effroi les habitans de Naples dont les pères furent témoins de cette horrible catastrophe. Il n'y eut peut-être jamais d'exemple plus frappant de la fureur d'un peuple révolté, mais en même-temps de son inconstance & de sa légèreté; *Mazaniello* ne pouvant soutenir le poids de la puissance & de l'autorité sans bornes à laquelle il avoit été élevé, & se croyant tout permis, se porta à des actions si extravagantes & si cruelles qu'il devint en horreur à ce même peuple qui, la veille, venoit de le regarder comme son Dieu tutélaire. Il fut lui-même massacré, on porta sa tête en triomphe au bout d'une pique, & son corps fut traîné avec ignominie.

A peine la tranquillité commençoit-elle à renaître dans Naples que le Duc *de Guise* vint encore la troubler, mais sa tentative sur cette ville est l'exploit d'un aventurier magnanime qui cherchant à rappeler le souvenir des prétentions de ses ancêtres sur une Souveraineté, court à la gloire plutôt qu'au succès dans une entreprise audacieuse, & , entend, presque au moment de sa retraite, les instigateurs de son projet, heureux d'échapper au châtement, remercier le Ciel par des *Te-Deum* de la fuite du Prince qu'ils avoient nommé le Protecteur de la liberté. 1648.

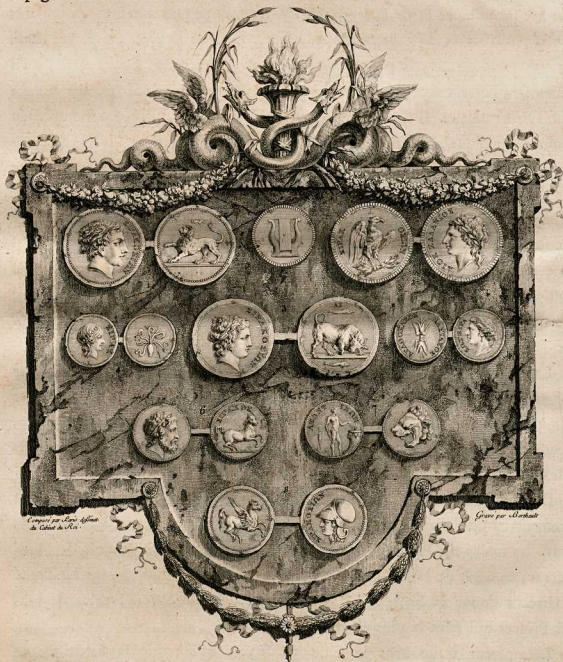
La protection donnée par Louis XIV aux Messinois qui venoient d'arborer l'étendard de la révolte, est une de ces diversions qui n'ont pour objet que d'inquiéter une Puissance ennemie. Louis XIV vainement reconnu à Messine, abandonna les révoltés au ressentiment de la Cour de Madrid, & sacrifia les Messinois au besoin de la paix, par le Traité de Nimégue. 1675.

Depuis cette époque, nulle révolution à Naples ni en Sicile, jusqu'au moment où pendant la guerre de la succession, les armes Impériales, heureuses entre les mains du Prince *Eugène*, mettent Naples sous le pouvoir de l'Empereur, en dépit de la fidélité qu'elle venoit de jurer à Philippe cinq. Le Traité d'Utrecht donne la Sicile à *Victor-Amédée*, Duc de Savoie, celui de tous les Princes qui étoit le plus éloigné d'y prétendre. 1707.

L'Empereur traite avec le Duc de Savoie qui reçoit la Sardaigne en échange. La Sicile reconquise par les Espagnols, reprise de nouveau par l'Empereur, passe enfin dans les mains de *Don Carlos*, à qui le Cardinal de Fleury fait assurer le prix de ses exploits & la Couronne des Deux-Siciles par le Traité de Vienne du quinze Mai mil sept cent trente-quatre. 1734.

Les deux Etats heureux sous la domination de Don Carlos, comptent parmi ses plus grands bienfaits, celui d'avoir été préservés de l'Inquisition.

1759. Ferdinand six, Roi d'Espagne, son frère, étant mort, Don Carlos lui succéda sur le Trône d'Espagne, & remit la Couronne de Naples à son troisième fils Ferdinand quatre, en mil sept cent cinquante-neuf, époque d'un Gouvernement enfin tranquille & heureux sous le règne de la branche Espagnole de la Maison de Bourbon.



VOYAGE DE MARSEILLE A NAPLES.

(1) Nous partîmes de Marseille le 4 Novembre 1777, sur la Tartane l'*Anne-Catherine*, montée par un Capitaine Provençal plus prudent qu'habile, plus marchand que marin, & plus intéressé que tout autre chose. Nous sortîmes de Marseille avec un vent sud-est, fort bon pour dépasser les Isles de *Pomeguay* qui forment une assez foible rade à ce port, mais fort mauvais pour faire route à notre destination, c'est-à-dire à Naples.

Dans un quart-d'heure nous étions déjà au-dessus du château d'*If*, lorsqu'on fit appercevoir à notre Capitaine qu'il lui manquoit un Passager : il fut donc obligé de revirer de bord, & de retourner l'attendre à l'entrée du port. Ce fut-là où nous commençâmes à apprendre de quelle importance est une demi-heure en mer, car pendant celle que nous perdîmes, nous eûmes le chagrin de voir les vaisseaux qui étoient sortis du port après nous, nous devancer, & bientôt échapper à nos yeux. A peine en effet notre étourdi de Passager fut-il arrivé à bord, que le vent baissa. Nous passâmes tout le reste de la journée à faire de petites bordées presque inutiles, & enfin nous fûmes obligés de remorquer avec la chaloupe pour faire la même route que nous aurions faite le matin en un instant.

Nous restâmes assez bien à la mer toute cette première journée ; sur le soir un vent d'est enfla la vague, & commença à nous causer à tous un peu de mal au cœur. Je fus attaqué le premier ; le courage que j'avois eu le matin m'avoit fait croire que j'étois vainqueur de la mer, & que mon triomphe étoit assuré : mais malheureusement il fallut bien en rabattre le soir : le vent d'est augmenta & nous donna une brise insupportable. Aussi mes compagnons de voyage partagèrent bientôt ma disgrâce.

Nous passâmes toute la seconde journée avec le même vent, & dans la même situation. Le 6 au matin, nous apprîmes avec une joie extrême que nous allions

(1) Il ne sera peut-être point indifférent à nos Lecteurs avant d'entrer à Naples & de nous occuper de la description de cette ville, de les arrêter un moment sur la route & de leur faire connoître une partie du chemin qu'ils auroient à parcourir pour y arriver. Ce Voyage depuis

Marseille jusqu'à Naples, dont une moitié a été faite par mer & l'autre par terre, nous a paru une introduction assez naturelle à notre Ouvrage, & d'autant plus agréable qu'elle commence à faire connoître le pays & en partie les mœurs & le caractère de quelques-uns de ses habitants.

relâcher à *la Ciotat*, petit port à quatre lieues de Marseille. Nous y arrivâmes aussi fatigués, aussi défaits que si nous eussions fait un voyage aux *Terres Australes*, & avec cette apathie de scorbutiques les plus décidés. Il y avoit effectivement deux jours & demi que nous n'avions mangé, & que nous avions presque toujours été sur le grabat. Aussi ne vouloit-on pas nous laisser passer, lorsque nous fûmes au Bureau de santé, où nous fûmes arrêtés, par deux vieillards couleur de bronze qui avoient l'air plus pestiférés que tous les Levantins.

La Ciotat est une petite ville assez agréablement située au fond d'une rade que le *Bec de l'Aigle*, rocher très-escarpé, met à l'abri du vent d'est. Deux môles ou jetées du même côté forment un petit port propre à recevoir tous les vaisseaux Marchands du Levant, soit ceux qui sortent de Marseille lorsqu'ils y vont attendre le vent, soit ceux que la difficulté d'entrer dans ce port oblige de mouiller dans celui-ci en attendant le moment favorable.

Nous attendions le vent de nord sans oser l'espérer, lorsque la nuit du second jour de notre arrivée, notre Capitaine vint nous avertir que l'ancre étoit levée & que la chaloupe nous attendoit. J'en frémis, & je sentis mon courage m'abandonner. Il me fallut toute l'envie que j'avois d'arriver à Naples, pour résister aux instances que me faisoient mes Compagnons de continuer notre voyage par terre; quelques fatigues que nous pussions trouver au passage des montagnes & de la Corniche de *Gênes*, je surmontai ma répugnance ainsi que leurs oppositions, nous nous embarquâmes par un vent frais, & nous sortîmes gaîement de la rade.

Le vent fraîchit encore à la hauteur de *Toulon*, & à midi nous avions déjà passé les Îles d'*Hières*: alors nous cinglâmes droit au *Cap-Corse*: nous perdions déjà le *Cap-Rouge* entre *Fréjus* & *Antibes*, & en même-temps les Terres de France, lorsque nous aperçûmes à l'entrée de la nuit les montagnes de la Corse que l'on entrevoyoit dans les vapeurs qui restoient élevées de ce côté au coucher du soleil. La vague étoit grossie, & je retombai, ainsi que plusieurs de mes Compagnons, dans ce mal-être inconcevable qui détache entièrement de l'existence, & dans lequel l'ame affaîlée ne s'ouvre plus ni à la crainte ni à l'espérance.

A la vue de la Corse, le vent baissa: nous remontâmes l'Île avec quelque résistance de la part du vent qui étoit devenu nord-ouest, & à peine eûmes-nous doublé la pointe, que le vent redoublant de force, nous fîmes jusqu'à cinq lieues par heure; & ayant bientôt dépassé l'Île de *Capraya* & l'Île de *Elbe*, nous allâmes mouiller dans la Baie de *Piombino*. Le premier plaisir que j'en ressentis

ressentis fut l'espoir de descendre à terre, avec le projet de ne plus remonter à bord, puisqu'il étoit décidé que je n'étois ni ne serois jamais marin. Cet espoir fut de courte durée, car le Capitaine nous apprit que le soleil étant couché, nous ne pouvions plus aller à terre; les Commis de santé n'étant point à la rade, il fallut, tout en trouvant les loix de la mer un peu barbares en subir la rigueur. Je retombai donc sur mon grabat, & me dévouai de nouveau.

Le matin du troisième jour, nous sortîmes avec un petit vent de la rade de *Piombino*; nous passâmes devant *Castiglione* avec le nord-ouest, nous cinglions à la pointe de *Giglia*, lorsqu'un vent presque impétueux nous portant au large, & nous menaçant de nous ôter la liberté de notre navigation, nous obligea à tourner court, & à entrer dans la rade de *Telamone*, où enfin je touchai à cette chère Italie que je cherchois comme Enée.

Telamone est un triste Fort, bâti au fond d'une plage, sur une élévation adossée contre une chaîne de montagnes arides & couvertes de broussailles, au bas desquelles un marais absolument abandonné rend le pays aussi mal-sain qu'inculte. Tout annonce l'indigence à *Telamone*; c'est la pauvreté Italienne, la mal-propreté Espagnole, & la paresse des deux peuples réunies tout à la fois dans le même lieu. Rien à manger, un grenier pour chambre à coucher, de tristes ruines qui n'étoient pas seulement pittoresques, voilà ce que nous offrit *Telamone*; mais c'étoit la terre ferme, le Continent de l'Italie; tout nous parut riant.

Nous quittâmes gaiement notre bord & tout ce que nous y laissions pour nous rendre à pied à *Orbitello*, qui appartient, ainsi que l'autre, au Roi de Naples, qui possède ces deux villes avec celle de *Porto-Ferrayo* dans l'Isle d'*Elbe*, afin de conserver un poste qui lui laisse l'entrée de cette partie de l'Italie. Nous arrivâmes à *Orbitello* après avoir suivi les bords des marais l'espace de douze milles, sans rencontrer d'autres habitations qu'un petit Fort appelé *les Salines*, où nous trouvâmes pour garnison douze poules, un coq assez fier, & un chat. Les besoins de première nécessité font tout entreprendre. Il y avoit une citerne dans la forteresse, nous avions soif; nous attaquâmes.

Aux approches d'*Orbitello*, le pays est cultivé: la côte est plantée de vignes, & les marais desséchés sont remplacés par des jardins abondans entourés de haies plantées d'aloës. La ville est située dans un fond, commandé par des montagnes arides, où sont bâtis deux Forts à l'est, baignés par deux grands marais qui, dans l'occasion, défendroient mieux la ville que les fortifications, & qui lui donnent la réputation d'imprenable & de *pucelle*, nom commun

à plusieurs villes & forteresses qui n'en ont pas moins été prises , ou qui peuvent l'être.

L'intérieur de la ville, assez joli, se réduit aux édifices nécessaires à une ville de guerre, & au petit commerce qu'entretient une garnison : l'air mal-fain qu'on respire à *Orbitello* en fait redouter jusqu'au commandement, quoique ce soit une place de confiance. La vue d'un Passager dans cette ville est une chose si rare pour les habitans, qu'ils le rançonnent pendant qu'ils le tiennent. On n'eut pas honte de nous demander une somme exorbitante pour nous transporter jusqu'à *Civita-Vecchia*, malgré la protection du Commandant qui ne répondit autre chose, sinon que les chevaux qui devoient nous conduire nous attendoient depuis long-temps, & attendroient long-temps d'autres Voyageurs.

Tout le territoire depuis *Telamone* jusqu'à dix milles au-delà d'*Orbitello*, appartient au Roi de Naples : des Fermiers le cultivent au profit du fisc ; la Ferme la plus considérable est celle de la pêche du lac ; elle consiste en anguilles qui se vendent en *Toscane* & dans le *Siennois*. Cette pêche est perpétuelle, & se fait avec des madragues posées aux deux embouchures du lac dans la mer, l'une à l'est, & l'autre à l'ouest de cette ville ; de sorte que par l'un ou l'autre côté, la mer entre, sort & renouvelle l'eau du lac : la Ferme de cette pêche peut aller à 40,000 liv. de notre monnaie : la Garnison d'*Orbitello* est de 600 hommes.

A dix milles d'*Orbitello*, nous passâmes vis-à-vis les ruines de *Lancedonia*, détruite par le fameux Barberousse : nous laissâmes ces ruines à droite (1), & vîmes dîner sur le bord d'une petite rivière dans les Etats du Grand-Duc, qui s'avancent jusqu'à la mer par une petite portion de terre enclavée dans les Etats du Pape & du Roi de Naples. Nous traversâmes cette partie des Etats du Grand-Duc en un quart-d'heure, & nous entrâmes dans le patrimoine de Saint Pierre ; nous découvrîmes d'abord *Mont-Alio*, où nous devions aller coucher, quoique nous fussions encore à douze milles de cette petite ville, qui n'a point du tout l'air d'être aussi riche qu'elle pourroit l'être, car elle est le premier grenier d'abondance des Etats du Pape, & domine sur une plaine immense qui produit les grains dont elle est l'entrepôt.

(1) Il paroît que ces ruines de *Lancedonia* ne font autre chose que celles de l'ancienne *Cora* qui étoit une des principales villes des Volscs dans l'Etrurie. C'est une des villes de l'antiquité dont les ruines se soient le plus conservées ; on y voit des portes, des rues toutes entières, & la plus

grande partie des murailles d'une construction inaltérable aux temps. C'étoit la voie *Aurélienne* qui y conduisoit & qui existe encore au bas de la montagne où étoit situé l'antique *Cora* dont les principaux monumens ont été transportés & sont encore à *Orbitello*.

Nous allâmes, en longeant cette magnifique plaine, dîner à *Cornetto*, qui est encore un grenier d'approvisionnement pour Rome. Ce fut dans cette petite ville que nous commençâmes à boire du vin d'*Orvietto* très-estimé en Italie, & qui me parut ressembler beaucoup à notre excellent cidre. Nous partîmes de *Cornetto* après le dîner, & nous arrivâmes à porte-fermante à *Civita-Vecchia*, qui est un port ou plutôt une rade plus agréable par son aspect, qu'elle n'est sûre pour les vaisseaux. Elle seule est ouverte au commerce que le Pape Benoît XIV. a rendu absolument libre, ce qui y fait aborder une grande partie des vaisseaux qui commercent en Italie.

Le port de *Civita-Vecchia* est entièrement artificiel, car la nature n'y a rien fait, & n'y offroit pas seulement une plage. *Trajan* y fit construire un Môle à grands frais, & avoit fort affectonné cette entreprise; mais le temps, ou les ouvrages des Papes ont absolument fait disparaître les travaux de l'Empereur. Actuellement deux Môles en demi-cercle s'avancent dans la mer, & une autre partie du cercle isolé & plus extérieur embrasse l'espace laissé entre les deux premiers, & forme deux entrées ou deux sorties. Deux phares placés aux extrémités de ce troisième Môle éclairent les deux entrées d'orient & d'occident : dans le fond de cette rade est le petit port qui renferme les deux frégates & les galères du Pape qui y pourrissent dans la plus parfaite sécurité. C'est autour de ce port & dans ces galères que l'on entasse une quantité prodigieuse de Galériens aussi inutiles & aussi désœuvrés que ceux que nous avons à Marseille. Le Pape actuel, Pie VI, vient cependant d'en employer deux cents à l'établissement d'une manufacture de filage de laine.

La ville de *Civita-Vecchia* est petite, mais bien bâtie; en général les maisons & les Eglises sont agréables sans avoir rien de remarquable. Tout y est fait avec beaucoup de soin & entretenu de même. Enfin cette ville paroît avoir été l'objet d'affection de plusieurs Papes & sur-tout de Benoît XIV. Nous en partîmes l'après-midi, & nous continuâmes notre route sur un chemin fort agréable le long de la mer, où nous rencontrâmes quelques tours bâties d'espace en espace : ce sont des ouvrages modernes pour servir de signaux contre l'attaque imprévue des Barbaresques. Nous arrivâmes à la nuit à *Montrone* : nos Conducteurs nous signifièrent que ce seroit là que nous passerions la nuit.

Montrone n'est qu'une Seigneurie dont le Fermier fait du château une hôtellerie. Nous entrâmes dans une grande halle qui étoit la cuisine. Soixante personnages distribués en plusieurs groupes, étoient occupés & animés de passions différentes. Quelques lumières dispersées éclairaient séparément ; ici

on jouoit, là on chantoit, là on buvoit, & tout cela avec la même activité & la violence Italienne. Tous crioient, tous gesticuloient, & s'agitoient à travers une fumée de tabac qui formoit un nuage. Des Matelots étendus sur des bancs mêloient leurs ronflemens aux cris & aux juremens des perdants. Tout cela formoit un contraste des plus frappans : nous entrâmes douze sans que cela fit évènement, en poussant ceux qui dormoient, nous nous établimes auprès du feu ; ensuite pressant de nos coudes les épaules d'un groupe de Joueurs, nous conquîmes un espace sur une des longues tables qui coupoient ce vaste taudis, & nous nous trouvâmes assis entre des dormeurs d'un côté & des Joueurs de l'autre. Nous mangeâmes du pain & du fromage, ensuite il fallut imiter nos voisins.

Pendant que nous dissertions sur le choix qu'il y avoit à faire, on vint nous donner une scène tout-à-fait nationale : un des Payfans s'avança & nous proposa d'improviser ; sans attendre notre réponse, il commença une Eglogue & nous chanta soixante couplets : malgré l'énergie de sa déclamation & l'air d'enthousiasme qu'il y mettoit, je crus que sa mémoire en faisoit tous les frais ; mais soufflé par notre Postillon, il chanta chacun de nous l'un après l'autre, & s'adressant à notre Dessinateur, il lui fit vingt couplets, où il y avoit au moins quatre ou cinq idées heureuses ; puis se tournant vers l'Ingénieur ou Géographe que nous avions avec nous, il passa en revue tous les Royaumes & toutes les régions de l'univers ; après cette nomenclature, venant à des idées plus poétiques, « Devenez, lui disoit-il, le guide du Nautonnier, montrez-lui » la route la plus courte pour nous transmettre les trésors d'un autre hémisphère, » montrez-lui les passages dangereux, ceux qu'il faut éviter ou choisir « ; & tout-à-coup s'élevant à une poésie de pure fiction, » Marquez-nous l'Isle heureuse » où *Le Tasse* nous a dit qu'Armide porta l'heureux Renaud. Que votre nom » devienne célèbre dans tous les lieux dont vous aurez tracé les contours & » fixé les limites «.

J'étois émerveillé de ce que j'entendois. Ses couplets se succédoient sans interruption : les veines de son front s'enfloient ; il y portoit la main comme un inspiré ; il se levoit à tout instant & mettoit une de ses jambes sur le bout de la table. Le tableau étoit parfait. Il avoit des admirateurs qui l'écoutoient la bouche béante & l'applaudissoient des pieds & des mains. Mais les Joueurs & les Buveurs qui n'en faisoient pas mention, l'obligèrent par leurs bruyantes querelles à chanter à tue-tête. La mienne commençoit à se lasser, lorsqu'un nouvel énergumène s'empara de la scène d'une manière encore plus bruyante.

C'étoit

C'étoit notre Postillon : celui-ci n'étoit pas Poète, mais un Littérateur forcené. Il interpella le premier Orateur, & partit de-là pour comparer tous les Poètes Latins & Italiens. Il nous récitait alternativement le *Dante*, l'*Arioste*, le *Tasse*, le *Marini*, &c., & nous faisoit sentir les beautés de comparaison par des argumens sans fin. Ensuite il tonnoit en déclamant les différens passages. Les éclats de sa voix couvrirent le bruit que faisoient les autres, & réveillèrent les dormeurs qui se levèrent en jurant ; il donna pour un moment des distractions aux Joueurs, il étonna même notre Poète ; enfin il attira toutes les attentions, excepté celles de deux êtres de la Société, qui avoient envisagé, au moment de notre arrivée, deux pistolets à deux coups que nous avions posés sur la table. Ces armes avoient produit sur eux l'effet de la tête de Méduse. Ils paroissoient comme pétrifiés, & se parloient de temps en temps sans oser détourner les yeux. Enfin on avertit qu'on alloit distribuer l'avoine, & notre Poète Littérateur courut à l'écurie, mais sans renoncer au plaisir de réciter encore des vers de *Tebalda*.

Je ne fais si de pareilles scènes sont fréquentes dans ce pays, mais celle-ci me parut bien originale, & peignant bien le caractère d'une Nation, dont l'imagination & le génie naturel se distingueront toujours parmi toutes les autres. Je profitai du moment que notre déclamateur étoit allé soigner ses mules pour questionner notre *amphion*. Il nous dit qu'étant orphelin, il avoit appris à lire d'un Berger, son camarade, qui ne savoit qu'assembler ses lettres ; qu'en travaillant à la journée, il avoit amassé de quoi acheter tous les Poètes Italiens ; qu'il en avoit quarante volumes qu'il savoit à-peu-près par cœur, mais qu'il espéroit d'apprendre le françois afin de lire aussi nos Poètes. La poésie ne lui donnoit aucun dégoût du métier dans lequel il étoit né, & il ne montrait aucun desir de le quitter. Toute cette émulation étoit pur amour de la chose : il trouvoit en elle sa récompense & son bonheur.

Quelle distance de cet homme à nos Payfans ! A quoi donc attribuer cette différence ? sont-ils nés moins bien organisés ? non. Les moyens sont les mêmes, la misère est la même : mais un soleil ardent qui développe les facultés de l'ame, mais un ciel heureux & riant qui ôte aux besoins l'aspect du malheur, tel est l'avantage du pauvre en Italie. Les Payfans peuvent se croire heureux dès qu'ils n'ont plus faim. La bise n'attriste point leurs chaumières ; leurs enfans rient en mangeant du pain ; ils s'en procurent sans un travail forcé, & rien ne flétrit leur imagination.

Nous partîmes pour Rome au milieu de la nuit. Nous fîmes une partie du chemin sur une voie Romaine qui n'est pas si belle que la voie Appienne, &

qui n'a pas comme elle de parapets pour les gens à pied ; mais elle est aussi merveilleuse par la solidité des matériaux. Les pierres semblent être de fer ; & je ne fais à quoi comparer ce ciment qui paroît n'avoir éprouvé encore aucune altération. Je parlerai plus à loisir de ces ouvrages des Romains , qu'il faut regarder comme des géants , à la vue de tout ce qui nous reste d'eux.

Le cœur me palpitait en approchant de la capitale du Monde. Je la cherchois aux premiers rayons du jour ; je ne la découvris que lorsque je fus dans les fauxbourgs , parce que ce côté n'est point avantageux pour y arriver. Le premier objet qui frappa ma vue fut *Saint-Pierre*. Cette masse énorme est si bien proportionnée qu'on ne peut juger de sa grandeur qu'après l'avoir bien examinée & parcourue plus d'une fois. Ce superbe édifice ne produit jamais cet étonnement qu'inspirent les choses gigantesques , mais presque toujours de l'admiration. Je me promis , en passant auprès , de lui donner mon premier hommage , ainsi qu'à quelques-uns des principaux & des plus remarquables monumens de cette ville , dont je désirai d'emporter au moins avec moi une première idée.

On ne doit juger Rome , on ne peut en avoir une idée juste , qu'après y avoir fait un long séjour : ainsi je dirai seulement la première impression qu'elle me fit ; c'est qu'en l'admirant , je cherchois des Romains à Rome. Si en montant au Capitole mon ame s'élevoit , si ma mémoire grandissoit mon imagination , une légion de froids dont je me voyois bientôt entouré détruisoit mon illusion & l'énergie de mon ame.

Sur les pompeux débris de Bellone & de Mars

Un Pontife est assis au Trône des Césars.

Des Prêtres fortunés soulent d'un pied tranquile

Les tombeaux des Catons & la cendre d'Emile.

Je ne me trouvai à mon aise que lorsqu'allant à *Campo Vacino* , une pluie imprévue ayant fait disparaître les Romains modernes , me laissa avec les véritables , c'est-à-dire au milieu de leurs plus beaux restes.

Saint-Pierre , qui a été bâti & orné des dépouilles de l'antiquité , est aussi le plus bel ouvrage moderne : j'y arrivai par la place qui est vis-à-vis : je ne la trouvai pas aussi spacieuse que je me l'étois figurée ; c'est cependant la plus belle chose que l'on connoisse en ce genre , peut-être la seule capable de donner une idée des places & des *Forum* de l'ancienne Rome : elle fut faite sur les dessins du *Bernin*. L'on peut croire qu'il a été très-gêné dans l'exécution , ayant été

obligé de prendre pour centre de sa place l'Obélisque que Sixte V avoit fait déjà élever bien avant lui (1).

Ces deux fontaines jaillissantes aux deux côtés de l'Obélisque, forment la décoration la plus noble tant par leur masse générale, que par la quantité d'eau qu'elles jettent continuellement, & qui y forme une gerbe très-élevée. Je n'admirai pas autant le Portail de l'Eglise, qui, si j'ose le dire, me parut médiocre, d'une architecture en bas-relief, & en général de peu d'effet, quoique colossal : mais toute critique cesse quand on est arrivé au vestibule, qui est avec raison admiré, & regardé comme une des plus belles parties de cet immense Edifice.

Ce Temple, le plus vaste qui existe & qui ait peut-être jamais existé, ne peut étonner à un point suffisant que l'homme vraiment instruit dans l'architecture, en état d'en apprécier les beautés comme d'en connoître les défauts, & d'en juger enfin sans préjugés. Quand on considère que la construction de ce Monument a duré deux siècles & plus, sous dix Souverains différens, & à-peu-près autant d'Architectes qui se sont succédés, on sera étonné qu'une entreprise de cette nature ait pu se terminer (2).

(1) Cette aiguille Egyptienne décoroit anciennement le Cirque de Néron, qui étoit placé dans le lieu même où l'on a depuis bâti Saint-Pierre de Rome, & dont les fondemens existent encore sous une partie de l'Eglise. Elle a 72 pieds d'un seul morceau de granit oriental. C'est le seul Obélisque qui ait été trouvé en entier, parce qu'il n'avoit pas été renversé par les Barbares, & qu'il étoit resté encore sur pied. Sa hauteur totale, en y comprenant la croix qui le termine & le piedestal, est de 124 pieds.

(2) Ce fut sous le Pontificat de Jules II que Bramante composa les plans de l'Eglise de Saint-Pierre, & c'est ce Pape qui en posa les premiers fondemens en 1506. Les projets de cet Architecte séduisirent par leurs richesses & leur élégance. Mais n'ayant point de solidité, l'on fut obligé après sa mort de fortifier & d'assurer par de nouveaux travaux tout ce qu'il avoit élevé. Léon X en chargea San Gallo, le Frère Jaconde, & Raphaël qui étoit neveu de Bramante.

Dans le premier plan donné par ce grand Architecte, mais plus homme de génie que grand Constructeur, l'Eglise de Saint-Pierre devoit avoir la forme d'une Croix Latine, c'est-à-dire une Nef principale & plus longue que les autres. Ce fut Baltsazar Peruzzi qui pensa devoir à cet égard réfor-

mer le plan du Bramante & donner à l'Eglise la forme d'une Croix Grecque, en rendant les quatre Nefs égales ; ce qui eût sans doute été préférable, & auroit donné dans l'intérieur beaucoup plus d'effet au Dôme que l'on n'apperçoit que quand on est au-dessous.

Michel Ange ayant été chargé ensuite par le Pape Paul III de présider aux travaux de cet édifice, approuva l'idée & le plan de Peruzzi pour la Croix Grecque. Il donna un nouveau dessin du Dôme, moins riche, moins hardi que celui du Bramante, mais plus solide & qui a été exécuté tel qu'il est aujourd'hui. Michel Ange étant mort en 1564, l'exécution de son plan fut confiée à Vignole, & ensuite à Jacomo della Porta. Sixte V voulant enfin terminer sous son Pontificat ce vaste édifice, auquel la coupole manquoit encore, associa Dominique Fontana aux deux autres Architectes. En vingt-deux mois & avec six cents ouvriers, le Dôme fut achevé, & Sixte V plaça la dernière pierre le 14 Mai 1590, au bruit de l'artillerie du Château Saint-Ange, peu de mois avant sa mort.

Depuis, sous le Pontificat de Paul V, Carlo Maderno termina l'Eglise ; & comme on crut nécessaire d'y ajouter deux Chapelles de plus, l'une pour les Fonds Baptismaux & l'autre pour l'Office journalier des Chanoines de St.-Pierre, on entra

Dominique Fontana, un des plus grands Artistes qu'y ait employé Sixte V, a calculé que la dépense faite de son temps & avant lui montoit à 45 millions d'écus Romains, ce qui fait environ 246 millions 250 mille livres de France. Que l'on considère ensuite la quantité de marbres précieux, porphyres, granits, dont l'intérieur est orné ; qu'on y joigne les peintures en mosaïque, qu'on estime les bronzes du baldaquin & de la Chaire de Saint-Pierre, ce qu'a dû coûter la place & le péristyle, & on verra qu'il ne suffira pas de doubler cette somme : aussi peut-on dire qu'un Edifice de ce genre ne pouvoit de nos jours avoir été fait qu'à Rome, & par des Souverains qui, tels que les Papes, eussent le droit d'attribuer d'aussi grandes sommes au culte d'un Dieu auquel ils doivent tout, & dont ils sont les Vicaires.

Une des choses qui frappe le plus en entrant dans Saint-Pierre, est un superbe Baldaquin qui couvre & couronne l'Autel principal de l'Eglise, il est soutenu par quatre grandes colonnes torfes, composées. Tout le monde fait qu'elles ont été faites en entier, ainsi que la Chaire de Saint-Pierre, avec le bronze que l'on retira de la voûte du *Panthéon*. Quoique la forme de ces colonnes soit fort critiquée, elles sont cependant de l'effet le plus riche, & doivent être regardées comme des chefs-d'œuvre pour l'exécution. On en peut dire autant d'une autre grande composition du *Bernin* appelée la Chaire de Saint-Pierre, qui termine l'Eglise de la manière la plus heureuse. Les quatre Docteurs qui soutiennent la Chaire, sont composés d'un grand style, l'attitude & le mouvement des figures y est bien contrasté, quoiqu'un peu maniéré, ainsi que tout ce que le *Bernin* a dessiné; elles ont chacune quinze pieds de proportion. Aux deux côtés de cette machine colossale sont deux très-beaux Mausolées des deux Papes Paul III & Urbain VIII, l'un par *Guillaume de la Porte*, & l'autre par le *Bernin*. Ils méritent tous deux une attention particulière.

Ce magnifique Baldaquin en bronze dont je viens de parler, peut en quelque façon servir d'échelle pour juger de la grandeur de l'Edifice dans lequel il est placé, en songeant que depuis le pavé de l'Eglise jusqu'au sommet de la Croix qui le termine, il a 122 pieds de hauteur, c'est-à-dire 24 pieds de plus que la pointe du fronton du Louvre : mais comme rien n'est grand que par comparaison, ce Baldaquin qui seroit colossal par-tout ailleurs, devient proportionné

malheureusement dans la forme de la Croix Latine. C'est ce même Architecte qui a aussi donné le dessin du portail & du vestibule qui furent achevés en 1610; & enfin le *Bernin* fut chargé par Alexandre VII, de faire exécuter la superbe colo-

nade ou péristyle de la place de Saint-Pierre dont il avoit donné les dessins; il les termina entièrement sous le Pontificat de Clément XI, en 1721.

sous une coupole dont la hauteur intérieure est de 340 pieds sur un diamètre de 132.

On sait que ce diamètre est exactement celui du *Panthéon*, & que ce fut le *Bramante*, ce génie extraordinaire, qui conçut l'idée gigantesque d'élever cette coupole immense & que l'on regardoit comme le chef-d'œuvre de l'architecture des Anciens, de l'élever, dis-je, en l'air, & de la faire poser sur quatre piliers de plus de 100 pieds de hauteur (1).

Pour rapprocher les chefs-d'œuvre des deux temps d'architecture, j'allai de Saint-Pierre au Panthéon, décoré par *Agrippa*, gendre d'*Auguste*. C'est ce qui nous reste de plus entier de ce temps; quoique par une barbarie inconcevable on l'ait fort dégradé dans différens temps, en en ôtant tout ce qu'il étoit possible d'en enlever sans le détruire; malgré cela il est encore si imposant, son Portail est encore si noble, si grand & si sublime, qu'on n'a pu parvenir à rien faire au-dessus, & que depuis, les plus beaux péristyles n'ont eu de noblesse & de caractère, qu'autant qu'ils ont avec celui-ci plus ou moins de ressemblance. Le dedans du Panthéon n'est pas moins surprenant, le jour qui s'y introduit seulement par la coupole, répand dans ce Temple une lumière mystérieuse sur tous les objets, & les éclaire d'une manière magique.

On est incertain si la totalité du Panthéon fut construite par *Agrippa*. On voit en effet entre le portique & la rotonde une disparité de construction qui peut faire penser que le Temple même avoit été bâti du temps de la République Romaine, & que le portique fut seulement ajouté par *Agrippa*.

(1) Cet Architecte, un des premiers qui ait contribué à retirer son art des ténèbres où tant de siècles d'ignorance & de barbarie l'avoient plongé, conçut l'idée sublime du plus magnifique Dôme qui ait jamais été imaginé. Son plan à-peu-près semblable à celui de l'intérieur du Pantheon, avoit de même huit ouvertures séparées par autant de massifs, & divisées chacune en trois entre-colonnes à jour formées par quatre colonnes & autant de pilastres. Une magnifique colonnade continuë & sans interruption décoroit l'extérieur du Dôme de la manière la plus riche & la plus élégante.

Telle étoit la beauté de cette composition, que jusqu'à présent on n'a rien imaginé dans ce genre qui puisse lui être comparé. Le Dôme de Saint-Paul de Londres est celui qui en approche le plus; mais qu'il y a encore loin de la copie à l'original! Malheureusement *Bramante* ne réunissoit pas l'art

de la construction à ses autres talens, dans un degré suffisant pour exécuter une machine aussi compliquée, & qui même aujourd'hui où cet art s'est beaucoup perfectionné, exigerait les ressources du plus habile Constructeur. Les piliers qui devoient porter cet immense Dôme, ne furent pas fondés avec assez de soin, & leur foiblesse se manifesta si promptement, que ceux qui après *Bramante* furent chargés de la conduite de cet Edifice, furent obligés de restreindre & de dénaturer même son idée. Sans doute que le grand *Michel Ange*, quoique son rival, n'eût pas manqué de l'adopter dans la suite, s'il en eût conçu la possibilité; & ce qui prouve sa prudence à cet égard, c'est que tel qu'il est, il contient encore tant de principes de destruction, qu'on a été obligé d'en assurer la solidité par plusieurs énormes cercles de fer dont il est étroitement lié.

La masse générale de ce portique est belle & noble. On pourroit peut-être trouver que le fronton est un peu trop élevé pour la grandeur des colonnes ; elles sont de granit oriental, & ont 40 pieds de hauteur (1).

Malgré toutes les dégradations faites à cet Edifice & le tort infini que lui a sur-tout causé l'élévation du terrain qui l'entoure, en détruisant l'effet du soubassement qui le supportoit, c'est sans doute le Monument qui a échappé le plus entier à la barbarie des temps & des hommes, celui sur lequel on peut le mieux juger du point de perfection où les Anciens avoient porté leur architecture. Le Panthéon est encore orné des plus beaux marbres dans son intérieur. Les grandes colonnes sont de *jaune antique*, celles des Tabernacles, de *porphyre*, toutes les bases & les chapiteaux sont en marbre blanc, ainsi que les architraves & les corniches, & toutes les frises en porphyre. Le pavé sur-tout est sans contredit le plus riche qui existe dans le monde, étant composé de grands disques de porphyre & de *jaune antique* encadrés dans des bandes d'autres marbres précieux de différentes couleurs. On devroit bien pour le conserver, vitrer l'ouverture qui éclaire le Temple par le milieu de la voûte, la pluie qui tombe par-là le dégradant absolument.

Du Panthéon, nous courûmes au Colisée dont les débris & les ruines, malgré leur dévastation, nous parurent encore bien imposantes : c'est effectivement de tous les Monuments des Anciens, celui qui étonne le plus par sa grandeur, & qui peut donner une idée de ces Edifices immenses dont nous parlent tous les Auteurs du temps, & que l'imagination a peine à concevoir.

Vespasien fit élever ce prodigieux Amphithéâtre qui fut nommé *Flavien*, du nom de la famille de cet Empereur, & *Colossée*, parce qu'on voyoit près de l'endroit où il fut construit une Statue colossale de *Néron*. Douze mille Esclaves Juifs que *Vespasien* avoit ramenés de son expédition de *Judée*, furent employés à sa construction qui fut terminée en moins de deux années. L'architecture de cet Edifice est extrêmement négligée, & d'une exécution grossière, quoique la construction & la solidité en aient été très-soignées. Cette solidité est telle, qu'elle auroit triomphé du temps, si les Romains modernes, plus

(1) On fait que ce Temple avoit été élevé dans l'antiquité au culte de tous les Dieux. Un Pape (Grégoire IV) pensa ne pouvoir mieux faire que de le consacrer à tous les Saints. Mais ce qu'il a fait de mal, lui & ses Successeurs, c'est d'en avoir enlevé toutes les richesses qui le décoroient en

bronzes & en statues. On fait monter à 286 mille livres pesant de métal, poids de marc, ce que l'on en a retiré pour former le Baldaquin & la Chaire de Saint-Pierre, & on eut encore de quoi fonder quatre-vingt pièces d'artillerie.

barbares que les Goths à qui ils en attribuent faussement la destruction, n'en avoient hâté la ruine en le démolissant pour en employer les matériaux à leurs nouvelles constructions. Le Palais *Farnèse*, la Chancellerie, & le Palais de Vénise à Rome ont été élevés avec ces débris.

La partie gauche du Colisée est heureusement encore assez conservée; mais tout le reste de son enceinte, ainsi que presque tout l'intérieur en est détruit. Les portiques du rez-de-chaussée & ceux du premier étage subsistent encore du côté qui a le moins souffert; on y voit même des portions considérables des voûtes qui portoient les gradins sur lesquels étoient assis les Spectateurs, mais dont il ne reste plus le moindre vestige. C'est du haut du plan incliné formé par ces voûtes, qu'on jouit encore, mais avec un plaisir mêlé de regrets, de toute l'étendue de cette étonnante construction, & de l'effet qu'y devoient produire 50 mille Spectateurs réunis & applaudissant ensemble au succès de quelque spectacle (1).

Ce que l'on conçoit le moins, c'est la grandeur prodigieuse du voile dont on couvroit cette immense superficie pour mettre les Spectateurs à l'abri de l'ardeur du soleil. Ce fait est si surprenant qu'on croiroit pouvoir révoquer en doute ce que les Auteurs en disent, si on ne voyoit encore au Colisée même, & à plusieurs Monumens de ce genre, les canaux & les ouvertures où s'encastroient les pièces de bois qui servoient à soutenir & à tendre le voile en question, qui par surcroît de magnificence étoit ici teint en pourpre.

Après ces trois Monumens principaux, auxquels nous commençâmes par rendre nos hommages, ce qui dans Rome rappelle & caractérise le plus l'idée de la grandeur des Anciens dans leurs Edifices publics, c'est la vue de ces aiguilles, ou obélisques Egyptiens, qu'on rencontre encore dans quelques places de cette ville. Les Romains, ces illustres brigands, qui dépouillèrent les Nations vaincues de tous les objets de luxe qu'ils rencontroient, enlevèrent d'Egypte, & trouvèrent moyen de transporter chez eux ces masses énormes. Ils les ont ensuite employées à décorer leurs Cirques & leurs Tombeaux.

(1) Ce Monument, dont le plan est une ellipse d'une très-belle forme, a 580 pieds de long sur 480 de large & 156 de hauteur. Les Auteurs anciens disent que 80 mille Spectateurs assis & plus de 20 mille debout pouvoient voir commodément les jeux qui s'y célébroient, & qui étoient des combats de Gladiateurs, ou des chasses d'animaux féroces. Mais en calculant les gradins ou sièges, sur 2 pouces de large & 18 pouces pour asséoir

chaque Spectateur, on ne trouve réellement de place que pour 50 mille hommes assis; & si on y en ajoute 10 mille debout, on aura tout ce que peut contenir cet Amphithéâtre. Mais je ne comprends pas dans ce calcul l'arène qui a 263 pieds de long sur 165 de large, vu que c'étoit le lieu destiné pour le spectacle, & non pour y placer les Spectateurs.

Auguste fut le premier qui les fit connoître à l'Italie. Il fit placer au milieu du grand Cirque, & consacra au Soleil celui que l'on voit aujourd'hui en arrivant à Rome à la porte du Peuple (1).

Nous avons déjà parlé de cet autre Obélisque qu'on voit devant l'Eglise de Saint-Pierre, & qui avoit été autrefois placé dans le Cirque de Néron : mais le plus élevé que l'on voye à Rome, est celui que Sixte V fit également placer par *Fontana* devant l'Eglise de Saint-Jean-de-Latran. Ce fut Constantin qui l'avoit fait porter de Thèbes à Alexandrie, & l'Empereur Constance qui le fit ensuite transporter à Rome. Il a, en y comprenant le piedestal, 140 pieds de hauteur.

Deux autres Monumens que l'on voit dans le même genre à Rome, sont d'autant plus précieux à y retrouver encore, que nous savons qu'ils furent élevés tous deux en l'honneur de deux des meilleurs Princes que le monde ait connu, *Trajan* & *Marc-Aurèle*.

La colonne Trajane fut élevée après la victoire que cet Empereur remporta sur les Daces. L'inscription que l'on lit sur la base de la colonne apprend qu'elle désignoit par sa hauteur de combien on avoit baillé les montagnes & le terrain dans le lieu où elle étoit placée, l'on sait que c'étoit une superbe place publique appelée *Forum Trajani*. Ce fait est d'autant plus extraordinaire que la colonne a 118 pieds de hauteur. Appollodore de Damas fut l'auteur de ce Monument, si la place dans laquelle il étoit situé y répondoit par la beauté de sa décoration, c'est avec justice qu'elle a été tant célébrée par les Auteurs contemporains ; il paroît que rien n'étoit aussi magnifique dans l'ancienne Rome que ce *Forum Trajani*. *Pausanias*, *Aulus-Gelle*, *Ammian*, disent que l'on y voyoit des bâtimens d'une grandeur & d'une magnificence jusqu'alors inconnue, des arcs, des statues, une Basilique dans laquelle les Consuls donnoient audience au peuple, & une Bibliothèque ornée d'un péristyle superbe dans laquelle tous les Gens de Lettres célèbres avoient des statues de bronze. On peut dire à ce sujet

(1) Ces Obélisques, les plus anciens Monumens du Peuple le plus anciennement civilisé, avoient été, à ce que l'on croit, consacrés par les Egyptiens eux-mêmes au culte du Soleil. On voit encore dans la haute Egypte les carrières d'où ils ont été tirés. Cette espèce de marbre, qu'on appelle *granite rouge* d'Egypte, est aussi dure que le porphyre & aussi précieux. Ces antiques Monumens sont presque tous couverts de caractères hiéroglyphiques, dont jusqu'ici on n'a pu donner aucune explication. Il est vraisemblable

qu'ils étoient destinés à instruire les peuples des principaux évènements de leur histoire, ou des différentes époques de l'année relatives à l'agriculture & aux travaux de la terre. Les Romains, étonnés de la beauté & de la noblesse de ces Monumens, en firent transporter un grand nombre à Rome, & en ornèrent leurs Cirques & leurs places publiques. On lit dans *Aurelius Vidor*, qu'il y avoit dans Rome quarante-huit Obélisques pareils, mais de différentes grandeurs.

DU ROYAUME DE NAPLES.

53

qu'on regarde le siècle même de Trajan comme ayant été celui du plus haut point de grandeur de l'Empire Romain, pour les sciences comme pour les arts (1).

La colonne Trajane est dorique, ses proportions sont belles, les détails simples & nobles, on monte dans l'intérieur jusqu'au sommet, par 192 marches de marbre. Sixte V qui fit restaurer ce Monument par le Cavalier *Fontana*, fit placer au-dessus une statue de Saint-Pierre à la place de celle qui représentoit l'Empereur Trajan lui-même. Le terrain qui l'entouroit s'étant fort élevé par la destruction successive de l'ancienne Rome, Sixte V fit creuser une enceinte de onze pieds de profondeur autour du piedestal de la colonne. Elle est toute en marbre blanc, & ornée dans sa hauteur de bas-reliefs qui représentent les guerres & les victoires de Trajan. Toutes les figures sont du plus grand caractère. L'on désireroit qu'il y eût seulement plus de proportion entre les hommes & les accessoires qui sont beaucoup trop petits. On y voit des Soldats alléger & défendre des forteresses qui leur viennent à mi-corps, traverser d'une enjambée des fleuves, des ponts & des montagnes, & cent autres disproportions que toute la beauté de la sculpture ne sauroit faire pardonner.

Le détail de la colonne Antonine, & les bas-reliefs également en spirale autour du Monument, ne sont pas aussi estimés. Elle est à-peu-près de la même hauteur que l'autre colonne. Les combats & les victoires remportés par Marc-Aurèle font voir que ce Monument n'avoit point été élevé, comme on l'a cru long-temps, à l'Empereur Antonin, mais à son Successeur Marc-Aurèle, sous le règne de l'Empereur *Commode*. Ce Prince ayant été appelé aussi quelquefois, *Divus Antoninus* ou *Marcus Antoninus*.

(1) En examinant attentivement les Edifices antiques dont l'époque est connue, on peut se faire une échelle qui serviroit à fixer la date des autres. Les premiers Romains, ainsi que leurs voisins les *Etrusques*, ne pensoient qu'à la solidité dans la construction de leurs Edifices. La matière la plus précieuse qu'ils y employoient étoit la pierre tiburtine. Lorsque la République devint plus puissante, lorsqu'elle eut soumis la Grèce, le marbre s'introduisit dans les Temples. On fit venir à Rome des Artistes Grecs; mais il paroît que leurs productions furent peu nombreuses avant les Empereurs, puisqu'Auguste disoit qu'il avoit trouvé Rome de brique & qu'il la laissoit de marbre. Le Panthéon & le Portique d'Octavie prouvent que du temps de ce Prince, l'Architecture n'étoit parée que de la sagesse & de la pureté. La magni-

ficence d'Auguste qui étonnoit la simplicité Républicaine, fut éclipsée par celle de ses Successeurs. Les marbres & les pierres les plus riches furent amenés de l'Egypte & de l'Orient. Les bas-reliefs & les ornemens de tous les genres furent prodigués: l'Architecture en fut couverte, surchargée, & même lorsque l'art se perdit, le mauvais goût d'une magnificence mal entendue subsista toujours. C'est ce qu'on voit par les Termes de Dioclétien, par l'Arc de *Septime Sévère*, celui des *Orfèvres*, & celui de *Constantin*. Telle a été & telle sera toujours la marche de l'Architecture. D'abord la rusticité, ensuite la belle simplicité, le goût, puis la richesse, & enfin la profusion, ennemie de l'ordre & qui détruit tout, ce sont les périodes par lesquelles elle passe nécessairement.

Malgré tout l'intérêt dont devoit être pour nous la vue de tant de Monumens intéressans , nous ne voulûmes point retarder davantage notre objet principal , qui étoit de gagner Naples , & nous ne fîmes que jeter presqu'en passant un coup-d'œil sur les constructions modernes de Rome. Quand on ne feroit que traverser rapidement cette ville , il seroit impossible de n'être pas frappé du nombre & de la beauté de ses Palais. Quelques-uns sont d'une très-belle architecture : le Palais *Farnèse* sur-tout réunit à l'extérieur le plus majestueux une quantité de beaux détails que les Architectes étudient avec avidité ; & plusieurs autres , tels que ceux de *Barberini* , *Borghèse* , *Bracciano* , *Altieri* & *Sciarra Colonna* , joignent à la magnificence de leurs décorations une étendue imposante.

Ce ne fut que quand je me trouvai hors de Rome qui existe , que je reconnus l'immensité de celle qui existoit , & que la moderne disparut pour ainsi dire à mes yeux. Nous marchâmes deux heures avant d'être hors de son enceinte. Ce n'est qu'à la montagne de *Marino* que l'on commence à bien juger de l'enceinte véritable de Rome : mais c'est assez parler d'une ville qu'on n'a fait qu'entrevoir.

Je me garderai bien aussi de vouloir décrire le pays que j'ai traversé en courant la nuit. Je ne dirai donc rien de mon voyage de Rome à Naples , sinon qu'après avoir laissé *Frescati* à gauche , nous allâmes dîner à Marino ; qu'après avoir traversé les montagnes , & laissé à droite le lac d'Albano , ancien cratère d'un Volcan , nous arrivâmes de nuit à *Velletri* , célèbre par la naissance d'*Auguste*. Je ne distinguai rien , sinon , au clair de la lune , dans une petite place , une statue en bronze d'un Pape (Urbain VIII) qui me parut du plus grand style.

Nous partîmes bien avant le jour pour aller dîner à *Piperno* , la plus triste & la plus misérable de toutes les villes , dans la situation la plus incommode , avec l'aspect le plus austère. Elle se vante cependant d'avoir été la capitale des Volscs. Nous arrivâmes de nuit à *Terracine* & en repartîmes à deux heures du matin ; car les infatigables mules qui vous traînent en Italie , vous forcent par la lenteur de leur marche , à être aussi patient qu'elles sont entêtées , & à la longue vous accoutument à être aussi infatigables qu'elles.

Avant d'arriver à Terracine , nous trouvâmes la voie Appienne qui existe encore dans toute sa beauté , & qui est bordée de ruines & de Tombeaux selon l'usage antique. Des montagnes pittoresques , les travaux des Romains qui ont osé tracer cette route entre des rochers effrayans & la mer sur le bord de laquelle ils viennent se terminer , tant d'événemens célèbres dont tout ce canton

fut le théâtre, c'étoient bien des raisons pour nous promettre de revenir voir *Terracine* en détail. A six milles de cette ville, nous arrivâmes aux frontières des Etats du Pape, & à l'entrée de ceux du Roi de Naples. Nous découvrîmes à la pointe du jour *Fondi*, qui offre un des plus délicieux paysages qu'il soit possible de rencontrer.

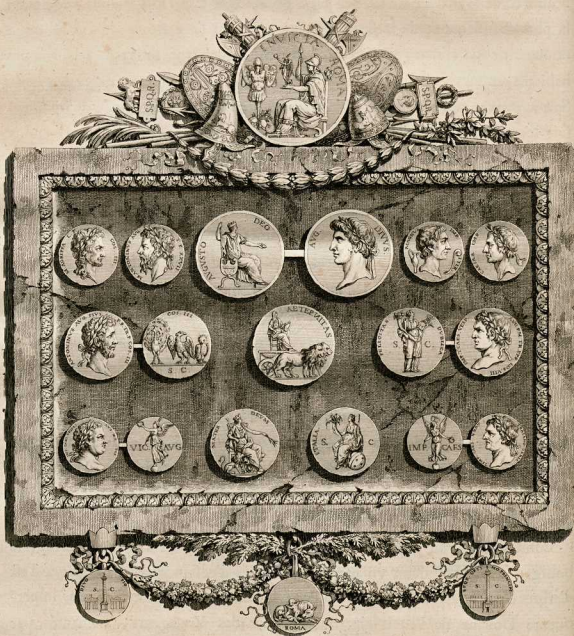
C'est à partir des environs de *Fondi*, qui sont, comme nous venons de le dire, le commencement du Royaume de Naples, que l'on peut se faire une idée de la beauté & de la richesse de tout ce pays. Presque par-tout l'image de la végétation la plus abondante & de la fertilité même, soit par l'excellence de son sol ou la douceur de son climat ; mais l'abandon dans lequel trop souvent le laissent ses habitans en rend quelquefois le séjour mal-sain ; c'est ce qui arrive à *Fondi*. Soit la proximité des fameux *Marais Pontins* qui en sont à très-peu de distance, soit le voisinage d'un lac considérable qui a environ quatre milles d'étendue entre la ville & la mer, il est certain que tout ce Canton est très-peu peuplé, malgré l'excellence de ses productions & la pêche de son lac qui produit les plus belles anguilles possibles. Les Anciens faisoient le plus grand cas de ses vins qui sont encore aujourd'hui fort estimés, & tous ses environs abondent en oranges, en citronniers, oliviers & en fruits de toute espèce.

Le Môle de *Gaète*, à la Douane près, est ce que la nature peut offrir de plus riant. Il avoit paru tel aux Grecs & aux Romains, & c'est un des pays qui offre encore le plus d'objets de recherches aux Curieux & aux Antiquaires. Nous passâmes l'après-dîner le *Garigliano* (le *Liris* des Anciens) après avoir foulé les ruines de l'ancienne *Minturne* dont on voit encore les restes d'un amphithéâtre à quelque distance du chemin. Nous vîmes coucher à *Calvi*, & allâmes dîner le lendemain à *Capouë-la-Neuve*, qui est à deux milles de l'ancienne *Capouë* & qui ne laisse pas d'avoir ses délices. L'empressement que nous avions d'arriver à Naples ne nous permit point d'aller voir les ruines de cette ville célèbre, l'émule & la rivale de Rome.

Enfin après avoir traversé la plaine la plus fertile & la plus cultivée, le bourg d'*Aversa* & deux villages aussi peuplés d'enfans que la campagne l'est d'arbres, nous arrivâmes à Naples dont l'entrée seroit riente si la plus impertinente Douane ne venoit chagriner l'esprit des Voyageurs, enchantés par l'aspect de la nature & du climat de cette heureuse contrée, qu'on a à si juste titre appelée le Jardin de l'Europe. Quoiqu'aux premiers jours de Décembre, j'en sentis tout le charme, je ne trouvai plus rien d'exagéré dans tout ce que j'en avois lu ; quand on a tout peint & tout décrit, il reste encore à rendre un effet magique qui existe dans l'air, qui colore tous les objets, & qui fait que

ceux-mêmes que l'on connoît dans les autres climats ne se ressemblent plus dans celui-ci & y deviennent nouveaux.

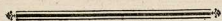
Mais entrons, si l'affluence nous le permet : c'est la première idée que la population de cette ville nous donne, même en sortant de Paris. Quelque larges que soient les rues, elles sont si embarrassées, si bruyantes ; les gestes multipliés, la pantomime turbulente des passans, y jettent tant de mouvement & d'activité qu'il faut se recueillir un instant pour y discerner quelque objet.



Compagnie des Arts, Sciences, et de l'Industrie de la France.

Paris, chez la Citoyenne.

CHAPITRE PREMIER.



CARTES GÉOGRAPHIQUES

DU ROYAUME DE NAPLES.

PLAN TOPOGRAPHIQUE,

ET

VUES GÉNÉRALES DE CETTE VILLE

PRISES DE DIFFÉRENS ASPECTS.

CHAPITRE PREMIER.

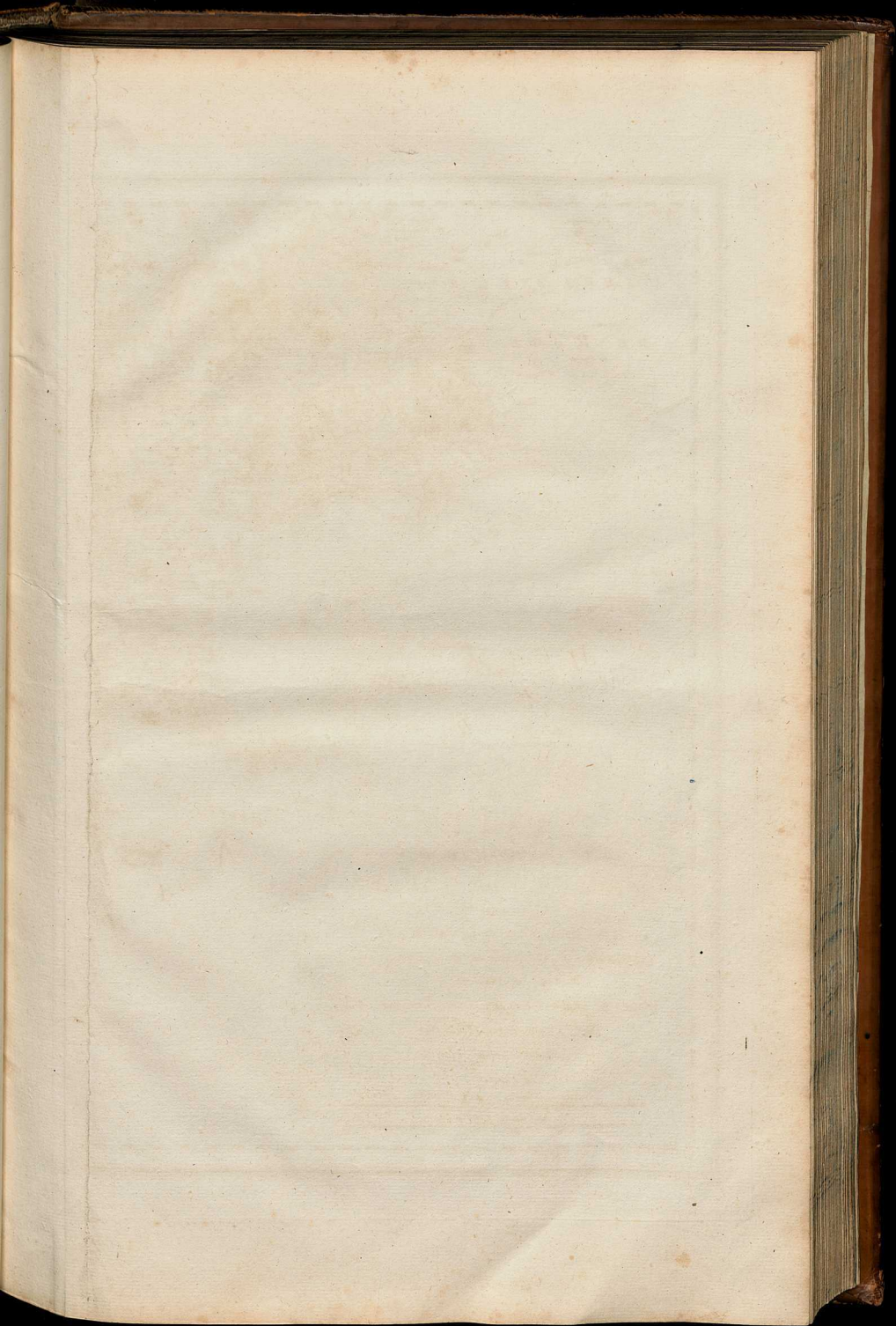
TABLE GÉOGRAPHIQUE

DES LIEUX DÉSIGNÉS

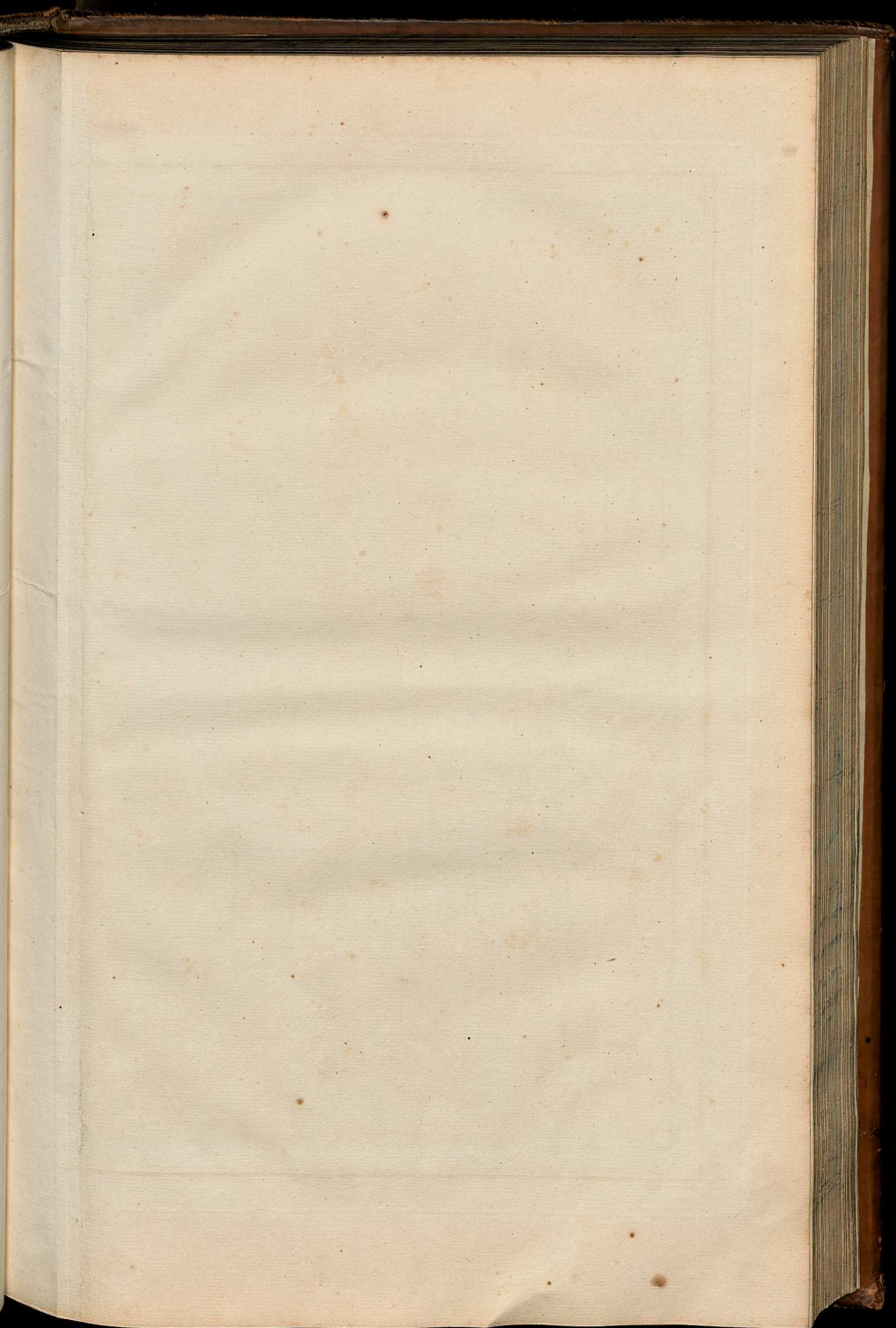
DANS LE COURS DU VOYAGE

ET DES ÉVÉNEMENTS

QUI SE SONT PASSÉS







GOLFE

DE

DE LA VILLE ET DU GOLFE

DES ENVIRONS

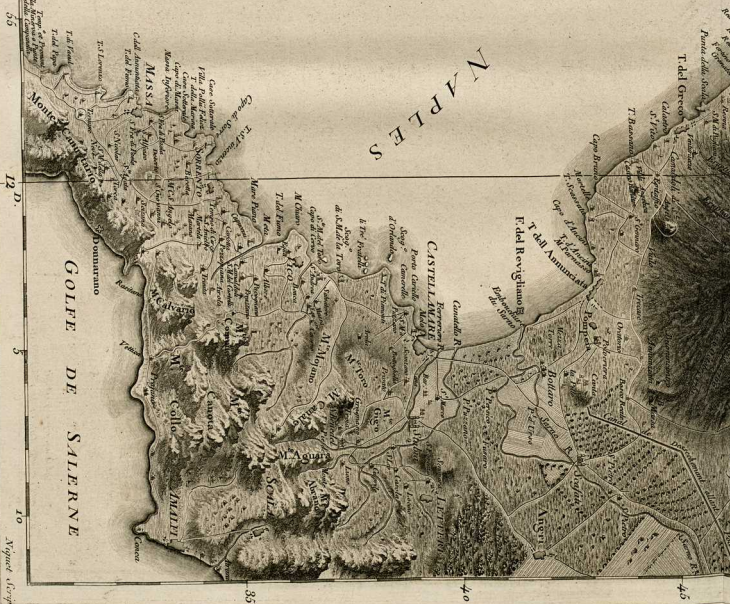
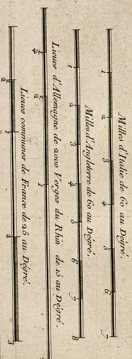
DE

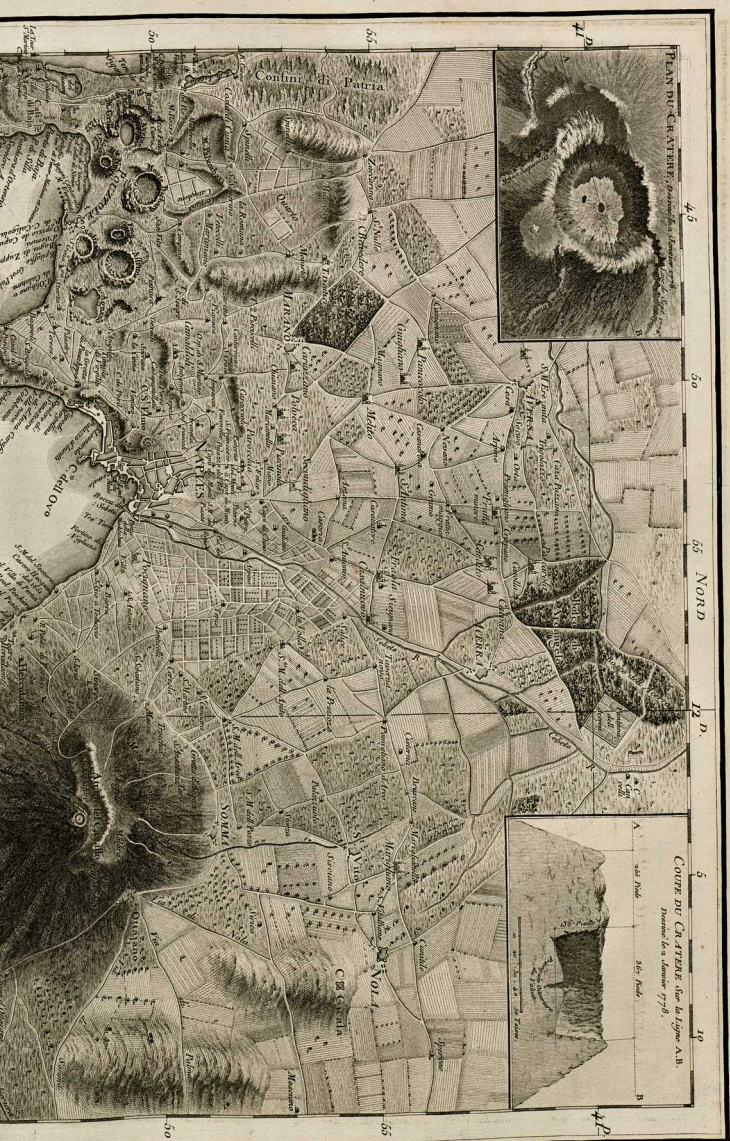
NAPLES

Revue d'après celle de Don Carlo Marconi Capitaine
Le capitaine aux observations astronomiques
Le sieur de la Roche Elève de l'École Polytechnique

MDCCLXXXVIII.

Echelle.







CARTE DE LA TERRE DE LABOUR,

Avec une courte Description Géographique du Royaume de Naples.

AVANT d'entrer dans les détails intérieurs du pays que nous avons à décrire, il est sans doute à propos d'en faire connoître l'étendue & la situation. C'est pour cette raison qu'on a cru devoir faire graver, & mettre à la tête de cet Ouvrage non-seulement une Carte générale du Royaume de Naples, dans laquelle est aussi comprise la Sicile qui fait partie de ce Royaume, mais encore des Cartes particulières & très-détaillées que l'on a séparées suivant les divisions géographiques qui ont paru les plus naturelles.

On a pensé ne pouvoir mieux faire que de prendre pour modèle la grande Carte dressée en 1769 par *Rizzi Zannoni* d'après les ordres du Roi des Deux-Siciles. Cette Carte a été faite avec le plus grand soin, & est effectivement la meilleure & la plus exacte que l'on connoisse : mais comme elle est d'une très-grande étendue, on l'a fait réduire en trois parties. Nous mettons à la tête de ce Volume la première division, qui comprend la Terre de Labour, autrefois la *Campanie*, la Principauté de *Salerne* divisée en ultérieure & citérieure, avec une partie de la *Capitanate* qui formoit l'ancienne *Apulia*. Les deux autres divisions qui renfermeront, l'une la Terre d'*Ovrante* & l'autre la *Calabre*, seront données dans le second Volume.

Tout ce pays, connu anciennement sous le nom de Grande-Grèce à cause du grand nombre de Colonies Grecques qui vinrent s'y établir, forme une presqu'Isle considérable qui occupe à-peu-près la moitié de l'Italie : elle est bornée au nord & au couchant par la campagne de Rome, la *Sabine* & la Marche d'*Ancone* ; à l'orient, par le Golfe de Vénise ou Mer Adriatique ; au midi & à l'occident par une partie de la Méditerranée, appelée Mer de Tofcane, & autrefois Mer *Tyrrhénienne*.

La plus grande longueur du Royaume de Naples du midi au nord, depuis le Cap *Spartivento* à l'extrémité de la Calabre jusqu'à l'embouchure du *Tronto* qui sépare l'*Abruzze* de la Marche d'*Ancone*, est d'environ 350 milles, & sa largeur depuis le Golfe de *Gaète* jusqu'à la pointe de la *Capitanate* ou de la *Pouille* au Cap ou Promontoire *Gargano*, est d'environ cent milles ; ce qui forme plus de quatre cents lieues de côtes.

On divise le Royaume de Naples en dix Provinces, savoir : la Terre de Labour où est située la ville même de Naples, la Principauté de *Salerne*,

l'Abruzzese, le Comté de *Molisse*, la *Capitanate* ou la *Pouille*, la *Basilicate*, la Terre de *Bari*, la Terre d'*Otrante*, & les deux Calabres, ultérieure & citérieure.

La plus grande partie de tout ce Royaume, un des plus fertiles & des plus beaux qu'il y ait en Europe, est aujourd'hui presque déserte & comme inconnue; la Terre de *Labour* & les environs de Naples étant presque les seuls cultivés & habités. Ce n'est pas qu'il n'y ait dans le reste du Royaume de Naples beaucoup de villes & d'habitations susceptibles, par les productions naturelles du pays, d'un très-grand commerce; mais excepté la ville de *Tarente* qui fournit une assez grande quantité d'huile, de laine & de coton, tout ce pays est bien loin de son antique splendeur. Nous verrons cependant dans la description que nous avons à en faire, & qui doit former la première partie de notre second Volume, que toute cette extrémité de l'Italie renfermoit autrefois des villes & des colonies puissantes qui ont produit de grands-Hommes, & chez lesquelles les sciences & les arts ont été portés fort loin.

La seconde de ces Cartes est la totalité du Golfe même de Naples & de ses environs, tant de la partie de *Pouzzol* que de celle du *Vésuve*, & jusques près de l'extrémité du Cap ou Promontoire de *Minerve*, ce qui comprend une grande partie de la *Terre de Labour*. On a pensé ne pouvoir mieux faire que de se régler & prendre pour modèle la Carte que l'on trouve à la tête de l'Ouvrage des Peintures d'Herculanum, levée par les ordres mêmes du Roi de Naples. Nous avons cependant cru devoir la rectifier dans la partie du Golfe de *Pouzzol* & des Champs Phlégréens, d'après les observations de MM. de *La Vega*, Ingénieurs du Roi des Deux-Siciles, & une superbe Carte de ce canton intéressant des environs de Naples dont ils nous ont fait présent & que l'on retrouvera gravée dans la suite de cet Ouvrage.

PLAN DE LA VILLE DE NAPLES.

NAPLES est située au 40° degré 50 minutes de latitude, & 31 degrés 52 minutes de longitude, à 43 lieues de Rome & 340 de Paris environ. Son origine est si ancienne qu'elle se perd dans les temps fabuleux. Le nom de *Parthenope* qu'elle porta long-temps étoit, à ce que dit la fable, celui d'une des Sirènes qui cherchèrent à séduire *Ulysse* par le charme de leurs voix. Cette Sirène fit naufrage sur les bords de la mer *Thirrénienn*e, y fut enterrée, & son Tombeau ayant été trouvé par les premiers Fondateurs de la ville de Naples, ils



A.P.D.B.

Plan de la Ville de Naples

N° 46.

ils donnèrent à leur ville le nom de *Parthenope*, sous lequel elle a été désignée depuis dans tous les Poètes Latins.

D'autres traditions aussi anciennes, & qui sont bien plus vraisemblables, disent que les habitans de *Cume*, une des premières colonies Grecques établies en Italie, ont fondé eux-mêmes cette ville & lui ont donné le nom de *Néapolis*, qui ne veut dire autre chose que ville nouvelle. Quoi qu'il en soit, il commença d'en être parlé comme d'une grande ville 300 ans avant Jésus-Christ, & Tite-Live dit que les villes de *Paleopolis* & de *Néapolis*, habitées par le même peuple & très-voisines l'une de l'autre, avoient été bâties par les *Cuméens* venus par mer de l'Isle d'*Eubée*, aujourd'hui *Negrepont*, Isle très-puissante dans le canton & sur le rivage de la mer où ils s'étoient établis (1).

Si l'on voit encore dans cet Auteur qu'en 535 elle offrit aux Romains des secours pour les aider à chasser *Annibal* de l'Italie, & lui envoya, à ce que dit l'Historien, quatre-vingt vases d'or d'un poids considérable, *quadraginta patera aurea magni ponderis*. Il paroît au reste que les Napolitains demeurèrent toujours attachés aux Romains, & que jusqu'à ce que leur ville fut déclarée Colonie Romaine sous les Empereurs, elle conserva la religion, la langue & les usages des Grecs. Nous verrons par la suite que les Empereurs & les plus riches habitans de Rome venoient s'y établir, & jouir des délices de ce climat enchanteur.

Dans le cinquième siècle, à la décadence de l'Empire, Naples subit le sort de toutes les villes d'Italie. Les Goths s'en emparèrent; Bélisaire la reprit & la livra au pillage après un long siège : elle fut encore prise & dévastée par Totila; elle passa de-là au pouvoir des Empereurs d'Orient; ensuite les Rois Lombards la rendirent tributaire; & ce ne fut qu'après une suite de démêlés & de guerres éternelles avec les Princes de Bénévent, de Capouë, de Gaëte, les Grecs & les Sarrafins, qu'elle prit une forme nouvelle à l'arrivée de ces Gentilshommes Normands, comme nous l'avons vu dans le Précis historique du Royaume de Naples, vers le commencement du onzième siècle.

Dans la description que nous avons à donner de la ville de Naples, de sa situation, de sa forme, ainsi que des objets de curiosité qu'elle renferme, nous avons cru indispensable de présenter ici le plan topographique de cette ville. Nous l'avons fait graver avec beaucoup de soin, & en préférant celui qui nous a paru le plus détaillé.

(1) *Paleopolis* fuit haud procul inde, ubi nunc *Neapolis* sita est; duabus urbibus populus idem habitabat. Cumis erant oriundi. Cumani ab Chalcide Euboeica originem trahunt. Classe, qua advenit ab domo fuerant, multum, in ora maris ejus, quod accolunt potuerunt. Tite-Live, Liv. 8.

Au premier aspect, & en considérant la position de Naples, bâtie en amphithéâtre sur le bord de la mer, on doit sentir combien la situation en est agréable; son étendue dans sa plus grande longueur est au moins de 3000 toises; son circuit, en faisant le tour de ses anciens murs, à partir de la porte ou du Château des Carmes, (N^o. 55.) remontant au Palais de *Capo di Monte*, (N^o. 1.) allant ensuite au Château Saint-Elme (N^o. 8.) & redescendant de-là sur le bord de la mer depuis l'extrémité du fauxbourg de *Chiaia* à *Capo di Mergellina*, & continuant jusqu'au pont de la Magdeleine à l'autre extrémité de la ville; ce circuit, dis-je, est au moins de trois lieues de France.

Sa construction intérieure est, comme on le voit, très-irrégulière, ainsi que le sont nécessairement presque toutes les villes très-anciennes, & construites ou augmentées à différentes époques. La plus belle de ses rues est celle que l'on nomme la rue de Tolède. (N^o. 36.) ; elle a environ 540 toises de longueur.

Quant à ses places publiques auxquelles on donne à Naples le nom de *Largo*, il n'y en a aucune de régulière. La plus spacieuse est celle qui est près le Palais des Etudes ou Muséum de Naples. (N^o. 6.) La place du Marché des Carmes est célèbre dans l'histoire de cette ville, parce que c'est le lieu où on a commencé la fameuse sédition de *Mazaniel*. Il y a encore devant, le Château neuf (N^o. 23.) *il largo del Castello*, qui est assez étendu, mais sans nulle décoration. C'étoit jusqu'à ce moment le lieu destiné à ces spectacles populaires, appelés *Cocagnes*, spectacles barbares qui viennent enfin d'être réformés depuis peu (1).

Un des Edifices principaux & des plus considérables de la ville de Naples est sans doute le Palais du Roi. (N^o. 22.) Sur les hauteurs à l'extrémité de la ville (N^o. 1.) il y en a un autre, appelé *Capo di Monte*, mais le Roi ne l'habite point, & il est comme abandonné.

Le Château neuf est désigné par le N^o. 24. Celui qu'on appelle *Castello del'Ovo*, par le N^o. 30 ; celui-ci est bâti au bout d'une langue de terre qui avance dans la mer : c'est une espèce de petite forteresse qui ne seroit pas d'une grande défense ; la seule importante qu'il y ait à Naples par sa situation, comme par ses fortifications, est le Château *Saint-Elme*. (N^o. 8.)

Au-dessous de ce Château (N^o. 9.) est la belle Maison des Chartreux dans un des sites les plus agréables de l'univers. Le Môle ou Fort de la Lanterne,

(1) Cette espèce de Fête fort ancienne à Naples, & bien faite pour caractériser les mœurs de ses habitants, nous a paru mériter d'être repré-

sentée sur une Planche particulière ; elle sera donnée dans un des Chapitres de ce Volume & nous en parlerons alors avec quelques détails.

DU ROYAUME DE NAPLES. 63

bâti au milieu du port de Naples, est une des promenades, & un des lieux les plus fréquentés de la ville.

En général toutes les Eglises de Naples, qui y sont en très-grand nombre, sont plus curieuses par leurs richesses intérieures, & la quantité d'ornemens en tout genre dont elles sont embellies, que par le mérite de l'architecture, qui y est presque par-tout très-médiocre, soit dans ses Palais, soit dans presque tous ses autres Edifices.

Cette ville est, relativement à sa grandeur, une des plus peuplées de l'Europe. Les derniers dénombremens portent le nombre de ses habitans à cinq cents mille environ, sur lesquels on doit compter au moins huit ou dix mille Religieux ou Religieuses: on en peut juger par le nombre de Maisons de Moines & de Couvens de toute espèce, dont Naples est remplie; puisqu'on y compte dix-sept Maisons de Franciscains, quinze de Dominicains & vingt de Camaldules, Chartreux, Bénédictins, &c.

Le nombre des Avocats & Gens de Loix, appelés *Paglietti*, y est aussi très-considérable. On assure qu'il monte à près de 30 mille.

Une autre classe d'hommes très-nombreuse à Naples, est celle du petit peuple, qui par paresse & à la faveur du climat, vit presque dans l'état de sauvages. C'est ce qu'on y appelle les *Lazzaroni*: ils y habitent les rues, les rivages de la mer, sont très-peu vêtus, se nourrissent de poissons secs & de légumes, n'ont aucune propriété & n'en veulent point avoir, couchent à l'air dans des places ou sur des terrasses, parce que la température d'un climat toujours serain le leur permet, & passent ainsi doucement leur vie sans soins ni soucis; leur langage, qui est le Napolitain du bas peuple, paroît rude, mais il est quelquefois énergique; ils y joignent un accent & des gestes animés (1).

Les *Lazzaroni* sont en quelque façon Corps, puisqu'ils se nomment un Roi; mais il est presque toujours pensionné par le Gouvernement. Leurs passions sont violentes; & ce Corps dans les révolutions pouvoit, autrefois sur-tout, être redoutable. Il l'est moins aujourd'hui, par les progrès de la police & le nombre des Troupes; mais il présente une image de misère & de barbarie que les mœurs du reste de l'Europe rendent encore plus frappante.

Nous n'entrerons point ici dans de plus grands détails sur cette ville, dont nous avons voulu donner seulement une première idée, nous réservant de nous étendre davantage par la suite sur les mœurs & les usages de ses habitans.

(1) Ils y sont si multipliés, si caractéristiques, si consacrés à chaque mouvement des passions, qu'avec une parfaite connoissance de leurs expres-

sions, on pourroit de la simple vue & sans le secours de l'ouïe, suivre la conversation animée de deux Napolitains.

VUES DE LA VILLE DE NAPLES.

Prises sur le bord de la Mer.

CETTE Ville, bâtie en amphithéâtre, offre un des plus beaux aspects possibles. Comme elle forme un demi-cercle sur le bord de la mer, le Peintre célèbre d'après lequel on a gravé ces Estampes, l'a représentée sous deux points de Vue. Le premier est pris de l'extrémité du fauxbourg de *Chiaia*, près du chemin qui conduit à Pouzzol par la Grotte de Paulsilpe. Le demi-cercle est terminé par le Château de l'Œuf, & dans l'éloignement on apperçoit le Vésuve. Sur les hauteurs est situé le Château Saint-Elme; & un peu au-dessous la Chartreuse de Saint-Martin.

L'autre Vue, peinte par le même Maître, est prise de l'autre extrémité de la ville, également sur le bord de la mer; & du pied de la Tour ou Bastion des Carmes appelé *il Torrione del Carmine*. L'on apperçoit en avant dans la mer le Môle ou Fort de la Lanterne; au-dessus est le Palais du Roi; & plus loin à l'extrémité du Tableau, ce même Château de l'Œuf que l'on voit du côté opposé dans l'autre Vue de Naples. Cette distance d'une extrémité de la ville à l'autre peut former environ 2600 toises.

Ces deux Vues peintes par un Artiste célèbre, exact imitateur de la nature, ont été gravées avec fidélité; elles donnent l'idée de la plus belle partie d'une ville dont tous les Voyageurs ont admiré, ou décrit avec enthousiasme la situation; mais ce que les arts, dont nous empruntons en ce moment le secours, ne peuvent rendre, c'est le charme de son climat, la beauté d'un ciel presque toujours pur & serein; avantage principal d'un séjour que les Romains, maîtres de l'univers, & devenus sensibles à toutes les voluptés, venoient habiter de préférence.





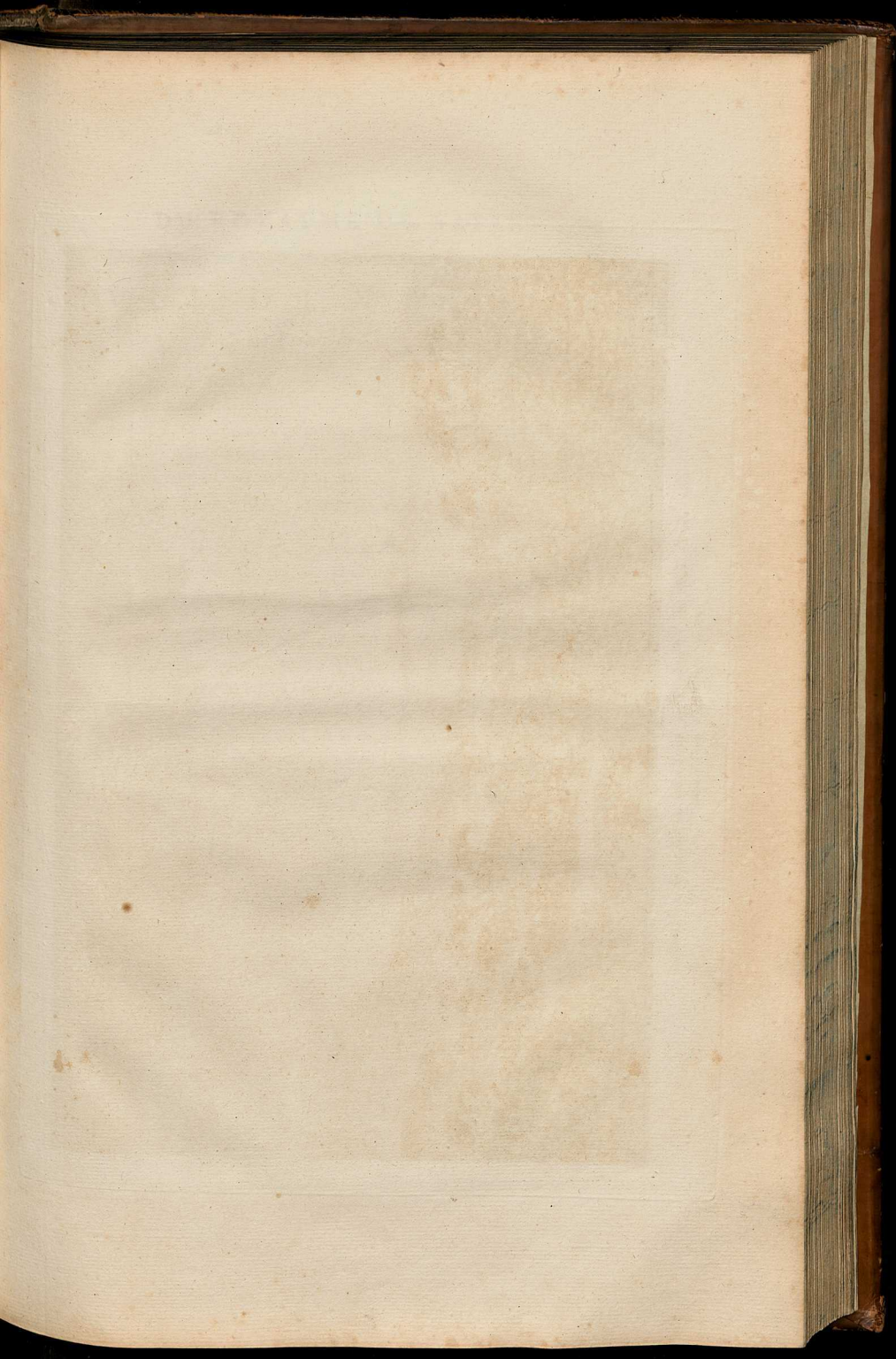
L'Vue de la Ville de Naples, prise du Port de Chiaja.
Dessiné d'après Nature, par M. Louis Boudier, du Roy.

A. P. D. R.

N. 10.



*II.^e Vue de la Ville de Naples prise du Baylion appelé il Torrione del Carmine.
Fait d'après l'auteur par M. J. Goussier del. et sculp.*





N^o 17.

*Vue de la Ville de Naplès prise du Falais de Capo di Monte.
Dessinée d'après nature par Chastel.*

J. B. D. H.

VUE DE NAPLES,

Prise du Palais de Capo di Monte.

POUR ne laisser rien à désirer sur l'idée que nous voulons donner de la ville de Naples & de sa situation, nous avons cru devoir joindre aux Vues que l'on vient de donner, ainsi qu'au Plan topographique de cette ville, deux autres Vues prises des lieux d'où l'on peut la découvrir en plus grande partie, comme en étant les endroits les plus élevés.

Celle qui se trouve sous le numéro 47, est l'aspect que l'on découvre du Palais du Roi, appelé *Capo di Monte*. Cet Edifice considérable a été bâti sur les dessins de *Van Vitelli*, Architecte Romain de grande réputation en Italie, & à juste titre. On prétend que ce séjour a été abandonné à cause du peu de solidité de ses fondemens, & malgré toute la dépense que l'on a faite pour les assurer. On dit encore que les difficultés que l'on a trouvées pour y faire venir des eaux, sont cause qu'il n'est plus habité. La situation en est au reste infiniment agréable, attendu qu'il domine sur toute la ville de Naples que l'on découvre d'un bout à l'autre.

Ce Palais, malgré l'abandon dans lequel on le laisse, est un des objets de Naples les plus intéressans à voir, par la quantité de choses vraiment curieuses qui y sont conservées. Ces richesses consistent en une bibliothèque considérable, un médailler très-riche, très-nombreux, & sur-tout dans une collection de Tableaux des plus grands-Maitres, formée par les Princes de la Maison Farnèse; elle y fut apportée par Don Carlos, lorsqu'il passa de Parme à Naples (1).

Le Fort que l'on voit à la droite de l'Estampe, sur le haut de la montagne, est le Château Saint-Elme; & dans l'éloignement & à l'entrée du Golfe, est l'Île de Caprée, & plus loin la Côte de Sorrente.

(1) Indépendamment de la Collection des Tableaux conservés à *Capo di Monte*, tous les Voyageurs se rappelleront avec plaisir deux objets de curiosité des plus intéressans qu'il y ait dans ce Palais, l'un est un Livre d'Office de la Vierge qui a appartenu à un Cardinal de la Maison Farnèse, & qui est orné de miniatures d'un fini & d'une perfection achevée; il a été peint en 1546 par *Clovis Macedo*, Elève de Michel-Ange. Tous les

détails d'ornemens, cariatides, arabesques, camées y sont peints avec un goût & un esprit infini.

L'autre curiosité, très-précieuse dans un autre genre, est une coupe ronde antique formée d'une agate onix orientale, qui a huit pouces de diamètre sur deux pouces environ de profondeur. Dans le fond de la coupe est un Sujet composé de plusieurs figures en bas-relief, & en-dehors on a gravé une Tête de Méduse qui occupe tout le dessous du vase.

VUE DE NAPLES,

Prise du Château Saint-Elme.

LA ville de Naples, bâtie sur la pente d'une montagne, est terminée entre le couchant & le nord par le Château Saint-Elme, qui la domine & la commande entièrement. L'importance de la situation de ce Château le fit fortifier dans le temps que Louis XII fit la conquête du Royaume de Naples ; mais ce fut Charles-Quint qui en fit une fortification & une citadelle dans les règles. C'est aujourd'hui un hexagone assez régulier de cent toises environ de diamètre, avec des fossés creusés dans le roc, des mines, des souterrains & une grande citerne.

C'est de l'angle de cet hexagone, & du pied même du Château Saint-Elme, qu'est prise cette autre Vue de Naples, telle qu'elle est présentée dans cette gravure. On y découvre une grande partie de la ville, mais à une trop grande distance pour pouvoir en distinguer les détails : ce que l'on peut voir parfaitement, c'est la forme du Golfe de Naples qui décrit un demi-cercle, & qui est terminé dans l'éloignement par le Vésuve, au pied duquel on aperçoit la ville & le Château de *Portici*.

Nous placerons ici, à la suite de ces premiers aspects & des Vues générales de Naples, ce qui nous a été envoyé en dernier lieu sur la forme & la construction de cette ville ; ce détail fait sur les lieux par un Voyageur rempli de goût & qui connoît Naples parfaitement, est bien capable d'en donner l'idée la plus juste & la plus vraie.

L'entrée de Naples par la route de Rome est plus pittoresque qu'importante. Le grand chemin taillé dans une montagne de tuf, a l'air d'un ravin à travers lequel on découvre une petite partie de la ville, dont les Edifices vont se couvrant les uns & les autres sur un plan incliné. En avançant & dépassant la gorge, le théâtre s'élargit : on rencontre à droite un grand Edifice, qui est un Hôpital considérable. La rue qui suit a plutôt l'air d'une place que d'une rue, quoique l'œil ne soit attiré ni fixé par aucun objet particulier, l'ensemble en est *grandiose*. En suivant cette rue, laissant *Capo di Monte* à droite, & le quartier de la vieille ville à gauche, on arrive à une première place fort grande, appelée *Largo di Pigni*, parce qu'autrefois c'étoit une forêt de pins ou de sapins.



Terminé par M. B. Lemaire.

Vue d'une partie de la Ville et du Golfe de Naples, prise du Château St. Elme

D'après l'original d'un peintre par Charlier

Cette place est terminée par un Edifice appelé le *Palais des Etudes*, bâti sur les dessins de *Fontana* ; sans être d'une architecture régulière, ce Palais est cependant d'un effet agréable. Cet Edifice étant destiné d'abord à être une espèce de Collège, servira lorsqu'il sera rétabli & augmenté, à placer les trésors que l'on a tirés des fouilles d'*Herculanum* & de *Pompeii*, & à les mettre enfin hors de la portée du Vésuve qui pourroit venir les retrouver à *Portici*, & les engloutir de nouveau.

Quand on a passé le Palais des Etudes, en tournant à gauche, on entre bientôt sur la place *dello Spirito Santo*. Cette place, bâtie il y a peu d'années sur les dessins de *Van Vitelli*, a la forme d'un demi-cercle : la partie circulaire est décorée d'un seul ordre dorique ; les colonnes engagées sont surmontées d'un entablement, d'une corniche & d'une balustrade ornée de figures. Au milieu de cet Edifice est un piedestal portant le modèle d'une figure équestre, qui doit être celle du Roi d'Espagne actuel, mais qui n'est ni découverte, ni même fondue. Cette place est agréable par sa forme ; mais son architecture tout-à-fois lourde & maigre, en ôte tout l'effet.

On découvre de-là la rue de *Tolède*, qui est une des belles rues que l'on puisse voir par son étendue, par sa largeur, son beau pavé, & une population d'une activité plus frappante qu'ailleurs. Quoiqu'elle soit située dans la partie noble & la plus habitée de la ville, comme elle la partage presque en deux, c'est un point de réunion pour tous les Etats, comme l'est le Pont-Neuf à Paris. Les carrosses, les calèches, les gens à pied, à cheval, une populace crieuse & gesticulatrice à l'excès, y font un *brouhaha* que Paris ne peut surpasser, ni peut-être égaler.

Au bout de cette rue, on trouve une place irrégulière où est le Palais du Roi, bâti par les anciens Vice-Rois. Cet édifice, quoiqu'imposant par son étendue, n'a nulle beauté : il en étoit cependant bien susceptible, sur-tout dans la façade méridionale qui donne sur la mer ; la situation & l'aspect de ce Palais seroient une chose unique dans le monde, si au lieu d'une *Darfe*, & du coup-d'œil peu agréable d'un méchant Port de Galères qui s'y construisent, on eût fait des jardins qui eussent descendu par des terrasses & des gradins depuis le Palais jusqu'à la mer qui forme dans cet endroit un bassin magnifique.

En avançant par *Santa-Lucia* jusqu'au Château de l'*Œuf*, on va toucher à l'extrémité de la ville opposée à celle par où l'on est entré. Le Château de l'*Œuf* élevé sur un rocher, qui forme un promontoire ou une espèce de jetée sur la mer, est bâti, dit-on, sur les ruines du Palais que *Lucullus* avoit à Naples.

Ce Palais, que l'on place alternativement dans toutes les belles situations de la ville, auroit été mieux là qu'ailleurs, puisque c'en est une des plus admirables. On y voit tout Naples se déployant dans sa plus grande étendue, dominant également sur les deux anse qu'elle forme sur la mer. C'est de ce seul point que l'on peut jouir à la fois de tout le développement de la ville.

L'on voit d'un côté cette riante Côte du *Pauslippe*, que le Poète *Sannasar*, qui l'habitoit, disoit être un morceau du ciel tombé sur la terre; le rivage de *Chiaia*, où l'on construit actuellement une promenade que sa situation rend superbe: derrière cette promenade, qui est une terrasse presqu'au niveau de la mer, les maisons s'élèvent en amphithéâtre vers le Mont *Saint-Martin*, sur lequel est bâti le Château *Saint-Elme* & une riche Chartreuse: & rapprochant la Vue sur soi, cette première anse est terminée par *Pizzosalfone*, qui est une montagnolle de tufs sur laquelle des maisons entassées forment un groupe tout-à-fait pittoresque, elle vient aboutir jusqu'à la langue de terre du Château de l'*Œuf* qui semble en dépendre & en avoir été détaché.

La Vue se reportant sur l'autre anse, découvre d'abord le Palais, la Darfe, le Château neuf, le Môle, le Port; & dans le lointain, le quartier de l'ancienne ville, le *Tourrillon* des Carmes, fameux dans l'histoire de Naples, le pont de la *Magdeleine*, & le chemin de *Portici* qui mène tout naturellement les regards sur le Vésuve. Il est isolé, & s'élève au milieu d'un vaste demi-cercle que forme au loin la chaîne de l'*Appennin*, dont un bras semble se détacher pour venir embellir la Vue de Naples, & former devant elle un large bassin de 30 milles de diamètre.

C'est sur cette chaîne de montagnes de la plus belle forme, que sont bâties, tout vis-à-vis de Naples, les villes de *Castellamare*, de *Sorrento*, & nombre de villages & de maisons de campagne. L'île de *Caprée*, placée entre la pointe de *Pauslippe* d'un côté, & celle de *Minerve* de l'autre, paroît fermer ce bassin & y laisser deux entrées pour en faire le plus grand & le plus beau Port du monde. Au reste, ce Port, si superbe à l'œil, n'est rien moins que sûr: les courants, les bas-fonds, la difficulté d'y entrer & d'en sortir, le danger d'y rester, font redouter l'arrivée de Naples à tous les Navigateurs.

La place du Château neuf, appelée *il largo del Castello*, est la plus spacieuse de la ville, mais sans régularité & sans autre Edifice considérable que le Château neuf qui y donne son nom, & qui est plus ancien que le Pont-Neuf de Paris, puisqu'il fut bâti peu de temps après la *Basille* & sur le même dessin par *Charles d'Anjou*. Ce Château très-pittoresque de tous côtés, a de beaux

& larges fossés. Il a été augmenté à plusieurs reprises : on a élevé entre deux de ses tours un arc de triomphe en l'honneur de *Ferdinand d'Aragon*, neveu de *Jeanne seconde*. Ce Monument du quatorzième siècle est le seul de Naples qui ait en même-temps de la magnificence & du caractère. Sans pouvoir être cité ni pour l'architecture, ni pour la sculpture, il peut être regardé comme une production bien surprenante du siècle où il a été fait, & prouve que les arts n'y étoient point du tout ignorés.

Les bas-reliefs représentent le Héros faisant son entrée à Naples; les ornemens accessoires y sont bien traités. Ce riche Monument a plus de cinquante pieds d'élévation, & est tout en beau marbre blanc : mais cette magnificence est en pure perte : car de petites barques & des corps-de-garde le masquent de telle sorte, qu'on n'en jouit point, & que très-peu de personnes y prennent garde, quoique ce soit le plus beau, & peut-être le seul Edifice de la ville qui puisse être cité ; tous les autres semblent être élevés en l'honneur du mauvais goût.

Il y a devant le *Giesu nuovo* & devant le Couvent de *San Domenico grande*, deux flèches ou aiguilles, ou espèces d'obélisques, car on ne fait comment appeler de pareils Monumens ; leur extrême magnificence ne servant qu'à en relever le ridicule. Les Architectes paroissent avoir pris soin de s'écarter également de la légèreté & de l'élégance gothiques, ainsi que de la noblesse de l'architecture grecque. Ce n'est qu'un amas de sculpture & d'ornemens en marbre, sans projet, sans objet, terminant à-peu-près en pointe & portant une figure de Vierge bien dorée. On pourroit s'étonner de ce qu'on n'a pas fait aussi dorer tous les marbres, afin de compléter l'inutilité de cette bizarre magnificence.

Les fontaines sont dans le même genre : il y en a un grand nombre, & pas une de bonne. On cite celle de *Médine*, parce qu'elle est la plus grande ; beaucoup de figures, beaucoup de marbres & de sculpture, sans goût, sans caractère & sans effet. Une quantité d'eau y est mesquinement distribuée dans un bassin qui ressemble au plan d'un labyrinthe, tant il est chantourné.

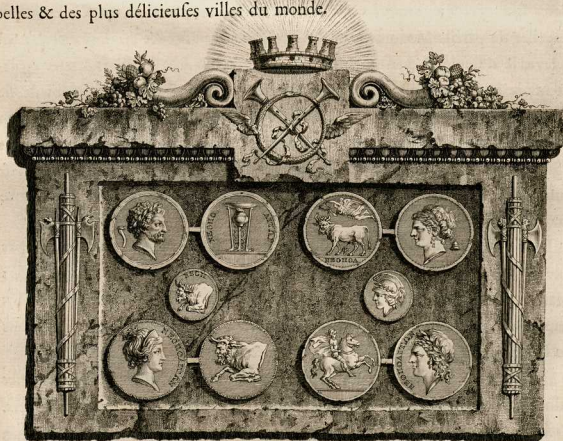
Il n'y a pas à Naples une Eglise qui ait un beau Portail : on a fait dessiner celui de *Saint-Philippe de Néri* comme un des plus riches & des plus réguliers. L'intérieur de l'Eglise est cité pour le plan, & la décoration qui est d'un assez bon goût. On en pourra juger par les gravures que l'on en trouvera dans la suite de cet Ouvrage : la peinture, la sculpture & l'architecture concourent & s'accordent à y former l'ensemble d'un beau Temple. On bâtit à présent à grands frais, sur les dessins de *Van Vitelli*, l'Eglise de *l'Annonziata*. On aura

70 VOYAGE PITTORESQUE, &c.

à y regretter qu'un emplacement étroit ait contrainst le génie de l'Auteur, & ait donné à l'Edifice des dimensions trop allongées.

Il n'y a pas au reste un beau Palais à Naples, si ce n'est celui de *Gravina*, dont le soubassement en bossage, porte les croisées du premier étage, & une frise avec une belle corniche surmontée d'un attique, dont le tout n'est à citer que parce que c'est le seul Edifice de cette ville qui soit d'un style sage & noble. L'histoire de l'architecture de Naples sera donc bien courte, puisque tout ce que l'on peut dire de plus en sa faveur, c'est qu'il n'y en a point.

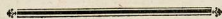
Cependant de grandes rues, de grandes places bien pavées, de vastes maisons couvertes en terrasses qui offrent de grandes lignes & de grandes masses, un terrain montueux & tourmenté qui présente des jardins élevés & suspendus, couronne les Edifices, amène la campagne dans la ville & la ville dans la campagne. Des points de vues variés, de mer, de plaines & de montagnes, des aspects alternativement rians, abondans & terribles & toujours animés, un beau ciel & un climat heureux, font de Naples l'ensemble d'une des plus belles & des plus délicieuses villes du monde.



Représentation pour l'Exposition de 1855 de la Ville de Naples.

Donnée par l'Exposition.

CHAPITRE SECOND.



ÉGLISES DE NAPLES,

PALAIS, TOMBEAUX,

ET

DIFFÉRENTES VUES

PRISES DANS L'INTÉRIEUR DE CETTE VILLE.

CHAPITRE SECOND.

COPIES DE NAUDES

PALAIS, TOMBAYUX

DITTE EN LES VUES

PARIS, MARS 1789, N° 1000

EGLISE

ÉGLISE DE SAINT-JANVIER.

LA Cathédrale de Saint-Janvier est une des plus belles & des plus anciennes Eglises de Naples ; elle fut bâtie sous les premiers Rois de la Maison d'Anjou, vers 1180, & sur les dessins de Pisani, l'un des Architectes les plus fameux de son temps. Elle est enrichie de marbres, de stucs dorés & de peintures des meilleurs Maîtres. On y compte jusqu'à cent dix colonnes de granite, & de marbre d'Afrique très-rare.

C'est dans cette Eglise que s'opère tous les ans, aux mois de Mai & de Septembre, le Miracle si célèbre de la liquéfaction du sang de Saint Janvier, premier Evêque de Naples, & regardé par le peuple comme le Dieu tutélaire de cette ville ; aussi apporte-t-on à cette cérémonie la plus grande pompe & le plus grand appareil.

C'est ordinairement un Cardinal-Archevêque de Naples, qui y préside, & entre les mains de qui s'opère le Miracle ; il est entouré d'un Clergé très-nombreux, à la tête duquel on remarque trente Chanoines en habillemens violets, & la mitre en tête, ainsi qu'ils sont représentés dans cette composition intéressante, où l'Artiste a cherché à donner une idée de l'effet que produit sur tous les assistans le désir impatient de voir le Miracle s'opérer, & s'opérer promptement.

La châsse dans laquelle est la tête du Saint, est, comme on la voit, placée sur le Maître-Autel ; c'est en y présentant le Reliquaire, ou la phiole dans laquelle est renfermé le sang, que ce sang qui paroïssoit solide & congelé, se liquéfie en plus ou moins de temps, un quart-d'heure au plus : le terme ordinaire passé, si le Miracle tarde, l'impatience se fait voir ; de moment en moment elle s'accroît ; on entend des sanglots, des invocations, des apostrophes au Saint, enfin des murmures & des transports qui tiennent de la fureur.

Les femmes se frappent la poitrine, s'arrachent les cheveux & se plaignent au Saint de ses rigueurs. La défiance fait porter des regards inquiets sur les témoins qu'on peut soupçonner d'une foi suspecte ; & l'on a vu des Etrangers devenir la victime d'une dévotion changée tout-à-coup en fanatisme. Un Consul d'Angleterre assistant à cette cérémonie, dans un de ces momens dangereux où les faveurs du Saint se faisoient trop attendre, fut averti de se retirer ; & le Miracle qui s'opéra bientôt après, ne laissa pas douter au peuple qu'il avoit deviné la cause du retardement.

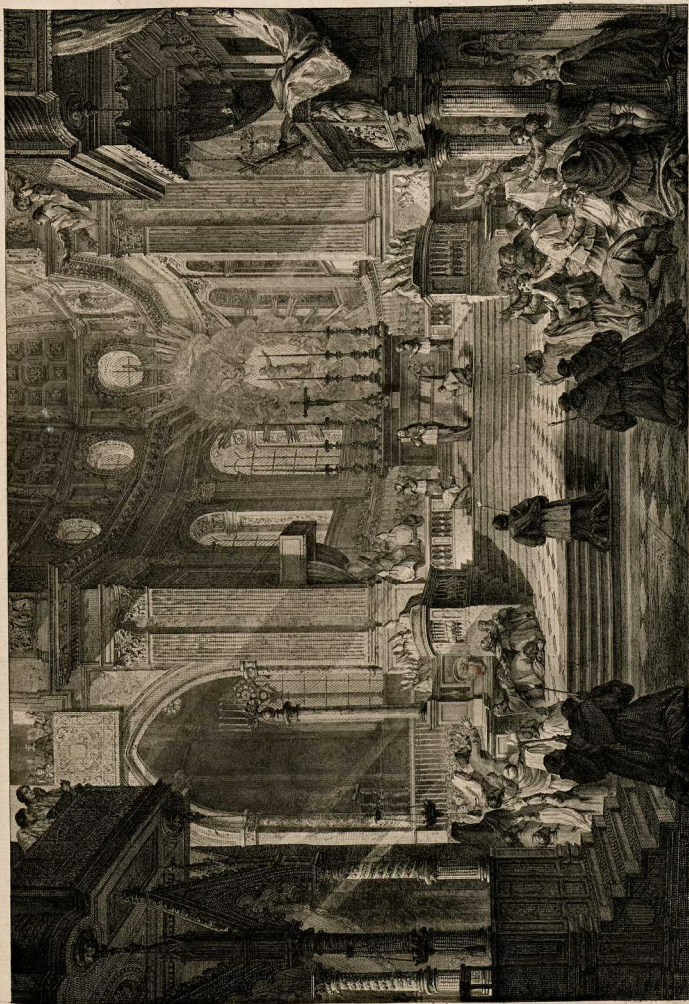
Voici la description que notre Voyageur nous fait de cette cérémonie dont il fut témoin & qu'il nous peint d'après nature. » J'allai à l'Eglise Cathédrale de Saint-Janvier, c'étoit le 16-Décembre, jour de l'anniversaire du célèbre Miracle de ce Saint; je fus d'abord attiré par les cris du peuple à la Chapelle, on procédoit au Miracle, j'avoue que le tableau & l'ensemble de cette cérémonie étoit plus effrayant que curieux à voir, les femmes sur-tout s'adressant au Saint à haute voix, le pressoient, crioient, s'attribuant chacune en particulier ou le succès du Miracle ou la cause de ce qu'il ne s'opéroit pas : elles étoient toujours entre une joie immodérée ou la douleur qui ressemble au désespoir & à l'emportement. J'en ai vu, dans l'excès de leur impatience, conjurer le Saint du ton de l'invective, les unes se jetoient à plat ventre & fondoient en larmes, d'autres abîmées dans leurs réflexions, & faisaient l'examen de leur conscience, attribuoient à leurs péchés l'inefficacité des prières des autres.

» Pendant ce temps un Prêtre tenoit la Relique dans ses mains & l'appuyoit sur son estomac, un Clerc étoit auprès de lui avec une bougie, & à chaque instant il versoit & reversoit la phiole en montrant au peuple ce qui s'y opéroit, chaque fois les cris redoublaient jusqu'à la frénésie. Il y avoit près d'une demi-heure que j'étois là, & quoique je me sentisse sur tout cela la conscience fort nette, je craignis que comme étranger & malgré le cagotisme que j'affectois on ne me jugeât pas tel. Je craignois de plus que la Pantomime de tout ce qui m'entouroit ne me fit éclater, & sur-tout celle d'un Capucin qui, près de la Relique, gourmoit tous ceux qui étoient présens, leur reprochant leurs sottises avec détails & faisant l'interprète du Saint avec une énergie qui donnoit à son visage l'expression & tous les mouvemens du masque de Pantalon. J'aimai donc mieux sortir de la Chapelle, & imitant le Consul d'Angleterre, je me retirai sans bruit (1) ».

(1) Ceux qui croient au Miracle de la liquéfaction en parlent avec un enthousiasme si exalté, ce qu'ils en disent est si mystique, qu'on n'entend rien à leur croyance, sur laquelle une question est un doute & ce doute un sacrilège. Ceux qui sont plus raisonnables ne veulent point en parler, & jamais personne n'a osé écrire sur cela, ce qui prouve que le succès de l'opération importe autant au Gouvernement qu'à la populace qui le demande à grands cris. Au reste si le sang de Saint Janvier échauffe bien des têtes, on peut dire que la liquéfaction est un moyen très-efficace dans bien

des circonstances pour les calmer rapidement.

Ce qu'il y a de très-certain, c'est que la Relique du sang de Saint Janvier est toujours enfermée sous deux clefs, dont l'une est successivement confiée à un des Députés des Sièges de la Noblesse & l'autre entre les mains de l'Archevêque de Naples; s'il y a donc de la fraude dans l'opération, & que le secret dépende des Gardiens, nous avons toujours un grand Miracle à admirer, c'est que depuis huit siècles que cet Ordre est établi, ce secret soit passé dans tant de mains sans s'être divulgué.



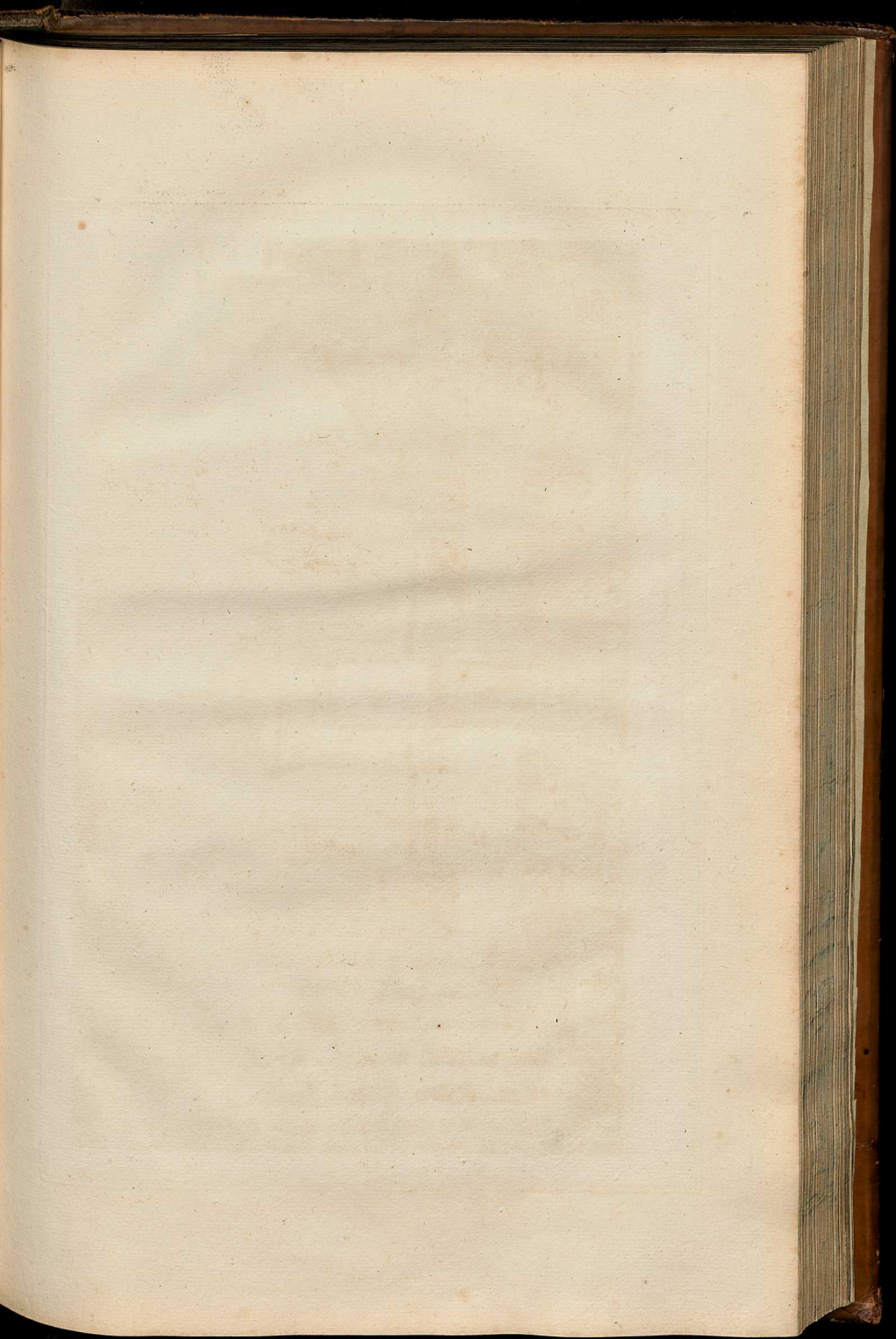
Engraved by J. B. de N. for the Author.

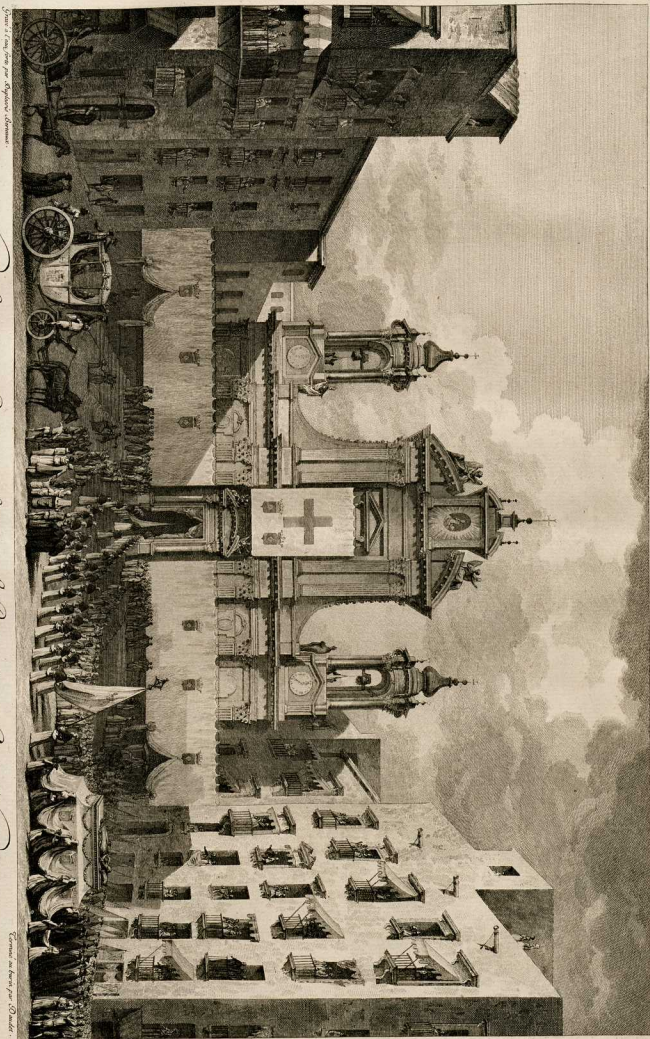
Vue de l'intérieur de l'Eglise Cathédrale de St. Janvier à Naples,
prise dans le moment du Service de la Supplication du Saint-
Esprit, le 25 Janvier 1783.

A. P. D. R.

Donné à Paris par J. B. de N. pour le Service
de l'Académie pour l'Enseignement.

N° 33.





N^o 41.

Vue de l'entrée et du sortit de l'église de S^t. Philippe de Veni à Naples.

Dessiné et gravé d'après l'original par J. B. P. de la Roche, Architecte, Peinture à l'Académie de France à Rome.

A. J. B. R.

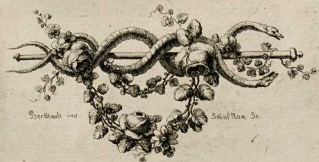
 PORTAIL DE L'ÉGLISE

DE SAINT-PHILIPPE DE NÉRI, A NAPLES.

L'ON a représenté dans cette Planche la Vue de l'Entrée & du Portail de l'Eglise de Saint-Philippe de Néri ; elle appartient aux Pères de l'Oratoire, & est située sur une petite place dans la rue de *la Vicaria*, un des quartiers les plus peuplés de Naples.

Cette Eglise très-ornée a été bâtie par Denis Bartholomée, Architecte célèbre : son Portail est revêtu de marbre blanc, avec des ornemens saillans mélangés d'autres marbres de différentes couleurs ; cette bigarrure n'est pas heureuse ; & en général il est difficile d'assortir, dans les ornemens d'architecture & les décorations intérieures, cette variété de marbres : leurs teintes d'autant plus tranchantes que les marbres sont précieux, se nuisent souvent, & se refusent à cette harmonie, & à ce beau simple qui fait le mérite essentiel de la belle architecture.

Pour donner plus d'intérêt à la Vue de cet Edifice, & joindre à la représentation des Monumens, celle du costume, l'Artiste a représenté dans la place, sur laquelle l'Eglise est située, la cérémonie d'un Convoi : ces sortes de pompes funèbres se font à Naples avec un grand appareil : les morts y sont portés à visage découvert sur des espèces d'estrades ornées de tapis & couvertes de fleurs. L'estrade est précédée & entourée d'un grand nombre de Confraires de Pénitents, couverts de capuches & d'habillemens qui les distinguent. Ces établissemens qui se font détruits dans une partie de l'Europe, à cause des inconvéniens & des scandales même qu'ils occasionnoient souvent, se soutiennent encore en Italie, & principalement à Naples, ainsi que dans la Sicile & en Espagne.





VUE DE L'INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE

DE SAINT-PHILIPPE DE NÉRI.

CETTE Gravure représente l'intérieur de la même Eglise, dont on a voulu donner une idée, comme étant une des plus riches & des plus magnifiquement décorées qu'il y ait à Naples : elle est de la proportion la plus élégante, les ornemens en stucs, en dorures, y sont prodigués, & sur-tout dans la frise de l'entablement : l'Eglise est divisée en trois Nefs ; celle du milieu est soutenue par douze colonnes corinthiennes de granite, dont le fût est d'une seule pièce ; les bases & les chapiteaux sont de marbre blanc de *Carrare*. Indépendamment de ce genre de richesses, il y a encore dans cette Eglise un nombre considérable de peintures estimées, dont la plus célèbre est une grande & immense composition peinte par *Luca Giordano*, qui remplit en entier & occupe toute la façade intérieure de cette Eglise.

L'Artiste qui a fait le dessin dont nous offrons ici la gravure, s'est conformé à l'intention que nous avons, d'offrir à nos Lecteurs ce qui peut rendre nos Vues pittoresques plus intéressantes par les idées du costume national des lieux que nous faisons passer sous leurs regards. Ils verront ici la représentation d'une Fête de Madone : la figure de la Vierge est portée en procession avec cette pompe & cet appareil, pour lesquels la Nation Italienne a un goût & des talens particuliers.

Les Italiens excellent en effet dans l'invention & l'exécution de ces appareils passagers qui s'employent pour les Fêtes religieuses & populaires : ils montrent une promptitude & une adresse remarquables pour les disposer, ainsi que des ressources inépuisables pour les varier, & les rendre brillantes & sur-tout agréables. On conçoit aisément que les Fêtes de Saintes & de Vierges prêtent plus à ce genre de décoration qui leur est propre & qu'ils aiment : c'est aussi le culte des Madones qui, dans toute l'Italie & sur-tout à Naples, inspire le plus souvent les Musiciens, les Poètes, les Peintres & les Décorateurs.



VUE



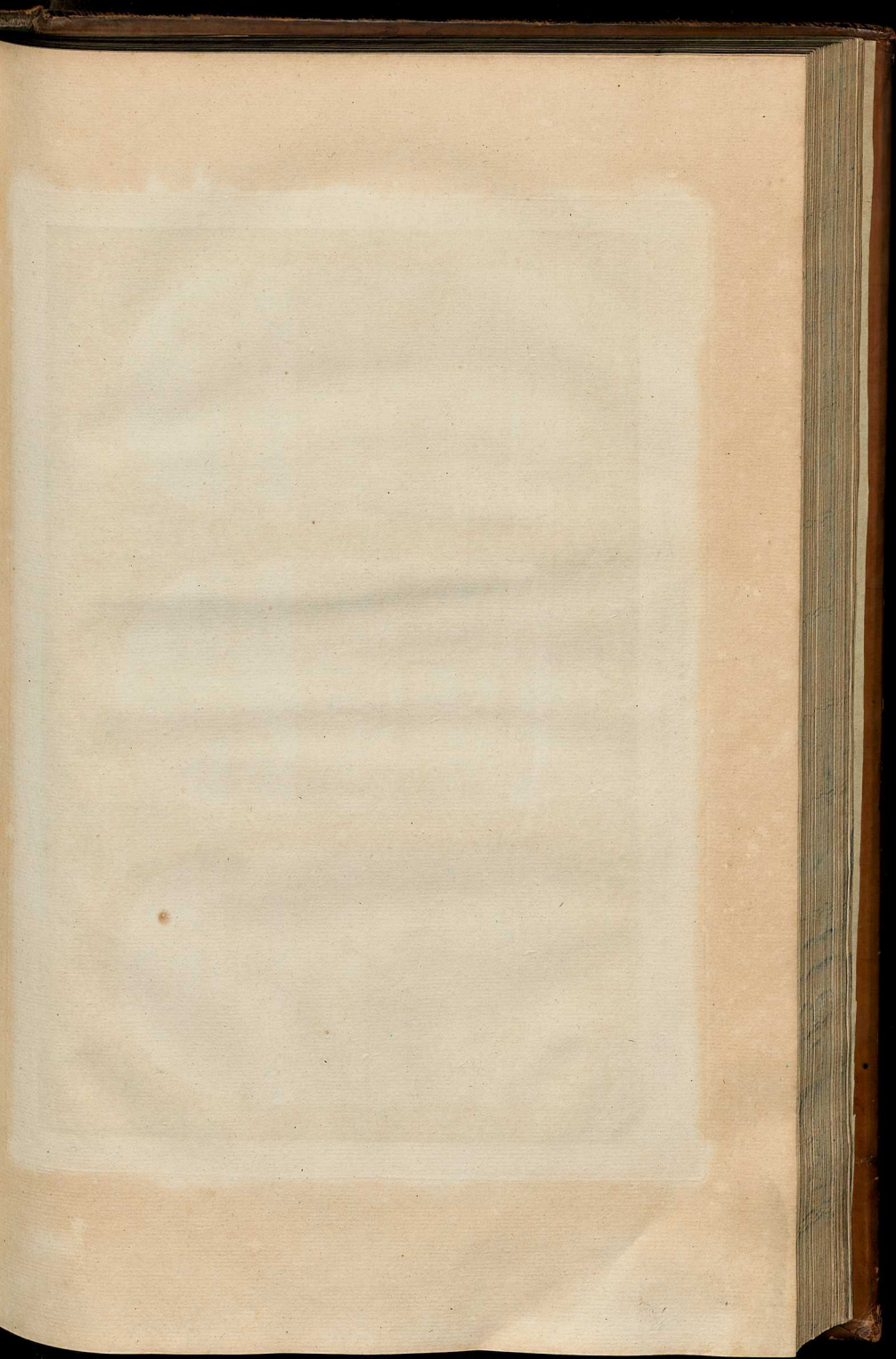
L'Architecture gravée par J. B. de

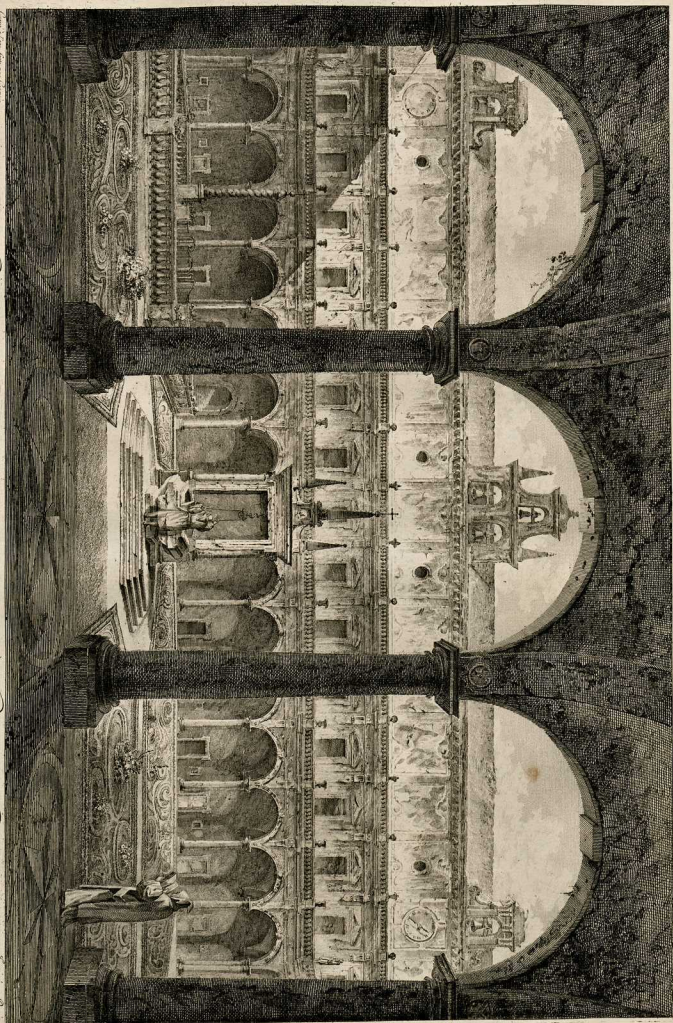
Vue intérieure de l'Eglise de S. Philippe de Neri à Naples

Nº 42.

Dessinée par M. de S. architecte, l'Académie de France à Rome.

A.P.D.R.





Nº 40.

Vue de l'intérieur du Cloître de la Cathédrale de St. Martin à Naples

Dessiné d'après nature par Bernard Salomon

47. d. r.

VUE DU CLOÎTRE DES CHARTREUX,

A NAPLES.

AUX pieds du Château Saint-Elme, & sur la montagne qui domine toute la ville de Naples, est la superbe Chartreuse de Saint-Martin dans une des plus belles situations de l'univers. Ce riche Couvent fut fondé par Charles d'Anjou, Duc de Calabre, & par la Reine Jeanne première, sa fille, qui le dota de 12 mille ducats (environ cinquante mille livres de notre monnoie).

Il est peu de Maisons Religieuses qui renferment autant de richesses dans tous les genres. L'Eglise seule peut être regardée comme une superbe galerie des plus beaux Tableaux, & ornée de tout ce qu'il est possible d'imaginer en pierres précieuses, en stucs, dorures & marbres les plus rares, ils y sont répandus avec profusion & cependant avec beaucoup de goût. C'est dans cette Eglise que l'on voit ces fameuses peintures de l'*Espagnolet*, représentant les douze Apôtres, qui se trouvent placées entre les archivoltes & les pilâstres de la Nef, tous peints avec une sublimité d'expression, une variété de caractère, & un pinceau si vigoureux, que l'on n' imagine pas que la peinture puisse aller au-delà.

L'on a voulu donner une idée de la richesse de cette Maison, en représentant dans cette gravure l'intérieur de son Cloître, orné, comme on le voit, de colonnes d'ordre dorique en marbre, & de plusieurs statues. La plus délicieuse position, l'air le plus salubre, les beautés & les richesses de tout genre, dont nous venons de parler, enfin l'accueil hospitalier qu'on éprouve dans cette sainte & magnifique demeure, inspirent l'envie de l'habiter, & seroient presque désirer de n'en plus sortir. Un Etranger s'exaltoit sur la beauté de cette habitation, s'écriant à plusieurs reprises, quelle charmante demeure! *Transcuntibus*, répondit tristement le Moine qui le conduisoit.



VUE DU PALAIS DU ROI.

CE Palais fut bâti par les ordres du Comte de *Lemos*, Vice-Roi de Naples, sur les dessins du Chevalier *Fontana*. Il donne d'un côté sur la mer dont il est très-proche, & de l'autre sur une place fort grande, mais d'une forme irrégulière, & environnée de maisons sans aucuns ornemens. La façade de ce Palais a près de cent toises de longueur, avec trois grandes portes d'une hauteur égale, ornées de colonnes de granite qui supportent les balcons du premier étage.

Ces décorations consistent en trois rangs de pilastres doriques, ioniques & corinthiens placés les uns sur les autres, le tout couronné d'une corniche garnie alternativement de pyramides & de vases, ornement d'un goût assez gothique. Dans l'intérieur du Palais il y a un escalier imposant par sa grandeur.

A l'extrémité de la place l'on voit une espèce de petit arc de triomphe sous lequel est une fontaine, & tout auprès une grande statue de marbre antique que l'on appelle à Naples *il gigante* : elle fut trouvée près de *Cumes* dans les ruines d'un Temple antique que l'on dit avoir été consacré à *Apollon*. Cette statue représente un *Jupiter* en forme de *Terme*, auquel on a ajouté des ornemens de stucs & un piedestal de mauvais goût.

VUE DU PALAIS DE LA REINE JEANNE.

A NAPLES.

A l'extrémité du fauxbourg de *Chiaia*, & précisément sur le bord de la mer, on voit un Palais très-considérable, auquel on donne communément à Naples le nom du Palais de la *Reine Jeanne*, quoique la forme & le dessin de l'architecture ne donnent pas lieu de croire qu'il ait été construit sous cette Reine : elle vivoit dans le quatorzième siècle, temps où les arts étoient les plus ignorés : au reste ce bâtiment est imposant par sa masse & par son étendue ; mais il paroît n'avoir jamais été fini, ni même habité, & il est aujourd'hui comme abandonné. Quelques personnes pensent qu'il fut bâti par la femme d'un Gouverneur de Naples nommée *Anna*, que l'on a confondue avec la Reine Jeanne dont il porte le nom.



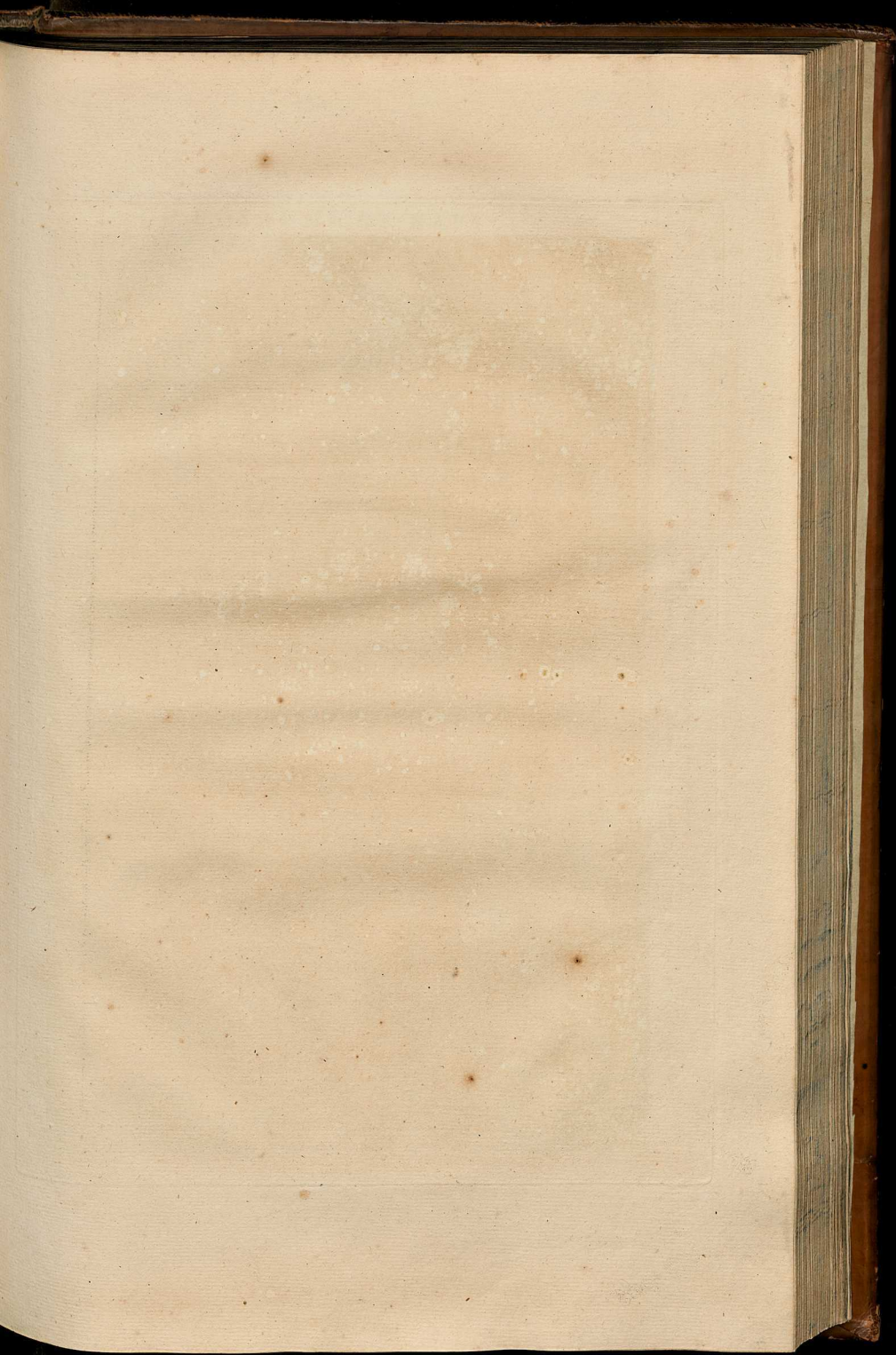
Donné par l'Aut.

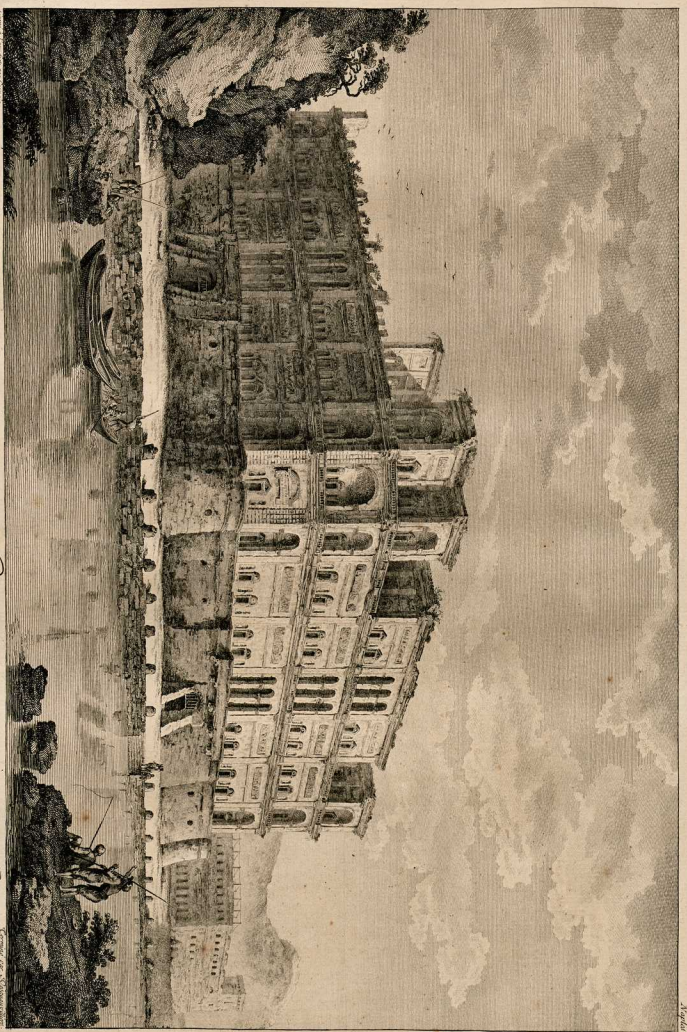
A.P.D.R.

Vue de la Place et du Palais du Roi à Naples
Dessiné d'après Nature par Benoît Anselmi.

Donné par l'Aut.

279



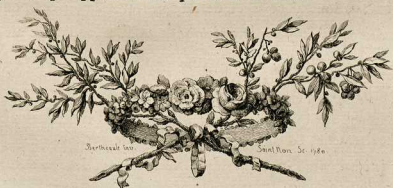


Palais d'un ancien Prince bâti pour la Reine Jeanne près de Naples sur le bord de la Mer du côté du Quindippe.
Dessein de l'après nature par M. Robert Taubert del. & sculp.
 376.

Mais la vérité est que cet ancien Edifice, vulgairement appelé Palais de la Reine Jeanne, fut bâti par une Princesse de la Maison *Caraffa* nommée *Ogni Anna*. Il fut élevé vers la fin de l'autre siècle d'après les dessins de *Cosme*, ainsi que celui de la *Rocella* qui en est très-voisin & également situé sur le bord de la mer. Il ne fut jamais achevé, ce qui lui donne depuis long-temps l'apparence d'une ruine tout-à-fait pittoresque. Il a été question plusieurs fois de le rétablir pour en faire un *Casín* du Roi de Naples, qui pendant une saison en occupe tout près de-là un autre bien moins royal.

Cette *Ogni Anna* qui bâtit ce Palais de plaisance, étoit la dernière héritière de tous les biens de la Maison *Caraffa*, & par conséquent une des plus riches Princeses de l'Italie. Elle fut donnée en mariage à un Vice-Roi de Naples pour l'Espagne, & mourut avant d'achever ce Palais. Sans être d'une architecture bien pure, il a de la majesté ; sa forme générale, sa situation avantageuse lui donneront toujours un aspect de noblesse qui fera passer sur les détails ; & en l'achevant tel qu'il est, il seroit encore le plus beau Palais de Naples.

Il y a à deux milles de cette capitale, sur la route de *Nola*, la ruine d'un autre Palais vraiment habité dans son temps par la Reine Jeanne, il est appelé *Poggio-Reale*. Ce qui reste des bords de ce Palais annonce qu'il avoit été construit avec les recherches de la volupté, mais dans le goût & le style du siècle où régnoit cette Princesse. Comme il est plusieurs fois question dans l'histoire, de cette Reine voluptueuse, de l'usage qu'elle faisoit de cette maison ; comme le quartier où en sont les ruines est un peu abandonné, la situation du Paulilippe, l'état du Château qui y est construit, le nom d'*Ogni Anna* aura fait prendre ces deux Palais l'un pour l'autre & les a confondus ensemble. Mais cette méprise doit être bientôt redressée par la simple observation de l'architecture du Palais en question, dont la richesse & même l'élégance dans de certaines parties n'ont jamais pu appartenir au quatorzième siècle.



VUE DES CATACOMBES DE NAPLES.

ON croit assez généralement que ces vastes souterrains auxquels on donne à Rome & à Naples le nom de Catacombes, ont été creusés par les Chrétiens de la primitive Eglise, pour y pratiquer secrètement leur culte. Il paroît effectivement que dans le temps des persécutions ils ont pu s'y retirer; & l'on voit bien que plusieurs endroits de ces souterrains ont été destinés, soit à la Prédication, soit à célébrer la Messe sur des autels grossièrement taillés dans le roc même, & qui existent encore.

Mais il est plus vraisemblable de penser que bien avant l'établissement de la Religion Chrétienne, le besoin des matériaux nécessaires pour construire les villes, a été l'origine de ces immenses excavations, semblables à celles qui, pratiquées successivement autour de Paris, se trouvent aujourd'hui soutenus sur leurs voûtes surchargées, une partie des édifices innombrables qui en sont sortis.

A Naples un double objet a produit de temps immémorial ces excavations, la Pierre & la *Pozzolane* qu'on y alloit chercher; cette dernière matière, ce produit des Volcans qui ont brûlé, ou brûlent encore dans les territoires de Naples & de Pouzzol, fut beaucoup employée par les habitans de cette partie de la grande Grèce & par les Romains. Ils en faisoient une prodigieuse consommation dans la construction des maisons de délices élevées sur le bord de la mer, ou même dans son sein: de-là ces souterrains immenses percés à plusieurs étages, & dont les issues se prolongent jusqu'à *Nola* & jusqu'à *Capoue* qui est à seize milles de Naples (1).

Que ces excavations aient servi de retraites aux Chrétiens persécutés, qu'ils s'y soient cachés, qu'ils y aient pratiqué leur Rite, qu'on y ait enterré ceux qui mouroient pendant les persécutions, ou qui en étoient les victimes, tout cela est naturel & plus vraisemblable, que de penser que les seuls Chrétiens persécutés aient creusé ces souterrains, puisque de si grands travaux n'auroient pu se faire secrètement, & ne leur auroient pas été permis.

L'Artiste qui a dessiné ces labyrinthes souterrains, leur a donné le caractère

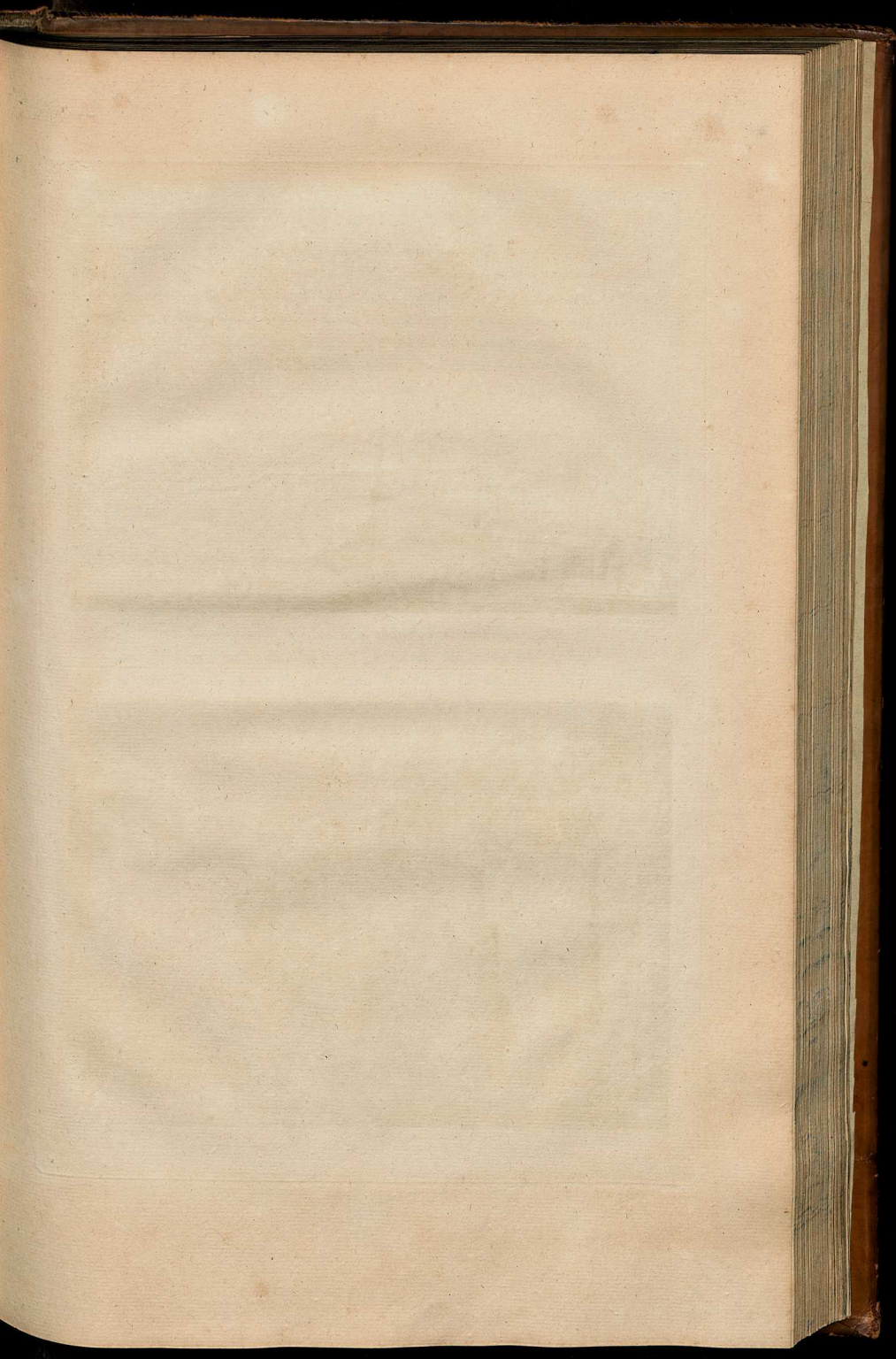
(1) Nous nous étendrons plus au long sur la nature & les qualités de ce ciment précieux & recherché par les Romains, en parlant des environs de Pouzzol d'où on le retire encore en grande abondance aujourd'hui.

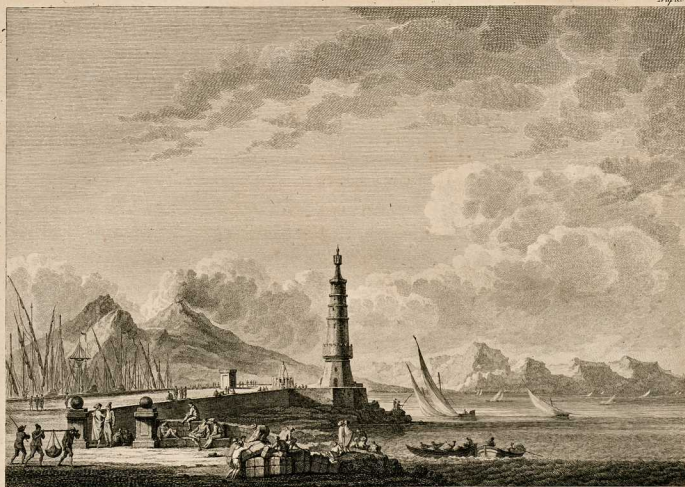


1^{re} Vue prise dans les Catacombes de Naples.
N^o 39. On a représenté dans cette Salle souterraine S. Janvier prêchant la Religion aux 1^{rs} Chrétiens. A.P.D.R.



2^{de} Vue dessinée d'après Nature dans les Catacombes de Naples
Représentant S. Janvier devant la Morte.
Ces deux Compositions sont de D'après l'ordonnance du Roi à Rome. A.P.D.R.





Vue du Port de Naples ou Tour de la Lanterne



*Vue de l'Entrée de la Grotte de Lausilippe, prise en y arrivant
Du côté de Naples*

N° 57.

A.P.D.R.

qu'inspire une certaine horreur religieuse entretenue par les *Ciceroni* (1). Il a enrichi ses dessins fort ingénieusement de quelques traits de ces récits consacrés. On voit dans une de ces Estampes, Saint Janvier prêchant dans une espèce de tribune pittoresque creusée dans le rocher, & qu'on montre effectivement aux Etrangers ; dans l'autre, le Saint Evêque dit la Messe sur un autel également rustique : ces Vues réunissent la vérité & le goût. Le Graveur les a rendues à son tour de la manière la plus piquante pour l'effet.

VUES DE LA GROTTÉ DE PAUSILIPPE

ET DU MÔLE DE NAPLES.

ON a réuni sur cette Planche les Vues de deux endroits de cette ville fort connus ; l'un est l'entrée de la fameuse Grotte de Pausilippe, & l'autre la Vue du Môle de Naples.

Cette entrée de la Grotte de Pausilippe est dessinée ici telle qu'elle se présente quand on y arrive du côté de Naples : c'est, comme on fait, le seul chemin pour aller de cette ville à Pouzzol. Il a été creusé au travers de la montagne du Pausilippe dans la longueur de 363 toises, & environ 50 pieds de hauteur sur 18 de large. On ignore le temps où cet ouvrage a été fait ; il est vraisemblable qu'il remonte à des temps fort reculés, & qu'il précède même la domination des Romains. Quelques Auteurs l'attribuent aux anciens habitans de *Cumes*, ville célèbre dans la plus haute antiquité.

Une entreprise aussi hardie & aussi difficile à exécuter, prouve que ce beau pays étoit dès-lors très-peuplé ; soit que ce passage ait été commencé par des excavations nécessaires pour se procurer des matériaux, soit qu'on ait formé le dessein de rendre plus facile une route qu'on ne pouvoit faire qu'en escaladant la montagne, ou par un long circuit. Cette route souterraine a environ un mille de long, & traverse un lit de tuffa volcanique.

Dans des temps plus modernes, Don Juan d'Aragon, Vice-Roi de Naples, & Pierre de Tolède sous Charles-Quint, l'ont fait élargir, & mettre dans l'état où elle est à présent. Deux petites ouvertures qui sont percées vers le milieu

(1) On donne, comme on fait, en Italie, ce nom de *Ciceroni* aux gens du pays qui se chargent de conduire les Voyageurs & dont l'éloquence, sur-tout dans les environs de Naples, consiste à les étourdir de leurs cris.

de la voûte, y répandent une lumière si foible, qu'on est obligé d'allumer des flambeaux en plein jour pour éviter de se rencontrer dans un passage continuellement rempli de voitures, & de gens à pied ou à cheval.

Au-dessus de l'entrée même, on peut appercevoir un petit Monument antique, qui est devenu bien célèbre par le nom qu'on lui a donné du Tombeau de Virgile; quoiqu'il soit bien incertain que les cendres de ce Poète y aient jamais été renfermées.

Dans la gravure qui est au-dessus, on a représenté la Vue du *Môle* ou Fort de la Lanterne à Naples; Monument moderne d'un assez mauvais goût, comme on peut le voir: mais on a cru devoir donner une idée de ce lieu, parce que c'est une des promenades les plus fréquentées de la ville, & que sa situation au milieu du Port la rend très-animée & très-amusante.

La Vue du Vésuve que l'on découvre à peu de distance, y apporte un nouvel intérêt. Il est représenté ici, comme on le voit ordinairement, & dans les temps les plus calmes & les plus tranquilles; bien loin sans doute de ce qu'il a dû paroître dans l'éruption du 8 Août de l'année dernière 1779; puisque le feu de la montagne, par une nuit obscure, répandoit assez de lumière pour pouvoir lire dans ce même endroit du *Môle*, qui en est à la distance d'une lieue & demie environ.



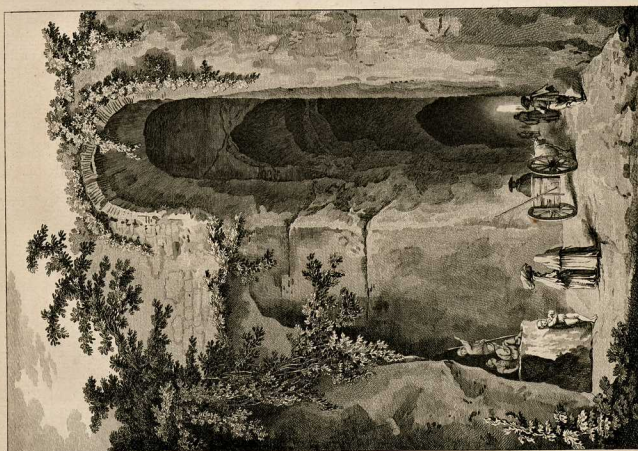
L'INTÉRÊT & la curiosité de ce chemin extraordinaire nous ont engagé à en donner cette seconde Vue, qui est ici prise de l'autre extrémité, & telle qu'on l'apperçoit en y entrant du côté de Pouzzol. C'est à très-peu de distance de l'entrée même de la Grotte de Pausilippe, qu'a été dessinée d'après nature cette petite Vue du chemin qui y conduit, & que nous présente cette autre Planche portée sur le même numéro.





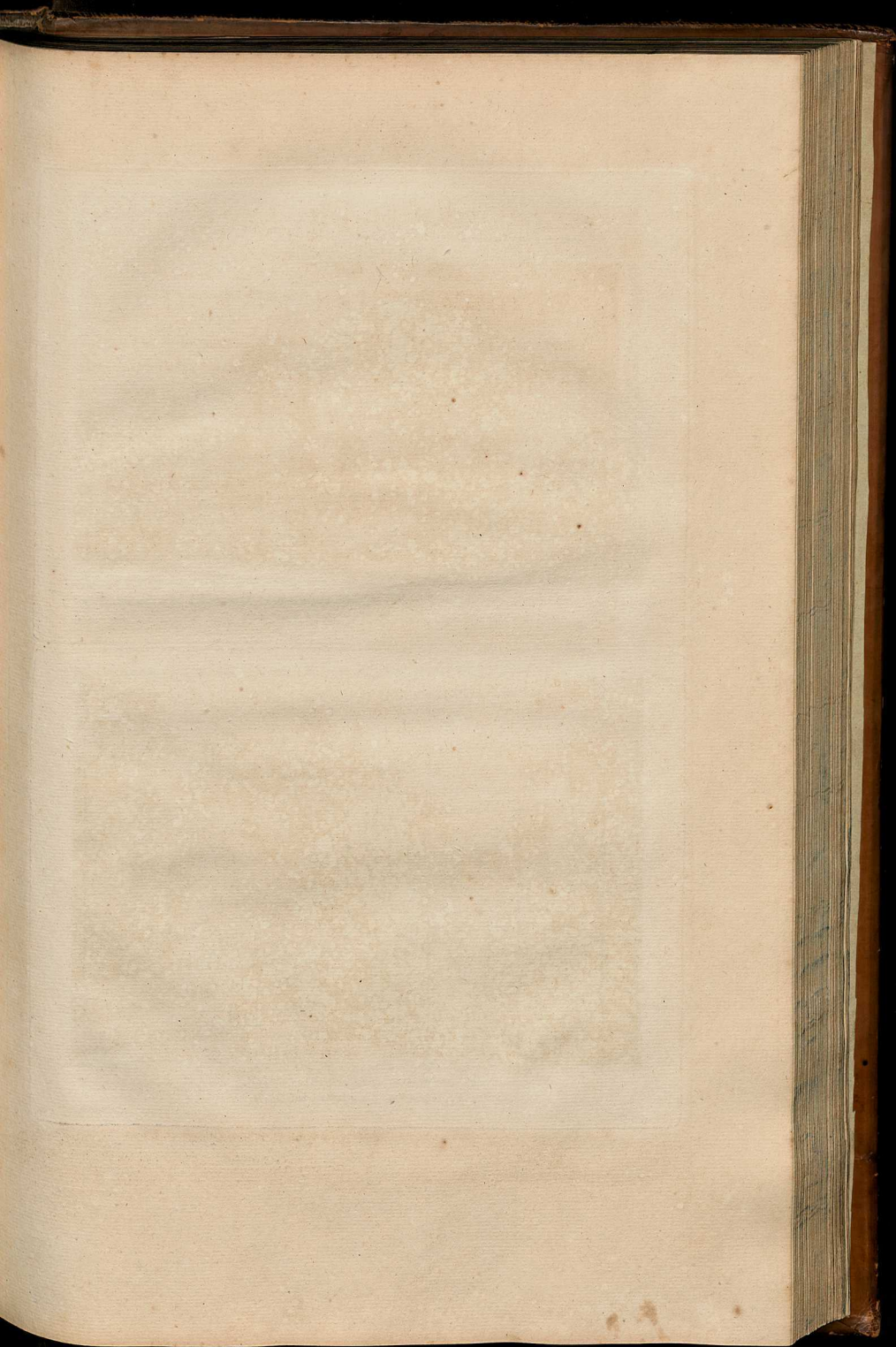
Via dei Ceramici
Grotte du Sarcophage
Napoléon sur la route de Capri

A.P.D.R.



Vue de l'entrée de la Grotte du Sarcophage
près de Naples
Napoléon d'après nature par Robert D'Amico de Rome

N.37.





Dessiné à l'encre par Robert.

Gravé au burin par de Blonville.

Vue du Temple de Venus, située sur le bord de la mer dans le Golphe de Baïas près de Pouzzole.



Dessiné à l'encre par Robert.

Gravé au burin par de Blonville.

*Vue du Tombeau de Virgile, près de Naples.
Dessiné d'après Nature par M. Robert peintre du Roy.*

VUE DU TOMBEAU DE VIRGILE.

IL n'est pas un Etranger, un Voyageur arrivant à Naples, dont un des premiers objets de curiosité ne soit d'aller visiter le Tombeau de Virgile, & rendre par-là hommage aux mânes de cet homme célèbre; quoique, comme nous l'avons déjà annoncé, il soit assez incertain que le petit Monument ruiné auquel on donne ce nom, ait jamais été véritablement le Tombeau de ce Poète.

Il paroît que le seul des Ecrivains anciens qui ait donné lieu à cette croyance, est *Ælius Donat*, Grammairien célèbre qui vivoit à Rome en 354; & qui dit dans la vie de Virgile, que ses cendres ayant été transportées à Naples par ordre d'Auguste, furent déposées sur le chemin de Pouzzol. *Sepulta fuere in viâ Putolanâ intra lapidem secundum*, (vers le deuxième mille) ce qui se rapporte assez, quant à la distance, à la situation de notre Monument (1).

On peut encore citer le *Stace*, célèbre Poète latin du premier siècle, né lui-même à Naples, & qui en nous parlant de sa patrie, nomme le Tombeau de Virgile comme un des Monumens de cette ville qui avoit pour lui le plus d'intérêt & près duquel il alloit échauffer son génie, comme il le dit lui-même dans ces vers.

..... Maronci sedens in margine Templi,
Sumo animum ac magni tumultus accanto Magistri.

Quelques Auteurs, tels que *Pietro Stephano* & un Evêque d'*Ariano*, assurent y avoir vu le sarcophage ou l'urne cinéraire de Virgile. Il paroît au moins que depuis long-temps ce n'est qu'une masse informe, sans doute d'une construction très-ancienne, & dont le revêtement extérieur tel qu'il a pu être, soit en marbre, ou en pierre, en a été enlevé, ainsi que celui de l'intérieur qui est également aujourd'hui sans nulle autre décoration, que quelques niches pratiquées dans l'épaisseur des murs.

Mais pour rendre plus fidèlement compte à nos Lecteurs de l'état dans lequel est un Monument aussi intéressant, au moins par le nom qu'on lui donne, nous

(1) Virgile mourut à *Brundisium*, Port de mer fameux du temps des Romains, aujourd'hui *Brindes*, dans la Terre d'*Otrante*, il revenoit de Grèce où il avoit accompagné Auguste. Ce Poète n'avoit

que cinquante-deux ans quand il mourut, Auguste le pleura & ordonna que l'on portât ses cendres à Naples, se rappelant combien, pendant sa vie, il avoit aimé le séjour de cette ville.

copierons cette partie du Journal de notre Voyage, fait par un homme observateur & qui joint autant de goût que d'exactitude à ses descriptions.

« Après avoir été visiter le Tombeau de *Sannasar*, nous passâmes de-là au
 « Tombeau de son Maître, celui de Virgile, qui est son voisin de sépulture.
 « Il se trouve placé immédiatement au-dessus de l'entrée de la Grotte de Pau-
 « lippe, & à soixante pieds d'élévation au-dessus du sol même du chemin.
 « Je n'entrerai pas dans la discussion tant de fois répétée, si l'on doit croire que
 « c'est là qu'ont été recueillies les cendres de ce grand Poète : on peut dire sur
 « cela que si rien ne le prouve, rien ne doit empêcher de le croire. On peut
 « même ajouter qu'il est certain que ce Monument est un Tombeau, que ce
 « Tombeau, bâti en *mattoni* ou briques posées en losange, annonce qu'il a été
 « construit du temps d'Auguste, puisque les Antiquaires assurent comme
 « reconnu, que c'est le temps où l'on a fait le plus d'usage de cette manière de
 « bâtir. Cela convient déjà à l'opinion qui veut que ce soit le Tombeau du Poète.

« On doit dire, il est vrai, que dans l'intérieur du Tombeau il y a plusieurs
 « niches propres à recevoir des urnes, que cette forme annonce la sépulture
 « d'une famille, que Virgile étoit de *Mantoue*, & que son Tombeau, élevé à
 « Naples, n'avoit besoin que d'une seule niche pour y recevoir ses cendres.

« Mais n'étoit-il pas possible qu'il eût des amis, des Affranchis, des Esclaves
 « attachés qui avoient pu, comme il est vraisemblable, faire construire ce
 « Tombeau pour que leurs cendres y fussent aussi déposées après leur mort &
 « autour de celles du grand-Homme qu'ils avoient chéri pendant leur vie ?
 « Cette idée n'a rien que de très-naturel.

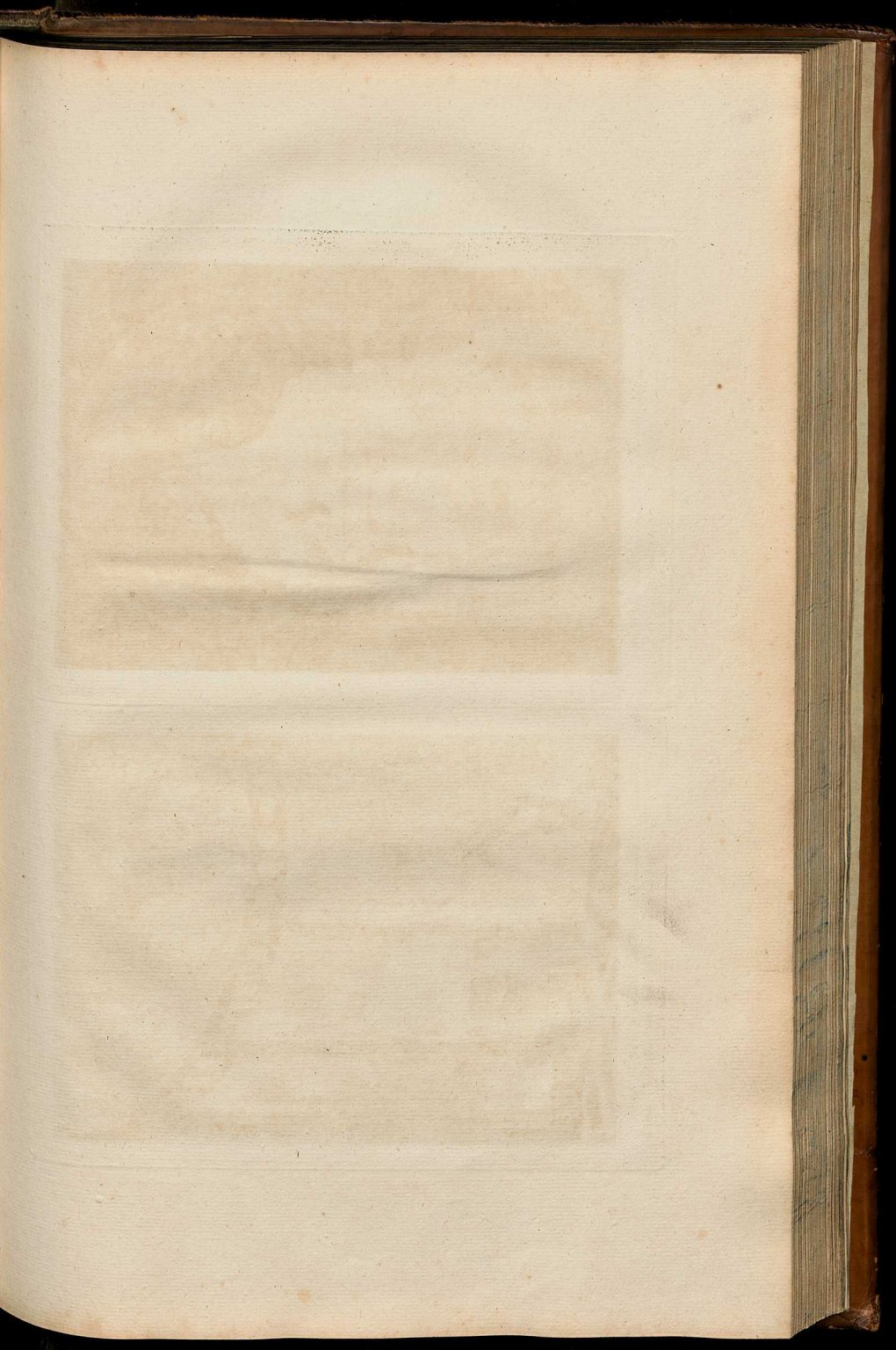
« Au reste, comme il est sans inconvénient que ce soit véritablement le
 « Tombeau de Virgile ou non, il est inutile de défabuler le Voyageur sage &
 « éclairé qui appréciera toujours ce genre de curiosités à sa juste valeur ; il ne
 « regrettera point sûrement les pas qu'il aura fait pour y arriver, par les points
 « de Vues pittoresques semés à chaque moment sur sa route, & par l'observation
 « qu'il pourra faire de-là, des différens niveaux qu'a eu, à diverses époques,
 « le chemin qui traverse la Grotte. A l'égard des Inscriptions, la seule qui
 « existe est du seizième siècle ; & la voici.

*Qui cineres ? tumuli hæc vestigia : conditur olim
 Ille hoc qui cecinit pascua, rura, duces.*

« Elle a succédé à celle que l'on attribue à Virgile lui-même,

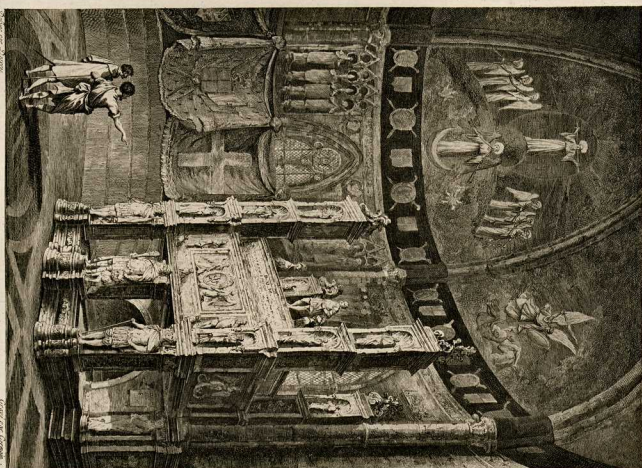
*Mantua me genuit, Calabri rapuere, tenet nunc
 Parthenope. Cecini pascua, rura, duces.*

Cette





*Le temple de Minerve dans l'église de St. Martin del Campo
N° 52. - voir de l'entrée de la Cour de l'Académie. - voir en face.*



*Le temple de Minerve dans l'église de St. Martin del Campo
N° 52. - voir de l'entrée de la Cour de l'Académie. - voir en face.*

DU ROYAUME DE NAPLES. 35

» Cette première Inscription est toute aussi équivoque que celle qui existe.
 » On dit qu'elle fut enlevée par un Anglois. Je ne fais pas de quel prix une
 » telle antiquité peut être lorsqu'elle est déplacée ; & si le plaisir d'une telle
 » possession peut se faire pardonner la criminelle dégradation d'un Monument
 » sur lequel elle donnoit sinon des certitudes , au moins de précieuses
 » probabilités.

» Nous montâmes sur la voûte du Tombeau ; nous y cherchâmes le laurier
 » fameux , & ne le trouvions pas. Je commençois à croire qu'il en étoit du
 » laurier , comme de nombre de célébrités qui croissent , se perpétuent , & se
 » racontent sur paroles : cependant , à force de fouiller la terre en écartant les
 » ronces & les feuilles d'acanthé , nous trouvâmes le tronc du véritable laurier
 » qui n'étoit pas encore mort , car il en sortoit un tendre rejetton que je
 » ménageai tout en coupant un morceau du vieux bois. Si j'étois Poète , je
 » dirois en vers pourquoi j'ai eu du plaisir à recueillir cette Relique , mais je
 » sentis que je la prenois avec une forte de dévotion.

Nous ne parlerons pas ici du Temple antique que l'on voit gravé au-dessus du Tombeau de Virgile ; c'est par inadvertence que ces deux Vues ont été réunies sur la même Planche ; & nous croyons à propos d'en différer la description , pour la joindre à celle de plusieurs Monumens du même genre , que nous aurons à parcourir entre Bayes & Pouzzol.



TOMBEAUX DE JEAN DE CARRACIOLI.

GRAND SÉNÉCHAL DU ROYAUME DE NAPLES,

ET

DU POÈTE SANNASAR.

L'UN des Tombeaux que l'on voit gravés sur cette Planche , est élevé dans l'Eglise de *San Giovanni a Carbonara* : c'est celui de Jean de Carracioli , Grand-Sénéchal & Favori de la Reine Jeanne deux , fameux par sa fortune & la catastrophe terrible qui la termina avec sa vie. Sa destinée rappelle celle du Comte d'*Essex* ; tous deux nés avec de grands talens , furent aimés d'une Reine puissante ; tous deux devinrent absolus , & abusèrent ensuite de leur pouvoir , jusqu'à oublier de qui ils le tenoient. L'un & l'autre se lassèrent de leur Amante

Part. I.

Y

surannée, & poussèrent leurs dédains jusqu'à l'outrage. Aussi tous deux furent punis de même, & devinrent la victime des ennemis qu'ils s'étoient faits par leur fierté, & l'abus de leur excessive faveur.

Jean de Carracioli étoit né sans fortune, mais avec un grand nom & sur-tout une belle figure, qui étoit une puissante recommandation à la Cour de *Jeanne*: aussi parvint-il successivement aux plus grands honneurs. Il s'empara de toute l'autorité au point qu'il ne lui manquoit que le titre de Roi: mais *Jeanne* avoit plus de soixante ans, & *Carracioli*, sans cesser d'être ambitieux, cessa d'être Amant. Sur le refus que lui fit la Reine de lui donner la Principauté de *Salerno*, dont il demandoit l'investiture, il murmura & s'emporta, dit-on, jusqu'à lui donner un soufflet. *Jeanne* se contenta de pleurer; mais la Duchesse de *Sessa*, sa favorite, sa confidente, ennemie secrète du Sénéchal, saisit ce moment pour le perdre. Elle obtint de la Reine un ordre de le faire arrêter; & craignant sans doute un raccommodement trop nuisible à ses intérêts, elle résolut la mort du malheureux *Carracioli*, qui fut assassiné le jour même qu'il venoit de célébrer les noces de son fils, le 17 Août 1432.

Ce fut par les soins & les ordres de *Trajan de Carracioli*, son fils, que fut élevé ce Tombeau, qui bien que dans un genre gothique, est assez magnifique pour le temps où il a été fait.

L'autre Tombeau que l'on voit représenté sur la même Planche, est celui du Poète *Sannasar*, dans l'Eglise de *Sancta Maria del Parto*, à l'extrémité du fauxbourg de *Chiaia*, aux pieds de la côte appelée *Mergellina*, & très-près de l'entrée de la Grotte de *Paulilippe*.

Ce Poète, l'un des Modernes les plus célèbres pour la Poésie Latine, étoit né à Naples en 1458, & mourut en 1530. Il étoit Secrétaire de *Frédéric deux*, qui fut dépouillé de son Royaume par Louis XII en 1501. Il avoit une maison dans ce lieu qu'il aimoit infiniment, & qui fut détruite par un Prince d'Orange qui commanda depuis dans ce pays pour Charles-Quint. *Sannasar* la regretta beaucoup, étant ensuite devenu dévot, il en donna le terrain à des Moines Servites, & y fit construire une Eglise dans laquelle il fut enterré, & où ces Religieux, par reconnaissance, lui firent élever un Monument en marbre & d'une assez belle forme.

Un grand soubassement chargé de bas-reliefs, soutient les pedestaux qui portent le Tombeau, au-dessus duquel est le buste du Poète couronné de lauriers & accompagné de deux Génies. Aux côtés du Tombeau sont deux grandes statues d'*Apollon* & de *Minerve*: les Moines ont depuis fait graver à leurs pieds les noms de *Judith* & de *David*, pour empêcher, dit-on, qu'un

DU ROYAUME DE NAPLES. 87

Vice-Roi de Naples ne les fit enlever, sous prétexte que ces figures prophanes étoient déplacées dans une Eglise.

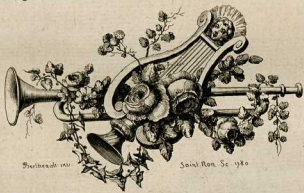
Entre ces statues est un bas-relief fort bien exécuté en marbre, où sont représentées des Bacchantes & des Muses, Neptune & le Dieu Pan, pour faire allusion aux différens genres de poésie dans lesquels Sannasar s'est distingué : dans un cartel placé au-dessous, sont ces deux vers latins composés par le Bembo, Cardinal Vénitien, & un des Ecrivains les plus élégans du seizième siècle.

*Da Sacro cineri flores hic ille Maroni
Sincerus, Musa, proximus, ut tumulo (1).*

La position de ce Tombeau à fort peu de distance du Monument antique, auquel on a donné le nom du Tombeau de Virgile, a inspiré au Cardinal l'idée de ces vers, où il compare, comme on le voit, ces deux Poètes l'un à l'autre. Ce nom de *Sincerus* est celui que Sannasar avoit pris dans ses Poésies. Il auroit été peut-être à propos d'en donner ici une idée, mais outre que ce détail seroit un peu long & interromproit trop la suite des Vues & des Monumens que nous avons à décrire, nous pensons devoir en former un Chapitre à part, avec d'autant plus de raison que nous aurons à parler encore de quelques hommes célèbres originaires du Royaume de Naples ; Nous croyons qu'une notice succincte de leurs vies, ainsi que quelques détails de leurs principaux Ouvrages, ne pourront être qu'agréables à nos Lecteurs.

(1) Passant, jetez ici des fleurs à pleines mains,
L'immortel Sannasar repose en cet asyle,

||| Il est sur le Parnasse assis près de Virgile,
Et leurs deux Tombeaux sont voisins.



TOMBEAU DU ROI ANDRÉ.

PARMI les différens Monumens de ce genre que l'on trouve à Naples, l'on a cru devoir s'arrêter un moment à celui-ci. Ce n'est pas sans doute à cause de sa magnificence : mais sa simplicité ajoute encore à son intérêt. C'est le Tombeau d'*André*, fils de *Carobert*, Roi de Hongrie, & mari de la fameuse Reine *Jeanne* de Naples.

L'on se rappelle la vie orageuse de cette Reine & les troubles de son règne dont ce Prince malheureux fut la victime. Il fut, comme nous l'avons dit, assassiné à *Aversa* près de *Capoue* ; jetté par une fenêtre ; & auroit eu une citerne pour sépulture, sans les soins d'une femme qui avoit été sa Nourrice, & qui lui étoit tendrement attachée.

Le corps de ce Prince, après avoir resté trois jours abandonné dans un jardin où il avoit été jetté, fut recueilli par un Chanoine de Saint-Janvier, qui le fit transporter pendant la nuit à Naples, accompagné de cette Nourrice. C'étoient les deux seuls êtres qui osassent le pleurer, & rendre à ce Roi le dernier tribut d'humanité. Le Chanoine lui fit élever, à ses frais, ce Tombeau que l'on voit dans l'Eglise Cathédrale de Saint-Janvier.

L'Artiste a représenté le moment où le Chanoine fait inhumer ce malheureux Prince, dans le silence de la nuit, sans autre témoin que cette bonne Nourrice, qui lui donne les dernières larmes. Cette composition a un intérêt dû au sujet, mais auquel ajoute la manière dont il est traité. On ne pouvoit mieux tirer parti d'un objet aussi simple par lui-même. Le talent de l'Artiste y a joint le mérite historique à la fidélité de la représentation.

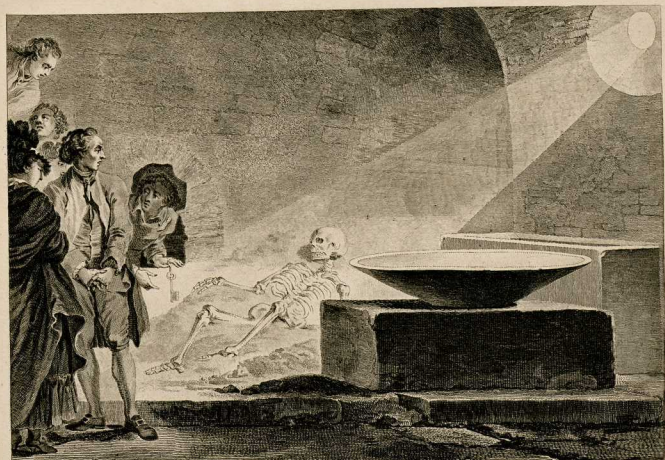
Nous ne pouvons nous occuper pour le moment de la composition qui se trouve gravée au-dessous du Tombeau du Roi André, une sorte de relation & de rapport dans des sujets également tristes, ayant seule engagé à les réunir sur la même Planche. Nous réclamons ici l'indulgence de nos Lecteurs, s'il se trouve dans la suite de cet Ouvrage quelques Planches ainsi déplacées : la nécessité où l'on a été de les faire graver long-temps avant d'écrire, & de mettre de l'ordre dans le texte en a été cause. Mais heureusement cet inconvénient est arrivé très-rarement, & ne s'y rencontre que deux ou trois fois au plus. Nous rappellerons donc cette composition intéressante dans le Chapitre des antiquités de Pompeii, & nos Lecteurs voudront bien alors la venir retrouver.

TOMBEAUX



Tombeau du Roi André mari de la sainte Reine Jeanne de Naples

*Après s'être assassiné par les ordres de la Reine, et cette par suite, finissant à Avona, il revint avec d'ignominie, et en l'entraineant
de l'Église ne lui eurent fait dresser à l'aise, mais ce modeste Tombeau dans l'Église Cathédrale de Naples en 1860.*

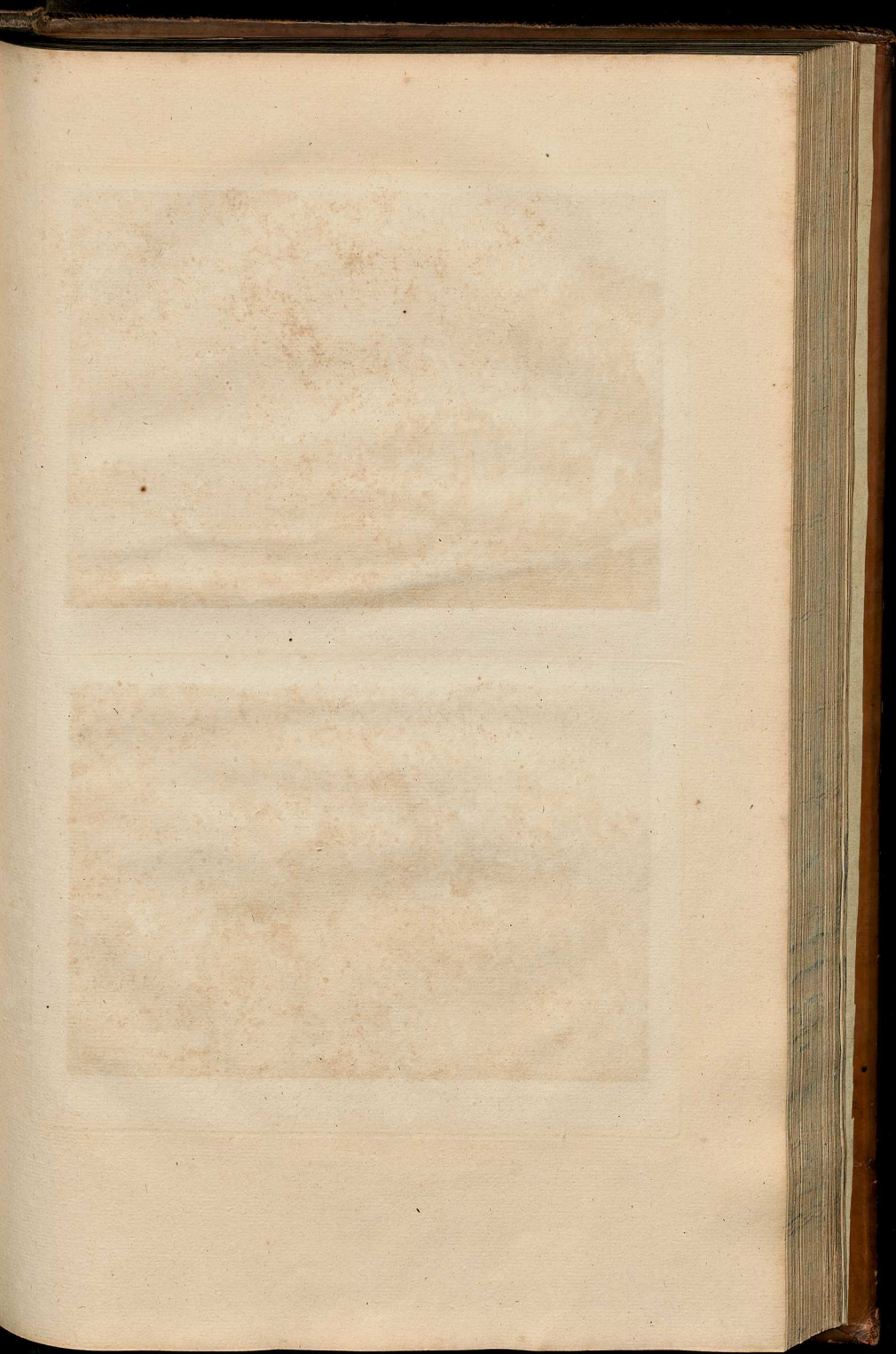


Vue d'un Caveau découvert à Pompéi près du Vésuve

présent partie d'une Maison située sur la rive de cette ancienne Ville.

N^o 80.

A.P.D.R.



TOMBEAUX DU M.^{CHAL} C.^{TE} DE LAUTREC

ET DU MARQUIS DE PESCAIRE.

NOUS avons cru devoir encore réunir sur cette Planche les Tombeaux de deux Généraux contemporains qui jouirent tous deux pendant leur vie d'une grande réputation.

L'un est le Tombeau d'*Odet de Foix*, Comte de *Lautrec*, que l'on voit dans l'Eglise de *Sainte-Marie-la-Neuve* à Naples. Il étoit Général de l'armée que François I.^{er} envoya en Italie, pour secourir le Pape Clément VII, lors du siège de Rome, & de la mort du Connétable de Bourbon en 1527 : il marcha ensuite dans l'Abruzze, vint faire le siège de Naples. La contagion s'étant mise dans son armée, il en fut attaqué, & mourut au mois d'Août 1528.

Ferdinand de Cordoue, Prince de *Sessa*, & petit-fils du grand Consalve, lui fit élever ce Tombeau, en marbre, d'un assez bon genre, avec cette inscription simple, noble, & qu'on ne peut lire sans intérêt. Elle fait autant d'honneur au Général François qu'au Prince Espagnol dont elle peint la générosité.

ODETTO FUXIO LAUTRECO
FERDINANDUS CONSALVUS LUD. FIL. CORDUBA
MAGNI CONSALVI NEPOS,
CUM EIUS OSSA, LICET HOSTIS,
UT BELLII FORTUNA TULERAT
SINE HONORE IACERE COMPERISSET;
HUMANARUM MISERiarUM MEMOR,
IN AVITO SACELLO, GALLO DUCI
HISPANUS PRINCEPS
POSUIT 1528. (1)

L'AUTRE Monument bien plus simple, est celui de Ferdinand d'*Avolos*, *Marquis de Pescaire*, qui eut dans le même siècle la réputation d'un des

(1) Ferdinand Consalve, fils de Louis Corduba & petit-fils du grand Consalve, a fait élever ce Tombeau à Odet de Foix, Comte de Lautrec. Touché de l'abandon dans lequel le sort de la guerre l'avoit réduit, & réfléchissant sur l'insu-

bilité des choses humaines, ce Prince Espagnol à voulu recueillir les cendres du Général François, son ennemi, & les a fait déposer dans la Chapelle même de ses ancêtres.

grands Capitaines de son temps : il étoit dans *Bresse*, lorsque cette ville fut assiégée par *Gaston*, & il fit, à ce que l'on dit, à ce siège le premier usage de la poudre pour la mine.

Pescaire fut Gouverneur de Naples pour la Cour d'Espagne : il possédoit de grands biens aux environs de cette ville, & étoit Seigneur de l'Île de *Nisita* : il fut inhumé à la manière de son temps, c'est-à-dire que son corps fut mis dans un coffre couvert de velours, sur lequel sont posés les ornemens qui indiquent les dignités dont il fut revêtu. Ce coffre est placé sur une tribune de la Sacristie de l'Eglise des Dominicains, appelée *San Domenico grande*, parmi d'autres Tombeaux pareils où sont aussi renfermés des Gouverneurs, Vice-Rois, des Princes & Rois de Naples des Maisons de Souabe & d'Aragon.



VUE DE L'HOPITAL DE L'ANNONZIATA,

A N A P L E S.

UNE des deux Vues portées sur cette Planche, est prise dans les environs d'une Maison célèbre à Naples, l'Hopital de l'Annonziata ; l'on en voit ici le Dôme avec une partie des bâtimens, & une fontaine publique qui en dépend. Cet Hopital doit être regardé comme un des plus beaux établissemens de ce genre, & l'un de ceux qui présente le plus de secours à l'humanité.

Il fut fondé en 1305 par *Nicolas & Jacques Scondito*, & doté ensuite fort richement par Jeanne II, en 1343. Un de ses revenus principaux est le produit des Fermes du soufre & de l'alun que l'on retire de la *Solfaterra*, qui est affermée dix mille ducats par an. Cette Maison a été fort enrichie par des legs pieux & un grand nombre de fondations dans différens temps. Les pauvres & les malades qui s'y présentent, y sont traités avec des soins & une humanité, rares dans tous les établissemens de ce genre, quoique l'humanité en soit originaiement le but. Indépendamment des malades de toute espèce, les fous, les enfans trouvés y sont entretenus. Il y a aussi des fonds destinés pour marier tous les ans un certain nombre de pauvres filles ; & l'on y porte l'attention & la recherche au point d'entretenir des maisons de campagne, où l'on envoie les convalescens, soit pour leur faire prendre les eaux, soit pour les rétablir par un meilleur air.

Cette Maison, un des plus beaux établissemens de Naples, a été rebâtie en



Dessiné par Gavetti.

Gravé par Ch. Goussier.

Vue de la fontaine de l'Hôpital de l'Annunziata,
 ou d'une des Portes de Naples appelée Porta Nolana.



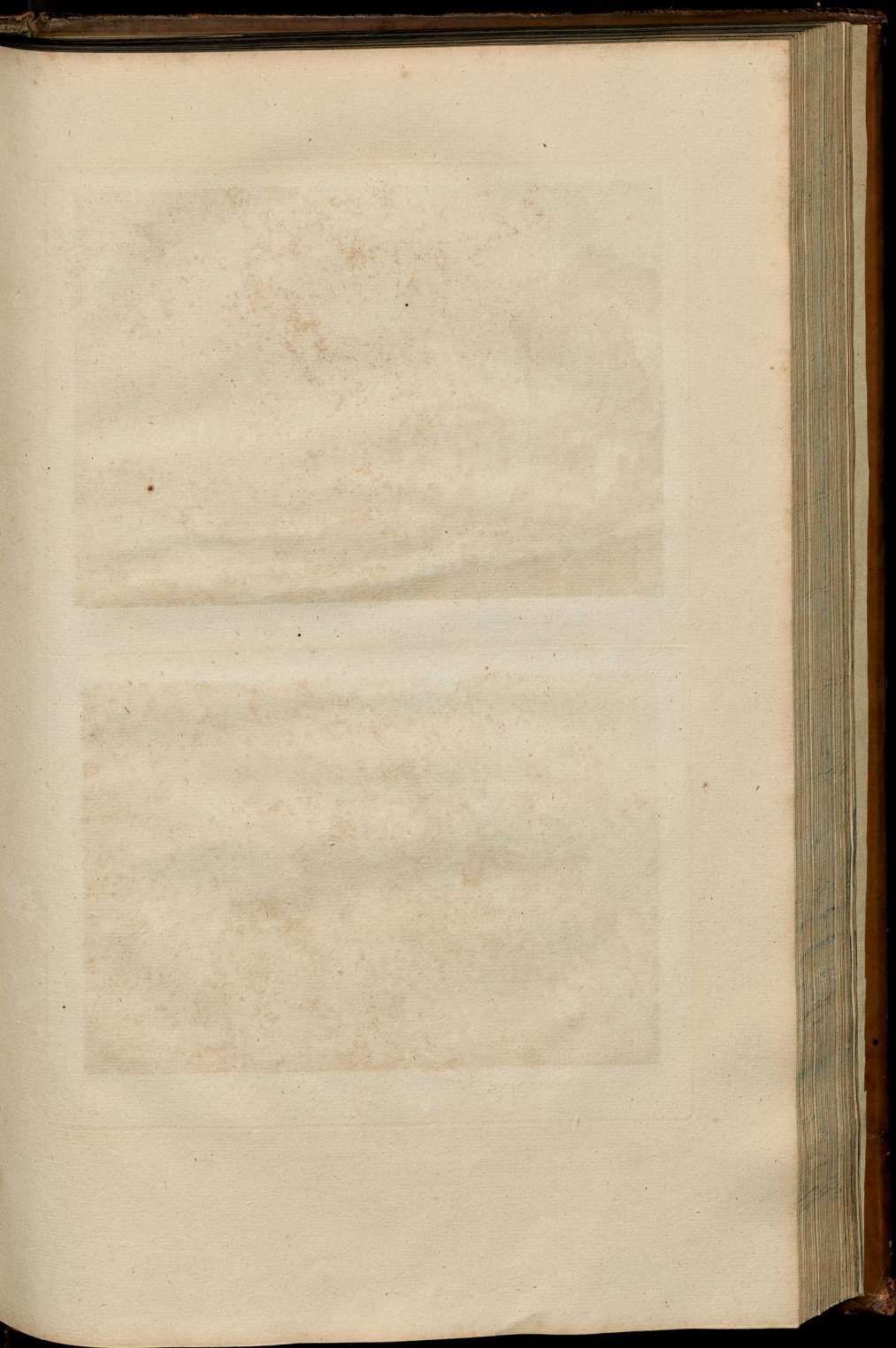
Dessiné par Gavetti.

Gravé par Gavetti.

Vue prise au dessus de la Grotte de Lausilippe,
 en allant au Combau de Virgile.

N° 92.

A.P.D.R.

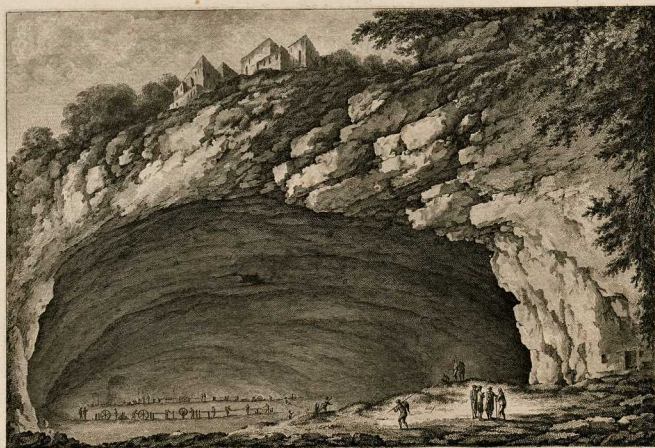




Peint par Canale.

Gravé par Balle.

Vue de la ville d'après Nature le long de la Côte de Pausilippe à Naples.



Peint par Canale.

Gravé par Rossi.

*Grotte creusée dans la Montagne de Rizzofalano à Naples
appelée la Grotte des Cordiers.*

N^o 71.

A.P.D.R.

dernier lieu sur les dessins de Van-Vitelli. On lit sur la porte principale ces quatre vers latins, où l'on a cherché à exprimer sa destination.

*Lac pueris, dotem innuptis, velumque pudicis ;
Datque medelam ægris hæc opulenta domus.
Hinc merito sacra est illi quæ nupta pudica,
Et laetans, orbis vera medela fuit (1).*

La porte que l'on voit près des bâtimens de cet Hôpital, est une des portes de la ville de Naples, que l'on appelle *Porta Nolana*, parce que c'est de ce côté-là que l'on sort de Naples pour aller à *Nola*, petite ville des environs.

La seconde Vue qu'offre la même Planche, est prise à l'autre extrémité de la ville de Naples. Son site pittoresque en fait tout le mérite.

Elle a été dessinée au-dessus de l'entrée de la Grotte de Pauphilippe, en allant au Tombeau de Virgile. Cette Vue immense, ainsi restreinte, produit un effet piquant que le Peintre a voulu saisir. L'on y domine sur une partie de la Côte de Chiaia & sur le Golphe de Naples; sur les hauteurs l'on aperçoit le Château Saint-Elme.



VUE DE LA GROTTÉ DES CORDIERS,

A N A P L E S.

CETTE Caverne ou Grotte immense creusée dans la montagne de *Pizzofalcone*, est dans Naples même, & près du Palais de l'Ambassadeur de France. On ne peut douter qu'elle n'ait été creusée très-anciennement pour en tirer du tuf propre à bâtir : mais depuis long-temps son étendue l'a mise dans le cas de pouvoir être utile, & de pouvoir servir d'atelier à des Fileurs & Fileuses de cordes qui s'y sont établis ; & c'est par cette raison qu'elle s'appelle à Naples la Grotte des Cordiers, *Grotta dei Funaioli*.

Sa hauteur perpendiculaire dans sa plus grande élévation, est de 50 à 60 pieds ; sa profondeur de 175 sur 125 de large, ce qui forme une immense cavité dont l'étendue est imposante : aussi les ouvriers y paroissent dans une proportion infiniment petite. Sa vouffure est tellement surbaissée, qu'on peut

(1) Cet asyle donne le lait aux Enfans, une dot ou le voile aux jeunes Vierges, la santé aux Malades. Qu'il soit donc cher & sacré à tous les êtres qui lui doivent des secours.

justement appréhender que le moindre tremblement de terre, auquel ce pays est fort sujet, ne la fâsse écrouler. Mais ce n'est pas le seul péril menaçant sur lequel les habitans du pays, vivent comme l'on fait dans la plus grande sécurité. On aperçoit une ouverture dans la voûte, & l'on prétend qu'elle a été causée par le tonnerre.

Au-dessus de la Vue de cette Grotte des Cordiers, on a gravé sur la même Planche cette autre petite Vue dessinée d'après nature le long de l'agréable Côte du Pauillippe. Elle est intéressante, parce qu'elle donne une idée de la forme & des constructions les plus ordinaires des maisons de Naples. Elles sont bâties en effet, comme on le voit, sans toit, couvertes seulement par des terrasses faites avec ce ciment éternel de *Pozzolane*, dont la propriété est de se durcir dans l'eau. Nous en rendrons compte avec plus de détail en parlant des lieux d'où on le tire. Ces terrasses sont effectivement d'une grande solidité, & résistent à la chaleur comme à la pluie. Elles sont d'un grand agrément aux Napolitains qui vont y respirer le frais; ce sont pour eux de nouveaux jardins qu'ils ornent de treillages, de vignes & de fleurs.

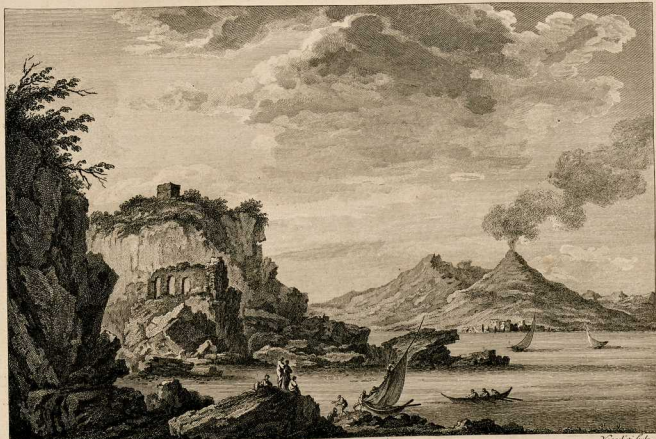
Le bâtiment qui se voit dans l'éloignement est le Château de l'Œuf, une des forteresses de Naples située sur un rocher qui s'avance dans la mer.

VUE DU PALAIS DE LA ROCCELLA.

TOUJOURS en suivant cette Côte de Pauillippe, & après avoir passé le Palais de la Reine Jeanne, ou au moins celui qui en porte le nom & dont on a donné une Vue (Planche 60), on rencontre cet autre Palais. Il est aussi bâti sur le bord de la mer, & a appartenu aux Princes de la *Roccella*; il fut, comme nous l'avons dit, bâti dans le même temps & par le même Architecte, est aujourd'hui également abandonné, tombe en ruine, & n'a d'autre intérêt que sa forme pittoresque.

A très-peu de distance de-là, on passe, en suivant le bord de la mer, au Golfe de *Mare Piano*, dont nous avons joint sur la même Planche une petite Vue qui devient intéressante par l'effet, & l'aspect du Vésuve que l'on aperçoit de là.





Pinelli del.

Vue du Vésuve prise du côté de Marciano près de Portici.

Pinelli sculp.



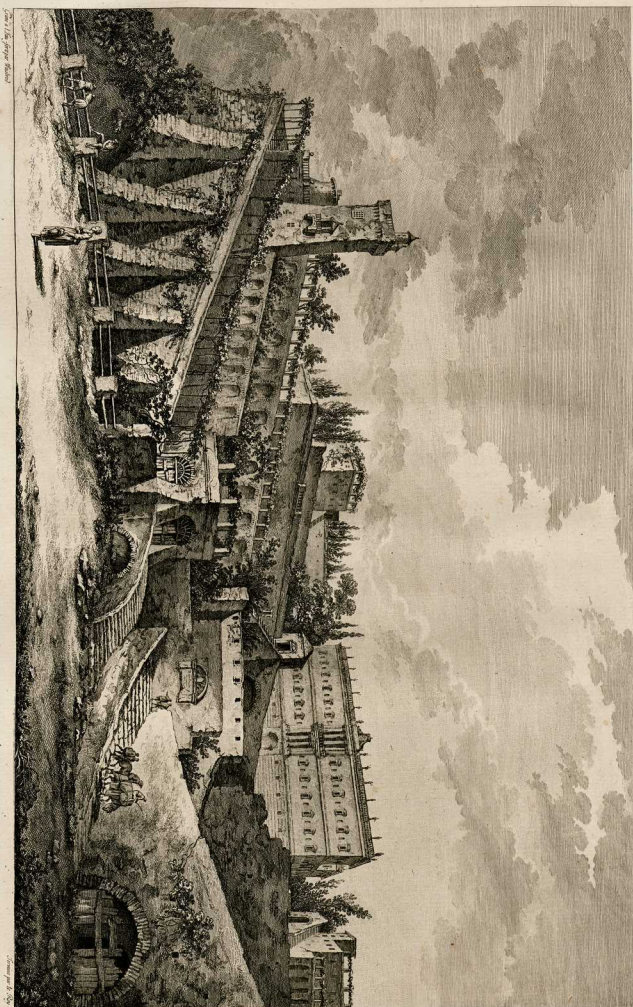
Pinelli del.

*Vue d'un ancien Palais du Prince della Rocella situé sur le bord de la Mer
à Naples près du Palais de la Reine Jeanne.*

Pinelli sculp.

Nº 70.

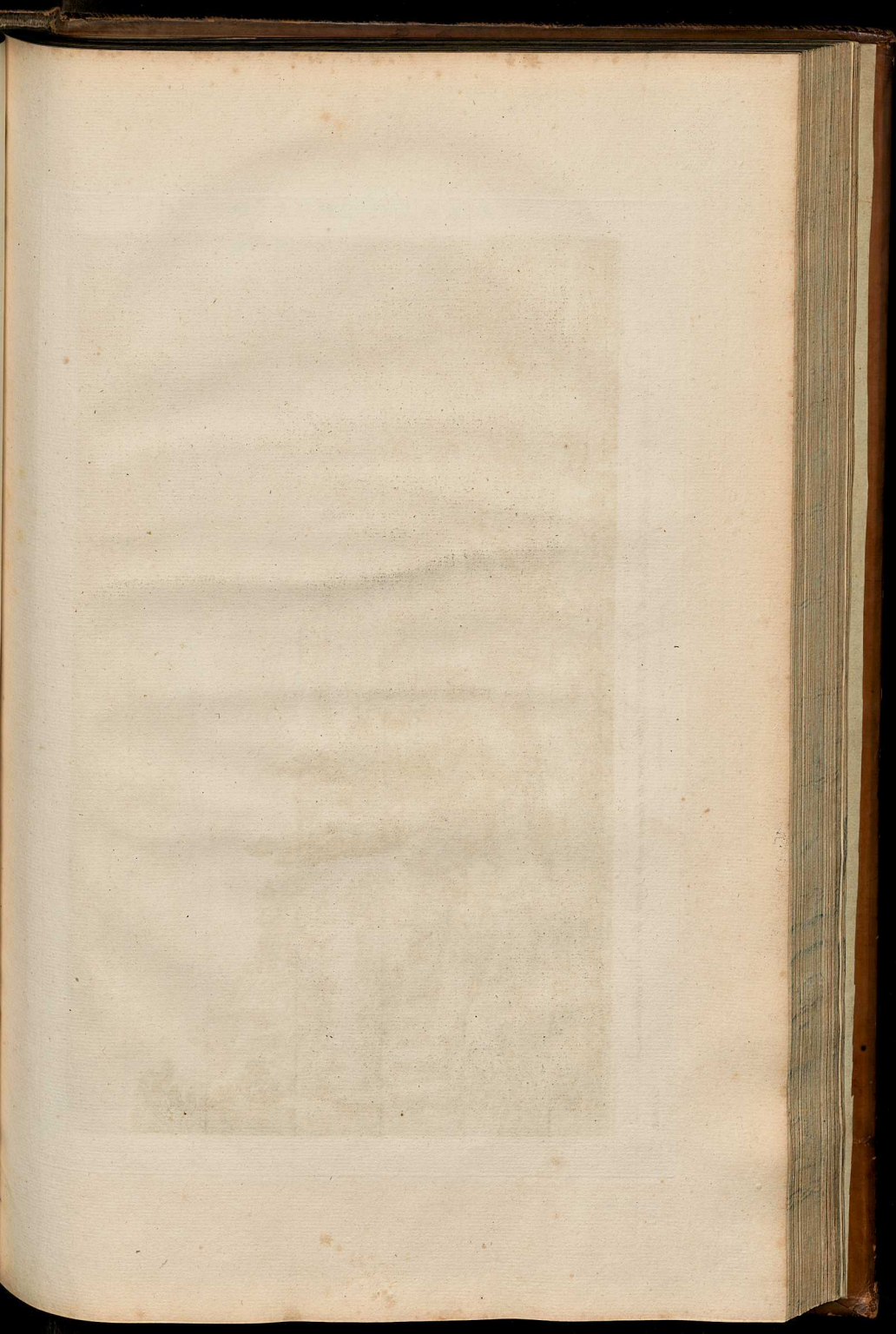
A.P.D.R.



N. 8.

*Vue d'une porte de la Cité de Pinzocola, prise du devant de la Cité de Pinzocola
en allant au Tambour de l'église. Dessiné d'après M. de la Rivière par Robert pour le Roi.*

A. L. D. R.





Donné d'après les plans de l'auteur.

Donné par l'auteur.

3^e 20.

Vue de l'extrémité du Quai et du faubourg de Civita à l'apex près de l'endroit appelé Capo de Negrellia

Dessiné d'après les plans par l'auteur.

A. R. R.

VUE DE LA CÔTE DE PAUSILIPPE.

LES environs de la ville de Naples dans toute cette partie, sont si pittoresques & ont un tel agrément, que l'on pourroit à chaque pas s'arrêter, & en former un tableau. La Vue que l'on donne ici, a été exactement dessinée d'après nature; c'est cette Côte charmante qu'on appelle *Mergellina*, & qui fait partie de celle du Pausilippe. On la parcourt avec d'autant plus d'intérêt, que c'est le chemin qui conduit au Tombeau de Virgile, situé, comme nous l'avons dit, au sommet même de la montagne, & immédiatement au-dessus de cette Grotte fameuse qui la traverse d'un bout à l'autre.

Le Poète Sannasar avoit, comme nous l'avons dit, une maison située au pied de cette Côte agréable, à laquelle il étoit fort attaché; il la chanta souvent dans ses vers, ainsi que la vie tranquille & douce qu'il y menoit, loin du tumulte de la ville & tout entier à son goût pour les Lettres (1).

VUE DU QUAI DE PAUSILIPPE.

CETTE autre Vue forme un des aspects les plus rians & les plus agréables de la ville de Naples. Elle représente l'extrémité du Quai qui termine sur le bord de la mer le fauxbourg de *Chiaia*, le long de la montagne du Pausilippe, & jusqu'à la pointe appelée *Capo di Mergellina*, à peu de distance du Tombeau de *Sannasar*.

La quantité de maisons de plaisance, de vignes en berceaux & de jardins toujours verts qui ornent toute l'étendue de cette Côte, la rendent un des lieux les plus délicieux que l'on puisse imaginer, aussi est-il particulièrement recherché par tous les habitans de Naples. Il l'est sur-tout pour la promenade dans les beaux jours. Le soleil qui se trouve de bonne-heure caché par les hauteurs du Pausilippe, & les vents qui s'élèvent presque toujours du côté de la mer, ajoutants à la fraîcheur qu'ils viennent y chercher.

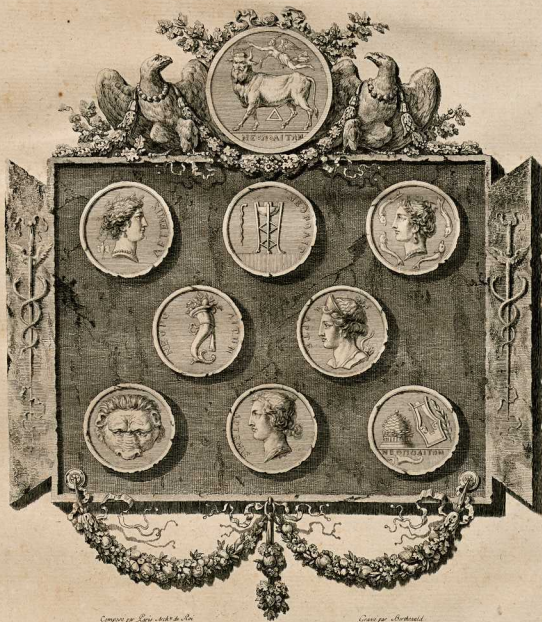
(1) Parmi ses Epigrammes ou petites Pièces détachées, on en trouva une intitulée, *ad Villam Mergellinam*, qui a toutes les graces & toute l'élégance des Poètes du siècle d'Auguste; elle commence ainsi:

*Rupis o Sacra, pelagique custos
Villæ, Nympharum domus, & propinqua*

*Doridos, regum decus una quondam
Delitæque.*

*Nunc meis tantum requies campenis,
Urbis invisæ quoties querelas
Et parum filios popularis aura
Linguiamus æstus: &c.*

On apperçoit dans l'éloignement l'Isle de *Proëta*, & ensuite celle d'*Ischia* (*l'Inarime* des Anciens), célèbre par sa fertilité, ses bains, ses eaux minérales, & dont les côtes élevés terminent si avantageusement la Vue du Golfe de Naples. On fait qu'il y avoit encore autrefois dans cette Isle un Volcan que les Latins nommoient *Mons Epomeus*, ses feux sont éteints depuis les temps les plus reculés, mais on ne peut douter qu'ils n'aient été la cause certaine, & ordinaire à tous ces pays, de la richesse & de l'abondance de ses productions.



Composé par Louis, architecte du Roi.

Gravé par Bouchard.

CHAPITRE TROISIÈME.



TABLEAUX ET PEINTURES

LES PLUS REMARQUABLES

DES

ÉGLISES ET PALAIS DE NAPLES.

CHOIX



CHOIX DE QUELQUES PEINTURES

ET

TABLEAUX DES ÉGLISES ET PALAIS DE NAPLES.

NAPLES a eu, ainsi que les autres grandes villes d'Italie, son moment brillant pour les arts; ainsi que Rome, Florence, Bologne & Venise, elle a donné le jour à plusieurs Peintres célèbres; cependant, soit que ses Artistes aient été se former eux-mêmes auprès des Maîtres de l'Ecole Romaine ou Lombarde, soit qu'ils n'aient point formé d'Elèves qui aient eu de la réputation après eux, il est certain que l'on ne compte pas l'Ecole de Naples parmi les grandes Ecoles Italiennes.

Les seules connues, comme on fait, en Italie, sont l'Ecole Romaine, l'Ecole Lombarde, celle de Florence & celle de Venise. On désigne par *Ecoles*, une classe, une suite de Peintres qui, originaires d'un même pays, y ont acquis un nom en suivant les principes d'un grand Maître & en travaillant dans sa manière. C'est ainsi que l'on dit l'Ecole de *Raphaël*, celle des *Carraches* ou du *Titien*, parce que ces grands Peintres ont eu beaucoup d'habiles Elèves qui ensuite en ont formé d'autres à leur tour.

Naples a produit quelques Peintres qui ont joui avec raison d'une grande célébrité; mais ayant été presque tous contemporains & n'ayant eu que peu ou point d'Elèves, on peut dire que si le règne des arts a été brillant à Naples, il y a été aussi d'une bien courte durée. Ce n'est pas que l'on ne cite quelques Disciples de Solimène, tels que le *Corrado*, *Sebastien Conca*, *Francisbello delle Mura*, & le Comte *Ferdinando-San-Felice*; mais aucun de ces Artistes n'a porté son art à un certain degré, & à peine depuis eux, peut-on compter un seul Peintre Napolitain.

Luca-Jordano, *Solimène* & *Matthia-Pretti*, plus connu sous le nom du *Calabrese*, ont été les seuls grands Peintres originaires du Royaume de Naples, car pour les autres Artistes dont on voit quantité d'Ouvrages dans cette ville, tels que le *Lanfranc*, l'*Espagnolet* & le *Dominiquin*, ils étoient tous de différentes Ecoles & n'ont habité Naples qu'accidentellement. Mais malgré ce petit nombre d'Artistes, c'est une des villes d'Italie & même de l'Europe dont les Palais & les Eglises renferment le plus de richesses en ce genre. C'est une de celles où l'on voit le plus de ces grandes & immenses compositions qui caractérisent davantage le grand Peintre. Nous avons cherché à en donner une idée dans la suite de cette

Collection de Tableaux : mais ce sont précisément ces morceaux d'une grande étendue, dont il est le plus difficile de rendre & de conserver l'effet dans des espaces aussi resserrés que le sont ces Gravures (1).

Sans vouloir donner ici un détail très-étendu des différentes Ecoles Italiennes, peut-être nos Lecteurs y trouveront-ils avec plaisir une idée de leurs différens caractères & de leur mérite particulier, ainsi que le nom des grands-Maîtres qui se sont distingués dans chaque Ecole. Notre dessein étant de leur comparer ensuite les Ouvrages & les talens de nos Peintres Napolitains dont nous avons à nous occuper principalement.

Ecole de
Florence.

Nous commencerons par l'Ecole de *Florence*, parce que les Artistes de cette ville eurent les premiers la gloire d'être les Restaurateurs de ce bel art en Italie. Le Sénat de Florence fit venir dans le treizième siècle des Peintres de la Grèce, pour rétablir la peinture oubliée, & le *Cimabué* fut leur premier Disciple ; ce Peintre, né à Florence en 1213, ne connoissoit point la peinture à l'huile, elle n'existoit point de son temps en Italie. On fait que ce fut un Peintre Flamand, nommé *Jean de Bruges*, qui, le premier dans le quatorzième siècle, inventa cette manière de peindre, ignorée même des Anciens. En peu de temps elle se communiqua aux Peintres Italiens. Le *Cimabué* ne peignit donc qu'à fresque ou en détrempe.

Léonard de Vinci, *Michel-Ange*, *André del Sarto* & *Daniel de Volterre* furent les plus célèbres Peintres de l'Ecole de Florence. Ils étoient contemporains & vivoient tous dans le beau siècle des arts, c'est-à-dire depuis la moitié du quinzième environ, jusques vers la moitié du seizième. On ne doit point oublier de dire, en parlant des Peintres de cette Ecole & de *Daniel de Volterre* sur-tout, qu'il a eu la gloire d'avoir composé un des Tableaux les plus estimés de Rome & que le *Poussin* mettoit au nombre des trois premiers Tableaux de cette ville. Ces trois chef-d'œuvres de Peinture étoient, suivant cet excellent Juge, la Transfiguration peinte par *Raphaël* à l'Eglise de *San-Pietro in Montorio*, la Communion de Saint Jérôme par le *Dominiquin*, exécutée en mosaïque à Saint-Pierre de Rome, & la Descente de Croix de *Daniel de Volterre* qui est à l'Eglise de la Trinité du Mont.

(1) Une autre considération nous a arrêté dans le projet que nous avions de faire graver un choix très-nombreux de Dessins faits d'après les principales Peintures de Naples. Le peu de curiosité que l'on portoit en général à ce genre de compositions qui, se trouvant toutes dans des Eglises, étoient des

Sujets pieux & sérieux, & le desir de contenter le plus grand nombre de nos Souscripteurs, nous ont déterminé, non sans regret, à abandonner ce projet, qui eût peut-être formé, pour les véritables Amateurs des arts, une des parties les plus intéressantes de cet Ouvrage.

Pietro de Cortone & Romanelli, son Elève, également nés dans la Toscane, ont succédé à ces premiers Peintres de l'Ecole de Florence & ont vécu dans le siècle dernier. Le *Cortone* sera sans contredit toujours regardé comme un des plus grands Artistes de l'Italie ; son génie & la facilité qu'il avoit de composer, le portèrent à entreprendre les plus grands travaux, & sur-tout des Plafonds d'une vaste étendue, tels que ceux des Palais *Barberini & Pamphili* à Rome, qu'il a peints à fresque & d'une couleur brillante. Le Palais du Grand-Duc à Florence est encore rempli de ses ouvrages, dans lesquels on admire du feu, de l'enthousiasme & la plus belle ordonnance dans la disposition générale de ses groupes & de ses Figures.

Quant à ce qui caractérise les Peintres les plus célèbres de cette Ecole, à la tête desquels il faut mettre *Michel-Ange*, nous croyons qu'ils doivent être cités pour la fécondité & la hardiesse de leur imagination, un style fier & élevé, un dessin savant, quoique quelquefois trop prononcé (1). On leur reproche en général d'avoir négligé le coloris, à l'exception cependant du *Cortone* dont les Ouvrages ont, comme nous venons de le dire, réuni l'harmonie & la plus belle couleur à des compositions remplies de grace & de noblesse.

UN goût de dessin pur & correct est ce qui caractérise l'Ecole Romaine : ses plus habiles Maîtres puisèrent dans l'étude de l'antique, cette grace & ce beau choix d'attitude, ces contours fins & savans qui font le mérite principal de leurs Ouvrages. Mais, comme s'il étoit presque impossible aux plus grands-Hommes de réunir toutes les parties de l'art, le coloris a été également négligé par plusieurs Peintres de cette Ecole : défaut commun à tous ceux qui ont correctement dessiné, ainsi que nous voyons les plus grands Coloristes avoir été souvent imparfaits dans le dessin.

Le *Perugin* fut le premier ou plutôt le plus ancien Peintre de cette Ecole. Il étoit né en 1446. Sa plus grande gloire fut d'avoir été le Maître de *Raphaël* que nous regardons tous comme le plus grand & le plus excellent Peintre qui ait jamais paru depuis la renaissance des arts. Raphaël étoit né à *Urbino*, petite ville des Etats du Pape en 1483. Une composition simple & en même-temps

(1) Tout le monde sait que *Michel-Ange* fut aussi grand Architecte que Peintre & Sculpteur, également né pour tous les arts, ce fut celui de la Sculpture qu'il cultiva le plus long-temps & sans doute avec le plus de succès. Nous avons vu en parlant de la construction de l'Eglise de St.-Pierre

à Rome, que *Michel-Ange* jouissoit alors d'une si grande réputation, comme Architecte, que le Pape Paul III le consulta sur les plans de cet Edifice, & que ce fut ce célèbre Artiste qui donna le dessin du Dôme tel qu'il a été exécuté depuis.

sublime, la plus grande correction dans le dessin, une grace, une noblesse infinie dans l'attitude de ses Figures & dans l'expression de ses Têtes, voilà ce qui caractérise les ouvrages de ce Peintre immortel. Quoiqu'en général Raphaël soit moins bon Coloriste que grand & sublime Dessinateur, on connoît cependant quelques Tableaux de lui, tels que celui de la Sainte-Famille dont il fit présent à François premier, & son célèbre morceau de la Transfiguration, qui indiquent que s'il eût vécu davantage, il auroit porté cette partie de l'art aussi loin que toutes les autres; mais ce grand Peintre mourut à la fleur de son âge, ayant à peine trente-sept ans.

Les Elèves de Raphaël les plus connus ont été *Jules-Romain*, *Perrin d'el Vaga* & *Polidore de Caravage*. Jules-Romain fut celui qui eut le plus de réputation, & qui joignit à la pureté du dessin & au goût exquis qu'il tenoit de Raphaël, un génie fécond, une chaleur & une action qui n'existoient pas même dans les Tableaux de son Maître. Malheureusement il le perdit de trop bonne heure, & s'abandonnant alors à la fougue de son génie, Jules dès ce moment soigna moins que jamais la couleur de ses Tableaux dont presque toutes les chairs étoient de couleur de brique. Un de ses principaux ouvrages à Rome est la grande & immense composition de la bataille de Constantin qu'il peignit d'après les dessins de Raphaël. *Jules-Romain* ayant été appelé dans la suite par le Duc de Mantouë, il décora son Palais du T d'un grand nombre de Peintures qui sont infiniment estimées, quoiqu'elles soient aujourd'hui très-dégradées.

Parmi les Elèves de Raphaël & de Jules-Romain, nous devons particulièrement citer le *Primatice*, puisque ce fut sur-tout à cet Artiste que la France a été redevable du bon goût de la Peinture & des arts. Il y avoit été attiré par François I^{er}. pour décorer la Galerie du Château de Fontainebleau, de concert avec *Nicolo dell' Abbate* qui étoit son Elève, & un autre Peintre de Florence nommé *Maitre Roux*. Le *Primatice* est mort à Paris en 1570.

Le *Baroche* est un des Peintres les plus gracieux & les plus aimables de l'Ecole Romaine, il réussit parfaitement dans les Sujets de dévotion, & sa manière de peindre, suave & harmonieuse, tient beaucoup de celle du Corrège. Les autres principaux Peintres de cette Ecole ont été depuis, *Le Feti*, *Andrea Sacchi*, *Michel-Ange des Batailles*, surnommé ainsi à cause de son habileté à peindre ces sortes de Sujets, & enfin *Carle Maratte* que l'on peut regarder comme le dernier des grands Peintres de l'Ecole Romaine; il excelloit sur-tout à peindre des Vierges & leur donnoit une expression ravissante. Ce Peintre est mort à Rome en 1713.

DU ROYAUME DE NAPLES.

101

LE CORRÈGE fut à l'Ecole Lombarde ce qu'avoit été Raphaël à l'Ecole Romaine. Son nom est & sera toujours prononcé avec vénération dans toute l'Italie, où on ne l'appelle pas autrement que *il Divino Correggio*. C'est bien effectivement de ce charmant Peintre que l'on peut dire qu'il reçut son pinceau de la main des Graces, puisqu'Elève de la nature, il ne dut qu'à lui-même & à son génie les progrès étonnans qu'il fit dans son art. Ce que l'on admire principalement dans les ouvrages de ce grand-Homme, c'est l'union, l'harmonie de la couleur, des airs de Tête d'une grace & d'une finesse d'expression inimitables, & enfin un moëlleux & un relief dans sa manière de peindre, qui fait que tout y produit son effet sans aucun contour-marqué. Le Corrège fut le premier qui ait hasardé de représenter dans des plafonds des Figures véritablement en l'air, & peu de Peintres ont aussi bien entendu l'art des raccourcis. Peut-être pourroit-on lui reprocher à cet égard un peu trop de hardiesse dans la manière dont il a disposé les groupes de ses Figures qui paroissent quelquefois un peu forcées dans leurs attitudes. Mais les charmes infinis répandus sur tout le reste de ses ouvrages doivent faire oublier ce défaut. Le Corrège étoit né dans les environs de Modène sur la fin du quinzième siècle & y mourut en 1534 (1).

École de
Bologne.

Le Parmesan est après le Corrège le Peintre dont les ouvrages respirent le plus l'élégance & la grace. Il est sur-tout reconnoissable par un choix d'attitudes sveltes & légères que l'on trouve dans toutes ses compositions. Il est vrai que son goût pour un dessin élégant & agréable le porta quelquefois à être incorrect dans les formes & à donner à ses Figures une proportion trop allongée. Il mourut à Parme en 1540.

Cette Ecole fut féconde en grands Peintres, mais les Maîtres qui lui donnèrent le plus de célébrité ont été les Caraches, soit par le grand nombre de leurs savantes & admirables productions, soit par une multitude de Peintres habiles qui tous avoient été leurs Elèves. Louis, Augustin, & Annibal Caraches étoient tous trois originaires de Bologne. Louis y fut regardé comme le Chef de l'Ecole qu'il y établit, & dans laquelle il conduisit les études d'Augustin & d'Annibal, ses cousins. Peu de Peintres ont eu un génie aussi fécond que Louis Carache. Les Eglises & les Palais de Bologne sont remplis de ses ouvrages, dans lesquels on admirera

(1) On ne peut penser sans douleur à la mort du Corrège ; étant un jour allé à Parme recevoir le prix d'un de ses Tableaux qui montoit à 200 liv., on le paya en monnoie de cuivre. L'empressement de porter cette somme à sa pauvre famille l'em-

pecha de faire attention à la pesanteur du fardeau, à la chaleur de la saison, au chemin qu'il avoit à faire à pied, il s'échauffa & fut attaqué d'une pleurésie dont il mourut.

toujours un goût de dessin noble & correct, une composition simple & sage, & une expression sublime. Augustin fut moins laborieux & composa beaucoup moins de Tableaux, ayant été distrait d'ailleurs par son goût pour la Gravure & pour d'autres arts. Mais tout ce que l'on connoît de lui en Peinture est très-estimé. Annibal est celui des Carraches qui s'est fait le plus de réputation, sur-tout à Rome où il travailla long-temps & où il chercha à se perfectionner d'après les Peintures des grands-Maitres qu'il fut à portée d'y étudier. C'est dans cette ville qu'il peignit la superbe Galerie du Palais Farnèse qui lui coûta huit années de travail & que l'on regarde comme son chef-d'œuvre. Cependant l'on se réunit à penser que le desir qu'il eut d'apporter à son dessin encore plus de correction, lui fit un peu négliger la partie du coloris dans laquelle il avoit excellé jusque-là. Ces trois célèbres Artistes moururent dans les premières années du dix-septième siècle.

Leurs Elèves, aussi grands-Hommes dans leur art que l'avoient été leurs Maitres, ne contribuèrent pas peu à étendre la réputation de cette Ecole. Les plus célèbres qui en sortirent furent le *Guide*, le *Dominiquin*, le *Lanfranc*, l'*Albane*, le *Guercino*. On peut dire que c'est faire l'éloge le plus complet des Maitres que de nommer de tels Disciples. Le *Schidone* fut aussi un de leurs Elèves, mais il s'attacha ensuite plus particulièrement à suivre le *Corrège*.

On ne connoît point le *Guide* quand on n'a point vu Bologne & ce qu'il y a dans cette ville d'ouvrages admirables de ce Peintre. En France & ailleurs, on n'a guère de lui que des Figures de Vierges & de simples Têtes; mais c'est dans les Palais & les Eglises de Bologne, & sur-tout au Palais *Zampieri*, que l'on peut vraiment apprécier le mérite de ce grand Peintre. Tous les Voyageurs qui auront vu son sublime morceau de Saint Pierre pleurant, se le rappelleront sûrement, & conviendront que peu de Tableaux leur ont fait autant d'impression. Le *Guide* mourut à Bologne en 1642 (1).

Parmi les autres Elèves des Carraches, le *Dominiquin* a excellé dans la partie de l'expression, & l'*Albane* à peindre les Grâces & les Amours. Mais

(1) Ce Peintre a été fort différent de lui-même dans tous les Ouvrages qu'on connoît de lui. On pourroit même lui attribuer trois manières de peindre, la première & la plus excellente sans contredit est celle du temps où il a peint ce Tableau de Saint Pierre dont nous venons de parler & dont la couleur est aussi parfaite que l'expression & le dessin; le plus grand nombre des Ouvrages du *Guide*, même ceux qu'on admire dans plusieurs villes d'Italie, sont d'une couleur argentine, mais

déjà un peu grise; & vers la fin de sa vie, tous les Tableaux de ce Maître étoient d'une couleur verdâtre & livide bien éloignée de sa première manière; mais malgré ce défaut, la noblesse de ses compositions, le goût & sur-tout une grace inexprimable qu'il favoit répandre dans ses Têtes de Femmes & de jeunes Hommes font les marques distinctives qui caractérisent toutes les productions de ce charmant Peintre.

c'est à Rome & dans son sublime Tableau de la Communion de Saint Jérôme qu'il faut admirer le premier, & quant au second, on sera étonné de voir de lui à Bologne des Tableaux d'une composition aussi noble & aussi élevée que celles des plus grands-Maîtres de cette Ecole, & sur-tout dans une petite Eglise qu'on appelle *Madona di Galiera*.

Nous voici arrivés à l'Ecole de Venise si souvent citée pour la supériorité de son coloris, mérite qui devient tous les jours moins sensible par le tort que fait à ses plus beaux Tableaux l'air de la mer qui environne cette ville. C'est ce qu'on déplore sur-tout en voyant les chef-d'œuvres du Titien dont plusieurs sont devenus presque noirs.

Ce célèbre Peintre peut être regardé comme le Chef de l'Ecole Vénitienne quoiqu'il ait été précédé par les deux *Bellino* (Jean & Gentil), chez lesquels, vers 1450, le *Titien* & le *Giorgion* prirent les premières leçons de leur art. Ce fut même l'un de ces Bellins qui commença de rendre public en Italie le procédé de la peinture à l'huile vers le milieu du quinzième siècle (1).

Les noms des Maîtres les plus célèbres de cette Ecole ont été le *Titien*, *Giorgion*, *Sebastien d'el Piombo*, les *Bassans*, le *Pordenone*, le *Tintoret* & *Paul Veronese*. Tous ont vécu dans le quinzième siècle, qui a été pour Venise, comme pour le reste de l'Italie, l'âge des arts & des talens. Moins à portée de l'étude de l'antique que les Peintres de l'Ecole Romaine, le *Titien*, ainsi que les autres Maîtres Vénitiens, n'a pas porté la perfection du dessin au même degré que les autres parties de l'art; mais ce défaut peut être racheté par la richesse, le sublime de leurs compositions, & le charme du coloris. Le Titien se distingua presque également dans tous les genres; mais c'est moins à Venise encore qu'à Rome, à Florence & en France même, qu'on peut reconnoître le mérite de ce grand-homme (2).

(1) On rapporte au sujet de *Jean Bellin* cette anecdote singulière. Ce Peintre avoit été envoyé par la République de Venise à Constantinople pour faire quelques Tableaux devant Mahomet II, qui, tout Conquérant qu'il étoit, aimoit beaucoup les arts. Le *Bellino* peignoit en présence du Sultan la Découlation de Saint Jean Baptiste. Le Grand-Seigneur remarqua que la peau du col, dont la tête venoit d'être séparée, n'étoit pas exactement rendue, & pour prouver la justesse de sa critique, il lui proposa de faire venir un de ses Esclaves & de le décapiter en sa présence. Le Peintre, fuisi d'effroi, le pria de le dispenser d'imiter la nature aux dépens de l'humanité. Mahomet II traita, dit-on, le Peintre Vénitien avec autant de magni-

sicence qu'Alexandre avoit traité *Appelles*, & en le congédiant, il lui mit une couronne d'or sur la tête, une chaîne d'or au col, & une bourse de 3000 ducats entre les mains.

(2) Indépendamment de ces grandes compositions & de ces morceaux précieux dont toutes les Eglises de Venise sont remplies, le *Titien* excelloit à peindre le Portrait avec une vérité & un naturel dont aucun Peintre jusqu'à lui n'avoit encore approché. Les Souverains, les plus grands Seigneurs de son temps vouloient être peints par lui; & Charles-Quint qu'il peignit trois fois, disoit qu'il avoit reçu trois fois l'immortalité des mains du Titien.

Dans le nombre des Peintres Vénitiens que nous venons de nommer, le *Giorgion* & le *Pordenone* ont été ceux qui, par leurs talens, ont le plus causé de jalousie au *Titien*, on peut dire même que le *Giorgion* sur-tout, s'il eût vécu plus long-temps, auroit été regardé comme un des plus grands Peintres qui aient existé, mais il n'a pu laisser qu'un très-petit nombre d'ouvrages qui sont fort estimés, & mourut à l'âge de trente-trois ans; le *Titien* au contraire vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans, après avoir joui pendant une aussi longue vie d'une grande réputation, d'une fortune considérable; & ce qui est préférable encore, d'une santé parfaite. Il mourut en 1776.

Ce qui a particulièrement caractérisé les Peintres de cette Ecole, & sur-tout le *Tintoret* & *Paul Veronese*, a été la plus séduisante couleur, jointe à l'ordonnance & à la richesse des compositions. Rien n'a égalé l'imagination vive & féconde du *Tintoret*. Il ne mettoit pas plus de temps à peindre un grand Tableau qu'un autre à l'esquisser: aussi les Italiens l'appellent-ils *un Fulmine di Pennello*. Le nombre de ses Tableaux à Venise est prodigieux, & on cite sur-tout ceux qu'ils a faits pour la *Scuola* (ou Confrairie) de *San Roccho*.

Paul Veronese n'eut pas moins de facilité que le *Tintoret*, sans avoir autant de force & de fierté dans ses compositions, elles plaisent davantage par leur agrément & leur richesse. Les scènes de ses Tableaux sont souvent ornées de fabriques & d'architecture qui y répandent beaucoup de noblesse. Il se plaisoit à peindre des banquets & des salles de festins ornées de Figures très-pittoresquement costumées. On regarde le Tableau des Noces de *Cana*, qu'il a peint dans le Réfectoire des Bénédictins de *San Giorgio maggiore*, comme une des plus belles choses qu'il ait faites. Le Roi de France possède un Tableau de *Paul Veronese* dans le même genre dont la République fit présent à Louis XIV. Ce Peintre mourut en 1788.

Depuis ce temps Venise a encore produit plusieurs Artistes qui ont mérité de la réputation & dont l'imagination, la facilité & le coloris brillant tiennent de son ancienne Ecole, tels que *Sébastien Rizzi*, le *Trevisan*, *Celesti*, *Piazzetta*, le Cavalier *Liberi*, & presque de nos jours le *Tiepolo*, dont les ouvrages respirent le génie, l'enthousiasme & la facilité (1).

(1) Quoique le plus grand nombre des ouvrages du *Tiepolo* soient souvent très-maniérés, on ne peut disconvenir que c'est un des Peintres de l'Italie dont les productions ont le plus de charmes & d'agréments, soit par un coloris frais & brillant, soit par le caractère neuf & piquant de ses com-

positions; une des meilleures choses qu'il ait faites à Venise, est la décoration d'un grand Salon au Palais *Delphino di San-Petaleone*, où il a peint de grandes fresques de la plus belle couleur & de l'effet le plus agréable.

Ce sont ces qualités rares & séduisantes qui ont le plus caractérisé les Peintres Napolitains dont il nous reste à parler. *Luca-Giordano* peut être sur-tout comparé aux grands-Mâtres de l'Ecole Vénitienne par sa prodigieuse facilité : aussi le surnomma-t-on dans son temps *Luca sa Presto*. Sa couleur pour être moins prononcée & moins vigoureuse que celle du Tintoret n'en étoit peut-être que plus harmonieuse & plus aérienne. Soit que ses ouvrages beaucoup moins anciens que ceux des grands Coloristes de l'Ecole de Venise, aient aussi moins perdu par l'effet du temps ; soit qu'il ait eu une manière de peindre particulière , il est certain que l'on retrouve dans presque tous ses Tableaux une *vaghezze* & une chaleur de coloris qui lui étoit propre.

Solimène n'eut pas ce mérite si séducteur du coloris, car en général tous ses Tableaux ont un ton noir & violâtre qui leur fait beaucoup de tort ; mais il est admiré à juste titre pour la richesse de son imagination & la grande ordonnance de ses compositions. Il paroît que le Peintre auquel on peut à cet égard le comparer le plus justement , est le *Pierre de Cortone* dont il étudia le plus les ouvrages & la grande manière de faire, quoiqu'il ne l'ait pas autant imité par le charme de la couleur (1).

Nous croyons donc pouvoir dire relativement à cet effet total , à cette harmonie que l'on peut regarder comme une des perfections de l'art les plus rares parmi les Peintres & si difficile à rencontrer , qu'on lui a donné avec raison le nom de *Magie* ; que de ces deux Peintres Napolitains , *Solimène* paroît s'en être autant éloigné que le *Giordano*, son Emule, l'avoir recherchée.

Le *Calabrese*, qui est un des plus célèbres Peintres Napolitains , peut être encore plus exactement comparé à *Michel-Ange de Caravage*, auquel il ressemble absolument par le coloris & la manière de peindre, ainsi que l'*Espagnolet* dont on voit beaucoup d'ouvrages à Naples. Il paroît qu'un même goût & un même génie avoit animé ces trois hommes dans des Ecoles & des pays différens.

Un des Emules & des rivaux du *Caravage* fut le Jofépin , *Joseph d'Arpino* , ainsi nommé parce qu'il naquit au Château d'*Arpin* dans la Terre de Labour ,

(1) « De tous les Peintres Napolitains, dit M. Cochin dans son Recueil de Notes sur les Peintres d'Italie, *Luca-Giordano* est le plus séduisant. Son génie est abondant, son faire est de la plus belle facilité, son coloris sans être bien vrai, ni bien précieux pour la fraîcheur & la variété des tons, est cependant d'un effet agréable. *Solimène*, plus fin de dessin & plus correct en tout que *Luca-Giordano*, lui cède cependant pour l'agrément

« du coup-d'œil de ses Tableaux, pour la facilité & les grâces du pinceau ; d'ailleurs le plus grand nombre des ouvrages de ce Peintre sont déparés par le mauvais ton de ses ombres qui sont souvent d'un noir bleu désagréable ; on peut lui reprocher encore de disperser souvent sa lumière par petites parties qui détruisent l'effet total de ses Tableaux ».

en 1560. Quoique né dans le Royaume de Naples, il y séjourna peu & alla à Rome dès sa plus grande jeunesse. On cite comme une particularité de la vie de cet Artiste, que ce fut la vue des ouvrages des grands Peintres qui travailloient à décorer le Vatican, qui le rendit Peintre lui-même. Employé à broyer & à préparer leurs couleurs, *Josépin* essaya en secret de tracer de lui-même quelques Figures sur les pilastres; ses essais indiquèrent tant de talent naturel, que le Pape Grégoire XIII le prit sous sa protection, & lui donna les moyens de se perfectionner dans son art. Les meilleurs ouvrages de ce Peintre sont au Capitole, mais en général ils sont maniérés, d'un dessin peu correct & d'un coloris foible. Le *Josépin* eut cependant de la célébrité dans son temps, & dans un voyage qu'il fit en France, en 1600, Henri IV le créa Chevalier de Saint-Michel; c'est la raison pour laquelle il est aussi connu sous le nom du *Cavalier d'Arpino*. Il mourut à Rome en 1640.

Mais parmi les grands Artistes, originaires du Royaume de Naples, un de ceux qui eurent sans contredit le plus de réputation & à plus juste titre, est *Salvator Rosa*. Si nous ne l'avons pas même compris d'abord au nombre des Peintres les plus célèbres que cette ville a produit, c'est que le genre dans lequel il a particulièrement excellé étoit le Paysage, quoique l'on connoisse de lui quelques Tableaux d'histoire qui sont estimés, mais en petit nombre.

Salvator Rosa naquit, en 1615, dans le village de *Renella* à deux milles de Naples: un génie particulier à ce Peintre lui servit de guide & caractérisa tous ses ouvrages. Il peignit dans différens genres, Marine, Batailles, Animaux; réussissant également à tout ce qu'il entreprenoit: mais ce que *Salvator Rosa* aimoit particulièrement à peindre, & le genre de Tableaux le plus connu de ce Maître, étoit un choix de Rochers pittoresques & de Sites sauvages qu'il ornoit de Figures de Soldats composés avec un goût infini. Sa couleur étoit fière & vigoureuse & son Paysage touché avec une grande facilité. On connoît plusieurs Estampes de ce Peintre qu'il s'amusoit à graver à l'eau-forte avec beaucoup de feu & d'esprit. Il mourut à Rome en 1673.

Quant aux autres Peintres de Naples qu'on peut regarder comme des Maîtres du second ordre, tels que le *Massimo*, *Simonelli*, *Paul Matteis*, ainsi que les autres Elèves de *Solimène* que nous avons déjà nommés, quoiqu'ils n'aient pas été dénués de talens & de facilité, la plupart de ces Artistes ne peuvent être regardés que comme des Peintres infiniment maniérés, & dont les ouvrages en général méritent peu d'être cités.

Les arts de la Sculpture & de l'Architecture n'ont pas été cultivés à Naples à beaucoup près autant que la Peinture; à peine cette ville offre-t-elle, ainsi

que nous en avons déjà rendu compte , un Edifice & un Monument à citer. Mais nous occupant des Hommes célèbres en ce genre auxquels Naples a donné le jour , nous ne pouvons passer sous silence un des plus grands Artistes que l'Italie ait produit , le *Bernin* : il naquit à Naples , en 1598. Architecte, Peintre & Sculpteur , il réunit comme *Michel-Ange* tous les arts à la fois ; mais , ainsi que lui , c'est à l'Architecture & à la Sculpture qu'il donna la préférence ; le nombre des ouvrages du *Bernin* dans ce genre est prodigieux , & on ne peut concevoir comment un seul homme les a pu produire.

Dès l'âge de dix ans , le *Bernin* fit en marbre une Tête qui fut admirée , & à dix-sept ans , parmi plusieurs ouvrages de lui , on citoit le Groupe d'Apollon & de Daphné que l'on voit à la *Villa Borghese* , & dans lequel on remarque sur-tout la hardiesse de l'exécution. Cet habile Sculpteur travailloit le marbre aussi facilement que l'argile. On pourroit même trouver qu'il a quelquefois abusé de cette extrême facilité. Le desir qu'il avoit de donner du mouvement & de la vie à ses Figures , l'a souvent porté à en *tourmenter les draperies* , & si elles acquéroient par-là de la légèreté , elles perdoient du côté de la correction & de cette simplicité qui est l'apanage des graces. A ce défaut près , le *Bernin* doit être regardé , pour le génie & l'expression , comme un des plus grands Sculpteurs qui aient existé.

Il ne mérite pas moins d'être cité comme un grand Architecte , & la ville de Rome est remplie de Monumens qu'il y a construit ou embelli ; mais les bornes de cette Notice ne nous permettent pas d'en donner ici les détails. Tout le monde connoît l'accueil extraordinaire que Louis XIV fit à cet Artiste célèbre lorsqu'il l'attira en France pour le consulter sur les Edifices qu'il faisoit construire alors. Le *Bernin* , de retour à Rome & comblé d'honneurs , y jouit encore quelques années d'une fortune à laquelle aucun Artiste n'étoit parvenu , (on prétend qu'elle se montoit à plus de deux millions) & mourut âgé de quatre-vingt-deux ans , en 1680.

Quoique nous ayons déjà dit , & avec raison , que depuis long-temps l'Architecture a été fort négligée à Naples & qu'elle y est d'un très-mauvais genre , nous ne devons pas oublier de citer quelques Architectes Napolitains qui ont mérité de la réputation. De ce nombre ont été les deux *Maffuccio* qui vivoient dans le treizième siècle , & qui dans ce temps-là ont construit & d'un assez bon stile , un grand nombre des Eglises & des Palais de Naples.

On doit encore citer parmi les Architectes originaires de Naples , *Pirro Ligorio* ; il étoit issu d'une famille noble de cette ville , & mérita par ses talens d'être choisi pour exécuter , de concert avec *Vignole* , le Dôme de Saint-Pierre à Rome ; mais cet Architecte ayant voulu , contre les ordres du Pape , faire quelque changement au plan de Michel-Ange , sa place lui fut ôtée. *Pirro Ligorio* étoit de plus Antiquaire très-habile , il mourut à Naples en 1580.



HÉLIODORE CHASSÉ DU TEMPLE,

PEINTURE DE SOLIMÈNE,

DANS L'ÉGLISE DE *GIESU-NUOVO*, A NAPLES.

CETTE grande & étonnante composition étant un des ouvrages les plus considérables de Solimène, & un de ceux qui ont le plus contribué à sa réputation, nous avons pensé en devoir donner ici une idée. L'esquisse ou croquis légèrement dessiné d'après laquelle cette Estampe est gravée, a été fait avec tout l'esprit possible par un de nos plus habiles Artistes ; mais on doit sentir la difficulté qu'il y a de rassembler dans un très-petit espace une composition aussi vaste, puisqu'elle remplit toute la largeur de la Nef d'une grande Eglise, sur la porte principale de laquelle elle se trouve peinte. On peut cependant assurer que rien d'essentiel n'y est omis, & l'on croit que cette Gravure peut donner au moins une idée & rappeler le souvenir d'un des principaux ouvrages de ce Maître.

L'ordonnance & l'ensemble de cette grande machine est assurément digne des plus grands-Maîtres, toutes les Figures sont liées & groupées avec un art infini ; cependant les masses d'ombres & de lumières étant répandues presque par-tout également en diminuent l'effet : on peut dire aussi que la couleur en est foible & grise, & le dessin dans beaucoup d'endroits peu correct.

François Solimène étoit né en 1657 à *Nocera*, petite ville du Royaume de Naples près de Salerne. Son père étoit Peintre lui-même, mais avec des talens médiocres & faisant peu de cas de son art ; en conséquence il destinoit son fils à l'étude des Loix ; le jeune Solimène au contraire entraîné par son génie & un talent qui ne tarda pas à se développer, se détermina, malgré les conseils de son père, à se livrer de plus en plus à un art pour lequel la nature lui avoit donné un goût décidé. Il ne choisit pas de Maître particulier, mais il consulta les ouvrages des plus grands Peintres qui vivoient de son temps, & particulièrement *Luca Giordano*, qui étoit son Emule & cependant son ami.

Ces deux hommes, nés avec un génie & une fécondité presque égale, enrichirent leur patrie d'une quantité surprenante de leurs ouvrages. Non-seulement Naples, mais beaucoup d'autres villes de l'Italie en furent ornées, telles que Gênes, Florence & d'autres.

Solimène

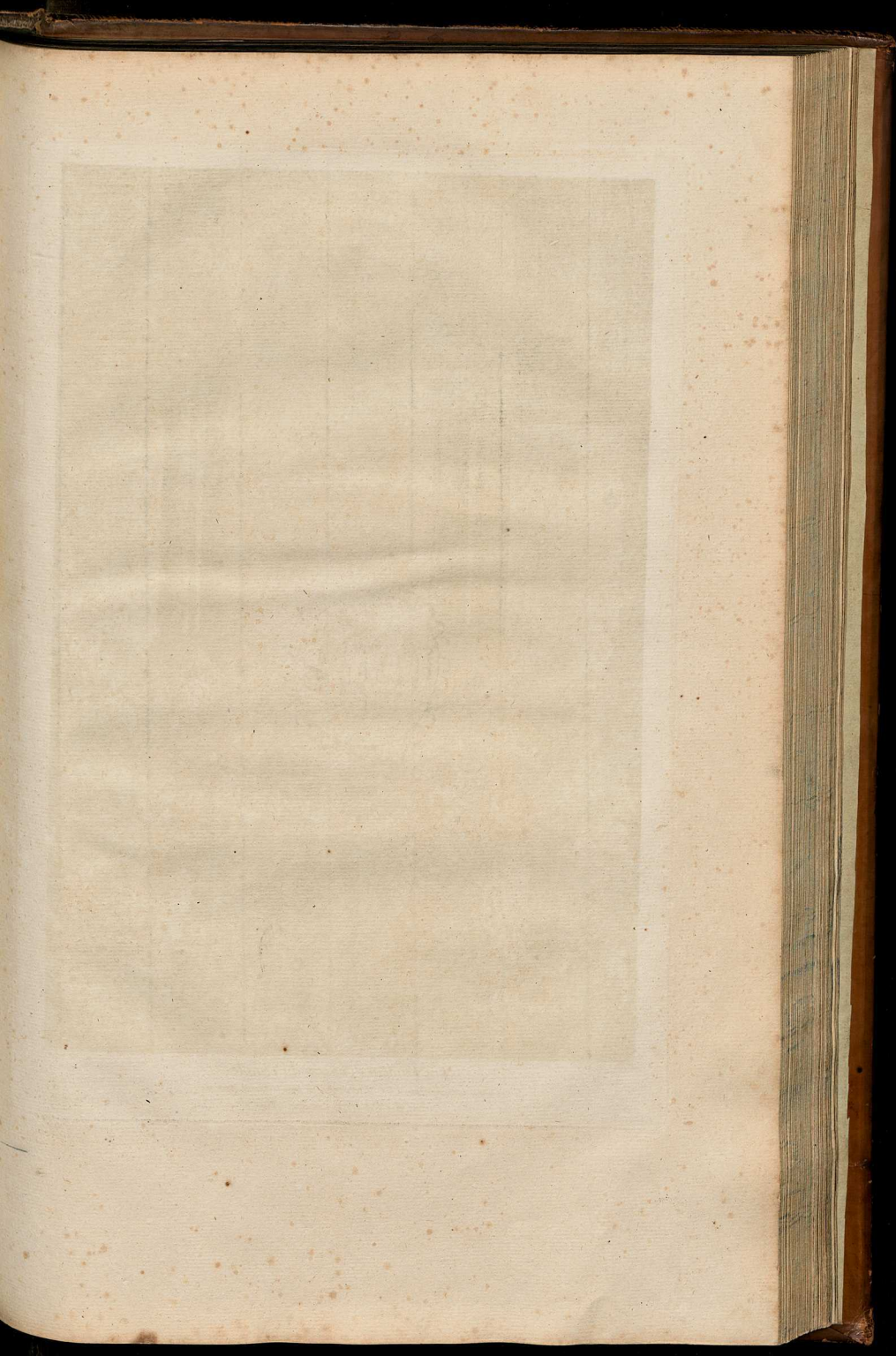


Hélodore chasse du Temple.

Cette grande et animée Composition peinte par Sébastien, se voit à la loggia de la Viglia du Gesù à Naples, au dessus de la Principale Porte d'entrée.

A. D. R.

N. 1.





Les Vendeurs Chassés du Temple.

*Composition peinte par Luca Giordano sur toute la Paroisse intérieure
de l'Eglise de S^t Philippos de Neri à Naples.*

Solimène fut comblé de bienfaits par tous les Princes de l'Europe qui connoissent & employèrent ses talens. Ayant acquis par ses travaux multipliés une fortune considérable, il put en jouir pendant une très-longue vie & en fit un usage honorable. Sa maison étoit ouverte à tous les hommes distingués par les dons de l'esprit & par les talens ; il aimoit passionnément la Musique, & tous les soirs les premiers Musiciens de Naples venoient le délasser de ses travaux. On voit presque toujours que les grands Peintres ont joint à l'amour de leur art le goût le plus vif pour la Poésie & la Musique : ces trois Soeurs sont faites pour vivre ensemble ; elles se secourent mutuellement, & ont des rapports que les ames sensibles ne peuvent méconnoître.

L'Empereur Charles VI nomma Solimène Chevalier, & honora ce Peintre d'une estime particulière. Il est mort dans une maison de campagne qu'il avoit près du Vésuve, en 1747, âgé de quatre-vingt-dix ans.



LES VENDEURS CHASSÉS DU TEMPLE,

COMPOSITION PEINTE PAR LUCA GIORDANO,

DANS L'ÉGLISE DE SAINT-PHILIPPE DE NÉRI,

NOUS ignorons si cette superbe Peinture de *Giordano* fut exécutée avant ou après celle du Solimène que nous venons de voir dans l'Eglise des Jésuites. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il semble que ces deux célèbres Artistes aient voulu lutter ensemble de facilité & de génie dans ces deux grandes & étonnantes entreprises. Celle-ci remplit également toute la façade intérieure de l'Eglise de Saint-Philippe de Néri (1).

Rien de plus riche & de plus ingénieux sans doute que cette composition, ainsi que le parti que *Giordano* avoit pris pour décorer l'entrée & la façade intérieure de cette Eglise, rien n'étoit en même-temps plus susceptible d'effet par les grandes masses d'ombres que lui procuroient ces corps d'architecture en avant, mis en opposition avec les tons frais & lumineux qui devoient entourer sa figure

(1) L'on doit avertir que l'original de cette composition est terminé au-dessous de l'entablement des premières colonnes, la corniche qui règne au-dessus ayant empêché le Peintre de s'élever davantage. Ainsi ce qui est par-delà dans l'estampe, y a été ajouté pour y donner une

forme plus heureuse; il en est de même de l'ajustement & de la décoration intérieure de la porte de l'Eglise, elle a été également imaginée par l'Artiste auquel nous devons ce dessin, parce qu'il a prévu que restant sans nul ornement, elle auroit produit dans la Gravure un effet désagréable.

principale. Cependant cette monotonie de tons rousâtres trop universellement employés par ce Peintre, nuisent à l'effet auquel on devoit s'attendre. Peut-être auroit-on encore raison de lui reprocher que les Figures répandues sur ces degrés sont trop entassées les unes sur les autres, & n'occupent point assez d'espace dans le Tableau ; mais la critique la plus fondée est le mauvais effet qu'y produit nécessairement l'ouverture de la porte principale de l'Eglise, & qui est telle que toute l'illusion de la Peinture est détruite quand cette porte n'est pas fermée : mais malgré ces défauts, le mouvement, l'agitation & les différens caractères d'expression dont toutes les Figures sont animées, rendent cette composition du plus grand intérêt.

Luca Giordano naquit à Naples en 1632, & avoit eu pour père, ainsi que *Solimène*, un Peintre assez médiocre. L'*Espagnol* fut son premier Maître ; mais la réputation de Paul Veronese l'ayant attiré à Venise, ce fut auprès de ce Peintre que le Giordano acquit ce goût & cette facilité qu'il avoit pour les grandes compositions, ce que l'on appelle, en termes de l'art, les grandes *machines*. Dans le nombre des entreprises considérables en ce genre faites par Luca Giordano dans différentes villes de l'Italie, on doit citer la Galerie du Palais *Riccardi*, à Florence, qui est une des plus belles & des plus agréables choses qu'il y ait de lui, par la fraîcheur & le brillant de la couleur, ainsi que la richesse & l'heureuse disposition de ses groupes.

Charles II, Roi d'Espagne, desirant embellir le château de l'*Escorial* qu'il venoit de terminer, & ayant entendu parler de la réputation de ce grand Peintre, l'appella à sa Cour où il le reçut avec les plus grands honneurs. Il l'engagea à se charger des Peintures de ce Palais ; & Luca Giordano s'y livra avec tant de zèle, que dans l'espace de dix ans il acheva non-seulement tous les travaux de l'*Escorial*, mais il peignit encore à Madrid plusieurs Plafonds dans des Chapelles & des Eglises différentes. Comblé d'honneur & de richesses, il revint à Naples, sa patrie, où il mourut en 1705, âgé de soixante-treize ans.





N^o 2.

Tableau de l'Espérance

dans la Vierge de l'Eglise des Chartreux à Naples.



Tableau du Schisme

dans le Palais de Capri de Monte à Naples.

1777.



TABLEAUX DE L'ESPAGNOLET

ET DU SCHEDONE, A NAPLES.

DANS le nombre prodigieux de Peintures dont les Eglises ou les Palais de la ville de Naples sont remplis, les Maîtres célèbres qui y tiennent sans contredit un des premiers rangs, sont l'*Espagnolet* & le *Schedone*. Les Gravures que nous donnons ici ont été exécutées d'après deux de leurs meilleurs Tableaux. L'un est dans la Sacristie des Chartreux de Naples, & l'autre dans la belle Collection du Palais de *Capo di Monte*.

Un pinceau mâle & vigoureux, un effet surprenant, sont, au premier coup-d'œil, ce qui caractérise les ouvrages du premier de ces deux Maîtres. *Joseph de Ribera*, plus connu sous le nom de l'*Espagnolet*, étoit effectivement d'origine Espagnole, son père *D. Antonio Ribera* étant de Valence, mais il naquit à *Gallipoli*, ville de la Province de *Lecce* dans le Royaume de Naples; il se forma de bonne-heure à l'Ecole de *Michel-Ange* de *Caravage*.

C'est de ce Maître dont l'*Espagnolet* acquit cette manière de peindre ferme, vigoureuse, mais sévère & souvent terrible, qui caractérise la plupart des ouvrages de ces deux Peintres. C'est sans doute avec regret que l'on voit presque toujours ces deux grands Artistes n'avoir employé leurs talens qu'à peindre des sujets tristes & sinistres. L'*Espagnolet* se fixa ensuite à Naples où il passa la plus grande partie de sa vie. Il y acquit beaucoup de réputation par ses ouvrages qui y sont en très-grand nombre, & mourut en 1648.

L'autre Tableau, qui est de *Schedone*, est sans doute un des plus beaux de ce Peintre. Il appartient au Roi de Naples, & est conservé dans la précieuse Collection du Palais de *Capo di Monte*. Le *Schedone* naquit à Modène en 1560. Ses premiers Maîtres furent les *Caraches*. Mais le Peintre dont il rechercha le plus le style & la manière, fut le *Corrège*: aussi doit-il à ce grand-Maître les graces que l'on remarque dans ses Tableaux. Malheureusement ils sont très-rare, ainsi que ses dessins. L'on assure que le *Schedone* avoit une telle passion pour le jeu, qu'elle lui fit perdre presque tout son temps, & qu'ayant perdu à Parme une grosse somme d'argent qu'il n'étoit pas en état de payer, il en mourut de chagrin en 1616, âgé de cinquante-six ans.



 PEINTURES DE L'ESPAGNOLET

DANS L'ÉGLISE DES CHARTREUX.

UN des principaux ouvrages de l'*Espagnolet*, & un de ceux qui lui ont fait le plus de réputation, est sans contredit cette suite de douze Apôtres, ou Prophètes, peints dans les Archivoltes de la Nef de l'Eglise des Chartreux à Naples. Il n'est pas un Voyageur, pas un homme de goût qui ne se les rappelle avec le plus grand plaisir, & comme une des choses qui l'aura le plus frappé en Italie.

Malgré la difficulté extrême qu'il y avoit de renfermer des Figures entières dans des formes aussi resserrées & aussi ingrates, l'Artiste semble avoir su tirer de cette nécessité même, & de la contrainte où il étoit, une variété de caractères & d'attitudes absolument différentes dans chacun de ses sujets. L'on peut dire que toutes les parties de l'art y sont portées à un point de perfection qui se rencontre rarement. L'expression sur-tout, & le coloris en sont admirables.

Nous aurions désiré donner dans cette Collection plusieurs de ces Peintures célèbres. Mais la forme peu heureuse qu'elles se trouvent avoir, ainsi isolées & séparées du reste de l'architecture, nous a empêché d'en faire graver davantage. C'est même pour sauver le mauvais effet qu'auroit produit sur la Planche cet espace nu & vuide formé par le cercle de l'Archivolte, que nous avons pensé devoir l'occuper par ces groupes de Figures de Femmes & d'Enfans : elles sont partie d'autres compositions de *Salimène* que l'on voit dans une des Sacristies des Eglises de Naples, qui en est la plus ornée.

 TABLEAUX DE LUCA GIORDANO.

DANS le projet que nous avons de donner une idée des talens & de la manière de chacun des premiers Maîtres de cette Ecole, à la tête de laquelle est Luca Giordano, nous ne pouvions choisir parmi les Tableaux de ce Maître aucun ouvrage qui renferme un plus grand nombre de ces perfections de l'art dans lesquelles cet Artiste fécond & facile a le plus réussi, c'est-à-dire l'harmonie, ce ton argentin & suave, enfin ce charme de coloris qui est porté, dans l'un de ces morceaux au suprême degré. C'est celui qui représente une Madone du

Rosaire



*Prophète en habits pontifs, l'Esprit-Saint dans les Architectures de la Nef de l'Eglise des Chrétiens à Naples.
Les Groupes de femmes et d'enfants, sont de l'Antiquité et font partie des ornemens peints de ce
Maire qui sont dans la Vierge de S. Paul.*

Y. 2.



Y. 2.



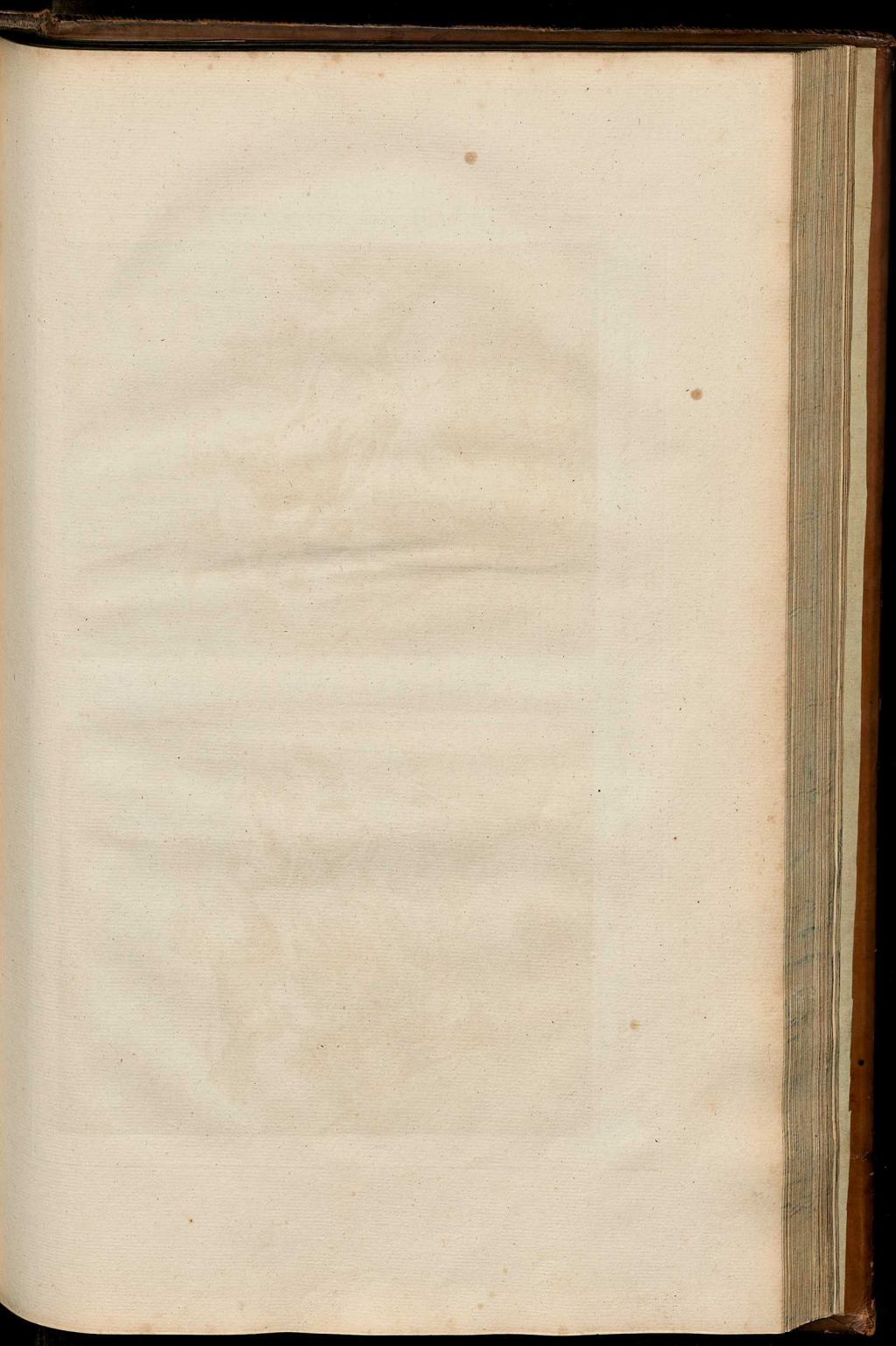
Tableau de Luca Giordano
qui est dans l'Eglise des SS. Apôtres à Naples.

A. P. N. R.



Tableau de Luca Giordano
qui est dans l'Eglise des SS. Apôtres à Naples.

A. P. N. R.





Gravé par P. Goussier d'après de B.

N° 66.

L'Ascension de Jésus-Christ, avec la Vierge Marie, les anges et les saints.

A.P.D.K.



Gravé par P. Goussier d'après de B.

de B.

DU ROYAUME DE NAPLES. 113

Rosaire que l'on voit portée sous un dais, & entourée de différens groupes d'AnGES de l'effet le plus heureux. Ce charmant Tableau est à Naples dans une petite Eglise des Dominicains, appelée le Saint-Esprit, sur la Place du Palais du Roi.

Le second de ces Tableaux que l'on voit dans l'Eglise des Saints Apôtres, & qui représente une Nativité de la Vierge, renferme les mêmes beautés; caractères de Têtes agréables, dispositions aimables dans les Figures & dans les groupes : le tout couronné par une Gloire d'une couleur aérienne & céleste.

Nous ne pouvons disconvenir que le mérite principal de ces deux compositions étant sur-tout le coloris, il est certain que la Gravure ne peut en donner qu'une bien foible idée. Mais nous espérons que les vrais Amateurs des arts nous sauront toujours gré d'avoir cherché à leur représenter ici les souvenirs les plus parfaits qu'il nous a été possible de leur donner, des morceaux qu'ils auront sûrement admirés avec nous, & qui les auront frappé davantage.



PEINTURES DU LANFRANC

AUX SAINTS APÔTRES.

LE *Lanfranc* est un des Peintres de l'Italie dont les ouvrages ont un plus grand caractère : nous offrons sous ce numéro deux compositions de cet Artiste : elles sont exécutées à Naples dans les Pendants de la Coupole des Saints Apôtres. Ces deux morceaux font partie d'un nombre considérable de Peintures dont toute cette Eglise est remplie, & qui toutes, à l'exception de la Coupole, sont de la main du *Lanfranc*; elles sont toutes composées avec un feu & une hardiesse qui caractérisent particulièrement ce Maître, la manière en est fière & grandiose, la couleur de l'effet le plus séduisant, mais le dessin en est quelquefois incorrect.

Ce Peintre naquit à Parme en 1581 : les ouvrages du *Corrège*, dont cette ville est remplie, lui inspirèrent sans doute, ce goût pour le grand, auquel son génie facile & hardi le portoit naturellement, & dans lequel il se perfectionna ensuite à l'Ecole des *Carraches*. Il aimoit particulièrement à peindre à fresque; & ses principaux ouvrages dans ce genre, sont à Rome dans les Eglises de Saint-André *della Valle*, de Saint-Pierre & dans plusieurs autres.

Peu de Peintres ont eu plus de réputation de leur vivant; aussi fut-il

Part. I. 2 F

prodigieusement occupé par les Papes Paul V, & Urbain VIII, sous le Pontificat desquels ce Peintre a vécu ; indépendamment des ouvrages considérables qu'il eut à faire à Rome, il fut appelé à Naples pour y peindre les Coupes de plusieurs Eglises, qui y sont presque toutes de la plus grande richesse, telles que le *Giesu-Nuovo*, *Saint-Janvier*, les *Saints Apôtres*, &c. On a cru devoir donner une idée des compositions de ce genre, par ces deux morceaux qui sont exécutés en gravure, avec un précieux, & un soin bien faits pour plaire. Le *Lanfranc* est mort à Rome en 1647.

TABLEAUX DU POUSSIN,

PRIS DANS LE PALAIS DE *LA TORRÉ*, A NAPLES.

CE numéro présente deux Tableaux du Poussin, faisant partie de la nombreuse & riche Collection que renferme le Palais de *la Torrè* à Naples.

Le Père Eternel, porté sur des nuages & traversant le vague des airs, forme la partie supérieure, & la plus pittoresque en même-temps, d'une composition plus étendue de ce Maître, représentant une Annonciation. Le dessin en a été fait par un Artiste de notre Académie, dont les talens, la facilité & l'esprit se montrent dans tout ce qui sort de ses mains.

L'idée de cette Gloire, qu'il a dessinée d'après le Tableau original, étoit faite pour lui plaire. Le Père Eternel est représenté sous les traits d'un vénérable & auguste Vieillard, portant sur la terre ses regards animés par un intérêt paternel. Une multitude d'Anges, sous la forme agréable de l'Enfance, forment son cortège ; ils le suivent en foule : le mystère qui les attire, & le sentiment qu'exprime l'Auteur & le Père du Monde, excitent leur empressement & leur joie. Rien de plus animé que cet agréable concours ; dans un seul groupe, toutes les graces de l'âge le plus tendre contrastent avec le grand & le majestueux caractère d'une vieillesse divine.

Nous nous arrêtons plus à la composition pittoresque & poétique de ce Tableau, qu'aux autres parties ; parce qu'en général, c'est le mérite principal des ouvrages du Poussin, & celui sur lequel sa réputation est le plus solidement établie.

Le même numéro offre une autre composition, dont les graces enfantines plus en action, en multiplient aussi les beautés. La Vierge dans ce voyage en Egypte si souvent célébré par les Peintres, se repose sous un arbre qui sans

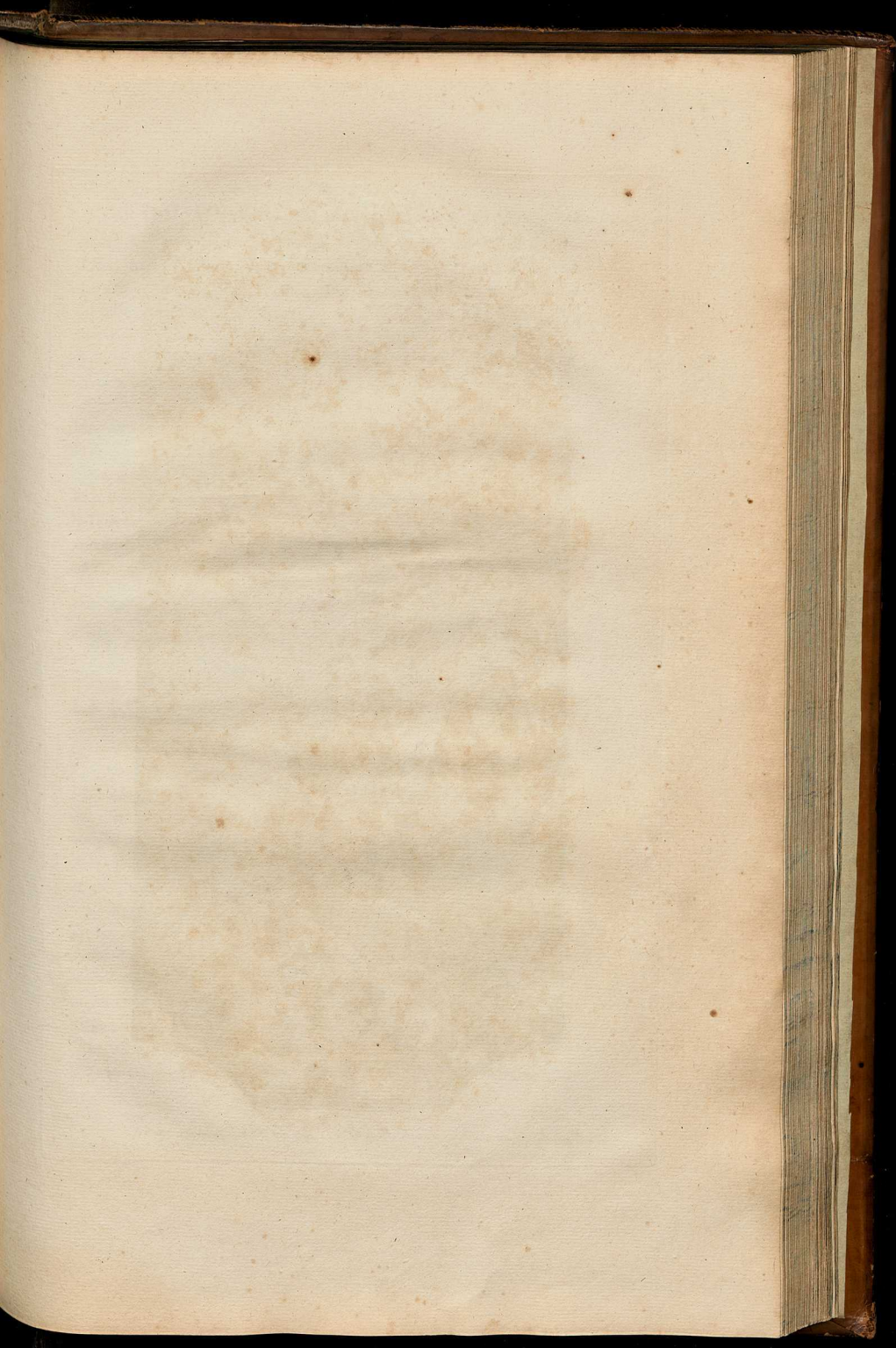


Tableaux du Poussin au Palais des Ducs de Corse à Naples
Disposés par Fragonard Peintre du Roi.



Gravé à l'engraver par André St. Aubin, graveur du Roi.

Corrosion au burin par A. Mercier.





*Gravé par
de l'École de Rome*

N° 56.

*Gravé par
de l'École de Rome*

A.F.D.R.

Représentation par Solimons dans la Sacrifice de l'Eglise des Dominiquins à Naples.

DU ROYAUME DE NAPLES. 115

doute, à son arrivée, s'est couvert de fleurs & de fruits. L'Enfant Divin a désiré, & dans l'instant encore, des multitudes d'Ange d'un âge assorti au sien ont volé pour le satisfaire. Ils en font des corbeilles, & viennent à l'envi lui offrir leurs dons, que l'Enfant reçoit avec cette grace divine qui lui est propre.

La variété & le mouvement dans les caractères & dans l'action des Anges, forment le charme de cette composition. Rien en général ne prête plus aux impressions agréables attachées à l'art de la Peinture, que les graces de l'Enfance exprimées par un Artiste, qui joint à une grande vérité d'imitation, l'esprit & la finesse du sentiment.

Ces qualités distinguent principalement le *Poussin*, Auteur des deux Tableaux dont nous venons de parler. Aussi a-t-il captivé le suffrage d'une Nation que sa supériorité, acquise par une multitude de Peintres célèbres & d'ouvrages immortels, rend quelquefois injuste ou trop sévère, lorsqu'elle prononce sur les ouvrages de notre Ecole.

PLAFOND PEINT PAR SOLIMÈNE

DANS

LA SACRISTIE DE L'ÉGLISE DES DOMINICAINS,

A NAPLES.

Ce Plafond est une composition du plus grand genre : l'ordonnance en est admirable ; l'enchaînement heureux d'un nombre infini de Figures, joint à celui des effets & des lumières, offre ce que l'invention poétique & pittoresque pouvoit imaginer de plus brillant, relativement au sujet : l'opposition des vices & des prestiges foudroyés par un Ange, y fait valoir le repos & le caractère céleste qui règne dans la Gloire dont cette composition est couronnée.

L'allégorie y ajoute des beautés qui, loin de refroidir l'action, l'embellissent par les variétés qu'elle produit : plus le regard s'élève en suivant cette belle chaîne dont j'ai parlé, plus il semble en effet passer du séjour du malheur & des crimes, à celui du bonheur & des vertus ; & c'est par une gradation ingénieuse qu'on y parvient ; car l'intention du Saint qui plaint les criminels, est une expression qui appartient encore aux sentimens humains & terrestres.

La Vierge offre une sérénité qui convient à une nature plus parfaite ; enfin le Trône aérien où siègent les Personnes Divines, offre cette tranquillité sublime,

dont la perfection ne réside qu'au séjour de l'Etre impassible. Les charmes du coloris ne peuvent être rendus par la Gravure ; mais la marche savante du clair obscur les fait supposer aisément à ceux qui ont quelques idées de l'art de la Peinture, & qui connoissent le pinceau brillant de l'Artiste à qui l'Eglise des Dominicains doit cet admirable ouvrage.

TABLEAUX DU SCHEDONE

ET DU POUSSIN.

DANS la Collection très-considérable de Tableaux qui sont conservés au Palais de *Capo di Monte* à Naples, l'on doit remarquer celui que l'on voit gravé sur cette Planche d'après le *Schedone*, Maître célèbre, & l'un des plus grands Peintres de l'Italie ; quoiqu'il fut Elève des *Carraches*, il a suivi entièrement la manière du *Corrège* & ses ouvrages sont recherchés, & estimés presque à l'égal de ceux de ce Maître. Ses Tableaux sont infiniment rares, & en fort petit nombre ; celui-ci, quoique le sujet en soit triste & peu agréable, est frappant par la beauté de sa couleur, la perfection du dessin, & l'expression des Têtes qui sont remplies d'ame & d'intérêt.

Le Tableau qui est à côté, représentant une Fuite en Egypte, est du *Poussin*, & fait partie d'une des Collections les plus curieuses de Naples, celle des Ducs *della Torrè*, où l'on trouve plusieurs ouvrages de ce Peintre François. L'attrait que l'Italie présente à tous les Artistes, eut un pouvoir si grand sur le *Poussin* qu'il y passa la plus grande partie de sa vie. Aussi l'on y trouve une grande quantité de ses ouvrages. On en voit sur-tout un grand nombre à Rome, où il a séjourné le plus long-temps.



PLAFONDS

Naples.



*Calvaire de S. Calisto, Palais de Copie de Monte à Naples.
A. P. D. R.*



*Calvaire du Louvre, Palais de Copie de Naples.
N° 38*



Doni per l'Esposizione di 1823.
N° 66.

Quindi, perché per le Cattedre di Maria Virgi, come sono le non du Calabrese

Doni per il 1823.
ANNA.

Figlio

PLAFONDS DU CALABRÈSE.

LE *Calabrèse* est un des plus grands Peintres Italiens, & un des premiers Maîtres de l'Ecole Napolitaine : son véritable nom est *Matthia Preti* : il naquit à *Taverna*, dans la Calabre, en 1643, & mourut à Malte en 1699.

L'on voit à Naples, & sur-tout dans les Eglises, un grand nombre des ouvrages & des compositions de ce Maître. Ces deux Plafonds sont dans l'Eglise de *San-Pietro in Macello* : la composition dans l'un & l'autre est pittoresque, originale, ingénieuse & riche. Celle qui se trouve placée sur la Planche à gauche, semble plus conforme à sa destination, c'est-à-dire, à être vue de bas en haut, parce que la perspective de Plafond y est mieux observée, & que la Figure du Bourreau qui paroît droite du point de vue, est un de ces Miracles de l'art qui mérite le plus d'attention.

Dans l'autre composition, plus ingénieuse & plus attachante, la Sainte que des Anges portent au Ciel après sa mort, que d'autres ont déjà couronnée, ou couvrent encore de fleurs, intéresse par la nature du sujet, par la disposition aimable que lui a donnée le Peintre, & par le choix des Figures qui l'environnent : toutes expriment un intérêt doux, mêlé de tristesse & de joie : les uns portent des torches funèbres, les autres annoncent le bonheur dont la Sainte va jouir.

Le mélange de sentimens touchans & agréables, satisfaisans & mélancoliques, produit dans les ouvrages des beaux-Arts, des sensations qui occupent & attachent l'ame : ces impressions ressemblent au son des instrumens, dont les cordes ont des vibrations qui se prolongent, & résonnent long-temps après qu'elles ont été touchées.

Le génie de ce Peintre avoit de l'originalité, de la variété, de la fécondité. Sa couleur est généralement vigoureuse : les grâces lui étoient moins familières ; mais le Plafond dont on vient de parler, prouve qu'elles ne lui refusoient pas toujours leur inspiration.

PEINTURES DU DOMINIQUEIN ET D'ANNIBAL CARRACHE.

CETTE Composition du Dominiquein, l'un des plus grands Peintres de l'Italie, fait partie des Peintures dont la Chapelle principale de Saint Janvier est ornée ; cette Chapelle, particulièrement consacrée au culte du Saint le plus révéré à

Naples, est embellie & surchargée d'ornemens de tous les genres, tous les arts y ont été employés avec profusion & se nuisent même peut-être par-là. Sa forme est ronde & l'architecture en est noble & d'un très-beau genre. La grande corniche qui l'entoure est soutenue de quarante-deux colonnes de *Brocatelle* de Sicile d'une grande beauté.

On a pratiqué dans de grands renfoncemens trois Autels principaux, dont un vis-à-vis la porte d'entrée & deux aux côtés, accompagnés de quatre autres de moindres grandeurs. Dans des niches élevées à la demi-hauteur de l'ordre, sont de grandes Statues de bronze des Saints Patrons de la ville de Naples qui occupent tout le tour de la Chapelle, cet ornement, quoique noble & riche, est trop multiplié & donne à cette partie l'air d'une Galerie de Statues.

Celle de Saint Janvier est placée immédiatement au-dessus de l'Autel principal; au-dessous & derrière l'Autel, dans un petit Tabernacle de bronze dont les portes sont d'argent, est renfermé l'Ampoule du Sang de Saint Janvier qui se liquéfie, comme on fait, deux fois par an, au mois de Mai & au mois de Septembre. Nous avons déjà parlé de cette Cérémonie en faisant la description de l'Eglise du Saint.

Quant au morceau de Peinture que l'on trouve gravé ici, c'est un des angles du plafond de cette Chapelle, le plafond même a été peint par le Lanfranc & est un des plus beaux ouvrages de ce Maître; mais la difficulté de rendre en petit des compositions aussi considérables nous a empêché de le faire graver. Les quatre angles ont été peints par le Dominiquin, & nous avons pensé devoir au moins en donner un, afin de réunir dans cette Collection quelques morceaux de chacun des plus grands Peintres qui ont travaillé à Naples.

Le Dominiquin étoit déjà âgé lorsqu'il entreprit de peindre les quatre angles de ce plafond, il étoit d'ailleurs si tourmenté & si inquiet de la jalousie des autres Peintres, ses contemporains & ses rivaux, & particulièrement du Lanfranc, que craignant, à ce que l'on dit, d'être empoisonné, il abandonna son ouvrage & le laissa imparfait. Cependant cette composition, quoiqu'inférieure à ce que ce grand Peintre a fait dans d'autres temps, soit à Rome ou ailleurs, n'est pas sans mérite.

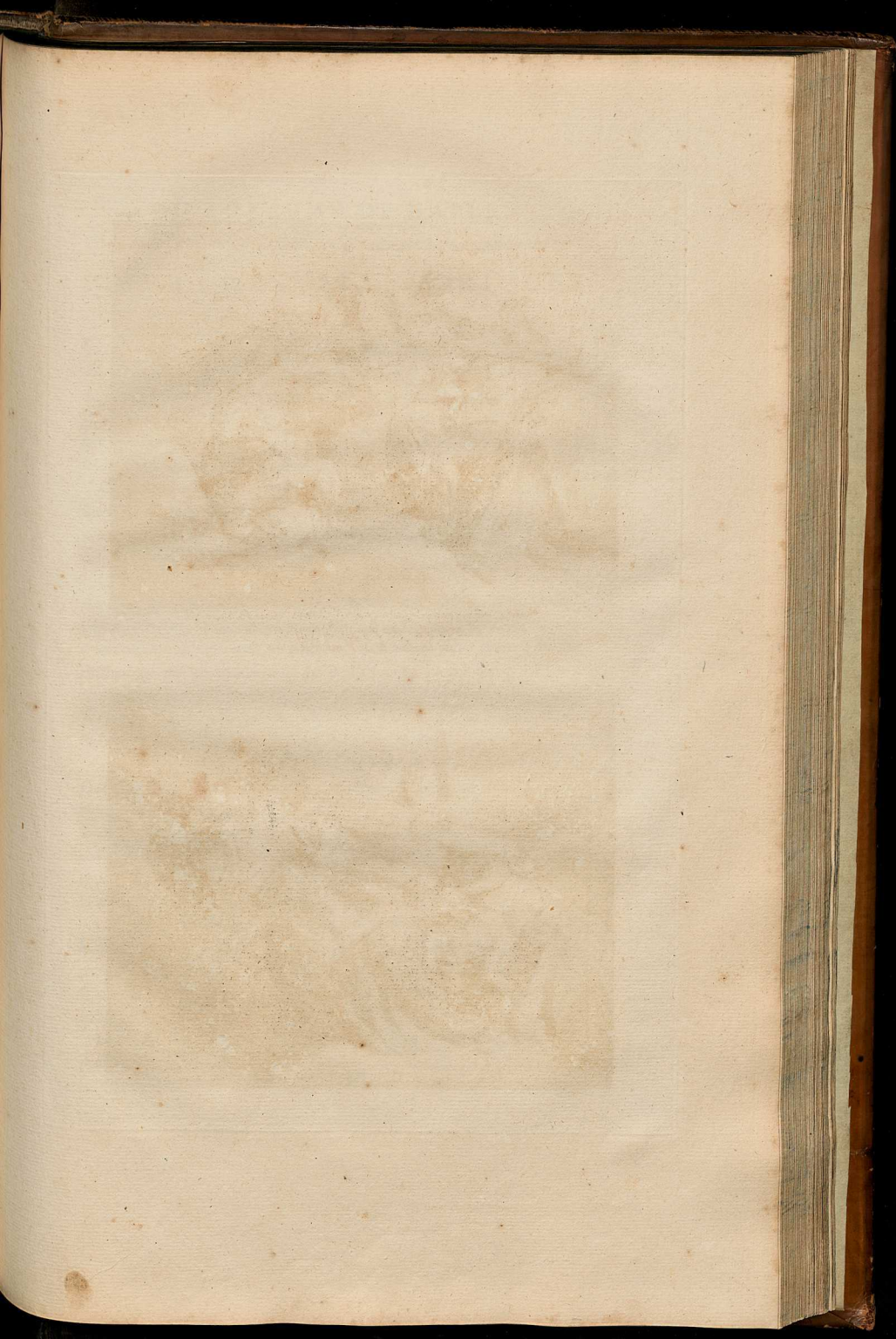
Annibal Carrache se retrouve davantage dans le morceau de lui que l'on voit gravé sur la même Planche. Ce fragment de Peinture, qui paroît destiné à quelque plafond, est composé du stile le plus fier & le plus noble, il respire ce grandiose qui caractérise tous les ouvrages de ce Maître; il est conservé au Palais de *Capo di Monte*, & fait partie d'une suite de grandes esquisses peintes par les Carraches, & qui ont été sûrement copiées par eux d'après le Corrège.





*Figures allégoriques peintes par Solimene dans la Sacristie
de l'Eglise de S. Paul à Naples.*







Benard del.

Benard sculp.

*Figures allegoriques peintes par Solimenes dans la Sacristie
de l'Eglise de S.^t Paul à Naples.*



Benard del.

Benard sculp.

N.^o 93.

A. P. D. R.



PEINTURES ALLÉGORIQUES DE SOLIMÈNE.

CES Peintures allégoriques de *Solimène* sont à Naples dans la Sacristie de *Saint-Paul-Majeur*, Eglise appartenante aux Théatins. Cette Eglise est ornée de plusieurs beaux ouvrages de Peinture & de Sculpture : *Solimène* sur-tout a le plus contribué à la décorer. Telle étoit la facilité de ce grand Peintre, ainsi que de *Luca Giordano*, son Emule & son contemporain, que non-seulement les Eglises, mais même les Sacristies, sont remplies à Naples de leurs ouvrages.

Ceux de *Solimène* offrent la grace jointe à la plus grande manière. Cette Sacristie de Saint-Paul, ainsi que celle de l'Eglise des Dominicains, dont nous avons donné un superbe Plafond du même Maître, sont en ce genre, une des curiosités de cette ville.

L'Eglise de Saint-Paul à Naples a encore l'intérêt d'avoir été construite des ruines & sur les débris d'un Temple antique, que l'on dit avoir été dédié à Castor & Pollux. La face principale est ornée d'un Fronton soutenu de colonnes d'un ordre corinthien : mais ce Portique ayant été en partie renversé & fort endommagé par un tremblement de terre en 1688, a été depuis assez mal rétabli. L'on voit aussi dans le Cloître des Religieux, quelques restes d'un ancien Théâtre, qui étoit, à ce que l'on prétend, un des premiers sur lesquels Néron fit l'essai de ses talens pour la Musique & pour la Poésie.

Les deux autres Compositions allégoriques de *Solimène*, gravées sur la Planche suivante, N°. 98, sont partie des Peintures dont cet Artiste ingénieux a orné la même Sacristie de l'Eglise de Saint-Paul. Il paroît que *Solimène* y a voulu réunir & grouper ensemble, sous différens emblèmes, les vertus & les attributs de la Religion : mais ne pourroit-on pas dire que ces différentes Figures n'ont pas un caractère assez décidé pour être facilement reconnues ; & en cela, le Peintre auroit manqué son objet principal, qui est d'être intelligible.

C'est dans ce genre de l'allégorie, une des qualités les plus essentielles & les plus rares en même-temps. Aussi a-t-on raison de penser que c'est une des parties de l'art les plus difficiles à traiter. Elle exige dans l'Artiste, du génie & une suite d'idées claires, avec le talent rare de faire passer dans l'esprit des autres ce qu'il pense lui-même.

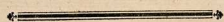
La simplicité, les images les plus sensibles, sont les conditions essentielles pour réussir : mais c'est dans ces inventions que l'intérêt de la composition

pittoresque nuit souvent à la composition poétique. L'allégorie enfin est une langue en peinture ; & toute langue, dont la propriété des termes & la construction claire ne sont pas assez méditées, ne peut transmettre qu'imparfaitement la pensée.

Il ne faut donc regarder dans ces Peintures, que le mérite du dessin, de la composition pittoresque & de la couleur, & laisser l'expression de côté. L'art de peindre est composé de différentes parties essentielles ; ses productions peuvent être louées, avoir du mérite sans les rassembler toutes ; & le chef-d'œuvre qui n'existe point, & n'a peut-être jamais existé, feroit la réunion de toutes ces parties à un degré éminent & égal.



CHAPITRE QUATRIÈME.



DES
POÈTES ET MUSICIENS CÉLÈBRES,
DE NAPLES;
AVEC
UNE NOTICE ABRÉGÉE
SUR
LEURS VIES ET LEURS OUVRAGES.

DES POÈTES NAPOLITAINS

LES PLUS CÉLÈBRES.

QUOIQUE le but principal de cet Ouvrage soit sans doute plus particulièrement consacré à parler des Arts, & de ce qu'ils ont produit de remarquable dans le pays que nous avons à décrire, nous ne pouvons croire que nos Lecteurs nous sachent mauvais gré de les entretenir ici un moment de quelques Poètes célèbres, également originaires du Royaume de Naples. Les mêmes goûts, la même sensibilité qui nous attache & nous fait aimer les productions des arts, nous fait aussi chérir celles des excellens Poètes; également Peintres les uns & les autres, c'est à ce titre qu'ils ont droit à nos hommages & à notre admiration.

Dans ce siècle des Lettres & des Arts, où l'Italie a produit elle seule plus de grands-hommes que le reste de l'Europe entière, Naples a donné le jour à plusieurs Poètes. Notre projet n'étant pas de les faire connoître tous ici, nous ne nous arrêterons qu'à ceux qui ont le plus de réputation; & nous croyons qu'il sera agréable de trouver ici une Notice de leurs principaux ouvrages, ainsi qu'une idée de leur vie.

Le plus célèbre de ces Poètes a été le fameux *Tasso*. Il n'étoit pas précisément originaire de Naples, mais il naquit à *Sorrento*, dans les environs & à très-peu de distance de cette ville. Le *Marini*, ainsi que *Sannasar*, dont nous avons déjà fait mention en parlant de son Tombeau, étoient de Naples même; nous nous occuperons particulièrement de ces trois Auteurs qui ont été presque contemporains, & nous en ferons trois articles différens.

Ce n'est pas que le Royaume de Naples ne puisse se glorifier d'avoir plus anciennement donné le jour à un des plus grands Poètes de l'antiquité: *Ovide*, l'élégant & tendre *Ovide*, un des plus beaux esprits du siècle d'Auguste, étoit né à Sulmo, ainsi qu'il nous le dit lui-même dans une de ses Elégies.

Sulmo mihi Patria est, gelidis uberrimus undis,

Millia qui novies distat ab urbe decem.

OVID. ELEG. X. Trist. Lib. IV.

Sulmo étoit anciennement une ville assez considérable de la Contrée des *Peligniens*, elle se nomme aujourd'hui *Sulmona*, petite ville de l'Abruzze citérieure, une des Provinces du Royaume de Naples. Mais quoique peu d'hommes soient aussi dignes de notre attention & méritent autant de nous intéresser, la vie & les malheurs d'Ovide, ainsi que ses Ouvrages, sont si connus,

qu'il est bien difficile de rien dire à son sujet qui ne soit sçu & connu de tout le monde.

Nous nous arrêtons encore un moment à parler d'un autre ancien Poète, qui étoit aussi né dans le même pays de Naples & qui vivoit presque du même temps ou à-peu-près, sous l'Empereur Domitien, (*Publius Papinius Statius*), un des Poètes de l'antiquité qui a le plus approché des excellens Auteurs du siècle d'Auguste. Le père de Stace étoit d'*Epire*, il vint à Rome enseigner la Poésie & l'Eloquence, & eut Domitien pour Disciple; on sait qu'il avoit composé un Poème sur la ruine d'*Herculanum*; mais on n'a jamais pu le retrouver. Son fils naquit à Naples même, il eut de grands succès à Rome, & sur-tout auprès de cet Empereur auquel il dédia ses Poésies.

Nous avons de Stace différens Ouvrages, entr'autres, un Poème Epique en douze Chants, intitulé la *Thébàide*, dont le sujet est la Guerre de Thèbes, ou l'inimitié des deux frères *Eteocle* & *Polinice*. Il avoit commencé un autre Poème, l'*Achilleïde*, dont il n'a fait que deux Chants, mais qui sont beaucoup moins estimés. On fait plus de cas d'un Recueil de Poésies de cet Auteur écrites sur différens sujets, il leur avoit donné par cette raison le nom de *Sylves*; on y trouve plusieurs morceaux très-agréables, mais les bornes dans lesquelles nous sommes obligés de nous renfermer, ne nous permettront que d'en citer un seul passage; son sujet & le rapport qu'il a avec le pays que nous avons à décrire nous ayant fait croire qu'il méritoit de trouver place ici.

Le meilleur des Ouvrages de ce Poète & celui qui lui a fait le plus de réputation, est sans contredit son Poème de la *Thébàide*; le douzième Chant sur-tout renferme des beautés réelles; nous nous proposons d'en traduire aussi quelques vers que nous mettrons sous les yeux de nos Lecteurs, à la fin de cette Notice sur les Poètes de Naples. Stace avoit épousé en seconde nées *Polla Argenteria*, qui étoit veuve du Poète *Lucain*: il mourut à Naples vers l'an 100 de J. C.





PRÉCIS DE LA VIE DU TASSE.

LE TASSE est un de ces noms consacrés, un de ces Ecrivains célèbres sur lesquels on ne sauroit se flatter de rien apprendre au Public, & qu'on ne loue guères que par des redites. Tel est cependant l'intérêt attaché à ces noms illustres, qu'on ne peut les citer sans leur rendre quelque nouvel hommage; & pourrions-nous, dans un Monument consacré aux beaux Arts & aux grands Artistes de l'Italie, offrir à nos Lecteurs le Portrait du Tasse, sans les occuper un moment de ses ouvrages & de sa personne.

Mais que dire après le morceau de M. de Voltaire sur la Jérusalem délivrée? Qui parlera mieux du Tasse que son Imitateur & son rival? Nous demandons à nos Lecteurs une permission qu'il est de leur intérêt de nous accorder. Laissons parler l'Auteur de la *Henriade* sur l'Auteur de la *Jérusalem*, & quant à la personne du Tasse, permettons-nous des détails où n'a point dû entrer M. de Voltaire, qui dans son *Essai* sur le Poème Epique, s'est avec raison plus occupé de l'Ouvrage que de l'Auteur.

« La Jérusalem (dit M. de Voltaire) paroît à quelques égards être d'après
 « l'Iliade. Mais si c'est imiter que de choisir dans l'Histoire un sujet qui a des
 « ressemblances avec la Fable de la guerre de Troyes: si *Arnaud* est une copie
 « d'Achille, & *Godefroy*, d'Agamemnon, j'ose dire que le Tasse a été bien
 « au-delà de son modèle. Il a autant de feu qu'Homère dans ses batailles, avec
 « plus de variété. Ses héros ont tous des caractères différens comme ceux de
 « l'Iliade, mais ses caractères sont mieux annoncés, plus fortement décrits, &
 « mieux soutenus. Car il n'y en a presque pas un seul qui ne se démente dans
 « le Poète Grec, & pas un qui ne soit invariable dans le Poète Italien.

« Le Tasse a peint ce qu'Homère crayonnoit, il a perfectionné l'art de nuancer
 » les couleurs, & de distinguer les différentes espèces de vertus, de vices, &
 » de passions, qui ailleurs semblent être les mêmes; ainsi Godefroy est prudent
 » & modéré, l'inquiet *Aladin* a une politique cruelle, la généreuse valeur
 » de *Tancrède* est opposée à la fureur d'*Argant*. L'amour dans *Armide* est un
 » mélange de coquetterie & d'emportement; dans *Herminie*, c'est une tendresse
 » douce & aimable. Il n'y a pas jusqu'à l'Hermitte Pierre qui ne fasse un person-
 » nage dans le Tableau, & un beau contraste avec l'Enchanteur *Isimeno*, & ces
 » deux Figures sont assurément au-dessus de Calcas & de Talcibius. Renaud est
 » une imitation d'Achille, mais ses fautes sont plus excusables, son caractère
 » est plus aimable, son loisir est mieux employé, Achille éblouit, & Renaud
 » intéresse; enfin c'est un coup de l'art d'avoir rendu *Aladin* odieux.

« Sans cet artifice plus d'un Lecteur se seroit intéressé pour les Mahométans
 » contre les Chrétiens. On seroit tenté de regarder ces derniers comme des
 » brigans ligués pour venir du fond de l'Europe désoler un pays sur lequel ils
 » n'avoient aucun droit, & massacrer de sang-froid un vénérable Monarque
 » âgé de quatre-vingt ans, & un Peuple innocent qui n'avoit rien à démêler
 » avec eux.

« Le Tasse fait voir comme il le doit, les Croisades dans un jour tout opposé,
 » c'est une armée de Héros qui, sous la conduite d'un Chef vertueux, vient
 » délivrer du joug des Infidèles une terre consacrée par la naissance & la mort
 » d'un Dieu. Le sujet de la Jérusalem, à le considérer dans ce sens, est le plus
 » grand qu'on ait jamais choisi. Le Tasse l'a dignement traité; il y a mis autant
 » de dignité que de grandeur. Son Ouvrage est bien conduit: tout y est
 » lié avec art, il amène adroitement les aventures, & distribue sagement les
 » lumières & les ombres. Il fait passer le Lecteur, des alarmes de la guerre aux
 » délices de l'amour, & de la peinture des voluptés, il le ramène par degrés,
 » & il s'élève au-dessus de lui-même de livre en livre. Son style est presque
 » par-tout clair, élégant, & lorsque son sujet demande de l'élévation, on est
 » étonné comment la mollesse de la Langue Italienne prend un nouveau carac-
 » tère sous ses mains, & se change en majesté & en force ».

M. de Voltaire passe ensuite aux défauts de la Jérusalem. Il reproche au Tasse environ deux cents vers où l'Auteur se livre à des *concezzi* & à des jeux de mots puérls. L'étrange & inutile Talisman que fait le Sorcier *Isimeno* avec une Image de la Vierge, l'inutile & agréable Episode d'*Olinde* & *Sophronie*, les dix Princes Chrétiens métamorphosés en poissons, le Perroquet chantant des chansons de sa propre composition, les Enchantemens, l'abus du merveilleux, la Forêt

enchantée, & ce grand exploit réservé à Renaud de couper quelques arbres dans cette forêt, les diables qui en prennent possession, malgré les ordres de Dieu, qu'ils éludent par quelques distinctions sophistiques, & quelques autres défauts non moins repréhensibles.

« Mais si le diable joue dans la Jérusalem le rôle d'un misérable Charlatan, (c'est M. de Voltaire qui parle) d'un autre côté tout ce qui regarde la Religion y est exposé avec majesté & dans l'esprit de la Religion. Les Processions, les Litanies & quelques autres détails de pratiques religieuses sont représentés sous une forme respectable. Telle est la force de la poésie, qui fait ennoblir tout, & étendre la sphère des moindres choses ».

Tel est ce Poème, la gloire de l'Italie moderne. Qui peut penser sans peine & sans indignation que l'Auteur de cet immortel Ouvrage a été un des hommes les plus malheureux de son siècle ?

« Le Tasse (continue M. de Voltaire) naquit à Sorrento en 1544, le 11 Mars, de *Bernardo Tasso* & de *Portia de Rossi*. La maison dont il sortoit étoit une des plus illustres d'Italie & avoit été long-temps une des plus puissantes. Mais cette grandeur passée ne servit peut-être qu'à le rendre plus malheureux. Son père, né dans le déclin de sa maison, s'étoit attaché au Prince de Salerne, qui fut dépouillé de sa Principauté par Charles-Quint. Torquato Tasso fut d'abord élevé à Naples; son génie poétique, la seule richesse qu'il eut reçue de son père, (car Bernardo lui-même étoit Poète) se manifesta dès son enfance, il fit des vers à l'âge de sept ans.

« Bernardo, banni de Naples avec les Partisans du Prince de Salerne, & qui connoissoit par une dure expérience le danger de la poésie & d'être attaché aux Grands, voulut éloigner son fils de ces deux sortes d'esclavage. Il l'envoya étudier le Droit à Padoue. Le jeune Tasse y réussit, parce qu'il avoit un génie qui s'étendoit à tout. Il reçut même ses degrés en Philosophie & en Théologie. Mais le jeune homme, entraîné par l'impulsion irrésistible du génie, au milieu de ces études qui n'étoient point de son goût, composa à l'âge de dix-sept ans son Poème de Renaud, qui fut comme le précurseur de la Jérusalem. La réputation que ce premier Ouvrage lui attira, le détermina à suivre son penchant pour la poésie. Il fut reçu dans l'Académie des *Etherei* de Padoue sous le nom de *Pentito* (du Repentant), pour marquer combien il regrettoit le temps qu'il croyoit avoir perdu à l'étude du Droit ou à d'autres études auxquelles son inclination ne l'avoit pas appelé.

« Il commença la Jérusalem à l'âge de vingt-deux ans; enfin, pour accomplir la destinée que son père avoit voulu lui faire éviter, il alla se mettre sous la

» protection du Duc de Ferrare, & il crut qu'être logé & nourri chez un Prince
 » pour lequel il faisoit des vers, étoit un établissement assuré. A l'âge de vingt-sept
 » ans, le Tasse vint en France, à la suite du Cardinal d'Est : il fut reçu du Roi
 » Charles IX (disent les Historiens Italiens) avec les distinctions dues à son
 » mérite, & revint à Ferrare comblé d'honneurs & de biens. Ces honneurs &
 » ces biens-là se réduisirent sans doute à quelques louanges. C'est la fortune
 » des Poètes, ajoute l'Auteur de la *Henriade*, qui a été cependant une preuve
 » du contraire ». Mais est-il invraisemblable que le Tasse, arrivé en France à la
 suite d'un Cardinal homme d'Etat, le Tasse, célèbre en Europe par le succès
 d'un Poème dont le Héros & les principaux Personnages sont François, ait
 trouvé des récompenses aussi utiles que flatteuses dans une Cour où la poésie
 n'étoit pas sans honneur, & où Catherine de Médicis avoit rendu la Langue
 Italienne presque aussi familière que la Française ?

Ce Poète retourné à Ferrare, y publia son Poème de la Jérusalem délivrée ;
 il eut le succès le plus éclatant, & fut traduit dans toutes les Langues de
 l'Europe & même dans quelques Langues Orientales ; mais sa gloire fut l'époque
 de ses malheurs : le reste de sa vie ne fut plus qu'une chaîne de calamités.
 L'amour en fut, dit-on, l'origine : on croit qu'il conçut une passion violente
 pour la sœur du Duc Alphonse d'Est. Cette Princesse s'appelloit *Léonore*, & on
 fait que c'étoit le nom de la Maîtresse du Tasse. Il est vrai qu'il y avoit à la
 Cour de Ferrare deux autres femmes de ce nom ; l'une étoit une Demoiselle
 d'Honneur de la Princesse, & la seconde étoit la Comtesse de *San-Vitale*, fille
 du Comte de *Sala*, femme du Marquis de *Scandiano*.

Mais ce qui fait supposer que l'objet de la passion du Tasse étoit la Princesse
 d'Est, c'est qu'elle montra dans plusieurs occasions une grande sensibilité sur ses
 disgraces, & que le Tasse dans des vers où il promit de ne point aimer, &
 de consacrer ses jours à célébrer la gloire d'Alphonse, finit par dire qu'il est
 aussi téméraire qu'Icare & Phaëton : mais l'amour me soutient (dit-il), l'amour
 qui a élevé jusqu'au ciel le beau Pasteur d'Ida & fait descendre Diane sur
 la terre. Ces vers étoient déjà une indiscrétion ; le Tasse en fit une plus grande,
 il confia son secret à un ami qui eut l'indignité de le trahir.

Le Poète, désespéré, éclata en reproches contre le traître, & se porta contre
 lui jusqu'à une de ces insultes flétrissantes pour lesquelles il faut se battre. C'est
 un préjugé populaire que les Elèves d'Apollon s'en acquittent assez mal, mais
 on renonceroit peut-être aux plaisanteries rebattues sur ce sujet, si l'on se
 rappelloit que le *Tasse*, le *Camouens*, Don *Alonso d'Ercilla*, Auteur du
 Poème sur la conquête du Chili, tous trois contemporains, &, ce qu'il y a de
 plus

DU ROYAUME DE NAPLES. 129

plus singulier, tous trois Poètes Epiques, se signalèrent également par une valeur brillante. Le Tasse en allant au rendez-vous croyoit n'avoir affaire qu'à un seul homme; mais à peine le combat fut-il engagé qu'il se trouva entouré par trois frères de son ennemi. Le péril augmente son audace, il fait tête aux quatre assaillans ou plutôt aux quatre assassins : déjà il en a blessé deux, & peut-être il alloit se défaire des deux autres, lorsque des passans, accourus au bruit, firent cesser cet odieux combat. Dès-lors sa bravoure fut renommée & donna lieu à une espèce de proverbe.

Colla penna e colla spada
Nessuno val quanto Torquato.

Personne n'est l'égal du Tasse la plume ou l'épée à la main.

Ses Adversaires prirent la fuite, mais le Tasse ayant dédaigné de fuir, le Duc déjà secrètement indisposé contre lui, le fit arrêter. Il composa dans sa prison un Sonnet contre la trahison de son ami.

Più non poteva stral di fortuna, o dente,
Velenosa d'invidia ormai noiar mi,
Che sprezzar cominciava i morfi, o l'armi
Assicurata alfin l'alma innocente.
Quando tu del mio core, e della mente
Custode, a cui solea spesso ritrarmi
Quasi à un mio scampo in me trovo, che t'armi;
Lasso! e cio vede il cielo, e lo consente.
Santa fede, amor santo, or si schernite
Son le tue leggi? omai lo scudo io gitto;
Vinca o vantisi pur d'egregia imprefe.
Perfido, io t'amo ancor, ben que trafitto,
E piango il feritor, non le ferite,
Che l'error tuo più che'l mio mal pesa.

*Perfide tu m'as blessé, mais je t'aime encore, je me plains d'avoir perdu un ami,
plus que je ne me plains de mes blessures; c'est ta faute & non mon mal qui me fait souffrir.*

L'emprisonnement du Tasse qui auroit dû défarmer ses ennemis, ne fit que les irriter encore, & les envieux de sa gloire Littéraire joignirent leurs clameurs à celles des courtisans. Une foule de Critiques s'élevèrent contre la Jérusalem.

Part. I.

2 K

Dans le grand succès qu'avoit eu le Poëme à l'époque de sa nouveauté, ses beautés & ses défauts furent l'objet de toutes les conversations dans les principales villes de l'Italie, & par-tout on ne cessoit de comparer le Tasse à l'Arioste.

Un des amis du Tasse nommé *Camille Pelegrino*, frappé des différentes réflexions qu'il avoit recueillies & auxquelles il avoit joint ses idées, composa sur ce sujet des Dialogues qui réussirent & dans lesquels il donnoit la préférence à son ami. Par malheur, le Tasse avoit autrefois fait un Ouvrage où il parloit des Florentins avec assez peu d'estime : c'étoit l'époque la plus brillante de l'Académie *della Crusca*, qui prit le parti de l'*Arioste*, un de ses Membres, contre le Tasse, & fit alors une critique détaillée de la Jérusalem.

Le Tasse y fut très-sensible, & cette foiblesse fut un triomphe pour ses lâches envieux qui multiplièrent leurs censures & leurs outrages. Sa santé s'altéra, ses accès de mélancolie devinrent plus fréquens, plus équivoques, & ses ennemis s'en prévalurent pour l'accuser de folie : c'étoit un nouveau chagrin pour le Tasse qui, voulant repousser cet outrage, disoit qu'il n'étoit pas honteux d'être placé entre *Brutus* & *Solon*. On fait que ces deux grands-hommes passèrent quelque temps pour insensés ; mais ils avoient contrefait la folie, & c'étoit pour échapper à des Tyrans. Cette comparaison n'étoit pas propre à désarmer le Duc qui paroissoit conserver un reste de bonté pour le Tasse, & vouloit qu'il regardât sa prison comme un hospice paternel. Le Poëte étoit alors las de cet hospice & parvint à s'échapper : il se rendit à Sorrento en habit de Berger, & sous ce déguisement il fut à peine reconnu de *Cornelia*, sa sœur. Le Duc le fit inviter à revenir, & le Tasse lui écrivit pour lui faire agréer ses refus : il eut la force d'en user de même à l'égard de la Princesse Léonore, qui joignit ses sollicitations à celles de son frère : mais sur de nouvelles instances de la Princesse, il se rendit à ses ordres ; on lui prodigua les honneurs & les caresses, & il parut rétabli dans sa première faveur.

Bientôt de nouvelles intrigues de Cour, des chagrins violens, peut-être sa malheureuse passion, replongèrent le Tasse dans l'état dont il venoit de sortir : on le priva encore une fois de sa liberté, & il paroît que cette seconde détention fut plus dure que la première. La malignité de ses ennemis ne lui épargna aucune sorte d'amertume, on s'afflige au récit qu'il fait lui-même de ses peines :

» Non neghero che il mio Signore dei segreti del mio cuore non essendo
 » conoscitore, per alcune mie legezze, non si moveffe giustissimamente a
 » castigarmi. Ma quel castigo fu poi da altri dato in tal modo che mi pare che
 » trapassi i termini e prenda forma e natura di vendetta.

« Il rimetto alla considerazione di quei a quali appartiene il giudicar di me
 « se stato non sono abbastanza punito ; i confini, i bandi, l'esclusione dalle
 « camere del principe, sono forse pene bastevoli. E se queste lor dispiacciono
 « perche sono pene ordinarie, e pur della novita son vaghi. L'esser costretto ad
 « intender a cenno a guisa di muto, o di bestia ; l'esser privo della cognizione
 « delle cose del mondo, de secreti trattenimenti, e della fede vicendevoles dell'
 « amicizia, dovrebbero parer pene convenevoli ; senza che a tante sciagure
 « s'aggiungesse l'infermità, la mendicizia, e sopra tutto la privazion dello scrivere.

« Il dar per castigo ad un artefice, che non si eserciti nel arte sua è certo
 « esempio inaudito, anzi pare che sia altrettanto dannoso al mondo, quanto a
 « colui che lo patisce. E tanto sono lontane le leggi dall' impor questa pena,
 « che piu tosto consigliano, che gli artefici eccellenti, quantunque colpevoli di
 « gravissimi misfatti, debbano in vita esser conservati, acciocchè d'uomo, o
 « d'opera eccellente non si faccia perdita ». (1)

Cependant il paroît que cette défense d'écrire dont le Tasse se plaignoit si
 amèrement ne subsista pas long-temps : cet homme, accusé d'être fou, écrivit
 dans sa prison des Dialogues très-sensés sur les moyens d'accorder la Philosophie
 & la Poésie, & de tempérer la gravité de l'une par les agrémens de l'autre. Idée
 qu'on a développée de nos jours avec succès. Le Tasse fut moins heureux dans
 les Ouvrages en vers qu'il composa à cette triste époque de sa vie. Il corrigea
 ou crut corriger sa Jérusalem, en déferant aux Critiques de ses ennemis.
 L'Ouvrage fut tel, que le Poète n'aurait jamais eu d'ennemis, s'il eût débuté
 par ce second Ouvrage : c'est indiquer assez combien il étoit médiocre.

(1) « Je ne nierai pas que Monseigneur ignorant
 « les secrets de mon cœur, & sur quelques
 « indiscrétions & légèretés que j'ai pu commettre,
 « n'ait eu le droit de me punir & très-justement,
 « mais cette punition, envenimée ensuite par mes
 « ennemis, a excédé les bornes du châtiement &
 « a tout le caractère & la forme de la vengeance.
 « Que ceux à qui il appartient d'en juger disent si
 « j'ai été assez puni, & si d'être exilé, banni,
 « exclus du Palais du Prince n'étoit pas une puni-
 « tion suffisante ?

« Sont-ce cela des peines trop ordinaires ? veut-on
 « que des supplices nouveaux donnent seuls le
 « droit de se plaindre ? Eh bien, il a fallu que je
 « devinsse esclave & soumis comme un muet,
 « comme un animal domestique ; il m'a fallu
 « renoncer aux doux entretiens, aux secrètes cor-
 « respondances, à la confiance réciproque de
 « l'amitié ; enfin j'ai été privé de tout plaisir &

« presque de toute sensation, à tant de maux il
 « faut que j'ajoute la maladie, la mendicite, &
 « sur-tout la privation d'écrire.

« Pourquoi m'ordonner de ne plus écrire ? il
 « est inoui que l'on ait ordonné à un Artiste de
 « ne se point exercer dans son art. Que revient-il
 « de cette punition ? procure-t-elle quelque utilité
 « à la chose publique ? au contraire elle est nuisible
 « aux autres Citoyens autant qu'à celui à qui elle
 « est imposée ; les Loix sont loin d'adopter des
 « punitions de ce genre ; elles veulent au contraire
 « que les Artistes excellens, quoique-coupables,
 « ne soient pas privés de la vie, elles laissent tem-
 « pérer leur rigueur, afin que les progrès des arts
 « ne soient point arrêtés, afin qu'un homme
 « capable de produire quelque chose d'excellent
 « ne soit pas enlevé à l'utilité publique ». *Discours*
du Tasse au Cardinal de Gorgagne, Tome IV, Edit. de

Florence, p. 401.

Il paroît qu'il y avoit alors à la Cour de Ferrare un de ces hommes puissans & à demi-lettrés qui, prétendant à la fois à la faveur & à la Philosophie, ont sur l'esprit de leurs Maîtres une influence dont ils abusent contre les Gens de Lettres, à mesure que ceux-ci cherchent à s'y soustraire. On sent combien cet homme devenoit important pour le Tasse dans sa position particulière, & par malheur c'étoit à lui qu'on avoit soumis les productions du Poète. C'est une des circonstances de son infortune qui lui parut la plus cruelle & la plus amère, & même on le voit par l'ironie avec laquelle il parle de ce *Sophiste*, de ce *Philosophe*, *voulois-je dire, je m'y trompe toujours* : ce sont ses mots ; quel *Sofista*, *filosofo* dir *vollî*, *sempre* qui *erro*.

Le Tasse avoit l'ame trop fière pour se soumettre à cet *Aristarque* de Cour, & s'échappa pour la seconde fois de Ferrare. Il se réfugia chez un jeune Duc de Mantoue, par qui il fut reçu avec honneur, mais qui lui conseilla de retourner à la Cour d'Alphonse, *pour ne pas perdre* (lui dit-il) *le prix de voire longue servitude*. Le Tasse suivit ce mauvais conseil, & sans doute ce fut l'amour qui le lui fit trouver bon ; c'est alors qu'on dut croire que notre Poète étoit vraiment insensé (1).

De nouveaux chagrins, nés sans doute de la même cause, replongèrent le Tasse dans cette ancienne mélancolie dont les accès augmentèrent de plus en plus. Enfin après quelques années le Duc se laissa toucher, & lui accorda sa liberté comme à un criminel, à l'occasion d'une fête de Cour, d'un mariage.

Le reste de la vie du Tasse n'est qu'une longue suite de voyages plus ou moins malheureux, pendant lesquels, malgré ses fréquentes incommodités, il trouvoit encore le temps de cultiver son talent poétique. Mais son génie étoit baissé & sa Jérusalem conquise en fut la preuve ; Ouvrage doublement malheureux,

(1) On ne sauroit douter de l'empire que cette malheureuse passion eut sur le cœur du Tasse ; la meilleure preuve qu'on en puisse donner est l'immense quantité de Poésies amoureuses & de Sonnets dont un Volume de ses Œuvres est rempli en entier ; il y en a sans doute dans le nombre quelques-uns écrits avec élégance, avec grace, mais on peut dire que leur plus grand mérite consiste dans la douceur des expressions, une sorte de mollesse voluptueuse, qui fait un des charmes propres à la Langue Italienne & qu'on peut dire impossible à rendre dans une autre Langue ; on en peut juger par celui-ci.

Bella è la donna mia, se del bel cervice
L'oro al vento ondeggjar avvien, ch'io miri.
Bella, se volger gli occhi in vaghi giri,
O le rose fiorir tra neve, e brine;
È bella, dove poggia, o s'inchina;
Dov'orgoglio l'insapra a miei desiri,
Belli sono i fuoi sdegni, e quei martiri
Che mi fan degno d'onorato fine.

Ma quella, ch'apre un dolce labbro, e ferra,
Porta de'bei rubin sì dolcemente,
E bella sovra ogni altra altera ed alma;
Porta gentil della prigion dell'alma,
Onde i mesti d'amor escon sovente
E portan dolce pace, e dolce guerra.

pouiqu'il

puisqu'il fut pour le Tasse la cause d'une détention nouvelle. Un Prince de *Conca*, chez lequel il le composoit, charmé de la lecture des deux premiers chants de ce Poème, se fit un point d'honneur de le voir achever chez lui, en s'assurant la possession de ce qu'il en avoit entendu ; & le Tasse s'aperçut qu'il ne pouvoit plus disposer de sa personne ni de son Poème : il lui fallut faire avec un de ses amis une espèce de conspiration pour délivrer l'Auteur & l'Ouvrage. Le Tasse se retira chez le Marquis de *Villa*, où la campagne, la salubrité de l'air, la liberté, la paix de l'ame, une vie douce semblèrent lui rendre entièrement la santé. Il en profita pour composer son Dialogue de l'Amitié & son Poème de la Création du Monde, où brillent encore quelques étincelles de son génie.

Un avenir plus doux sembloit s'ouvrir devant ses yeux, mais ce ne fut que lorsque son esprit, fatigué d'une aussi longue suite de malheurs, étoit devenu insensible à tout ce qui pouvoit le flatter. Le Cardinal *Hypolite Aldobrandin* fut élevé au Pontificat sous le nom de Clément VIII. Le jeune Prince *Cinthio Aldobrandin*, son neveu, personnage d'un rare mérite & admirateur du Tasse avec lequel il avoit vécu, lui écrivit & le pria de se rendre à Rome, & d'accepter un appartement dans son Palais ; *non pour y servir, non pour être Courtisan, mais pour y cultiver la Poésie*. Le Tasse ne crut pas pouvoir refuser les offres d'un jeune Prince pour lequel il avoit la plus haute estime, & il partit pour se rendre à Rome.

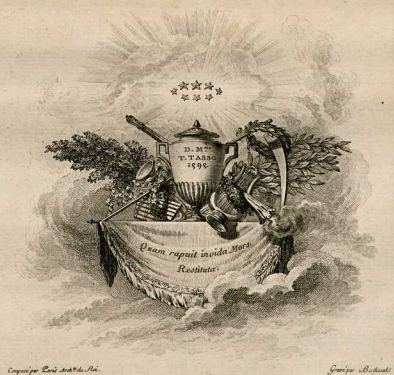
La route étoit infestée par des brigands qui formoient en quelque sorte un corps d'armée & qui avoient pillé des bourgs & même des villes ; mais dès qu'ils eurent appris que l'Auteur de la Jérusalem étoit retenu par la crainte, dans un château où il s'étoit réfugié, le Chef de ces brigands lui fit offrir une escorte, s'engageant à le conduire où il voudroit avec honneur & sûreté, lui & ceux qui le voudroient accompagner. Ce procédé dut paroître extraordinaire au Tasse si long-temps & si cruellement maltraité par des Souverains qui prétendoient être ses Protecteurs, & par des Protecteurs qui prétendoient être ses amis. Il osa se confier à la parole du brigand, mais il partit seul, ne voulant pas que sa confiance pût exposer personne. Il arriva heureusement à Rome, y reçut l'accueil le plus distingué du Pape, des deux Cardinaux ses neveux, & des Prélats les plus illustres.

Son entrée fut un jour de Fête ; on ne s'occupoit que du Tasse, de ses malheurs & de sa gloire ; on lui décerna l'honneur d'un triomphe au Capitole, & des ordres furent donnés pour la cérémonie ; mais sa destinée lui refusa cette foible consolation de ses disgrâces. Le Tasse, affoibli par ses travaux, par ses

maladies, par ses longs chagrins, paroïssoit peu touché de ces honneurs tardifs ; il avoit des pressentimens de sa mort prochaine. On remarqua le mot qui lui échappa après avoir entendu la lecture d'un Sonnet que lui présenta *Hercule Tasso*, son parent. Le Tasse lui répondit par un vers de Sénèque.

Magnifica verba mors prope adnota excutit.

Le faste des paroles s'évanouit devant la mort qui s'avance. Une incommodité survenue au Cardinal *Cinthio* fit différer le triomphe de notre Poète : il dépérifsoit tous les jours, une fièvre lente consumoit par degrés les restes de sa vie. Le Tasse se sentant affoiblir de jour en jour, se fit porter au Monastère de Saint-Onuphre ; il y reçut la visite de *Rinaldini*, son ami, Médecin du Pape. *Rinaldini* ne lui cacha point son danger : le Tasse le remercia en l'embrassant, & ayant reçu la dernière visite du Cardinal *Cinthio* qui fondeoit en larmes, il mourut dans les bras de son Confesseur & de quelques Religieux du Monastère de Saint-Onuphre. Il fut enseveli dans le Couvent même, mais sans pompe & sans aucune distinction. Le Cardinal *Cinthio* se proposoit de lui ériger un magnifique Monument, mais de délais en délais, il mourut sans avoir rendu cet hommage à la mémoire de son ami, & à peine peut-on trouver le Tombeau du Tasse dans la ville où le Capitole fut paré pour son triomphe.



Comp. par Louis de la Roche.

Gravé par G. B. de la Roche.

DE L'AMINTE DU TASSE.

UN des Ouvrages les plus estimés de ce Poète célèbre, après la Jérusalem, est la Fable pastorale de l'Aminie; on croit qu'il la composa vers l'année 1573. Il avoit alors vingt-neuf ans. Cet agréable Ouvrage a été, & est encore universellement regardé comme un chef-d'œuvre dans le genre de Poésie pastorale, genre si goûté des Anciens, & qui a eu, depuis le Tasse, tant d'Imitateurs en Italie; quoique ce joli Poème soit très-connu, nous n'avons pu nous refuser à en extraire quelques vers que nous remettrons ici sous les yeux de nos Lecteurs; nous nous y sommes déterminés avec d'autant plus de plaisir, que nous croyons leur en faire sûrement en y joignant une Traduction ou Imitation écrite dans notre Langue avec toutes les graces & le naturel du Poète Italien.

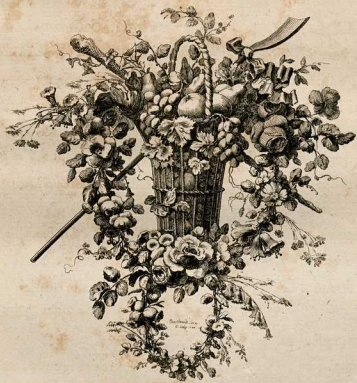
L'Aminie est, comme on sait, divisé en cinq Actes, & chaque Acte est suivi d'un Chœur, ou d'un récit séparé du reste de l'action; c'est celui du premier Acte que nous allons insérer ici.

O BELLA età dell'oro,
Non già perchè di latte
Sen corse il fiume, e stillò mele il bosco;
Non perchè i frutti loro
Dier dall'aratro intatte
Le terre; e gli angui errar senz'ira, o tofco;
Non perchè nuvol fosco
Non spiegò allor suo velo,
Ma in primavera eterna,
Ch'ora s'accende, e verna,
Rise di luce, e di sereno il Cielo;
Nè portò peregrino
O guerra, o merce, agli altrui lidi il pino.
Ma sol perchè quel vano
Nome senza soggetto,
Quell' Idolo d'errori, Idol d'inganno,
Quel, che dal Volgo infano
ONOR poscia fù detto,
(Che di nostra natura il feo tiranno)
Non mischiava il suo affanno

Fra le liete dolcezze
Dell'amoroso gregge;
Nè fù sua dura legge
Nota a quell' alme in libertate avvezze:
Ma legge aurea, e felice,
Che Natura scolpi: *S'ei piace, ei lice.*
Allor tra fiori, e linfe
Traean dolci carole
Gli Amoretti senz' archi, e senza faci;
Sedean Pastori, e Ninfe,
Mischiando alle parole
Vezzi, e susurri; ed ai susurri i baci,
Strettamente tenaci.
La Verginella ignude
Scopria sue fresche rose;
Ch'or tien nel velo ascoso;
E le poma del feno acerbe, e crude;
E spesso in fonte, o in lago
Scherzar si vide con l'Amata il Vago.

Tu prima, ONOR, velasti
 La fonte dei diletti,
 Negando l'onde all'amorosa sete.
 Tu a begli occhi insegnavi
 Di starne in se ristretti,
 E tener lor bellezze altrui secrete.
 Tu raccogliesti in rete
 Le chiome all'aura sparte.
 Tu i dolci atti lascivi
 Festi ritrosi, e schivi.
 Ai detti il fren ponesti, ai passi l'arte.
 Opera è tua sola, o ONORE,
 Che furto sia quel, che fù don d'Amore.
 E son tuoi fatti egregi
 Le pene, e i pianti nostri.

Ma tu d'Amore, e di Natura donne,
 Tu domator de' Regi,
 Che fai tra questi chioftri,
 Che la grandezza tua capir non ponno?
 Vattene, e turba il sonno
 Agl' illustri, e potenti:
 Noi quì negletta, e bassa
 Turba, senza te lascia
 Viver nell'uso dell'antiche genti.
 Amiam, che non hà tregua
 Con gli anni umana vita, e si dilegua.
 Amiam, che'l Sol si muore, e poi rinasce:
 A noi sua breve luce
 S'alconde, e'l sonno eterna notte adduce.



IMITATION DE L'AMINTE.

CHŒUR A LA FIN DU I^{ER}. ACTE.

Où ! le beau tems que l'âge d'or étoit !
Non, pour le lait qui couloit des fontaines,
Ni pour le miel qui distilloit des chênes,
Ni pour les grains que la terre portoit
Sans que le soc ouvrît le sein des plaines :

Les serpens étoient sans venin,
L'horizon étoit sans nuages,
Et l'air toujours pur & serein
Sans chaud, sans froid, & sans orages :
Enfin la mer sur ses tranquilles eaux
Ne portoit point à de lointains rivages
L'homme cherchant à d'étrangères plages
Ou des sujets ou des besoins nouveaux.

Ainsi sans périls, sans travaux,
Par-tout la nature tranquile
Nous offroit un bonheur facile
Aux jours heureux de l'âge d'or.
Mais un bien mille fois plus précieux encor !

L'honneur, ce fantôme frivole,
Trompeuse & chimérique idole,
Ce vain nom sans réalité
N'étoit pas encore inventé.
Bientôt le vulgaire peu sage
En fit une Divinité
Qui nous ravit la liberté ;
Mais aux beaux jours du premier âge,
La fantastique Déré
Sans nom & sans autorité,
N'étoüffoit point, par une loi barbare,
Celle qu'un Dieu, des plaisirs moins avare,

Part. I.

A gravée au cœur des Amans :
Douce loi de la nature
Qui nous laisse sans murmure
Suivre nos tendres penchans.
Alors sur les vertes fougères
On vit les Amours sans bandeau,
Sans arc, sans carquois, sans flambeau,
Se mêler parmi les Bergères,
Et former des danses légères
Avec les Bergers du hameau.
Là, mille Amans pressés de leur tendresse,
Dans une mutuelle ivresse
Entremêloient leurs jeux des plus tendres baisers :
Là, les Bergères ingénues
Ne rougissoient point d'être nues
Aux yeux des amoureux Bergers ;
L'Hamadriade, sans contrainte
Livroit les lys de son beau sein
Comme les roses de son teint
A la douce & brûlante atteinte
Des lèvres du jeune Sylvain.
Et l'onde claire qui serpente
Parmi ce champêtre jardin,
Recevoit l'Amant & l'Amante
Réunis dans le même bain.

Faux honneur qui te plus à feindre
D'injustes loix, de tristes mœurs,
Tu nous ouvris la source des malheurs
En formant celle où peut s'éteindre
La brûlante soif de nos cœurs.

2 M

C'est de toi seul que deux beaux yeux apprennent
 A se baisser, à voiler leurs regards,
 Et pour toi seul de beaux cheveux se tiennent
 Sous un rézeau cachés de toutes parts.

C'est toi qui vins mettre à la place
 D'une si douce liberté
 L'insipide & fâcheuse glace
 D'une sauvage austérité :
 Tu mis par les règles frivoles
 De tes bizarres jugements,
 De la réserve en nos paroles,
 Et de l'art dans nos mouvements :
 Aux plaisirs purs des vrais Amans
 Tu scus imprimer une tache :
 Dénaturés par tes décrets,
 C'est un larcin dont on se cache,
 Et qui trop souvent nous arrache
 Et des larmes & des regrets :
 Fier honneur, voilà ton ouvrage

Dont le fruit est notre esclavage
 Sous le joug de tes dures loix.
 Mais toi qui règues chez les Rois,
 Toi, le tyran de la nature
 Et de l'amour tout-à-la-fois,
 Dis-moi, que fais-tu dans nos bois
 Dont l'obscurité doit t'exclure ?
 Va troubler le sommeil des Grands,
 Et laisse-nous aux derniers rangs
 Vivre sous notre humble mesure
 Suivant la loi des premiers tems.
 Aimons, aimons : la vie humaine
 Que le temps trop rapide entraîne,
 N'a qu'un petit nombre de jours.
 Le Soleil à nos yeux ne finit sa carrière
 Que pour en reprendre le cours ;
 Mais quand à sa douce lumière
 Le temps ferme notre paupière
 Elle se ferme pour toujours.





PRÉCIS DE LA VIE DU CAVALIERE MARINI.

JEAN-BAPTISTE MARINI, plus connu sous le nom de *Cavalier Marini*, naquit à Naples en 1569 : son père, Jurisconsulte habile, voulut que son fils se livrât à l'étude des Loix ; mais la nature l'avoit créé Poète, & l'attrait des Muses eut sur lui plus de pouvoir que la volonté & les ordres d'un père. Non-seulement le jeune *Marini* abandonna bientôt l'étude des Loix, mais il n'hésita pas à vendre tous ses livres de Droit pour les remplacer par des ouvrages de Poésie.

Obligé de fuir de la maison paternelle, il mérita par ses talens de devenir Secrétaire d'un Grand Amiral de Naples, mais sans expérience & dans la fougue de l'âge, les suites d'une intrigue amoureuse l'obligèrent de quitter cette ville, & ayant passé de-là à Rome, le Cardinal *Aldobrandini*, neveu du Pape Clément VIII, qui aimoit beaucoup les Lettres, se l'attacha & le mena avec lui dans sa Légation de Savoie.

Marini avoit l'humeur satyrique : il se fit à la Cour de Turin beaucoup plus d'ennemis que de partisans. La haine qu'il inspira à *Murtola* par sa *Murteloïde*, satyre sanglante qu'il avoit faite contre ce Poète, fut si vive, que son ennemi s'en vengea par un coup de pistolet : heureusement le coup porta à faux, mais il bleffa un Favori du Duc. *Murtola* fut arrêté ; *Marini*, sachant de quoi est capable l'amour-propre d'un Poète humilié, demanda & obtint sa grace. Ses autres ennemis vinrent enfin entièrement à bout de le perdre à la Cour de Savoie, & il se détermina à la quitter.

Marie de Médicis l'invita à passer en France, & lui fit une pension de 1500 liv. *Marini* voulut lui marquer sa reconnaissance par un Poème intitulé *il Tempio*, dans lequel il comble d'éloges sa Bienfaitrice. Cet Ouvrage fut accueilli dans le temps, & mérita de nouveaux bienfaits au Poète fugitif. Sa passion pour l'étude étoit sans égale; & dans son séjour à Paris il donnoit rarement plus de deux heures au sommeil. On lit dans sa vie, écrite par J. B. *Baiacca*, à Milan en 1626, que dans un moment d'enthousiasme poétique, un charbon lui fit une brûlure considérable à la jambe sans que la douleur pût l'arracher à ses méditations. Il travailloit à son Poème de l'*Adone*, cet Ouvrage fut alors si recherché, que l'on assure que plusieurs Exemplaires de la première Edition furent vendus 150 livres.

En 1622, *Marini* revint en Italie où différentes Académies se disputèrent avec empressement la gloire de l'avoir pour Chef; celle des *Otiiosi* de Bologne eut la préférence, & se glorifie encore de cet honneur; il avoit alors cinquante-un ans. Quelques années après il mourut à Naples, le 25 Mars 1625; il fut inhumé dans l'Eglise des Théatins à qui il avoit légué sa bibliothèque. L'Académie des *Humoristi* à Rome lui fit des obsèques dignes d'un Monarque, & fit graver cette Inscription au-dessus de son Tombeau.

EQUITI JOHANNI-BAPTISTÆ MARINO, POETÆ SUI SEculi MAXIMO
CUIUS MUSA A PARTHENOPÆIS CINERIBUS ENATA, INTER LILIA
EFFLORESCENS REGES HABUIT MECENATES: CUIUS INGENIUM
PÆCONDITATE FELICISSIMUM, TERRARUM ORBEM HABUIT
ADMIRATOREM. ACADEMICI HUMORISTÆ PRINCIPI
QUONDAM SVO POSUERE. AN. 1625.



ANALYSE DU POÈME DE L'ADONE.

L'ADONE est le plus célèbre des Ouvrages du *Cavaliere Marini*; & quoique presque inconnu & oublié aujourd'hui, on peut dire cependant qu'il mérite à quelques égards une partie de la réputation qu'il a eue. Il est certain que le plan de ce Poème est loin de remplir les loix sévères de l'Epopée soit pour l'unité d'action, soit pour la régularité du dessin. Le fond de l'Ouvrage est décousu, sans liaisons, & noyé dans une multitude d'Episodes qui rendent sa marche pénible & fatigante: mais ces défauts, quoiqu'essentiels sans doute, ne peuvent faire oublier les détails agréables qu'il renferme, & sur-tout ces images, ces descriptions douces & gracieuses dont ce Poète paroît avoir eu particulièrement le secret.

Il est vrai que l'abondance & la fertilité prodigieuse de son imagination l'ont fait tomber souvent dans des excès impardonnables: mais on sent que c'est à ces talens mêmes que l'on doit attribuer ses défauts. Quelque séduisant que soit son style par une sorte de mollesse voluptueuse qui y règne & le caractérise, ce n'est pas sans raison qu'on lui a reproché ces *Concetti* qui ont depuis lui corrompu la Poésie Italienne, & formé ce style affecté auquel on donne en Italie le nom de *Marinesco*.

L'Adone est divisé en vingt Chants, auxquels le *Marini* a donné des noms différens & plus ou moins analogues aux sujets qu'il y traite. Nous allons chercher à en donner une idée, en mettant sous les yeux de nos Lecteurs un de ses morceaux les plus agréables, & un de ceux qui renferme le plus de ces beautés de détail dont nous venons de parler.

Les amours de Vénus & d'Adonis font le sujet de ce Poème, *Marini* s'abandonne absolument à son imagination dans la conduite extravagante de son Roman dont il est presque impossible de rendre compte. C'est dans le troisième Chant, intitulé l'*Innamoramento*, que Vénus apercevant *Adonis* endormi est éprise de sa beauté. La peinture des charmes d'Adonis & de l'effet qu'ils produisent sur le cœur de la Déesse est d'une grace & d'une délicatesse dont la Langue Italienne est seule susceptible, nous avons pensé devoir faire connoître ici une partie de cette charmante description (1).

(1) Nous espérons que nos Lecteurs voudront bien pardonner à la foiblesse de la Traduction qui y est jointe, nous l'avons esquissee à la hâte & après coup, sur la demande que nous ont faite quelques Personnes

HOR giunta sotto il solitario monte,
Dove raro human piè stampò mai l'orme,
Trova colà sù'l margine del fonte
Adon, ch'n braccio a i fior s'adagia e dorme;
Et hor che già de la serena fronte
Gli appanna il sonno le celesti forme,
E tien velato il gemino splendore,
Veracemente egli rassembra Amore,

Rassembra Amor, qualhor deposta e sciolta
La face, e gli aurei strali, l'arco fido,
Stanco di faettar posà talvolta
Sù'l Idalio fronsolo, ò in val di Gnido,
E dentro i mirti, ove trà l'ombra folta
Han canori augelletti opaco nido,
Appoggia il capo a la faretra, e quivi
Carpsice il sonno al mormorar de' rivi.

Così la Dea d'Amor, poiche foletta
Giunge a mirar l'angelica sembianza.
Ch'a le gioie amorose il bosco alletta,
E del suo Ciel le meraviglie avanza,
Resta immobile e fredda, e'n sù l'herbetta
Di stupor sovrastata, e di speranza,
Siede tremante, e'l bel che l'innamora,
Stupida ammira, e reverente adora.

Tanta in lei gioia dal bel viso fiocca,
E tal da' chiuse lumi incendio appiglia,
Che tutta sovra lui pende, e trabocca
Di desir, di piacer, di meraviglia.
E mentre hor de la guancia, hor della bocca
Rimira pur la porpora vermiglia,
Sospirando vn'Oimè suelle dal petto,
Che non è di dolo, ma di diletto.

VÉNUS venoit d'arriver sur une colline
isolée où le pied des humains imprime rarement
ses traces ; elle aperçoit près d'une source,
Adonis endormi sur un lit de fleurs ; des charmes
divins brilloient sur le visage sercin de ce jeune
Enfant, & le sommeil en fermant ses yeux le
rendoit semblable à l'Amour.

Il ressembloit à l'Amour lorsqu'il a quitté son
flambeau, ou lorsque, las de lancer des traits,
il dépose son arc & ses flèches dorées sur le
mont Ida ou dans les vallées de Gnide, ou bien
lorsque dans un bois de myrtes, à l'ombre des-
quels les oiseaux forment leurs concerts ou
déposent leurs nids, la tête appuyée sur son car-
quois, il goûte les douceurs du sommeil au
murmure des ruisseaux.

Vénus étoit seule, elle admire les attraits
séduisants de cette Figure ravissante dont la beauté
effaçait les merveilles des Cieux. Devenue im-
mobile, son cœur est tout-à-tour agité par la
crainte & l'espérance ; elle s'assied en tremblant
sur ce tapis de verdure. Interdite, elle contempe
avec respect celui qui l'enflamme, l'admire en
silence, on diroit qu'elle l'adore.

Ces traits ravissans allument dans le cœur de
la Déesse une flamme si vive, ils la pénètrent
de tant de délices, que son ame toute entière
en est absorbée ; éperdue de desirs & d'amour,
elle considère, elle observe tantôt la fraîcheur
des roses qui couvrent les joues d'Adonis, tantôt
le vermillon attrayant de ses lèvres. Elle soupire,
mais ce soupir n'est pas l'impression de la dou-
leur, c'est celle de la volupté même.

qui n'entendant pas l'Italien, désiroient savoir au moins le sens des vers du *Marini* que nous mettrions
sous leurs yeux. Ce n'est que sur ce point que nous avons prétendu les satisfaire, car quant à la Poésie
du *Marini* & ce qui en fait tout le charme & l'agrément, ils ne pourroient en juger même sur une
Traduction beaucoup meilleure. Outre qu'on ne traduit point, du moins en prose, la grace & l'harmonie,
c'est la richesse & la variété de l'expression qui fait le principal mérite du Poète Italien, c'est elle qui
fait passer des répétitions fastidieuses pour des Lecteurs François. Notre Langue assez riche pour servir
l'imagination sage & réglée de nos grands Ecrivains, n'offre point une assez grande abondance de mots
pour sauver les redites fatigantes du *Marini*.

Qual' indultre pittor, ch'è'n tento e fiso
In bel ritratto ad emular Natura,
Tutto il fior, tutto il bel d'un vago viso
Celatamente investigando fura.
Del dolce sguardo, e del soave riso
Pria l'ombra ignuda entro'l pensiero figura,
Poi con la man discepolo de l'Arte
Di leggiadri color la veste in carte.

Tal'ella quasi con pennel furtivo,
L'aria involando de l'oggetto amato,
Beve con occhio cupido e lascivo
Le bellezze del volto innamorato;
Indi de l'Idol suo verace e vivo
Forma l'effempio con lo strale aurato.
E con lo stral medesimo d'amore
Se l'inchioda e confige in mezzo al core.

Indi al fiorito e verdeggianti prato,
Letto del vago suo, rivolta dice.
Terrenno al par del Ciel sacro e beato,
Aventurosi fiori, herba felice,
Cui sostener tanta bellezza è dato,
Cui posseder tanta ricchezza lice,
Che de l'Idolo mio languido e stanco
Siete guanciali al volto, e piume al fianco.

Sia quel raggio d'Amor, che vi percore,
Di sole in vece a voi, fiori ben nati.
Ma che veggio? che veggio? hor che non potete
La virtù de begli occhi ancor serrati?
Da bel color de le divine gote,
Dal puro odor di que' celesti fiati
Vinta la Rosa, e vergognoso il Giglio,
L'vna pallida vien, l'altro vermiglio.

Ma perche non v'aprite? e i dolci rai
Non volgere a' costei, chumil v'inchina?
Aprili neghittoso, e sì vedrai
A qual ventura il fato hor ti destina.
Rendi a i sensi il vigor, richiama homai
L'anima da' bei membri peregrina.
Ah non gli aprir, che chiuso anco il bel ciglio
Spira l'ardor del mio spietato figlio.

Semblable à un Peintre habile, émule de la nature, lorsqu'il veut peindre la beauté, il épie, il examine, il cherche à saisir ses attraits les plus cachés; & gravant dans sa pensée l'objet qu'il veut rendre, il se retrace en idée son doux sourire, ses regards enchanteurs; il les crayonne d'une main savante, & par un brillant coloris il les reproduit sur la toile.

Telle la Reine d'Amathonte s'est pénétrée de l'objet qu'elle adore, ses regards pleins de desirs & de volupré sont attachés sur ce qu'elle aime. Elle l'observe d'un œil avide, s'enivre de ses charmes, & avec les traits même de l'Amour elle les fixe au milieu de son cœur.

Promenant en suite ses yeux sur cette prairie jonchée de fleurs où repose son Amant, elle s'écrie : lieux aussi fortunés que le séjour des Immortels, heureuses fleurs qui portez & soutenez tant de charmes, heureuse verdure à qui il est permis de recevoir un dépôt si précieux! que l'Idole de mon cœur, qu'Adonis fatigué repose sur vous plus mollement que sur la plume.

Fleurs charmantes dont j'envie le sort, que ce rayon de l'amour qui penche & courbe pour le moment votre tige soit pour vous un rayon du soleil ! Mais que vois-je ? quelle sera donc la puissance de ces yeux enchanteurs dont le sommeil me dérobe l'éclat ! la rose même vaincue par la vivacité de son teint, pâlit & se décolore, & le lys honteux d'être surpassé par sa fraîcheur éblouissante, rougit & perd sa blancheur.

Mais pourquoi donc ne s'ouvrent-ils pas ces beaux yeux ? accordez au moins un regard à celle qui vous adore. Ouvrez-vous donc enfin & voyez le sort que les Destins vous préparent : souflez divin qui l'animez, rendez la vie, la vigueur à ses sens. Mais non, respectez son sommeil, sa paupière, même fermée, a sur les cœurs le pouvoir de mon impitoyable Fil.

E trahendo un sospir piano e sommesso,
Tempra il novo martir, che la tormenta,
E languisce, e gioisce à un tempo istesso,
Spera, teme, arde, agghiaccia, osa, e paventa.
La mano, e'l sen s'empie di fiori, e spesso
Sù'l viso un nembro al bel fanciul n'amenta.
Indi (che lui destar non vuol) s'inchina
Dolcemente à baciare l'erba vicina.

Che fò (seco dicea) che non accosto
Volto à volto pian piano, e petto à petto?
Vola il tempo fugace, e seco tosto
Seguito dal dolor, fugge il diletto.
Ahi quel diletto, à cui non vien risposto
Con bel cambio d'Amor, non e perfetto.
Nè con vero piacer bacio si prende,
Cui l'amata bacio non rende.

Qual dunque tregua attendo à miei martiri,
Soccafion sì bella hoggi tralasso?
Ma s'avien che si svegli, e che s'adiri
Dove rivolgerò confusa il passo?
Moveranno il suo cor pianti, e sospiri,
Pur che non habbia l'anima di fasso.
Non l'havrà, s'egli è bel. Così dubbiosa
Per baciarlo s'abbassa, e poi non osa.

Trè volte a i lievi e dolci fiati appressa
La bocca, e'l bacio, e trè s'arresta, e cede,
E sprone insieme, e fren fatta a se stessa,
Vuole, e disvuole, hor si ritragge, hor riede.
Amor, che pur sollecitar non cessa,
La sferza al fine a le foavi prede,
Si ch'ardisce libar le rugiadosa,
Di celeste licor purpurea rose.

Al suon del bacio, ond'ella ambrosia bebbe
L'adormentato giovane destossi,
E poich, alquanto in se rivenne, ed hebbe
Dal grave sono i lumi ebbri riscossi,
Tanto a quel vago oggetto in lui s'accrebbe
Stupor, ch'immoto e tacito restossi,
Indi da lei, ch'a l'improvviso il colse,
Per fuggir sbigottito il piè rivolse.

Elle dit, & laissant à peine échapper un soupir,
elle espère en vain tempérer le feu qui la dévore;
elle languit & jouit au même instant; elle espère,
craint, brûle, tranfit; enfin toute tremblante
elle remplit son sein de fleurs, & d'une main
timide, les répand sur le front d'Adonis. Mais,
craignant de s'éveiller, Vénus se contente de
baïser doucement l'herbe qui entoure son
Amant.

Que fais-je, disoit-elle en elle-même? qui
m'arrête? poison du moins, poison doucement
ma bouche sur sa bouche, mon sein sur son sein.
Le temps emporté par une aile rapide nous abandonne,
le plaisir vole, s'enfuit & ne laisse après
lui que des regrets. Mais hélas! quel bonheur
goûter dans un baiser s'il n'est rendu par l'Amour!
quel charme trouver dans ce larcin si ce qu'on
aime ne donne baiser pour baiser!

Cependant quel sera le terme de mes maux,
si je laisse échapper une occasion si favorable?
Mais s'il vient à s'éveiller, s'il se fâchoit? où
fuirai-je pour cacher ma honte? Mes pleurs, mes
soupirs attendriront son cœur, à moins qu'il
ne soit plus dur que les rochers. Non, non, avec
tant de beauté pourra-t-il encore être insensible?
Cependant elle hésite encore, elle se penche pour
le baiser & puis se retient.

Par trois fois elle approche des lèvres d'Adonis
ses lèvres timides, son haleine amoureuse, par
trois fois elle se relève sans avoir osé cueillir ce
baiser tant désiré. Au-dedans d'elle-même elle
éprouve un sentiment impérieux qui la porte sur
le front de son Amant; elle veut & ne veut plus,
s'éloigne, revient. Toujours rappelée par l'A-
mour, elle ose enfin, & voluptueusement dépose
sur ces lèvres teintes de la pourpre des roses le
plus tendre des baisers.

Au bruit de ce baiser plus doux pour Vénus
que l'ambrosie même, Adonis s'est éveillé, ses
yeux enivrés de sommeil commencent à s'en-
tr'ouvrir, il regarde, étonné, il voit la Déesse.
A cet aspect, quelle fut sa surprise? saisi, muet,
immobile, il ne sait où il est, interdit, épou-
vanté, son premier mouvement est de fuir.

Ma la diva importuna il tenne a freno ;
Perche (disse) mi fuggi? ove ne vai?
Mi volgeresti il bel guardo sereno ,
Se sapessi di me ciò che non fai.
Ed egli allhora abbarbagliato , e pieno
D'infinito diletto a tanti rai,
A tanti rai, ch'vn sì bel Sol gli offerse,
Chiuse le luci, indi le labra aperse.

Ed o qual tu ti sia, ch'a me ti mostri
Tutta amor, tutta gratia ò Donna, ò Diva,
Diva certo immortal, da' somni chioftri
Scefa bear questa selvaggia riva,
Se van (disse) tant'alto i preghi nostri ,
Se riverente affetto il Ciel non schiva,
Spiega la tua condition, qual sei,
O fra gli huomini nata, ò frà gli Dei?

Vénus le retient : eh pourquoi me fuyez-vous ,
s'écria-t-elle! où courez-vous? Ah si vous saviez
ce que je peux vous apprendre vous ne me refu-
seriez pas un regard plus ferein. Adonis ébloui
peut à peine soutenir l'éclat de la Déesse, il baisse
la vue & lui parle ainsi.

Qui que tu sois qui me montres tant de char-
mes & d'amour, ou Morrelle ou Déesse; mais
sans doute tu es une Déesse descendue de l'O-
lympe pour embellir cette rive sauvage; si ma
demande, si mes prières n'offendent point le
respect qui est dû à la Divinité, dis-moi si tu es
née chez les hommes ou parmi les Dieux?

Les regards d'Adonis, la douceur de ses paroles & le son enchanteur de sa
voix furent pour la Mère des Amours de nouveaux traits de flamme. Vénus
ne veut point d'abord se découvrir, & dit à Adonis que la grande chaleur l'ayant
engagé à entrer dans les bois, elle s'y est égarée; qu'elle a été blessée par une
épine & lui demande du secours. Adonis n'étoit point insensible, son cœur
n'étoit point de diamant, *Adamantino*, aussi n'est-il point étonnant s'il se laissa
toucher & attendrir par la belle Inconnue.

Rien n'est aussi agréable & aussi délicat que tout ce qu'Adonis dit à Vénus,
en cherchant à guérir la blessure qu'elle s'est faite à un pied, mais bientôt il
s'aperçoit que son cœur à lui-même est bien plus malade; il s'en plaint à la
Déesse d'un ton si tendre & si touchant, qu'elle ne peut tarder davantage à se
faire connoître entièrement à lui & à l'instruire de tout son bonheur.

L'étonnement du bel Adonis est à son comble, bientôt il partage tous les
transports de la Déesse. Tout ce que l'Amour a de plus séduisant & de plus
tendre anime l'entretien qu'il a avec Vénus & que le Poète termine par ce joli vers.

Ammutifcon le lingue, e parlan l'alme.

Dans les Chants intitulés, *il Giardino d' Amore* & *le Delizie*, Vénus conduit
son Amant de plaisirs en plaisirs, celui de la Musique n'est pas oublié, les
chants des oiseaux se joignent aux accords des instrumens, & c'est à cette
occasion que le Poète raconte l'histoire touchante d'un Rossignol qui voulut

lutter contre un Joueur de luth ou de guitare, & qui après tous les efforts que lui fit faire le desir de l'emporter même sur le Musicien, tomba & mourut sur l'instrument.

Le huitième Chant du Poëme de l'*Adone* est intitulé *i Trastulli*. Nous n'avons point dans notre Langue d'expression qui rende précisément la signification de ce mot, *Trastulli*, si ce n'est *plaisirs extrêmes, transports, volupté*. Vénus séduit par degrés le cœur du bel Adonis, tous ses accents, ses gestes, ses mouvemens sont autant de triomphes sur le cœur de son Amant. Les Peintures les plus voluptueuses sont prodiguées dans ce Chant dont il nous est impossible de rendre compte dans cet Ouvrage.

Au reste, *Marini* s'excuse lui-même sur le genre un peu libre de ses descriptions, & répond ainsi d'avance aux critiques auxquelles il devoit s'attendre.

Giovani amanti, e Donne innamorate,
In cui ferve d'Amor dolce desio,
Per voi scrivo, a voi parlo, hor voi prestate
Favorevoli orecchie al cantar mio.
Esser non può, ch'a la canuta etate
Habbia punto a giovar quel che cant'io.
Fugga di piacer vano esca soave
Bianco crin, crespa fronte, e ciglio grave.

Nous ne nous occuperons pas davantage ici d'un Poëme qui, malgré l'agrément de son style, cette grace, cette naïveté d'expressions qui lui est propre, présente à la longue une si grande multitude d'objets & de descriptions accumulées les unes sur les autres, que leur inépuisable variété en devient fatigante.





PRÉCIS DE LA VIE DE SANNAZAR,

A V E C

UNE NOTICE SOMMAIRE DE SES OUVRAGES.

Les ancêtres de Sannazar furent très-célèbres dans le Royaume de Naples. On les croyoit originaires du Milanois. Le père de notre Poète, *Nicolas Sannazar*, suivoit le parti des armes & rendit les plus grands services à Charles III, Duc d'Anjou, dans la conquête du Royaume de Naples, ainsi qu'à son fils *Ladislas* qui le combla d'honneurs & de biens. Mais il en jouit peu, & *Jeanne I^{re}* de la même Maison d'Anjou étant montée sur le Trône de Naples, il fut obligé de s'éloigner de la Cour, & enveloppé dans la disgrâce des autres Courtisans, tous ses biens lui furent enlevés.

Sannazar vit disparaître tout-à-coup l'opulence que lui avoient mérité son zèle & sa bravoure. Quoique réduit à la médiocrité, il épousa *Mazelle de San Mago*, issue d'une famille illustre de Palerme. Le premier fruit de leur mariage fut notre Poète, *Jacques-Nicolas Sannazar*, qui naquit à Naples le 28 Juillet 1458.

Dès l'âge le plus tendre, Sannazar commença à montrer des talens pour la Poésie. Son premier Instituteur fut un *Junianus Majius*, sous lequel il fit des progrès rapides. En sortant de chez ce Savant peu connu, il composa son *Arcadie* qui est une suite de Dialogues écrits en Italien, espèce de Poème Bucolique où il peint les jeux & les amours des Bergers. Il se distingua ensuite dans le Lycée célèbre de *Pontanus*, où sa franchise & sa candeur lui méritèrent le surnom d'*Actius Sincerus*. Ce Pontanus étoit un Savant fort célèbre à Naples,

où il forma une Académie dans laquelle chaque Récipiendaire prenoit le nom de quelque personnage de l'antiquité.

Sannazar étoit né avec un cœur tendre, il s'attacha à une certaine *Carmosine Boniface* dont il chanta dans ses vers les charmes & les rigueurs. Ne pouvant toucher cette beauté sévère, il prit le parti de voyager, & vint en France où il s'arrêta quelque temps. La nécessité de revoir ce qu'il aimoit le ramena à Naples, mais à son retour *Carmosine* n'étoit plus.

Ferdinand attira à sa Cour ce Poète déjà célèbre par ses écrits ; & Frédéric son fils, qui aimoit beaucoup la Poésie, le prit pour son Secrétaire. Le goût de Sannazar pour les Lettres ne l'empêcha pas de suivre ce Prince à la guerre : il se distingua même dans plusieurs actions ; mais peu fait pour les Cours & le service des Princes, il se retira dans une maison très-agréablement située sur la côte de Pausilippe, que Frédéric lui avoit donnée. Il paroît que cette habitation fit long-temps le bonheur de la vie de Sannazar, il la chantoit dans ses Poésies, ainsi que la vie douce & heureuse qu'il y menoit. On retrouve avec plaisir parmi ses vers, ceux qu'il adressa à Frédéric, son bienfaiteur, & par lesquels il lui témoigna sa reconnoissance.

Scribendi studium tu mihi Frederice dedisti.
Ingenium ad laudes dum trahis omne tuas
Ecce sub urbanum rus & nova prædia donas,
Fecisti vatem, nunc facis agricolam.

Les talens, la réputation que Sannazar s'étoit acquis par ses Poésies, le firent rechercher à la Cour de la Reine Jeanne. Cette Princesse avoit parmi les Dames de sa Cour une beauté célèbre, que l'on nommoit la *Marquise Cassandre* : il paroît qu'elle inspira à notre Poète, quoique déjà âgé, un attachement très-tendre : ce n'étoit plus cette passion qu'il avoit eue pour *Carmosine*. L'âge & la Philosophie n'ouvrirent son cœur qu'à un amour platonique. Respectueux autant que sensible, il craignoit d'alarmer la délicatesse de la Marquise & ne lui parloit jamais que le langage du sentiment. Une grande partie de ses petites Pièces détachées, connues sous le nom d'Epigrammes, lui sont adressées, & l'on en trouve plusieurs remplies de grâces & de finesse (1).

(1) Elle avoit dit un jour à notre Poète qu'il étoit son Apollon. Sannazar lui répondit par ces vers :

*Si tibi sum Phœbus, si sum tibi Jupiter, Ægle,
Cur tu non Daphne, sis mihi, non Danaë.*

On ne peut mieux traduire ces vers du Poète Napolitain que par la même pensée, & une réponse à-peu-près semblable faite depuis par le Marquis de Saint-Aulaire à Madame la Duchesse du Maine, mais avec infiniment plus de grâces

Les horreurs de la guerre vinrent encore troubler Sannazar dans la vie douce & heureuse qu'il menoit à sa jolie maison de *Mergellina* ; elle fut détruite par un Général de l'armée Impériale sous Charles-Quint. On dit que Sannazar en apprenant cette nouvelle, s'écria dans le transport de sa colère & de son chagrin : *Quoi ! le barbare a osé insulter à la gloire des Muses qui résident en ces lieux ?* Il fut extrêmement sensible à cette perte, & le chagrin qu'il en conçut contribua à abrégier ses jours. Sannazar, devenu dévot, abandonna tout son bien à des Moines Servites, & fit construire dans le lieu même où avoit été sa maison, une Eglise & un Monastère sous l'invocation de la Vierge ; c'est celle qu'on appelle aujourd'hui *Santa Maria del Parto*, où ces Moines lui firent élever le Tombeau dont on a donné la Vue & l'élévation, à la page 85.

Sannazar mourut à Naples dans la maison de sa chère Cassandre, en 1530, âgé de soixante-douze ans. Le Cardinal Bembo & tous les Savans de son temps se disputèrent la gloire de le célébrer dans leurs vers.

L'Ouvrage le plus considérable de Sannazar & qui lui acquit la réputation d'un des plus grands Poètes Latins de son siècle, est son Poème DE PARTU VIRGINIS. Ce Poème eut le plus grand succès, & devoit l'avoir à l'époque de la renaissance des Lettres, dans un temps où presque toutes les Langues de l'Europe étant barbares, les Savans & les Poètes de tous les pays composoient leurs Ouvrages en Latin, où l'art de s'approprier les expressions de Virgile étoit le premier mérite des Poètes, comme celui d'imiter le style de Cicéron étoit le seul mérite des Orateurs & des Ecrivains en prose. Ce n'est pas que le Poème de Sannazar n'offre quelques beautés de détail qui lui appartiennent, mais elles sont perdues dans une foule de défauts. Nul Poète n'a poussé plus loin que lui la licence que se sont données presque tous ses Contemporains, d'associer les fables de la Mythologie Payenne aux vérités de notre Religion : il tombe dans ce défaut dès les premiers vers de son Poème, où il représente l'Eternel contemplant Tisiphone qui redouble la rage de ses Sœurs & les excite au châtimement des coupables.

Nous n'entrerons point dans les détails d'un Poème qui de nos jours n'éprouveroit pas l'indulgence des Lecteurs comme il l'éprouva à sa nouveauté, & dont le fond paroît devoir être plutôt l'objet de l'adoration des Chrétiens que le sujet d'un Poème Epique.

encore. A l'âge de quatre-vingt-quinze ans, en foupant avec cette Princesse qui l'appelloit Apollon & lui demandoit on ne fait quel secret, notre Anacréon nonagénaire lui répondit suele-champ.

Part. I.

La Divinité qui s'amuse
A me demander mon secret,
Si j'étois Apollon ne feroit pas ma Muse,
Elle feroit Thétis, & le jour finiroit.

2 P

On connoît de Sannazar plusieurs Epigrammes ou Inscriptions qui ajoutèrent à sa célébrité, & qu'on a relus plus souvent que le Poëme dont nous venons de parler. Nous croyons devoir citer d'abord celle qu'il fit sur Venise & qui contribua le plus à sa réputation en ce genre.

Viderat Hadriacis Venetam Neptunus in undis
Stare urbem, & tota ponere jura mari:
Nunc mihi Tarpeias quantumvis Jupiter arces
Objice, & illa tui mania Martis, ait.
Si pelago Tybrim præfers, urbem aspice utramque:
Illam homines dices, hanc possuisse Deos.

Sannazar composa ces vers pour célébrer l'entrée triomphante du Roi Frédéric à Venise; ils eurent beaucoup de célébrité dans le temps, & tous les Savans en firent de grands éloges. La République de Venise en marqua au Poëte sa reconnoissance d'une manière distinguée; elle lui donna le titre de Citoyen, & lui fit présent de cinq cents écus d'or. Le Titien fut chargé de faire le Portrait du Poëte, & on le plaça dans le Palais parmi ceux des Personnages les plus illustres de la République.

Nous avons du même Poëte plusieurs autres Inscriptions ou Epitaphes destinées à être placées sur des Tombeaux: en voici quelques-unes qui nous ont paru écrites avec grace & avec sensibilité.

TUMULUS MAXIMILLÆ.

Hic, hic sisto precor gradum, viator.
Hoc sub marmore Maximilla clausa est:
Quæcum frigiduli jacent Amores,
Et lusus, veneresque, gratiæque.
Hanc illi miseræ severa Clotho
Pro dulci thalamo domum paravit.
Has matri dedit, has patri querelas
Pro plausu, choreisque nuptiarum.
Quid firmum tibi, quid putes, viator
Mansurum inviolabile, aut perenne?
Si quæ deliciæ juvenculorum,
Et decus fuerat puellularum
Nunc cheu jacer ecce Maximilla,
Luctus perpetuus juvenculorum
Æternæ & lacrymæ puellularum.

IN TUMULUM LAURÆ PUELLÆ.

Et lacrymas etiam superi tibi, Laura, dedissent:
Fas etiam superos si lacrymare forer.
Quod potuit tamen, auratas puer ille sagittas
Fregit, & extinctas mæsta Erycina fices.

SUR LE TOMBEAU DE MAXIMILLE.

Voyageur arrêtez, arrêtez de grace
ici tes pas. Sous ce marbre Maximille
est ensevelie & avec elle les amours,
les jeux & les graces. Voilà donc au lieu
de lit nuptial la demeure que la
cruelle Clotho lui destinoit. Ces fêtes
qui devoient célébrer son hymen,
sont remplacées par les gémissements
de ceux qui lui ont donné le jour;
qu'y a-t-il donc de stable, de perma-
nent sur la terre? cette Maximille qui
faisoit les délices des jeunes gens &
la gloire des jeunes filles, hélas, ne
leur est plus qu'un sujet de deuil &
de larmes éternelles.

SUR LE TOMBEAU DE LAURE.

Les Dieux eux-mêmes t'eussent pleurée, char-
mante Laure, si les Dieux versaient des larmes.
L'Amour seul dans sa douleur, & c'est tout ce
qu'il pouvoit faire, est venu y briser ses flèches.

DU ROYAUME DE NAPLES. 151

Sed quamvis homines tangant tua fata, Deoque :

Nulli flebilior, quam mihi, vita, jaces.

Felices animæ, quibus is comes ipsa per umbras,

Et datur Elysium sic habitare nemus.

AD AMICAM.

Da mihi tu, mea lux, tot basia rapta petenti,

Quot dederat vati Lesbica blanda suo.

Sed quid pauca peto, petiti si pauca Catullus

Basia? pauca quidem, si numerentur, erunt.

Da mihi, quot Cælum stellas, quot litus arenas,

Sylvaque, quot frondeis, gramina campus habet,

Aëre quot volucres, quot sunt & in aequore pisces,

Quot nova Ceropeæ mella tumentur Apes.

Hæc mihi si dederis, spernam mensasque Deorum,

Et Ganymedæa pocula sumpta manu.

IN TUMULUM NERÆÆ.

Quæ voces? Charitum. Quæ circum pompa? Nerææ.

Unde odor hic? cineri thura ministrat amor.

Unde Pyra? ex pharetra. Quinam struxere? Lepores.

Alit hæc illachrimans quæ legit ossa? Venus.

Fortunate lapis, tumuloque beator omni,

Tu tegis in terris si quid honoris erat.

DE VIOLANTE FŒMINA PRÆCLARISSIMA.

Unde mihi has violas affers puer? accipe, mater,

Quando aliud calidâ de nive nil potui.

De nive tu calidâ violas? perfrinxit ocellos

Candor, & ecce nivem, quod puto, pectus erat.

Mira refers: sed rela ubi sunt illa aurea? habebam

Cum legerem violas, nunc Violantis habet.

dorées, & la triste Ericie y éteindre ses flambeaux. Mais que les Dieux ou les hommes soient touchés de ton sort, nuls regrets n'égaleront les miens. Heureuses les âmes auxquelles il sera permis de te suivre & de t'accompagner dans l'Elisée (1).

DE SE IPSO.

Miraris liquidum cur non dissolvor in amnem,

Cum nunquam ficas cogar habere genas.

Miror ego, in tenues potius non isse favillas,

Affidue carpant cum mea corda facces.

Scilicet, ut misero possim superesse dolori,

Sic lacrymas flammæ temperat acer amor.

DE PARTU NISÆÆ, CHARITEI CONJUGIS.

Dùm parit, & longas iterat Nisæa querelas,

Scinditur incertâ seditione polus.

Pierides puerum, Charites opare puellam:

His Venus, alit illis docta Minerva faver.

Affat amans veneri Mavors, Phœbusque Minervæ:

Magnanimusque æquâ Jupiter aure sedet:

Cum subito aurato furgit puer improbus arcu,

Et cælum notis terreat omne minis.

Assensere metu superi; Pater ipse Deorum

Risit, & Aonias jussit abire Deas.

Exultat palmâ Deus, & nascente puellâ

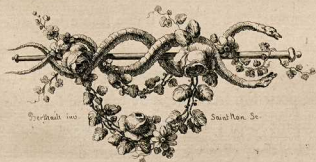
Augentur charites, cypria turba Deæ.

AD CASSANDRAM MARCHESIAM.

Quarta Charis, decima es mihi Pieris, altera Cipris

Cassandra, una choris addita diva tribus.

La faiblesse de ces Traductions sera sans doute la meilleure raison à donner pour ne pas les lire d'avantage; nous ne sentons que trop que c'est le plus mauvais service à rendre à un Poète que de vouloir le traduire, sur-tout lorsqu'il s'agit de petites Pièces dont tout le charme consiste dans le choix des expressions, le sonnet de la Langue ou le mètre du vers, & souvent des répétitions ou des jeux de mots qui, dans l'original latin, ont des grâces, du piquant, & qui étant traduites, sur-tout en prose, deviennent d'une médiocrité qui n'est pas supportable.



PRÉCIS DE LA THÉBAÏDE DE STACE.

P O È M E.

LE sujet de ce Poème est la guerre de Thèbes, guerre célèbre par la haine & l'inimitié des deux frères *Etheocle* & *Polinice*, fils d'*Œdipe*; on sait que la source de cette fureur, de cette haine implacable qui ne s'éteignit que dans leur sang, étoit le droit qu'ils avoient eu de monter tour-à-tour sur le Trône d'*Œdipe* & de *Jocaste* dont ils étoient issus.

Le Poète, après avoir décrit dans les dix premiers Chants les suites funestes de cette horrible division, & les combats des sept Braves qui s'y signalèrent, représente dans le onzième Chant, *Etheocle* renfermé dans Thèbes & agité par les augures les plus sinistres; il apprend que *Polinice* vient le braver & le défier jusques sous les portes de la ville; furieux, il s'arrache des bras de sa femme & de sa sœur *Antigone*, & vole à sa rencontre; les deux frères, transportés de fureur, excités par les Euménides, se précipitent l'un sur l'autre & périssent tous les deux dans le combat.

Le douzième Chant sur-tout offre des beautés frappantes d'expression, de coloris & de sentiment. On sait quel prix les Anciens attachoient aux honneurs de la sépulture; rien chez eux n'étoit plus sacré & plus respecté; l'usage ordinaire étoit d'élever des bûchers sur lesquels on brûloit les corps afin d'en conserver les cendres.

Argie, épouse de *Polinice*, animée par l'amour, & par le desir de rendre les derniers devoirs au corps de son mari, se dérobe à tous les regards, & seule, sans aucun secours que celui d'un vieillard qui l'avoit élevé, elle porte ses pas vers le lieu du combat. L'excès de ses malheurs la soutient & l'encourage au milieu de tous les risques qu'elle va courir; par une nuit obscure & malgré la vigilance des Gardes du barbare *Creon*, elle s'avance éperdue dans ces champs jonchés de morts, & à la lueur d'une foible lampe, elle découvre enfin le corps de *Polinice*.

Antigone, que tous les Poètes de l'antiquité nous ont rendue si intéressante par sa tendre amitié pour son frère, étoit de son côté sortie de Thèbes, conduite & excitée par le même desir; elle rencontre Argie; toutes deux, avec le secours du vieux *Meneches*, elles viennent à bout d'enlever le corps ensanglanté de *Polinice* & l'apportent sur les bords d'une fontaine voisine. Après l'avoir lavé, elles l'arrosent de leurs larmes & s'occupent des moyens d'allumer son bûcher;

DU ROYAUME DE NAPLES. 153

bûcher ; parmi ceux qui avoient été élevés, elles en découvrent un dont le feu n'étoit pas encore entièrement éteint.

*STABAT adhuc, seu forte rogos, seu numine Divum,
Cui torrens datum favos Etheocleus artus,
Sive locum monstros iterum fortuna parabat,
Seu discissuros servaverat Eumenis ignes.
Hic tenuem nigris etiamnum advivere lucem
Roboribus, pariter cupidas videre, simulque
FleBILE gavisus : nec adhuc quæ busta repertum.
Sic placidus quicumque rogant, misisque supremi
Admittat Cineris consortem & misceat umbras.
Ecce iterum fratris primos ut contigit artus
Ignis edax, tremuere rogi, & novus advena bustis
Pellitur : exundant diviso vertice flammæ
Alternosque apices abrupta luce coruscant :
Pallidus Eumenidum veluti commiserit ignes
Orcus, uterque minax globus & conatur uterque
Longius. Ipse etiam commoto pondere paulum
Secessere trabes. Conclamat terribilis Virgo,
Occidimus : functasque manu stimulamur iras.
Frater erat, quis enim accessus ferus hospitis umbræ
Pellitur ? En clypei fragmen, semustaque nosco
Cingula, frater erat ; cernique ut flamma recedat
Concurratque tamen. Vivunt odia improba, vivunt :
Nil actum bello, sic dum arma movetis ?*

Pendant les Thébaines, animées par la même piété qu'Argie & par le désir de rendre les derniers devoirs à leurs parens morts dans le combat, sont arrivées à Athènes où elles vont implorer le secours de Thésée. Le Poète les conduit au pied de l'Autel de la Clémence, la description qu'il en fait étant encore un des plus beaux morceaux de ce Poème, nous pensons qu'elle mérite d'être citée ici.

*Urbe fuit mediâ, nulli concessa potentum
Ara Deum, misis posuit clementia sedem
Et miseris fecere sacram. Sine supplice nunquam
Illa novo. Nulla damnavit vota repulsa :
Auditi quicumque rogant, noscesque discesque,
Ire datum, & solis numen placare querelis.
Parca superstitio : non thurea flamma, nec altus
Accipitur sanguis, lacrimis altaria fudant
Masturumque super Libamina ferta comarum
Pendunt, & vestes mutata forte relicta.
Mite nemus circa, cultuque insigne verendo
Viata laurus, & supplicis arbor oliva.*

Part. I.

UN seul bûcher fumoit encore : c'étoit celui d'Ethéocle. Étoient-ce les Dieux où le hasard qui l'avoient conservé ? Étoient-ce les Euménides qui préparoient encore un nouveau prodige ? Elles accourent, elles s'applaudissent d'avoir découvert de faibles flammes qui se conservent entre des tisons noircis, mais elles ignorent pour qui le bûcher fut allumé. Qui que tu sois, disent-elles, repose-toi doucement, & souffre qu'un malheureux admis à tes obscures mêles ses cendres aux tiennes. Mais à peine les feux ont-ils approché des membres que le bûcher s'ébranle & repousse le corps de Polyxène, une double flamme s'élève & se divise, & chacune des deux subitement s'éteint & reparoît tour-à-tour, comme si les Euménides agitoient leurs torches infernales ; on eût dit que chacune vouloit dévorer l'autre, & les tisons même se soulèvent & se dispersent. Antigone, effrayée, s'écrie : qu'avons-nous fait ? de nos mains nous avons rallumé la guerre ; c'étoit son frère, car quelle ombre assez barbare eût repoussé son ombre. Je reconnois cet éclat de son bouclier, cette armure à demi-brûlée : oui, c'étoit son frère. Voyez comme les flammes semblent se fuir & pourtaut se combattre. Ils ne sont plus & leur haine subsiste encore. Malheureux à qui sert la guerre si vous combattez même dans le tombeau !

Au milieu de la ville s'élève un Autel simple & modeste, il n'est dédié à aucun des Dieux puissans : la douce clémence y réside. Ce Temple, cher aux malheureux, est sans cesse inondé d'une foule suppliante, & jamais les vœux n'y éprouvent de refus : l'accès en est toujours ouvert, & la plainte suffit pour rendre la Déesse propice. Son culte n'est point somptueux, on n'y brûle point d'encens, on n'y répand jamais le sang des victimes. Les marches de l'Autel ne sont arrosées que de larmes : on n'y voit pour toute offrande que des cheveux coupés dans la douleur, & de vils habits qu'un meilleur sort a fait quitter ; il est entouré d'un bois de lauriers ornés de banderettes, & d'oliviers, symboles de la paix & de la douceur.

Nulla autem effigies, nulli commissa metallo
Forma Deæ, mentes habitare & pectora gaudet.
Semper habet trepidos, semper locus horret egenis
Cæribus, ignotæ tantum felicitibus aræ.

On n'y voit point l'image de la Déesse, ses traits ne sont point confiés au métal; elle ne se montre point aux yeux, elle veut habiter dans les cœurs. Ces lieux, toujours peuplés d'hommes inquiets & d'infortunés, ne sont inconnus que des heureux.

Parmi les Pièces de Vers de *Stace* qui composent le Recueil intitulé *Sylve*, il y en a une qu'il adresse à sa femme, pour la déterminer à venir avec lui s'établir à Naples, lieu de leur naissance à tous deux; il paroît qu'elle seroit de rester à Rome pour y marier sa fille. Nous avons pensé que ce morceau seroit d'autant plus agréable ici, que le Poète fait dans ces vers une description intéressante du pays & de la ville même de Naples, de ses agrémens, de ses mœurs, enfin de ce qu'étoit Naples dans le temps de l'Empereur Domitien.

SYLVARUM STACII

AD CLAUDIAM UXOREM

.... Nec tantum Roma jugales
Conciliare Toros, faustaque accendere tædas,
Fertilis, & nostra generi tellure dabuntur.
Non adeo Vespulinus apex, & flammea diri
Montis hiems, trepidans exhaustis Civibus urbes:
Stant, populisque vigent. Hic auspice condita Phebo
Tecta, Dicarchei (1) portus, & littora mundi
Hospita; at hic magnæ tractus imitantia Romæ
Quæ Capys (2) advectis implevit mœnia Teucris.

Nostra quoque & propriis tenuis, nec rara colonis
Parthenope (3), cui mite solum trans æquora vectæ
Ipse Dionea monstravit Apollo columba.
Has ego te sedes [nam nec mihi barbara Thrace,
Nec Libye natale solum] transferre laboro:
Quas & mollis hiems, & frigida temperat æstas;
Quas imbellæ fretum torpentibus alluit undis.
Pax secura locis, & desidis otia vitæ,
Et nunquam turbata quies, somnique peracti.

SYLVE DE STACE

A SA FEMME CLAUDIA

Ce n'est pas à Rome seulement que l'hymen forme des liens heureux, que brille le flambeau nuptial; ma patrie te présentera un gendre digne de toi. Les torrens de flamme que vomit le Vésuve n'ont point encore épuisé de Citoyens nos villes confinées; elles sont encore remplies d'habitans: la s'élève cette Cité bâtie sous les auspices d'Apollon, le port de *Dicarche*, ces rivages où le commerce rassemble le monde entier. Plus loin sont ces murs que Capys peupla de Troyens, cette Capoue rivale de la superbe Rome.

Ici c'est ma ville, la ville de la belle Parthenope, qui, pour s'établir en ces lieux, traversa les mers, conduite par l'oiseau de Vénus qu'Apollon faisoit voler devant elle: une heureuse population, qu'elle ne doit qu'à elle-même, la remplit sans la surcharger. Chère Épouse, c'est dans ce beau climat, [car la Thrace barbare, la brillante Lybie ne m'ont point vu naître], où c'est dans ces lieux charmans que je veux te conduire. Là les Hivers tempèrent leur rigueur, & les Étés leur violence; la mer vient de ses flots mourans baigner mollement ces rivages: là règne la paix, la douce paresse, & le repos n'y est jamais troublé.

Dans la description que Stace fait de son pays, il emploie, comme de raison, les noms connus de son temps, pour désigner les lieux & les villes dont il parle.

(1) *Dicarcheia* étoit la ville que l'on appelle aujourd'hui *Pozzuolo*. Ce nom *Dicarchos* prouve qu'elle dut son origine aux Grecs; sa situation & la forme naturelle de son Golfe l'avoient rendue,

du temps des Empereurs, un des plus beaux Ports de l'Italie.

(2) *Capys*, Prince Troyen, fils d'*Affarache*, fonda la ville de Capoue.

(3) *Parthenope*, ancien nom de la ville de Naples, celui par lequel elle est désignée dans Virgile & dans tous les anciens Poètes.

Nulla foro rabies, aut stricte jurgia legis,
Morum jura viris: solum & sine fasces æquum.
Quid nunc magnificas species, cultusque locorum,
Templaque: & innumeris spatia interfecta columnis,
Et geminam molem, nudi, tectique Theatri,
Et Capitolinis quinquennia proxima lustris?

Quid laudem risus, libertatemque Menandri,
Quam Romanus honos, & Graia licentia miscet?

Nec desunt variae circum oblectamina vite:
Sive vaporiferas blandissima litora (4) Baïas,
Enthea (5) fatidicæ seu visere tecta Sibyllæ.
Dulce fit, Iliacque jugum memorabile (6) remo:
Seu tibi Bacchi vineta madentia Gauri (7),
Teleboumque (8) domos, trepidis ubi dulcia nautis
Lumina noctivagæ tollit Pharus æmula lunæ,
Caraque non molli juga Surrentina (9) Lyæo;
Que meus ante alios habitator Pollius auger,
Ænarique (9) lacus medios, Statinasque (10) renatas.

Mille tibi nostræ referam telloris amores.
Sed fatis hoc conjux, fatis hoc dixisse: creavit
Me tibi, me focium longos astrinxit in annos.
Nonne hæc amborum genitrix, alitrixque videri

Le Barreau n'y retentit point des clameurs forcenées des Plaidiers, les mœurs y tiennent lieu de loix, l'équité y marche sans fautes. Que dirai-je de la richesse de cette ville? de la magnificence de ses Monuments? de la beauté de ses Temples? de la belle distribution de ses pompeuses colonnades? de la masse immense du Cirque & du Théâtre? Chère Épouse, voici bientôt les Jeux Capitolins, un lustre bientôt écoulé nous les ramène.

Louera-je sur nos Théâtres la libre gaieté de Ménandre, l'heureuse réunion de la licence Grecque & de la décence Romaine?

Les amusemens de la vie y sont agréablement variés, soit que vous alliez parcourir le rivage délicieux de *Baïes*, célèbre par la salutaire chaleur de ses bains, soit que vous alliez visiter le Temple de la Sibylle, séjour sacré de l'Inspiration, ou cette montagne fameuse par la Rame gravée sur le Tombeau du Compagnon d'Enée, ou le mont *Gaurus*, d'où ruissèle le nectar de la vendange, ou *Caprée*, d'où ce phare brillant, rival du flambeau de la nuit, présente de loin au Nautonnier timide sa consolante clarté, ou les beaux côtesaux de *Surrentum*, si chéris de Bacchus, & que mon cher Pollius embellit encore de ses magnifiques habitations, ou enfin les eaux minérales d'*Ænarie*, & la maison de *Stace* renaissante.

Ma voix ne suffiroit pas à célébrer les charmes de ma douce Patrie. Pour te déterminer, il suffit d'un mot, d'un seul mot. C'est pour toi que cette terre m'a fait naître, c'est pour toujours qu'elle a uni nos cœurs & nos destinées. Cette belle contrée

(4) Le nom de *Baïes* n'a point changé, mais le pays est bien loin de ressembler à ce qu'il étoit autrefois.

(5) Cette Sibylle dont parle *Stace* fait allusion aux fables reçues de son temps & aux idées populaires sur la Caverne & l'ancienne ville de *Cumes*. L'épithète *Enthea* a rapport à l'enthousiasme avec lequel la Sibylle devoit prononcer ses Oracles.

(6) Le *memorable remo* désigne le Cap ou Promontoire sur lequel Enée fit élever un Tombeau au Nautonnier *Axyles*.

(7) *Gaurus*, aujourd'hui *Monte Barbaro*, est un des anciens Volcans éteints des *Campi Phlegrei*, que l'on doit connoître par la Carte que nous en avons donnée. Il étoit célèbre par ses bons vins: quelques Auteurs ont même cru que c'étoit sur ce Mont que croissoit l'excellent vin de *Falerne*.

(8) L'île de *Caprée*, située à l'entrée du Golfe de Naples, étoit sans doute alors remarquable

par un Phare très-élevé. Il n'en reste plus aucun vestige. Ce furent les *Thalibours*, peuple de la Grèce, qui s'y établirent en premier lieu.

(9) La Côte de *Sorrente*, ainsi que l'île d'*Ænarie*, aujourd'hui île d'*Ischia*, sont encore renommées, l'une par ses excellens vins, & l'autre par ses bains & ses eaux minérales.

(10) Il y a lieu de croire que *Statinas Renatas* ne pouvoit être que la maison dans laquelle le Poète étoit né, & à laquelle, suivant l'usage des Anciens, il avoit donné son nom. Les libéralités de Domitien avoient pu le mettre dans le cas de la réparer, & c'est pourquoi il lui donne l'épithète de *renatus*.

Tout le fin de ce passage de *Stace* est d'une sensibilité & d'une grâce infinie, il étoit difficile d'en approcher davantage dans notre Langue, & nous croyons qu'on y reconnoitra aisément l'élégant Traducteur de Virgile, M. l'Abbé de l'Isle, auquel nous sommes redevables de ce morceau intéressant.

Digna? sed ingratus qui plura adnecto, tuique
Moribus indubito. Venies carissima conjux
Præveniesque etiam: sine me, tibi ductor aquarum
Tibris, & armiferi fordebunt testæ Quirini.

est bien digne d'être la mère, d'être la nourrice
de tous deux. Mais en dire plus seroit te faire
outrage, ce seroit douter de ton cœur. Tu me
suivras, tendre Épouse, tu me prévienbras même.
Sans moi le Tibre, Roi des eaux, sans moi les
Palais de la belliqueuse Rome perdront à tes yeux
tous leurs charmes.

Stace, peu connu parmi nous, jouissoit, comme nous l'avons dit, d'une
grande réputation à Rome du temps de Domitien. On en peut juger par les
éloges que *Juvenal*, son contemporain & peu louangeur de son naturel, lui
donne dans sa septième Satyre, où il parle de l'accueil qu'on lui faisoit à Rome
& de l'empressement qu'on avoit à l'entendre.

Curritur ad vocem jucundam & carmen amicum
Thebaidos, lætam fecit cum Stacius urbem
Promissisque diem, tantâ dulcedine captos
Afficit ille animos, tantâque Libidine vulgi.



DU POÈTE OVIDE.

Nous ne nous arrêterons pas long-temps sur la personne & les Ouvrages de ce Poète également célèbre par ses talens & par ses malheurs. On fait qu'Ovide naquit à Sulmona l'an de Rome 711, & qu'après trente ans passés à Rome dans la Cour d'Auguste & même dans sa familiarité, après trente ans d'une vie partagée entre les plaisirs & la gloire, il fut au commencement de sa vieillesse relégué à *Tomes* dans la Scythie d'Europe. Il y mourut après avoir inutilement tenté de fléchir Auguste & son Successeur par les prières les plus humbles & par des adulations que ses malheurs mêmes ne peuvent lui faire pardonner.

Les Curieux & les Commentateurs ont également épuisé leurs conjectures sur la cause de son exil. Les uns ont dit que son crime étoit d'avoir aimé Julie, fille d'Auguste, qu'il célébra, ajoutent-ils, sous le nom de Corinne. Mais l'exil d'Ovide fut postérieur de dix ans à celui de Julie, & d'ailleurs l'Empereur n'eût-il puni que par l'exil une faute qui avoit coûté la tête à des Sénateurs illustres, & à des jeunes gens de la plus haute distinction?

Quelques Auteurs veulent que la prétendue Maitresse d'Ovide soit une autre Julie, fille de la première & qui marcha sur ses traces. Il est vrai que l'exil du Poète suivit de près celui de cette seconde Julie. Mais Ovide avoit alors cinquante-deux ans, & est-ce à cet âge qu'on peut être aimé, ou même vouloir être aimé d'une jeune Princesse & braver les suites d'une témérité si dangereuse?

Enfin on suppose qu'Ovide, par une curiosité indiscrete ou par un hasard malheureux, avoit surpris le secret d'un amour criminel d'Auguste pour sa petite-fille; mais est-il vraisemblable que l'Empereur, dans un âge très-avancé, infirme, consumé de travaux, de chagrins & d'inquiétudes, se soit livré à cette passion criminelle? Est-il vraisemblable que dans les complaints qu'Ovide lui adresse du lieu de son exil, il eût dit si souvent & de tant de façons, pour-quoi faut-il que j'aie eu des yeux! *Cur aliquid vidi*? Si ce qu'il a vu, si ce mystère humiliant eût dû rappeler à l'Empereur le souvenir d'une honte personnelle, étoit-ce un moyen de l'adoucir & de le défarmer?

Quoi qu'il en soit, Auguste prit pour exiler Ovide le prétexte de son Art d'aimer, & tout absurde qu'étoit ce prétexte, puisque l'Ouvrage étoit public depuis dix ans, c'étoit imposer à Ovide la nécessité de l'admettre comme la cause de sa disgrâce. Voilà pourquoi Ovide dans une de ses plus belles Elégies, adressée à son Persécuteur, s'attache avec tant de force à justifier son Art d'aimer.

C'étoit sans doute une condescendance & en quelque sorte une nouvelle flatterie pour l'Empereur.

Auguste fut inexorable ; Ovide resta dans son exil , où il n'eut d'autre consolation que les tristes honneurs qui lui furent rendus par les Getes & les Sarmates dont il avoit appris la Langue , & qui paroissent touchés du sort d'un Poëte , né en Italie & transplanté sur les bords du Pont-Euxin. On prétend que ces Barbares lui érigèrent un Tombeau dont quelques Voyageurs ont cru avoir retrouvé les débris ; cependant il est constant qu'il ne reste plus de vestiges de la ville même où Ovide fut relégué , & les Géographes disputent encore sur la position de l'ancienne ville de Tomes.

On ne fera peut-être pas fâché de trouver ici le début du Poëme célèbre de l'Art d'aimer d'Ovide.

Si quis in hoc artem populo non novit amandi ;

Me legat ; et lecto carmine doctus amet.

Arte citæ , veloque rates , remoque moventur :

Arte leves currus , arte regendus Amor.

Curribus Automedon , lentisque erat aptus habenis :

Tiphys in Hæmonia puppe magister erat.

Me Venus artificem tenero præfecit Amori.

Tiphys et Automedon dicar Amoris ego.

Ille quidem ferus est , et qui mihi sæpe repugnet :

Sed puer est ; ætas mollis et apta regi.

Phillyrides puerum cithara perfecit Achillem ;

Atque animos placida contudit arte feros.

Qui toties socios , toties exterruit hostes ;

Creditur annosum pertimuisse senem.

Quas Hædor sensurus erat , poscente magistro ,

Verberibus iussus præbuit ille manus.

Æacida Chiron , ego sum præceptor Amoris ,

Sævus uterque puer : natus uterque Dea.

Sed tamen et tauri cervix oneratur aratro :

Frænæque magnanimi dente teruntur equi.

Et mihi cedit Amor : quamvis mea vulneret arcu

Pectora , jactatas excutiatque faces.

Quo me fixit Amor , quo me violentius ulsit ;

Hoc melior facti vulneris ultor ero.

Non ego , Phœbe , datas a te mihi mentior artes :

Nec nos ætriæ voce monemur avis :

Nec mihi sunt visæ Clio Clusive Sorores ,

Servanti pecudes vallibus , Ascræ , tuis.

Ufus opus movet hoc. Vati parete perito.

Vera canam. Ceptis , mater Amoris ades.

EST-IL dans l'art d'aimer un cœur novice encore ?

Qu'il me lise : mes vers montrent l'art qu'il ignore.

L'art instruit les chars , instruit les vaisseaux

A rouler sur la terre , à voler sur les eaux.

Automédon guidait deux coursiers pleins d'audace ;

Tiphys à ses Rameurs fournit les mers de Thrace ;

Moi dans l'art de Vénus je suis maître à mon tour :

Je suis l'Automédon , le Tiphys de l'Amour.

J'ai trop connu ce Dieu , j'ai senti sa puissance ,

Mais quoi ? c'est un enfant , on dirige l'enfance.

Achille enfant trembloit à l'aspect d'un Vieillard ;

La lyre adouciſſoit le feu de son regard.

Sa naissante fierté fournit au fouet d'un Maître

La redoutable main qu'Hædor devoit connoître :

Chiron guidait Achille & je guide l'Amour.

Tous deux d'une Déesse avoient reçu le jour ,

Ils étoient fiers tous deux ; mais le coursier farouche

S'assujettit au frein qui gourmande sa bouche.

Mais le fougéux Taurceau courbe son front dompté ,

Je dompterai l'Amour. En vain sa cruauté

Lancera tous ses feux , tous ses traits dans mon ame.

Plus j'éprouvai ses traits , plus j'ai senti sa flamme ,

Mieux je saurai le vaincre & venger mes malheurs :

Je suis contre lui-même armé de ses rigueurs.

Ce n'est point cette fois Apollon qui m'inspire ,

Ni Clio , ni ses Sœurs n'ont accordé ma lyre ,

Je n'observe le chant , ni le vol des oiseaux ,

J'aimai : mes souvenirs conduiront mes pincesaux.

Mon cœur seul est mon maître & sera votre guide.

Seconde-moi , Vénus , à mes leçons préside !

O Vierges de Vesta , bandeaux , voiles sacrés ,

DU ROYAUME DE NAPLES. 159

Effe procul vittæ tenues, infigne pudoris ;
Queque tegis medios, inflita longa, pedes,
Nos Venerem tutam, conceffaque, furta canemus :
Inque meo nullum carmine crimen erit.

.

. . Elige, cui dicas, Tu mihi fola places.

De l'austère pudeur emblèmes révérez,
Et vous, chastes objets dont le pied se dérobe
Sous les replis flottans d'une modeste robe ;
Ne craignez point ! Mes vers font du crime ennemis ;
Je chante des plaisirs & des larcins permis.

Le choix d'une Maitresse à votre âge est si doux,
Mais à qui dire : j'aime , & n'aimerai que vous.

Le Poète veut que son Elève cherche aux Théâtres ou dans les Cirques celle à qui il desireroit de plaire, & il lui en indique les moyens.

Nec te nobilium fugiat certamen equorum :
 Multa capax populi commoda Circus habet.
 Nil opus est digitis, per quos arcana loquaris :
 Nec tibi per nutus accipienda nota est.
 Proximus a domina, nullo prohibente, fedeto :
 Junge tuum lateri, qua potes, ulque latus.

 Hic tibi quærat focii fermonis origo :
 Et moveant primos publica verba sonos.
 Cujus equi veniant, facito, studiose, requiras :
 Nec mora ; quifquis erit, cui favet illa, fave.
 At cum pompa frequens cælestibus ibit eburnis ?
 Tu Veneri dominæ plaude favente manu :
 Urque fit, in gremium pulvis si forte puella
 Deciderit, digitis excutiendus erit.
 Et, si nullus erit pulvis, tamen excute nullum :
 Quolibet officio caufa fit apta tuo.

MAIS sur un autre champ croissent d'autres lauriers.
 Dans la poudre du Cirque où luttent les couriers,
 Quelquefois je rencontre une Beauté piquante ;
 Rien n'y gêne l'aveu d'une flamme naissante.
 Nul besoin d'y parler d'un air mystérieux,
 D'emprunter le langage ou des doigts ou des yeux.
 Là, sans craindre d'obstacle abordés une Belle.
 Autant qu'il est possible, affiez-vous près d'elle.

 Mais tu cherches, peut-être à rompre le silence ?
 Par de vagues propos débute finement,
 Interroge; demande avec empressement
 A qui font les couriers & les chars qui paraissent ;
 Souhaite la victoire à ceux qui l'intéressent.
 Gardes-toi de vouloir contrarier son goût ;
 Penfe ou parle comme elle, approuve la fur tout.
 Veion-de en nos Romains admirant les hommages,
 S'avancer sur un char les célestes images ?
 Applaudis à Vénus, la Maîtresse des cœurs.
 Qu'alors viennent les mots, les petis fons flatteurs.
 Sur le fein de ta Belle est un grain de poussière ?
 Ores-la promptement, & d'une main légère.
 Je n'oserais jamais, me dis-tu. — Quel discours !
 — Je n'en aperçois point ? — Mais ôtes-la toujours.
 D'un foin faveu ou réel on est reconnoissant (1).

Si nous n'avons pas été assez heureux pour retrouver les vestiges d'aucun Monument élevé à ce Poète célèbre, du moins cette Inscription, ces vers si connus qu'il dévroit faire mettre en gros caractères sur son Tombeau, nous

(1) Le sujet de ce Poëme , connu par les images voluptueuses qui y sont répandues, ne nous permettoit pas d'en inférer ici un plus grand nombre de vers; mais on pourra juger par ce début seul du mérite & des graces de la Traduction Française. Nous croyons faire un véritable plaisir à nos Lecteurs en leur apprenant que

M. Barthe, à qui nous en sommes redevables, ayant senti qu'il valoit mieux imiter les Anciens que de les traduire, promet de donner un autre Poëme de l'Art d'aimer entièrement composé par lui, & nous pouvons affurer que tout ce qui en est connu est bien fait pour justifier & accroître l'opinion que l'on a de ses talens.

sont restés, & nous nous faisons un plaisir de les graver ici sur celui que nous lui élevons dans cet Ouvrage.

Désespérant de toucher l'Empereur & d'obtenir son retour à Rome, Ovide vouloit au moins que ses cendres y fussent transportées après sa mort; c'est ce qu'il écrivoit à sa femme, & d'un ton si touchant, dans une de ses Elégies. *L. 3. Trist.*

Ossa tamen, facio, parva referantur ut urna,

Sic ego non etiam mortuus exul ero.

Non vetat hoc quisquam. Fratrem Thebana peremptum

Supposuit tumulo, rege vetante, soror.

Atque ea cum foliis, et amomi pulvere misce:

Atque suburbano condita pone loco.

Quosque legat versus oculo properante viator,

Grandibus in tumuli marmore caede notis:

Hic ego qui jaceo tenerorum lusor amorum,

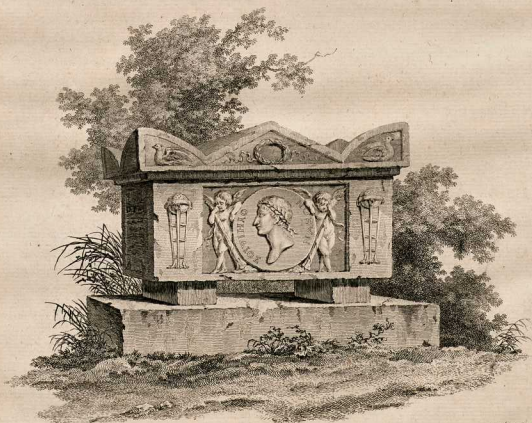
Ingenio perii Naso poeta meo.

At tibi qui transis, ne sit grave, quisquis amasti,

Dicere: Nafonis molliter ossa cubent.

FAIS que mes cendres puissent être recueillies dans une urne modeste, & qu'ainsi mon exil finisse au moins avec ma vie. Qui pourroit s'y opposer? Antigone osa bien, malgré la défense d'un Roi, placer sur le bûcher les restes de son frère. Rassemble donc mes cendres, mêles-y de suaves parfums, de l'*amomum*, & dépose-les dans quelque solitude voisine de Rome. Enfin sur le marbre du Tombeau, inscris ces vers en gros caractère, pour que l'œil rapide du Voyageur les puisse lire en passant.

Ici gît le Chantre solâtre des Amours, Ovide, victime, hélas, de son génie. Passant, si jamais vous avez aimé, ne refusez pas de dire en voyant ce Tombeau, que les restes d'Ovide y reposent mollement.



Composé par l'auteur de cet ouvrage.

Gravé par L. B. de la Haye.

DES MUSICIENS DE NAPLES

LES PLUS CÉLÈBRES.

La Musique est après la Peinture, ou concurremment avec elle, celui de tous les beaux arts qui honore le plus l'Italie & particulièrement la ville de Naples. C'est sur-tout par la Musique que Naples est justement fameuse, c'est de toutes les villes d'Italie celle qui a été la plus féconde en Musiciens célèbres, on peut dire encore qu'elle en a produit elle seule plus que tout le reste de l'Italie ou même que l'Europe entière; & dans un Ouvrage où nous avons pris l'engagement de donner une idée des Artistes les plus distingués en différens genres, on ne nous pardonneroit point d'omettre ceux qui se sont illustrés dans l'art de la Musique.

» La Musique, dit *Rousseau*, dont l'objet principal est l'imitation, devient
» un des beaux arts capables de peindre tous les tableaux, d'exciter tous les
» sentimens, de lutter avec la Poésie, de lui donner une force nouvelle, de
» l'embellir de nouveaux charmes & d'en triompher en la couronnant ».

Veut-on savoir quelle est l'idée qu'on doit prendre du degré de perfection où cet art a été porté à Naples, ainsi que l'estime particulière qu'en faisoit sur-tout l'Homme célèbre que nous venons de citer ? ouvrons son Dictionnaire au mot *Génie*.

» Le génie du Musicien soumet l'univers entier à son art : il peint tous les
» tableaux par des sons : il fait parler le silence même : il rend les idées par
» des sentimens, les sentimens par des accents ; & les passions qu'il exprime, il
» les excite au fond des cœurs. La volupté par lui prend de nouveaux charmes,
» la douleur qu'il fait gémir, arrache des cris ; il brûle sans cesse & ne se
» consume jamais : il exprime avec chaleur les frimats & les glaces. Même en
» peignant les horreurs de la mort, il porte dans l'ame ce sentiment de vie qui
» ne l'abandonne point, & qu'il communique aux cœurs faits pour le sentir.
» Mais hélas ! il ne fait rien dire à ceux où son germe n'est pas ; & ses prodiges
» sont peu sensibles à qui ne les peut imiter. Veux-tu donc savoir si quelque
» étincelle de ce feu dévorant t'anime ? cours, vole à Naples, écouter les
» chef-d'œuvres de *Leo*, de *Durante*, de *Jommelli*, de *Pergolèse*, &c. »

On ne peut douter que les progrès de cet art à Naples ne soient dûs à des établissemens déjà anciens dans cette ville, & destinés à y élever des Sujets

entièrement livrés à l'étude de la Musique. Dans le nombre de ces sortes d'établissmens, appellés *Conservatoires*, on en distingue trois, *Santo Onofrio*, *Santa Maria di Loreto* & *la Pieta*, qui sont devenus fameux par la quantité d'excellens Compositeurs qui en sont sortis (1).

Le nombre des Elèves de Sant-Onofrio est de quatre-vingt-dix, à la Pieta de cent trente, & on en reçoit jusqu'à deux cents dans le Conservatoire de Loreto. Il y a à la tête de chaque Ecole deux principaux Maîtres de Musique, appellés en Italie *Maestri di Capella*: l'un est comme le Surintendant de la Maison, & revoit ou corrige les compositions des Elèves; l'autre a inspection sur le Chant & donne des leçons de Musique vocale. Il y a ensuite les *Maestri Scolari* pour enseigner la Musique instrumentale, & ils sont différens pour chaque espèce d'instrumens. On reçoit dans chacun de ces Conservatoires les Enfans depuis huit jusqu'à dix ans, & on les conserve jusqu'à vingt & trente.

Ce n'est qu'au commencement de ce siècle, vers 1720 environ, que l'Ecole de Musique Napolitaine a commencé à jouir d'une grande réputation; les autres villes de l'Italie, Venise sur-tout, avoient déjà produit de grands Musiciens pendant le siècle dernier, tels qu'*Albinoni*, *Ziani*, *Antonio Lotti*; antérieurement *Ferrari* étoit né à Reggio, *Bononcini* à Modène, *Carissimi* à Padoue, *Franceschini* à Bologne, &c. Vers le même temps il y avoit eu à Rome *Bernardo Pasquino*, & *Pittoni*, tous deux Maîtres de Chapelle, l'un à Saint-Jean de Latran & l'autre à Saint-Pierre; & sur-tout *Luigi Palestrina*, le plus grand Compositeur de Musique d'Eglise qu'il y ait eu, & dont plusieurs morceaux sont encore exécutés tous les ans dans les grandes solemnités à la Chapelle du Pape au Vatican.

Quant aux Musiciens Napolitains qui nous occuperont seuls ici, il paroît que les premiers qui aient eu beaucoup de réputation en Italie & ailleurs, furent les *Porpora*, *Vinci*, *Leo* & *Scarlatti*. Ces grands-Maîtres furent presque tous contemporains & vivoient au commencement de ce siècle.

Durante parut ensuite, & fut sur-tout regardé comme le Chef de l'Ecole Napolitaine par la quantité de grands Musiciens qui ont tous été ses Elèves;

(1) Chaque Conservatoire a son uniforme particulier. Les Enfans de *Santa Maria di Loreto* sont habillés de blanc; l'uniforme de *la Pieta* est bleu; & les Musiciens de *Santo Onofrio* sont aussi vêtus de blanc, mais distingués par une ceinture brune, ou noire. Il y avoit encore un autre Conservatoire à Naples, appelé *i Poveri di Gesù Christo*, dont les

Enfans étoient habillés de rouge & de bleu; mais il a été supprimé il y a environ trente ans par le Cardinal Spinelli, Archevêque de Naples, qui en a fait un Séminaire. Le célèbre *Durante* en étoit alors le Maître, & *Vinci*, ainsi que *Pergolesi*, y avoient été élevés.

tels que *Piccinni*, *Sacchini*, *Terradellas*, *Guglielmi* & *Tractta*. Presque tous ces Compositeurs célèbres sont vivants, & ont formé eux-mêmes d'autres Elèves qui jouissent déjà de la plus grande réputation, tels qu'*Anfossi Paisiello*, &c.

Pergolese lui-même, le divin *Pergolese* a été Elève de *Durante*. Quoique ses Ouvrages ne soient pas très-nombreux, il n'en est pas moins regardé comme un des plus grands Musiciens qui aient existé. Il mourut fort jeune & avant d'avoir multiplié les preuves de ses talens; mais toutes ses productions portent l'empreinte du génie, & ont été après lui regardées comme des modèles en tous les genres. *Pergolese* fut bien loin, pendant sa vie, de jouir de la réputation qu'il méritoit: à peine même fut-il connu dans sa Patrie; aussi est-ce bien fausement que l'on a cru assez long-temps qu'il avoit été empoisonné: ses succès n'avoient pas été assez brillans alors pour armer la jalousie & l'envie contre lui. Né avec une santé très-foible, son goût pour les plaisirs abrégé, dit-on, ses jours. On lui avoit concillé, pour rétablir sa poitrine, de vivre dans une petite maison située près du Vésuve, dont on croyoit l'air utile ou nécessaire à sa santé languissante. Ce fut même dans cette maison où, sur la fin de ses jours, il composa le *Stabat Mater*, Ouvrage immortel & qui a le plus contribué à la réputation de ce grand-Homme. *Pergolese* y mourut en 1733, âgé de vingt-sept ans.

La grande opinion qu'on a avec raison & que l'on conservera toujours sur les Ouvrages de ce grand Musicien, n'empêche pas qu'on ne puisse dire qu'ils ont en général peu de variété, que son génie le portoit à un genre sombre, doux & mélancolique: c'est la raison pour laquelle son *Stabat*, dans lequel ce caractère devoit dominer, est la plus belle chose qu'il ait faite. Dans l'Olympiade, le bel air *Se cerca se dice* est un chef-d'œuvre par la même raison.

Naples a encore produit dans ce siècle un des plus grands Musiciens de l'Italie, le célèbre *Jomelli*; né avec le génie le plus varié, le plus universel, ce Compositeur a joué pendant presque toute sa vie des plus grands succès dans différentes Cours de l'Europe; Elève de *Feo*, Maître de peu de réputation, *Jomelli* ne fut d'abord connu que par ses talens pour le Chant & pour le Clavecin. Il commença par composer de la Musique de Balets; genre médiocrement estimé en Italie, ce qui avoit si peu prévenu en sa faveur, qu'ayant fait celle d'un Opéra-Bouffon, il n'osa s'en déclarer l'Auteur, & le fit paroître sous le nom de *Valentino*, Musicien de peu de réputation.

Cet Opéra ayant eu un très-grand succès, *Jomelli* fut encouragé à composer de nouveau, & fit à Rome sept ou huit grands Opéras, entr'autres, *Asianax*, *Iphigénie* & *Caio Mario* de l'Abbé *Rocca Forte*, dans lequel on remarqua sur-tout

l'air admirable de *Padre*, *Sposo io vado à morir*. Ce qui parut de plus neuf & fit le plus de réputation à *Jomelli*, furent ses Scènes ou Récitatifs obligés qui étoient du plus grand caractère : son style & ses Chants parurent toujours nobles, toujours remplis de grace, & soutenus d'accompagnemens, qui loin de nuire au Chant, ne servoient qu'à le faire valoir.

Sa grande réputation lui fit donner la place de Maître de Musique de la Chapelle de Saint-Pierre ; & il fit voir dans le nouveau genre où il fut obligé de travailler, que son génie les embrassoit tous. Il composa plusieurs Motets, & entr'autres le Pseaume *Benedictus Dominus Deus Israël*, dont la Musique est un chef-d'œuvre (1).

Le Duc de Wirtemberg proposa alors à *Jomelli* de le suivre en Allemagne, où il lui fit un sort considérable. *Jomelli* s'y détermina ; mais il paroît qu'à cette époque il changea sa première manière simple & noble de composer, chargeant son Chant principal d'autres parties chantantes qui y portoient de la confusion : sa Musique eut peut-être plus de mérite aux yeux des Connoisseurs, & du côté des difficultés de l'art, mais perdit de son effet.

Jomelli, après avoir séjourné quelques années chez le Duc de Wirtemberg, revint à Rome, où il voulut composer deux Opéras dans ce nouveau genre, *Achille* à Scyros & un autre sujet ; mais cette Musique dans sa nouvelle manière de contrepoint, très-travaillée & d'une exécution difficile, étant plus propre pour la chambre ou l'Eglise que pour le Théâtre, n'y réussit point, & ses deux Opéras tombèrent. Il fut de là à Naples où il ne fut pas plus heureux, & mourut, dit-on, de chagrin en 1772, à soixante-trois ans. Il fit peu de temps avant de mourir la Musique d'un *Miserere*, qui est sur-tout admirée par l'enchaînement des deux parties chantantes, toujours soutenu, & qu'on regarde comme un chef-d'œuvre.

Des talens non moins brillans, feront regretter long-temps un autre Compositeur Napolitain, nommé *Ciccio di Majo* ; fils d'un Musicien peu célèbre,

(1) *Jomelli* fut porté par ses Protecteurs, entre autres par le Cardinal *Alexandre Albani*, à la place de Maître de Chapelle de Saint-Pierre : mais l'usage établi, est que le Candidat qui se présente pour remplir ce poste, ne peut y être reçu qu'avec un Brevet qui lui est donné par les Académiciens de Sainte-Cécile & d'après un examen fort sévère. *Jomelli*, tout grand Compositeur qu'il étoit, & plus homme de génie que tous les Examineurs, s'étoit peu occupé dans sa jeunesse des premiers principes de l'art ; en conséquence il n'osa pas s'exposer à l'examen ; mais à quelque temps de là,

il fut à Bologne trouver le célèbre *Padre Marini*, un des plus savans Professeurs de l'Europe, & en peu de jours il en fut plus que tous ceux qui l'avoient intimidé. *Jomelli* retourna chez le Cardinal, & lui dit qu'il venoit s'offrir pour l'examen des Académiciens de Sainte-Cécile, mais à cette condition que, reçu ou non, tous les Examineurs seroient obligés d'en soutenir eux-mêmes un autre de sa part. Le lendemain on envoya à *Jomelli* son Brevet de Maître de Musique de la Chapelle du Pape, & il ne fut plus question d'examen.

il s'étoit livré dans sa jeunesse à l'étude des Loix ; & ce ne fut qu'à vingt ans qu'il commença à apprendre la Musique. Il fut aussi consulter à Bologne le même *Padre Martini* ; avec les conseils de ce savant Théoricien , & sur-tout les Ouvrages de *Jomelli* qu'il eut toujours sous les yeux , *Ciccio di Majo* ne tarda pas à se faire connoître.

Il fut appelé à Rome , où il composa la Musique du *Demofoonte* , dans lequel on admira plusieurs airs remplis de feu & d'énergie , comme *Sono in mar non veggo sponde*, celui *Per lei fra l'armi dove guerriero* , & sur-tout au troisième acte, le Monologue de *Timante* qui commence par *Misero me*. Il fit ensuite pour *Turin* l'Opéra de *Montesuma* , qui eut un succès prodigieux : l'air *à morir se mi condanna*, arracha des pleurs à tous les Spectateurs. Son Chant , toujours sublime & touchant , n'étoit jamais sacrifié aux accompagnements. *Ciccio di Majo* retourna de-là à Naples où il fit plusieurs Opéras , & entra autres *Hippomestre* ; mais il jouit peu de ses succès dans sa Patrie où il est mort en 1773.

Un autre Musicien , peut-être plus connu parmi nous par la quantité d'Ouvrages agréables qu'il a donné dans ce pays-ci , & que nous entendons tous les jours avec tant de plaisir sur nos Théâtres , a été *Duni* ; il étoit aussi du Royaume de Naples , près d'*Otrante*. La Musique de *Duni* porte en général un caractère aimable , rempli de Chant , & tenant le milieu entre le genre bouffon & le grand genre ; aussi n'a-t-il presque point mis de Tragédies en Musique pendant sa vie , excepté le *Catone d'Utica* qu'il avoit fait à Naples & qui eut un grand succès. Ses Ouvrages les plus goûtés parmi nous ont été le *Peintre Amoureux* , les *Chasseurs* , la *Fée Urgelle* , les *Moissonneurs* , &c. Il avoit été particulièrement lié avec *Pergolese* dont il étoit Contemporain , & avoit sur-tout cherché à consoler ce grand-Homme sur le peu de succès que ses premiers Ouvrages eurent dans sa Patrie. *Duni* est mort à Paris en 1775.

Indépendamment des grands Compositeurs , Naples a aussi produit plusieurs Chanteurs , célèbres autant par la beauté de leurs voix que par la perfection de l'art portée à un suprême degré. De tous ces Chantres Italiens , celui qui sans contredit a eu le plus de réputation , a été le fameux *Farinelli* ; il étoit de Naples , ainsi que *Casarielli* , & l'un & l'autre ont été avec raison regardés comme les premiers Chanteurs de l'Europe.

On fait que *Farinelli* , après avoir fait les délices & l'admiration des Théâtres de l'Italie , fut appelé en Espagne , & traité pendant plusieurs années par Philippe V comme un de ses Favoris ; son crédit & la confiance que le Roi d'Espagne avoit en lui , le fit en quelque sorte regarder comme son premier Ministre.

On assure qu'il n'abusa jamais de sa faveur & se fit très estimer en Espagne. Depuis la mort de ce Prince & de la Reine Elizabeth, *Farinelli* s'est retiré à Bologne où il passe le reste de sa vie dans le regret que lui laisse le chagrin d'avoir perdu son Maître & ses Bienfaiteurs.

Un exemple d'une fortune aussi extraordinaire que celle de *Farinelli*, n'aura peut-être pas peu contribué à multiplier les victimes de l'usage barbare auquel ces infortunés doivent la beauté de leurs voix. Cette coutume atroce, proscrite par la nature, par les Loix mêmes du pays, y existera peut-être encore long temps, parce que la cupidité ne connoît aucun frein. Le nombre de ces malheureuses victimes est encore considérable en Italie, malgré les excommunications, les défenses souvent & inutilement réitérées, & ce qui est encore plus, malgré les hasards du succès qui sont fort grands; car on assure que sur cent Enfans que l'on soumet à l'opération, à peine y en a-t-il un qui réussisse parfaitement. Mais d'un autre côté ces voix artificielles sont si estimées, si goûtées dans ce pays, que les Entrepreneurs d'Opéra, quand ils en rencontrent de belles, les arrêtent à des prix excessifs (1).

Quelque plaisir que puissent faire ces Chantres mutilés, plaisir uniquement dû aux charmes, à la beauté de leurs organes, nous ne pouvons que former des vœux pour voir entièrement abolir une coutume aussi révoltante pour l'humanité. Leurs partisans les plus décidés ne sauroient disconvenir que le plaisir même qu'ils ont à les entendre, est bien chèrement acheté par la disgrâce & le peu de sensibilité que la plupart de ces Acteurs apportent aux rôles principaux dont on les charge presque toujours. On pourroit même assurer que cette mode dénaturée & bizarre finira par perdre & détruire entièrement le goût sur les Théâtres d'Italie, où depuis long-temps les Drames les plus attachants ne produisent que l'ennui & l'indifférence.

(1) Il n'y a point de nouvelles défenses de mutiler les Enfans à Naples; cela a toujours été défendu, mais le Gouvernement ne s'en occupe pas plus aujourd'hui qu'il n'a fait depuis un siècle & demi. Il est certain qu'il existe des loix contre cette pratique barbare, mais ces loix sont tombées en désuétude. La mutilation est toujours, sinon approuvée, au moins tolérée par la Police de Naples. Quelquefois elle est regardée comme un traitement nécessaire pour prévenir ou guérir quelques maladies auxquelles l'humanité est sujette. Aussi lorsqu'un Père pauvre a une nombreuse famille, il obtient de la Faculté un certificat par lequel le Médecin affirme qu'un tel Enfant mourra (on pourroit ajouter de faim) si on ne lui fait l'opé-

ration; alors elle se fait avec toute l'authenticité requise. Dans la suite si la victime a la glotte & le larynx mal formés, elle est de nouveau dévouée à la misère; mais si la voix de l'Enfant est nette & qu'elle aille au *fi* naturel, il vit dans les honneurs, caressé & désiré de tout le monde, payé par les Théâtres, les Eglises, les Couvens, les Prêtres, les femmes, les maris, tout contribue à sa fortune. Sa voix élève des Palais & fait vivre sa famille dans l'opulence; ce qui accroît l'émulation des Pères & produit de nouvelles victimes. *Casarelli*, Castrat Napolitain, a fait bâtir à Naples une maison sur laquelle il a mis cette inscription. *Amphion, Thebas; ego, Domum.*

Ce n'est pas sans raison que le Philosophe sensible que nous avons déjà cité, s'élève avec tant de force contre ces hommes voluptueux & cruels qui osent rechercher le chant de ces malheureux. » Faisons entendre s'il se peut, dit-il, » la voix de l'humanité & de la pudeur qui crie & s'élève contre cet infâme » usage, & que les Princes qui l'encouragent par leurs recherches, rougissent » une fois de nuire en tant de façons à la conservation de l'espèce humaine. » Au reste, continue-t-il, l'avantage de la voix se compense dans les *Castrati* » par beaucoup d'autres pertes. Ces hommes qui chantent si bien, mais sans » chaleur & sans passion, font sur le Théâtre les plus maussades Acteurs » du monde. Ils perdent leurs voix de très-bonne heure & prennent un » embonpoint dégoûtant : ils parlent & prononcent plus mal que les vrais » hommes ; il y a même des lettres telles que l'r qu'ils ne peuvent point » prononcer du tout ».

Malgré tout le mal que *Rousseau* dit, & non sans raison, de cette espèce de Chanteurs, on ne peut cependant disconvenir qu'il n'y en ait eu quelques-uns qui aient porté dans leur Chant, & même dans leur Jeu, l'expression théâtrale à une perfection à laquelle aucun Acteur, & dans aucun genre, soit peut-être jamais arrivé ; mais ces exemples sont on ne sauroit plus rares, & on doit croire que cette perfection ne tenant qu'à l'ame & au talent du Chanteur, elle auroit été encore portée plus loin s'il n'eût été réduit à cet état malheureux (1).

Pour revenir aux Musiciens célèbres que nous avons déjà nommés, & qui les premiers ont donné à l'Ecole de Musique de Naples la grande réputation dont elle jouit actuellement, nous allons indiquer en peu de mots ce qui a particulièrement caractérisé le génie de ces anciens Maîtres, & les parties différentes dans lesquelles chacun d'eux a excellé. Nous devons au reste ces détails à un de leurs plus grands Elèves, qui jouit depuis long-temps lui-même de la plus grande célébrité dans toute l'Europe (*M. Piccini*).

Porpora fut, comme nous l'avons dit, un des plus anciens Maîtres de l'Ecole de Naples, & en même-temps un de ceux qui lui a fait le plus d'honneur

(1) Parmi plusieurs traits connus de la perfection du Chant de l'Acteur célèbre dont nous avons parlé, le fameux *Farinelli*, on cite celui-ci arrivé en Angleterre il y a quelques années. » *Senesino* » & *Farinelli* étoient tous deux engagés à différens » Théâtres, ils chantoient les mêmes jours & » n'avoient pas occasion de s'entendre mutuelle- » ment. Cependant par une de ces révolutions » théâtrales toujours inattendues, quoiqu'elles » arrivent fréquemment, ils se trouvèrent un jour

» réunis. *Senesino* avoit à représenter un Tyran » furieux, & *Farinelli* un Héros malheureux & » dans les fers, mais pendant son premier air il » amollit si bien le cœur endurci de ce Tyran » farouche, que *Senesino* oubliant le caractère de » son rôle, courut dans les bras de *Farinelli* & » l'embrassa de tout son cœur ».

Essai sur la Musique, par M. de la Borde, Tome III, note, page 312.

Ce que l'on admire encore aujourd'hui dans ses Ouvrages, est la beauté, la noblesse & la simplicité de ses chants, & particulièrement douze Cantates qui sont estimées comme les premières sources de l'art & du goût. Tous les plus grands Compositeurs ont toujours regardé ces Cantates comme ce qu'il y a jamais eu de plus parfait en ce genre, & plusieurs d'entre eux n'ont point hésité d'y puiser & de se former pour le Chant d'après cet ancien Maître qu'ils regardent comme le Patriarche & le Père de la Mélodie.

Autant *Porpora* étoit admirable pour le *Cantabile*, autant étoit-il forcé dans ses accompagnements, dont la plus grande partie a toujours été très-foible; mais il a excellé dans le Récitatif, & presque tous ses Ouvrages sont estimés à cet égard comme autant de modèles. Il en a fait un très-grand nombre, & a travaillé pour le Théâtre jusqu'à quatre-vingt-cinq ans. Son dernier Opéra *il trionfo di Camilla*, qu'il a donné à Naples en 1760, s'est ressenti un peu des glaces de l'âge. *Porpora* est mort quelques années après âgé de quatre-vingt-dix ans.

Vinci fut contemporain de *Porpora* & réunit au Chant admirable de ce Maître de savans accompagnements; il fut le premier qui imagina de seconder & de faire suivre le chant de la partie récitante par un instrument à l'unisson. *Pergolese* depuis l'a imité en cela, ainsi que tous les Compositeurs qui l'ont suivi. Un des principaux mérites de *Vinci* est d'avoir toujours cherché à peindre & à rendre dans ses Ouvrages l'expression même de la nature. Son Chant étoit fier & élevé, ou bien doux & tendre comme elle. Son Opéra d'*Artaserse* l'a immortalisé, & on admirera toujours le Duo *Tu V'voi ch'io viva o cara*, & l'air *Vo Solcando un mar crudele*, qui chacun dans leur genre ont été regardés comme des modèles.

Ce grand & célèbre Musicien est mort en 1732, à quarante-deux ans. Il fut empoisonné, à ce que l'on dit, dans une tasse de chocolat; on prétend que *Vinci* s'étoit vanté publiquement d'avoir eu pendant son séjour à Rome les faveurs d'une Dame du premier rang: un des parens de cette Dame se trouvant pour lors à Naples, en fut instruit, & la vengeance de l'indiscrétion du Musicien, en le faisant empoisonner.

Le Chevalier *Scarlatti* vécut dans le même temps que les deux grands Musiciens dont nous venons de parler, & eut aussi beaucoup de célébrité. Sa Musique étoit forte & énergique, mais ses Chants furent peu heureux. Ses Cantates sont estimées pour la facture & pour l'étude des jeunes Compositeurs. On cite sur-tout celle dans laquelle est un air qui commence par *quando il Toro mugge*, avec un accompagnement de Basson.

Scarlatti

Scarlatti fut décoré d'un Ordre de Chevalerie & du titre de premier Maître de la Chapelle du Roi de Naples. Sa Musique d'Eglise étoit savante, & c'est celle que l'on exécute de préférence à la Chapelle du Roi ; mais ce qui lui a fait le plus d'honneur est d'avoir eu pour Elève deux des plus grands Compositeurs de l'Europe, le célèbre *Hasse*, surnommé *il Sassone* & *Leo*. Nous ne parlerons ici que de ce dernier, *Hasse* n'étant point Napolitain. *Scarlatti* est mort en 1728, âgé de soixante-dix ans.

Leonardo Leo l'emporta sur tous ses Maîtres, & l'on peut même dire qu'ayant réuni tous les genres, il est regardé comme le plus grand Peintre dans son art que l'Italie ait jamais vu naître. Aussi savant Compositeur que Chantre agréable, il a réussi dans le grand & le terrible, comme il excelloit à rendre les expressions les plus douces & les plus tendres. Son *Misero Pargoletto* dans le *Demofoonte* de *Metastaze* sera toujours regardé comme un modèle de *Cantabile* & d'expression.

Aucun Compositeur n'avoit encore réussi comme *Leo* dans ces accompagnements savans qui, sur un Chant donné, conservent une marche égale & soutenue dont l'objet est de peindre ou le mouvement des eaux, ou quelqu'autre bruit continu qui se représente sous différentes modulations ; c'est ce que l'on appelle *Aria d'Ostinazione*, comme dans ce morceau d'*Apostolo Zeno*, *Ombra diletta del caro sposo*. Le but du Compositeur est de produire alors la surprise & l'effroi, & c'est ce que *Leo* a rendu d'une manière inimitable.

Tous les Ouvrages de ce grand-Homme sont remplis de morceaux également faits pour être cités ; aussi sont-ils regardés comme autant de chef-d'œuvres, & les Musiciens Italiens n'en parlent jamais qu'avec respect & admiration. Quoique le génie de ce Maître le portât de préférence aux compositions nobles & pathétiques, il eut aussi du succès dans le Bouffon ; & parmi ses Opéras de ce dernier genre, on cite celui qui est intitulé *Il ciòè, c'est-à-dire*. Le sujet de cette petite Pièce est un homme dont le tic est d'ajouter *c'est-à-dire* à tout ce qu'il dit, & qui pour vouloir tout expliquer n'en est que plus obscur. La carrière de ce célèbre Compositeur fut courte, ainsi que celle de *Pergolese*. Il mourut subitement, en 1743, âgé de quarante-deux ans.

Francesco Durante quitta de bonne-heure le Conservatoire de Sant-Onofrio où il avoit été élevé, & vint à Rome attiré par la réputation de deux Musiciens alors très-célèbres, c'étoient *Bernardo Pasquino* & *Pittone*. Il travailla cinq ans sous ces deux Maîtres, prit de l'un des leçons pour la Mélodie & le Chant dans lequel il excelloit, & de l'autre il apprit ces grands traits, cette force d'harmonie qui lui a fait depuis tant de réputation & caractérise tous ses Ouvrages.

Durante de retour à Naples, composa des *Oratoires*, des Cantates pour les Eglises & pour la chambre, mais il ne travailla point pour le Théâtre. Sa Musique, presque toujours à quatre parties obligées, est sur-tout admirée par l'art inconcevable avec lequel il savoit faire naître & revivre le même Chant dans toutes ces parties; mais il semble que cette Mélodie divine dans ses Chœurs, dispaeroissoit quand il étoit borné à une seule voix chantante.

Ce savant Compositeur est mort en 1755, âgé de soixante-deux ans. Aucun Maître ne forma autant d'Elèves que lui. Il étoit à la tête du Conservatoire *dei Poveri* di J. Christo lorsque, comme nous l'avons dit, cette Maison fut détruite par un Cardinal Archevêque de Naples. C'est de cette Ecole qu'est sorti un essain de Compositeurs célèbres qui, répandus depuis dans toute l'Europe, en ont formé d'autres à leur tour. Presque tous ces Compositeurs sont vivans; ainsi nous nous interdirons, quoiqu'avec regret, d'en faire ici l'éloge; le plus flatteur pour eux est sans doute l'empressement & le plaisir que nous avons à les aller applaudir à nos Théâtres.



CHAPITRE CINQUIÈME.



VUES ET DESCRIPTIONS

DU

V É S U V E

ET

DE SES ENVIRONS;

A V E C

L'HISTOIRE ABRÉGÉE DE SES ÉRUPTIONS,

Depuis l'an 79 jusqu'en 1780.

ESSAI

ESSAI SUR LE VÉSUVÉ,

O U

HISTOIRE ABRÉGÉE DE SES ÉRUPTIONS

LES PLUS MÉMORABLES (1).

L'ANTIQUITÉ nous donne peu de lumières sur l'histoire du Vésuve, & en réunissant tout ce que les Anciens ont dit de cette redoutable montagne, il en résulte même quelque incertitude sur le lieu qu'ils appelloient proprement *Vesuvius*; quelques Savans ont soupçonné qu'ils ne désignaient pas par ce nom la montagne dont nous parlons, mais un autre Volcan, situé dans les Champs Phlégréens, que les Géographes modernes placent à l'ouest à-peu-près de Naples, & plus près de l'ancienne Cumes.

Nous n'entrerons pas dans cette discussion, d'ailleurs assez inutile, & nous observerons seulement qu'il ne seroit peut-être pas difficile de concilier ces différentes opinions, en prouvant que les Anciens comprenoient sous la domination de *Champs Phlégréens* une étendue de terrain, dont les limites étoient très-vagues, mais qui s'étendoit fort au-delà des bornes qui circonscrivent aujourd'hui le lieu auquel on donne ce nom : quoi qu'il en soit, il est certain que *Vitruve*, *Strabon*, *Velleius Paterculus*, & les deux *Plines* ont entendu, en parlant du Vésuve, la montagne de ce nom située près de Naples; & c'est là sans doute une forte présomption en faveur de ceux qui pensent que cette

(1) L'ordre le plus naturel nous prescrivoit de donner une description du Vésuve avant d'en faire l'histoire, & nous ne nous en serions pas écartés, s'il étoit possible de décrire un objet soumis sans cesse à des changemens nouveaux; mais quel moment, quelle époque choisir pour peindre un Volcan & un Volcan toujours en activité comme le Vésuve? Chacun de ces tableaux cessera pour ainsi dire d'être exact à l'instant même où il sera fini, il faudroit donc le suivre dans toutes ses vicissitudes, & marquer avec soin ou chaque accroissement ou chaque diminution.

Ce plan d'ailleurs seroit beaucoup trop étendu pour un Ouvrage de la nature de celui-ci, qui ne peut avoir d'autre but que de présenter une idée juste, mais rapide, d'un des plus étonnans spectacles de la nature, & de choisir & de rassembler quelques faits assez constatés & assez concluans,

pour en déduire une théorie aussi claire que la nature de l'objet peut le permettre.

Nous n'avons donc cherché dans cette histoire abrégée du Vésuve, qu'à y rapprocher les observations les plus exactes qui se trouvent répandues dans les principaux Auteurs qui ont parlé de ce Mont redoutable, & dans ce sens on ne peut la regarder, que comme une suite de récits faits par différens Voyageurs & dans autant de styles qu'il s'y trouve de citations différentes.

Cette bigarrure est sans doute peu avantageuse; mais nous avons pensé que toutes ces relations & récits différens étant pour la plupart des Traductions d'originaux Italiens, il étoit essentiel de n'y apporter aucun changement, dans la crainte de nous exposer à perdre en exactitude, ce que nous aurions pu gagner en uniformité.

dénomination n'a jamais varié, puisqu'il y a la plus grande apparence que les Auteurs que nous venons de citer, n'ont fait que suivre à cet égard ceux qui ont écrit avant eux.

On ne trouve rien dans l'histoire des premiers temps de l'Italie, qui autorise à croire que le Vésuve s'étoit rendu redoutable dès-lors par ses incendies & ses éruptions. Les plus anciens Auteurs n'en parlent que pour célébrer son étonnante fertilité; & cependant il n'y a aucun doute que ce Volcan ne soit plus ancien qu'aucun Historien connu: *Vitruve* & *Strabon*, qui vivoient tous deux sous Auguste, le premier quinze ans avant, & l'autre vingt-huit ans après J. C., vont nous en fournir la preuve.

Vitruve dit qu'on savoit par tradition que de toute antiquité la montagne du Vésuve vomissoit des feux & des flammes qui se répandoient sur toutes les campagnes d'alentour. *Non minus etiam memoratur, antiquitus crevisse ardores & abundasse sub Vesuvio monte, & inde evomuisse circa agros flammam.*

Strabon s'explique encore d'une manière plus positive & plus circonstanciée: « Au-dessous de ces lieux, dit-il, est le Mont Vésuve, extrêmement fertile, si vous exceptez son sommet, qui est totalement stérile, & qui paroît de couleur de cendre: on y voit même des cavernes remplies de pierres de la même couleur, & qui semblent avoir été brûlées & calcinées par le feu, d'où l'on pourroit conjecturer que ces lieux ont autrefois été enflammés, & qu'il y avoit dans cet endroit un Volcan, qui n'a cessé que lorsque les matières inflammables ont été consumées. Peut-être que c'est cela même qui cause la fertilité des lieux voisins, comme on dit des environs de Catane, que le terrain de ce lieu, mêlé des cendres du Mont *Æthna*, étoit devenu un excellent vignoble: car la glebe ainsi brûlée, doit avoir une graisse & des sels qui la rendent plus fertile (1) ».

Or puisque Vitruve & Strabon ont aperçu des traces évidentes des ravages que le feu avoit exercé sur le Vésuve, & que cependant aucun Auteur, quel-qu'ancien qu'il soit, n'a jamais parlé d'aucun incendie de ce Volcan, il en faut conclure que ceux dont Vitruve & Strabon ont aperçu les vestiges, étoient infiniment antérieurs à tous les Historiens qui ont traité de l'Italie; & qu'ils sont arrivés dans des temps si reculés, que le souvenir en avoit déjà été effacé de la mémoire des hommes, même dès la plus haute antiquité. Il est impossible

(1) *Hicce locus incumbit Mons Vesuvius amantissimis habitatus agris, excepto Cacumine. Id ex magna parte plantis habet, fructum nullum omnino ferentem, & cinerem in prospectum habens cavernasque, monstrat antra, combustis ex petris ut color indicat ut pote quas ignis abrosit: quare conjectura assiquere, plagam istam pri-*

ribus annis ardere solitum, & ignis habere crateras, restititum autem esse, cessante materia. Fortè hanc fertilitatis, quæ circa locum est causam dixeris: sicut de Catana proditum est, ejusdem ad Æthnæis ignibus cinerem, ea ex parte, letam vineis tellurem effecisse, excoctas enim igne glebas, pingue aliquid habere, quod uberioris fructus afferat. Strabon. Liv. V.

de croire, que si la tradition s'en étoit conservée, ou qu'un phénomène si remarquable se fût manifesté depuis que l'Italie avoit commencé à avoir ses Historiens, aucun n'en eût fait mention ; & sur-tout Pline l'ancien, qui aime tant à dire tout ce qu'il fait & tout ce qu'il a entendu, que souvent il s'expose à l'inconvénient de défigurer son excellent Ouvrage en citant de simples bruits populaires, plutôt que d'omettre la moindre circonstance.

La première éruption, dont parle l'histoire, arriva sous le règne de Titus, soixante-dix-neuf ans après J. C. On fait qu'elle détruisit Herculaneum & Pompéii, & qu'elle fit périr Pline l'ancien ; elle avoit été précédée d'un tremblement de terre, qui avoit déjà presque ruiné ces deux villes, & se fit même sentir à Naples.

Sénèque, qui vivoit dans le temps de ce tremblement de terre, nous en a fait ainsi la description dans ses questions naturelles.

» Pompéii, cette ville célèbre de la Campanie près de laquelle le rivage de
 » Surrentum & de Stabie d'un côté, & celui d'Herculaneum de l'autre, for-
 » moient, par leur réunion & leur enfoncement, un golfe agréable, vient
 » d'être ruinée, & ses environs fort maltraités, par un tremblement de terre
 » arrivé en hiver, c'est-à-dire dans une saison que nos ancêtres croyoient
 » exempté des périls de cette nature. Ce fut aux Nones de Février, sous le
 » Consulat de Regulus & de Virgilius, que la Campanie, qui n'avoit jamais
 » été sans alarmes, mais au moins sans atteinte jusqu'alors, & qui tant de fois
 » en avoit été quitte pour la peur, fut en grande partie ravagée par ces violentes
 » secousses du globe. Une partie de la ville d'Herculaneum a été détruite, &
 » ce qui en reste n'est pas encore bien assuré : la Colonie de Nucerie a été sinon
 » renversée, au moins endommagée. La ville de Naples a plutôt essuyé des
 » pertes particulières que publiques, & a été légèrement effleurée par ce redou-
 » table fléau. Plusieurs maisons de campagne élevées sur la cime des montagnes,
 » ne ressentirent que des secousses sans effet. On ajoute qu'un troupeau de
 » six cents moutons fut étouffé, que des statues ont été brisées, & qu'après
 » cet événement funeste, on vit errer dans les campagnes des hommes privés
 » de connoissance & de sens ». Ce fut environ seize ans après cette catastrophe
 que le Vésuve entra en activité, & après une inaction dont il est impossible
 de déterminer la durée.

Pline le jeune a laissé des détails très-circonstanciés & infiniment curieux de cette terrible éruption. Nous croyons faire plaisir à ceux de nos Lecteurs à qui cet Auteur n'est pas familier, en rapportant en entier tout ce qu'il a écrit à ce sujet, *Lettre XVI de son sixième Livre*, adressée à Tacite.

» Vous me priez de vous apprendre au vrai comment mon oncle est mort,
 » afin que vous en puissiez instruire la postérité. Je vous en remercie ; car je
 » connois qu'il jouira d'une gloire immortelle si vous lui donnez place dans
 » vos Ecrits, quoiqu'il ait péri par une fatalité qui a désolé de très-beaux
 » pays, & que sa perte ait été causée par un accident mémorable, qui ayant
 » enveloppé des villes & des Peuples entiers, doit éterniser sa mémoire ; quoi-
 » qu'il ait fait bien des Ouvrages, qui doivent durer toujours, je compte
 » pourtant que l'immortalité des vôtres contribuera beaucoup à celle qu'il doit
 » attendre. Pour moi, j'estime heureux ceux à qui les Dieux ont accordé le
 » don, ou de faire des choses dignes d'être écrites, ou d'en écrire de dignes
 » d'être lues ; & plus heureux encore ceux qu'ils ont favorisé de ce double
 » avantage. Mon oncle tiendra son rang entre les derniers, & par vos écrits
 » & par les siens ; & c'est ce qui peut m'engager à exécuter plus volontiers les
 » ordres que je vous aurois demandé.

» Il étoit à Misène, où il commandoit la flotte. Le vingt-troisième d'Août,
 » environ une heure après-midi, ma mère l'avertit qu'il paroïssoit un nuage
 » d'une grandeur & d'une figure extraordinaire. Après avoir été quelque temps
 » couché au soleil, selon sa coutume, & avoir bu de l'eau froide, il s'étoit
 » jeté sur un lit, où il étudioit. Il se lève, monte en un lieu d'où il pouvoit
 » aisément observer ce prodige. Il étoit difficile de discerner de loin de quelle
 » montagne ce nuage sortoit ; l'évènement a découvert depuis que c'étoit du
 » Mont Vésuve ; sa figure approchoit plus de celle d'un pin que d'aucun autre
 » arbre, car après s'être élevé fort haut en ligne directe, sa cime étoit aplatie
 » & formoit comme des espèces de branches. Je m'imagine qu'un vent souterrain
 » le poussoit d'abord avec impétuosité & le soutenoit ; mais soit que l'impression
 » diminuât peu à peu, soit que ce nuage fût entraîné par son propre poids, on
 » le voyoit se dilater & se répandre. Il paroïssoit tantôt blanc, tantôt noirâtre,
 » & tantôt de diverses couleurs, selon qu'il étoit plus chargé ou de cendres
 » ou de terres.

» Ce prodige surprit mon oncle, & il le crut digne d'être examiné de plus
 » près. Il commande qu'on apprête sa frégate légère, & me laisse la liberté de
 » le suivre. Je lui répondis que j'aimois mieux étudier : & par hasard il m'avoit
 » lui-même donné quelque chose à écrire. Il sortoit de chez lui, ses tablettes
 » à la main, lorsque les Troupes de la flotte, qui étoient à Rétine, effrayées
 » par la grandeur du danger (car ce bourg est précisément sous Misène, & on
 » ne s'en pouvoit sauver que par la mer), vinrent le conjurer de les vouloir
 » bien garantir d'un si affreux péril. Il ne changea pas de dessein, & poursuivre,

» avec un courage héroïque, ce qu'il n'avoit d'abord entrepris que par simple
 » curiosité. Il fait venir les galères, monte lui-même dessus, & part dans le
 » dessein de voir quel secours on pouvoit donner non-seulement à Rétine, mais
 » à tous les autres bourgs de cette Côte, qui sont en grand nombre à cause de
 » sa beauté. Il se presse d'arriver au lieu d'où tout le monde fuit & où le péril
 » paroîsoit plus grand, mais avec une telle liberté d'esprit, qu'à mesure qu'il
 » appercevoit quelque mouvement ou quelque figure extraordinaire dans ce
 » prodige, il faisoit ses observations & les dictoit.

» Déjà sur ses vaisseaux voloit la cendre la plus épaisse & plus chaude à
 » mesure qu'ils approchoient; déjà tomboit autour d'eux des pierres calcinées
 » & des cailloux tout noirs, tout brûlés, tout pulvérisés par la violence du
 » feu; déjà le rivage sembloit inaccessible par des morceaux entiers de montagne
 » dont il étoit couvert, lorsqu'après s'être arrêté quelques momens, incertain
 » s'il retourneroit, il dit à son Pilote, qui lui conseilloit de gagner la pleine
 » mer, *la fortune favorise le courage : tournez, du côté de Pomponianus.*
 » Pomponianus étoit à Stabie, en un endroit séparé par un petit golfe que
 » forme insensiblement la mer sur ces rivages qui se courbent. Là, à la vue du
 » péril qui étoit encore éloigné, mais qui sembloit s'approcher toujours, il avoit
 » retiré tous ses meubles dans ses vaisseaux, & n'attendoit pour s'éloigner qu'un
 » vent favorable. Mon oncle le trouve tout tremblant, l'embrasse, le rassure,
 » l'encourage, & pour dissiper par sa sécurité la crainte de son ami, il se fait
 » porter au bain; après s'être baigné, il se mit à table & soupa avec toute sa
 » gaieté, ou, (ce qui n'est pas moins grand) avec toutes les apparences de sa
 » gaieté ordinaire.

» Cependant on voyoit luire de plusieurs endroits du Mont Vésuve de
 » grandes flammes & des embrâsemens dont les ténèbres augmentoient l'hor-
 » reur : mon oncle, pour rassurer ceux qui l'accompagnoient, leur disoit que
 » ce qu'ils voyoient brûler, c'étoient des villages que les payfans alarmés
 » avoient abandonnés, & qui étoient demeurés sans secours. Ensuite il se coucha
 » & dormit d'un profond sommeil; car comme il étoit puissant, on l'entendoit
 » ronfler de l'antichambre; mais enfin la cour, par où l'on entroit dans son
 » appartement, commençoit à se remplir si fort de cendres, que pour peu qu'il
 » eût resté plus long-temps, il ne lui auroit pas été libre de sortir. On l'éveille,
 » il sort & va rejoindre Pomponianus & les autres qui avoient veillé. Ils
 » tiennent conseil & délibèrent s'ils se renfermeront dans la maison ou s'ils
 » tiendront la campagne, car les maisons étoient tellement ébranlées par les
 » fréquens tremblemens de terre, que l'on auroit dit qu'elles étoient arrachées

» de leurs fondemens & jettées tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, & puis
 » remises à leurs places. Hors de la ville, la chute des pierres, quoique légères
 » & desséchées par le feu, étoit à craindre.

» Entre ces périls, on choisit la rase campagne. Chez ceux de sa suite, une
 » crainte surmonta l'autre; chez lui, la raison la plus forte l'emporta sur la plus
 » foible. Ils sortent donc, en se couvrant la tête d'oreillers attachés avec des
 » mouchoirs, ce fut toute la précaution qu'ils prirent contre ce qui tomboit
 » d'en-haut. Le jour recommençoit ailleurs; mais dans le lieu où ils étoient
 » continuoit une nuit la plus sombre & la plus affreuse de toutes les nuits, &
 » qui n'étoit un peu dissipée que par la lueur des flammes & de l'incendie. On
 » trouva bon de s'approcher du rivage, & d'examiner de près ce que la mer
 » permettoit de tenter; mais on la trouva encore fort grosse & fort agitée d'un
 » vent contraire. Là, mon oncle ayant demandé de l'eau & bu deux fois, se
 » coucha sur un drap qu'il fit étendre; ensuite des flammes qui parurent plus
 » grandes, & une odeur de soufre qui annonçoit leur approche, mirent tout le
 » monde en fuite. Il se lève, appuyé sur deux Valets, & dans le moment tombe
 » mort. Je m'imagine qu'une fumée trop épaisse le suffoqua d'autant plus aisé-
 » ment, qu'il avoit la poitrine foible, & souvent la respiration embarrassée.

» Lorsque l'on recommença à revoir la lumière (ce qui n'arriva que trois
 » jours après), on retrouva au même endroit son corps entier, couvert de
 » la même robe qu'il avoit quand il mourut, & plutôt dans la posture d'un
 » homme qui repose que d'un homme qui est mort. Pendant ce temps, ma
 » mère & moi nous étions à Misène; mais cela ne regarde plus votre histoire.
 » Vous ne voulez être informé que de la mort de mon oncle. Je finis donc & je
 » n'ajoute plus qu'un mot: c'est que je ne vous ai rien dit, ou que je n'aie vu,
 » ou que je n'aie appris dans ces moments, où la vérité de l'action qui vient de se
 » passer, n'a pu encore être altérée. C'est à vous de choisir ce qui vous paroîtra
 » plus important. Il y a bien de la différence entre écrire une lettre, ou bien une
 » histoire; entre écrire pour un ami, ou pour la Postérité. Adieu ».

Dans la XX^e. Lettre, Plin continue ainsi, pour répondre à Tacite qui lui
 avoit demandé des détails plus circonstanciés.

» La Lettre que je vous ai écrite sur la mort de mon oncle, dont vous aviez
 » voulu être instruit, vous a, (dites-vous) donné beaucoup d'envie de savoir
 » quelles alarmes & quels dangers j'essuyai à Misène, où j'étois resté; car c'est-là
 » que j'ai quitté mon histoire.

*Quamquam animus meminisse horret luctuque refugit,
 Incipiam.....*

» Après que mon oncle fut parti, je continuai l'étude qui m'avoit empêché
 » de le suivre. Je pris le bain & soupai : je me couchai & dormis peu, & d'un
 » sommeil fort interrompu. Pendant plusieurs jours, un tremblement de terre
 » s'étoit fait sentir, & nous avoit d'autant moins étonnés, que les bourgades &
 » même les villes de la campagne y sont fort sujettes : il redoubla pendant cette
 » nuit avec tant de violence, qu'on eût dit que tout étoit, non pas agité, mais
 » renversé. Ma mère entra brusquement dans ma chambre, & trouva que je
 » me levois, dans le dessein de l'éveiller si elle eût été endormie. Nous nous
 » asseyons dans la cour, qui ne sépare le bâtiment d'avec la mer que par un
 » fort petit espace.

» Comme je n'avois que dix-huit ans, je ne fais si je dois appeller fermeté
 » ou imprudence ce que je fis. Je demandai Tite-Live, & me mis à le lire &
 » à l'extraire, ainsi que j'aurois pu faire dans le plus grand calme. Un ami de
 » mon oncle survient, il étoit nouvellement arrivé d'Espagne pour le voir.
 » Dès qu'il nous aperçut, ma mère & moi assis, ayant un livre à la main, il
 » nous reproche à elle sa tranquillité, & à moi ma confiance : je n'en levai pas
 » cependant les yeux de dessus mon livre. Il étoit déjà sept heures du matin, &
 » il ne paroïssoit encore qu'une lumière foible, comme une espèce de crépuscule.
 » Alors les bâtimens furent ébranlés, avec de si fortes secousses, qu'il n'y eut
 » plus de sûreté à demeurer dans un lieu, à la vérité découvert, mais fort
 » étroit. Nous prenons le parti de quitter la ville. Le Peuple épouvanté nous
 » suit en foule, car ce qui donne la frayeur tient lieu de prudence ; chacun ne
 » croit rien de plus sûr que ce qu'il voit faire aux autres.

» Après que nous fûmes sortis de la ville, nous nous arrêtons ; & là, nouveaux
 » prodiges, nouvelles frayeurs : les voitures que nous avions emmenées avec
 » nous, étoient à tout moment si agitées, quoiqu'en pleine campagne, qu'on
 » ne pouvoit même en les appuyant avec de grosses pierres, les arrêter en une
 » place. La mer sembloit se renverser sur elle-même, & être comme chassée
 » du rivage par l'ébranlement de la terre ; le rivage en effet étoit devenu plus
 » spacieux, & se trouvoit rempli de différens poissons demeurés à sec sur le
 » sable. A l'opposite, une nue noire & horrible, crevée par des feux qui s'élan-
 » çoient en serpentant, s'ouvrit & laissoit échapper de longues fusées, semblables
 » à des éclairs, mais qui étoient beaucoup plus grandes ; alors l'ami, dont je
 » viens de parler, revint une seconde fois, & plus vivement à la charge. Si
 » votre frère, si votre oncle est vivant, nous dit-il, il souhaite sans doute que
 » vous vous sauviez, & s'il est mort, il a souhaité que vous lui surviviez.
 » Qu'attendez-vous donc ? pourquoi ne vous sauvez-vous pas ? Nous lui

» répondions que nous ne pouvions songer à notre sûreté, pendant que nous
 » étions incertains du sort de mon oncle. L'Espagnol part sans tarder davantage
 » & cherche son salut dans une fuite précipitée.

» Presqu'aussi-tôt la nue tombe à terre & couvre les mers ; elle déroboit à
 » nos yeux l'île de Caprée qu'elle enveloppoit & nous faisoit perdre de vue
 » le Promontoire de Misène. Ma mère me conjure, me presse, m'ordonne de
 » me sauver de quelque manière que ce soit : elle me remontre que cela est
 » facile à mon âge, & que pour elle, chargée d'années & d'embonpoint, elle
 » ne le pouvoit faire : qu'elle mourroit contente si elle n'étoit point cause de
 » ma mort. Je lui déclare qu'il n'y avoit point de salut pour moi qu'avec elle ;
 » je lui prends la main, & je la force de m'accompagner : elle cède à regret &
 » se reproche de me retarder.

» La cendre commençoit à tomber sur nous, quoiqu'en petite quantité. Je
 » tourne la tête & j'aperçois derrière nous une épaisse fumée qui nous suivoit,
 » en se répandant sur la terre comme un torrent. Pendant que nous voyons
 » encore, quittons le grand chemin, dis-je à ma mère, de peur qu'en le suivant,
 » la foule de ceux qui marchent sur nos pas ne nous étouffe dans les ténébres.
 » A peine nous étions-nous écartés, qu'elles augmentèrent de telle sorte, qu'on
 » eût cru être, non pas dans une de ces nuits noires & sans lune, mais dans
 » une chambre où toutes les lumières auroient été éteintes. Vous n'eussiez
 » entendu que plaintes de femmes, que gémissemens d'enfans, que cris d'hom-
 » mes. L'un appelloit son père, l'autre son fils, l'autre sa femme : ils ne se
 » reconnoissoient qu'à la voix. Celui-là déplorait son malheur, celui-ci le sort
 » de ses proches ; il s'en trouvoit à qui la crainte de la mort faisoit invoquer
 » la mort même. Plusieurs imploroient le secours des Dieux, plusieurs
 » croyoient qu'il n'y en avoit plus, & comptoient que cette nuit étoit la
 » dernière, & l'éternelle nuit dans laquelle le Monde devoit être enseveli.
 » On ne manquoit pas même de gens qui augmentoient la crainte raisonnable
 » & juste, par des terreurs imaginaires & chimériques. Ils disoient qu'à
 » Misène. ceci étoit tombé, que cela brûloit ; & la frayeur donnoit du poids
 » à leurs mensonges.

» Il parut une lueur, qui nous annonçoit, non le retour du jour, mais
 » l'approche du feu qui nous menaçoit ; il s'arrêta pourtant loin de nous. L'obf-
 » curité & la pluie de cendres recommencèrent, & plus fortes & plus épaisses.
 » Nous étions réduits à nous lever de temps en temps pour secouer nos habits,
 » & sans cela elle nous eût accablés. Je pourrois me vanter qu'au milieu de si
 » affreux dangers, il ne m'échappa ni plainte, ni foiblesse ; mais j'étois soutenu

» par

» par cette consolation peu raisonnable, quoique naturelle à l'homme, de
 » croire que tout l'univers périrait avec moi.

» Enfin cette épaisse & noire vapeur se dissipa peu à peu & se perdit tout-
 » à-fait, comme une fumée, ou comme un nuage. Bientôt après parut le jour
 » & le soleil même, jaunâtre pourtant, & tel qu'il a coutume de luire dans une
 » éclipse. Tout se montrait changé à nos yeux troublés encore, & nous ne
 » trouvions rien qui ne fût caché sous des monceaux de cendres, comme sous
 » la neige. On retourne à Misène : chacun s'y établit de son mieux, & nous y
 » passons une nuit fort partagée entre la crainte & l'espérance, mais où la
 » crainte eut la meilleure part, car le tremblement de terre continuait. On ne
 » voyait que gens effrayés entretenir leur crainte & celle des autres, par de
 » sinistres prédictions. Il ne nous vint pourtant aucune pensée de nous retirer,
 » jusqu'à ce que nous eussions eu des nouvelles de mon oncle, quoique nous
 » fussions encore dans l'attente d'un péril si effroyable, & que nous avions vu
 » de si près. Vous ne lirez pas ceci pour l'écrire, car il ne mérite pas d'entrer
 » dans votre histoire, & vous n'imputerez qu'à vous-même, qui l'avez exigé,
 » si vous n'y trouvez rien qui soit digne même d'une Lettre. Adieu «.

On ne peut guère lire ces deux Lettres sans être frappé du courage du malheureux Pline. La passion de l'étude inspire dans bien des occasions une sorte d'intrépidité, qui tient de l'héroïsme; mais c'est sur-tout celle des sciences naturelles qui produit le plus éminemment cet effet. On n'admire peut-être pas assez l'espèce d'audace que donne la curiosité, lorsqu'elle est devenue passion. Nous pourrions en citer plus d'un exemple très-moderne; mais sans nous écarter de notre sujet, il me semble que Pline voguant tranquillement & de plein gré sous un athmosphère enflammé, s'avançant de sang-froid vers les dangers, & observant, ses tablettes à la main, le plus terrible spectacle qui puisse frapper les yeux, n'est peut-être pas moins étonnant, que Charles XII, entouré des éclats d'une bombe, & dictant sans émotion une lettre à son Secrétaire. A quoi tient-il donc qu'on ne dise l'intrépide Pline, comme on dit l'intrépide Héros du Nord? c'est qu'en général, c'est le grand nombre qui donne & consacre les épithètes, comme les sobriquets, que tout homme est appréciateur de la valeur, & qu'il n'y en a que peu qui le soient du courage.

Nous remarquerons encore avant de quitter Pline le jeune, que les détails qu'il nous a transmis doivent rectifier une opinion assez vulgaire. On se persuade assez communément que la ville de Stabie fut ensevelie par la même éruption qui engloutit Herculaneum & Pompéii; c'est une erreur, cette ville fut saccagée & détruite long-temps auparavant, par Sylla, dans la guerre sociale.

Herculanum qui étoit bien plus ancienne & plus considérable, éprouva, ainsi que Pompeii, comme nous l'avons déjà dit, de grands désastres, environ quinze ans auparavant; l'une & l'autre ne s'étoient pas encore entièrement rétablies, lorsqu'elles disparurent enfin tout-à-fait sous les cendres & la lave du Vésuve. Tout le monde fait l'histoire de la découverte toute récente de ces deux villes, & combien les Monumens qu'on y a trouvés ont déjà contribué à étendre les lumières que l'on avoit sur l'antiquité, & sur-tout sur les arts des Romains (1).

Après la description circonstanciée que nous avons rapportée de la première éruption du Vésuve, nous croyons devoir d'autant plus nous dispenser de nous appesantir sur les détails des éruptions suivantes, qu'en général elles ont toutes entr'elles de très-grandes ressemblances, & qu'aucune n'a produit de plus grands effets que la première: nous nous contenterons donc, pour éviter la monotonie des répétitions, de présenter simplement le Tableau chronologique des incendies du Vésuve, en y ajoutant seulement quelques remarques en général, & nous ne nous étendrons particulièrement que sur quelques éruptions célèbres par leurs ravages ou par des phénomènes singuliers: nous le terminerons enfin par la dernière qui vient d'arriver en 1779, c'est-à-dire 1700 ans juste après celle qui détruisit Herculanum & Pompeii sous Titus.

DATES DES ÉRUPTIONS DU VÉSUYE.

79.	1049.	1682.	1737.	1771.
203.	1138.	1694.	1751.	1773.
472.	1139.	1701.	1754.	1774.
512.	1306.	1704.	1760.	1775.
685.	1500.	1712.	1766.	1776.
993.	1631.	1717.	1767.	1778.
1036.	1660.	1730.	1770.	1779.

(1) Un des plus précieux objets de curiosité qu'on ait tiré des fouilles d'Herculanum, est sans doute cette immense quantité de Livres anciens & de Manuscrits Grecs dont le nombre, à ce qu'on prétend, passe huit cents; mais on ne sauroit penser sans gémir, à la lenteur avec laquelle on s'occupe des moyens de rendre utile ce trésor incalculable. Elle est telle que, selon toute appa-

rence, la génération actuelle ne peut pas se flatter d'en recueillir aucun fruit.

Dans la seconde partie de cet Ouvrage, en parlant des différentes curiosités trouvées à Herculanum, nous rendrons un compte plus détaillé de la forme & de la nature de ces antiques Manuscrits, ainsi que des moyens simples & ingénieux avec lesquels on avoit commencé à en dérouler & en déchiffrer quelques-uns.

Depuis la terrible & mémorable éruption de 79 dont Pline le jeune nous a transmis les détails, il paroît que les cinq ou six premières éruptions qui ont suivi à différentes époques, & dont les Historiens contemporains ont fait mention, n'ont rien eu de remarquable. Ces Historiens sont *Dion, Cassiodore, Procope de Casarée*, &c.

La septième éruption arriva en 1036. Une Chronique, écrite dans ce temps par un Moine du Mont Cassin, en fait une description qui nous fait croire qu'elle a dû être considérable, puisqu'il y est dit que les flancs de la montagne s'entr'ouvrirent, & qu'il en sortit un torrent de matière liquide qui s'étendit jusqu'à la mer.

Le Père La Torre remarque que dans la description des éruptions précédentes, il n'est fait mention que de cendres & de poussières sorties du sommet de la montagne, au lieu que dans celle-ci, on parle d'un torrent de feu qui se prolonge jusqu'à la mer, & il conclut de-là qu'avant cette dernière éruption, le Vésuve n'avoit pas vomé encore de ces fleuves de matières fondues qui acquièrent la dureté de la pierre après leur refroidissement, & qui sont aujourd'hui si abondantes dans toutes les éruptions.

Cette conclusion ne peut avoir de justesse que tout au plus à l'égard des éruptions connues depuis celle de 79 ; car il est bien constaté actuellement, que non-seulement Herculaneum étoit pavé avec de la lave dure, mais qu'il se trouve même sous le pavé qui subsistait lors de la destruction de cette ville, un autre pavé, qui doit être bien plus ancien, & qui est pareillement de lave dure semblable à celle que le Volcan rejette aujourd'hui ; & les carrières de cette espèce de lave, qui subsistent encore & dont quelques-unes paroissent avoir été très-anciennement exploitées, semblent autoriser à croire, que dans les temps les plus reculés, les Habitans des environs du Vésuve trouvoient en abondance les matériaux nécessaires pour la construction de leurs villes.

La septième éruption connue est de 1049. *Léon d'Ostie* & *Scot* attribuent à cette éruption un phénomène très-remarquable. Ils prétendent que le Volcan rejetta une si grande quantité de résine sulfureuse, ou de bitume, qu'elle formoit un torrent ; & comme Léon d'Ostie est antérieur à Scot, le Père La Torre remarque qu'il est le premier Auteur qui fasse mention d'un torrent de bitume pétrifié. J'avoue que j'aurois encore mieux un Auteur qui indiqueroit la manière dont le bitume se pétrifie. Je crains fort pour le Cardinal Evêque, Léon d'Ostie, que son bitume pétrifié n'ait été autre chose que de la lave durcie. Il faut convenir que dans le onzième siècle, il étoit encore plus aisé d'être à la fois, Evêque, Cardinal, & même Saint, que d'être bon Physicien.

Les éruptions de 1138, 1139 & 1306 n'ont rien eu de digne d'être remarqué.

Dans la douzième, qui arriva en 1500, *Ambroise Leon* de Nole, Médecin & Philosophe, assure, dans son histoire du Vésuve, que cette éruption se termina par une pluie de cendre rougeâtre. En supposant que la matière colorante de cette cendre ait été susceptible de se dissoudre dans l'eau, il ne falloit plus que la réunion d'une pluie naturelle avec celle-ci, pour multiplier la merveille de ces pluies de sang dont parlent tant d'Auteurs anciens & modernes.

La treizième éruption du Vésuve arriva en 1631, & fut une des plus formidables dont on ait conservé la mémoire. Le 16 Décembre, au milieu de la nuit, on sentit dans les environs de la montagne de violentes secousses, qui durèrent presque sans interruption jufques vers le matin : alors on vit une fumée noire & épaisse s'élever insensiblement dans les airs du sommet du Vésuve, elle prit, ainsi que dans l'incendie de 79, la forme d'un pin, & répandit, par ce préage funeste, une terreur universelle qui fut bientôt justifiée. Ces noirs tourbillons, que vomissoit le Volcan en fureur, s'amoncelèrent insensiblement sur la cime, & ressembloient à des montagnes entassées ; une nuit obscure enveloppa tout le Golfe de Naples, une pluie de cendres & de poussière couvrit au loin les environs, le tonnerre retentissoit du fond de cette masse immense de vapeurs épaisses, & l'obscurité n'étoit dissipée par intervalles que par la clarté que répandoient les éclairs, & les rochers ardents que lançoit l'abîme.

Ces convulsions du Volcan cessèrent enfin après une explosion épouvantable, pendant laquelle la montagne s'ouvrit du côté de *Saint-Jean-Teduccio*. De ses flancs déchirés se précipita un torrent de lave qui se partagea en sept branches, & qui porta par-tout l'effroi & la dévastation ; les jardins délicieux de *Pietra Bianca*, de *Portici*, *Granatelli*, si célèbre par ses grenadiers, le village de *Resina*, furent détruits, & la lave roulant ses flots enflammés jufques vers la mer, entraîna encore avec elle une partie de la *Torre del Greco* & de celle de l'*Annonciata*.

Ces torrens de feu brûloient encore, lorsqu'ils furent remplacés par des torrens d'eau bouillante qui couloient du haut de la montagne, où ils s'étoient formés par les pluies abondantes qui avoient commencées dès le 17 : ils continuèrent leurs ravages jufques vers la moitié de Janvier 1632, & ils furent accompagnés de tremblemens de terre infiniment plus violens que ceux que l'on avoit senti au commencement de l'éruption. Naples se ressentit de ce fléau, & un grand nombre de ses édifices fut considérablement endommagé.

On remarqua dès le commencement de cet incendie une agitation extraordinaire

dinaire dans la mer ; il n'en fallut pas davantage pour faire croire qu'elle s'étoit frayé une communication souterraine , par laquelle le Volcan auroit pompé toutes les eaux qu'il avoit versées ensuite dans les campagnes. Il est rare qu'une idée absurde ne rencontre pas des Défenseurs qui la soutiennent par des preuves ridicules ; aussi se trouva-t-il à Naples beaucoup de gens qui prétendoient avoir vu flotter dans les laves d'eaux bouillantes qui découloient du Vésuve , de l'algue & des poissons de mer cuits (1).

La quatorzième éruption , qui arriva en 1660 , mérite quelque attention , parce que l'émission de la matière fondue qu'elle répandit abondamment dans la campagne , se fit sans aucun bruit , & ce cas très-rare n'a eu lieu probablement , que parce que la matière élevée dans l'intérieur de la montagne , rencontra pour s'épancher trois anciennes ouvertures qui s'étoient faites dans l'éruption précédente. La lave ne trouvant point de résistance , fut versée paisiblement par ces trois bouches. On peut inférer de-là que le fracas & les mouvemens de la terre , qui accompagnent communément les éruptions , ne sont quelquefois occasionnés que par les obstacles qui s'opposent à l'épanchement de la matière fondue (je dis quelquefois) , parce qu'il est infiniment probable que ces phénomènes effrayans sont causés encore plus souvent par des substances beaucoup plus expansives que la lave , & qui se trouvant engouffrées dans les abîmes du Volcan , secouent aussi long-temps les parois de leur prison , jusqu'à ce qu'enfin elles se soient procuré une issue.

En 1682 , il y eut un incendie au Vésuve assez considérable. Il arriva le 12 Août , fut accompagné de tremblemens de terre & se prolongea avec des intervalles assez longs , jusqu'à l'année 1689. On remarqua particulièrement que la fumée qui s'élevoit du Volcan avoit pris la forme d'un pin , comme dans l'éruption de 79 , rapportée par Plinie ; qu'elle étoit très-épaisse , & qu'il en sortoit fréquemment des éclairs , qui paroissoient cependant avoir un caractère un peu différent de ceux que l'on observe pendant les orages (2).

(1) Il n'y auroit sans doute aucune absurdité à croire que la mer communique avec les abîmes du Vésuve par un suintement insensible , nous verrons même par la suite combien l'eau peut influer sur les phénomènes volcaniques , mais il est absurde de croire que la mer communique directement avec le Volcan , si cela étoit elle rempliroit bientôt les cavités souterraines qui paroissent proprement le réceptacle des matières inflammables & en empêcheroit par conséquent l'inflammation , il faut excepter cependant le cas où la communication des eaux ne seroit pas continue.

(2) Le tonnerre , que l'on entend dans les grandes éruptions du Vésuve , n'a point ordinairement d'écho , ni de prolongation : son coup est presque momentané , comme celui d'un canon , qu'on entendroit tirer sur mer à quelque distance. Les foudres sont plus foibles que les foudres communes. On les voit serpenter au milieu d'une fumée très-épaisse & tracer rapidement un sillon de feu , en décrivant par divers angles quatre ou cinq portions de lignes droites.

Depuis cette époque jusqu'en 1757, il y eut six autres éruptions, savoir, en 1694, 1701, 1704, 1712, 1717 & 1730; mais comme il ne paroît pas qu'elles aient été remarquables par quelque phénomène particulier, nous allons passer à celle de l'année 1737.

Le vingt-deuxième incendie commença vers la fin d'Avril 1737. Il mérito une attention particulière, non-seulement à cause des effets extraordinaires qu'il produisit, mais encore parce qu'il n'en est aucun qui ait été plus exactement & plus judicieusement observé & décrit que ne fut celui-ci, par *Dom Francesco Serrao*, premier Médecin du Roi de Naples (1).

Cet incendie commença de manière à déconcerter un grand nombre d'Observateurs. C'étoit une opinion généralement admise, que lorsque le Volcan jettoit pendant très-long-temps de la fumée, les éruptions étoient peu à craindre; cependant le Vésuve fumoit depuis 1730, & l'éruption dont nous parlons, se fit sept ans après vers la fin d'Avril, dans le moment même où la montagne vomissoit des tourbillons de fumée.

Le 14 & le 15 Mai, les flammes & la fumée augmentèrent considérablement, & dans la nuit du 16, le Volcan commença à lancer des pierres ardentcs, l'embrasement se soutint dans le même état pendant plusieurs jours, & paroïsoit tirer son activité d'une quantité prodigieuse de soufre, dont le sommet de la montagne étoit couvert.

Le 19 & le 20, la violence de l'incendie s'étoit augmentée au point que l'on voyoit en plein jour la flamme s'élever au-dessus du cratcr, malgré l'éclat & la lumière du soleil. Vers le soir, la fureur du Volcan parut redoubler; ses feux, devenus plus rapides, s'étendoient au loin, & une explosion épouvantable qui se fit entendre vers deux heures après midi du jour suivant, acheva d'inspirer la terreur aux peuples d'alentour.

Sur le soir, on apperçut distinctement une crevasse qui s'étoit faite dans la montagne, entre le midi & le couchant; bientôt le Volcan vomit des flammes par cette nouvelle bouche; mais telle étoit l'activité du feu & la quantité de

(1) Nous allons suivre autant que les bornes de cet Essai peuvent nous le permettre, l'excellent Ouvrage publié sous le titre d'Histoire du Vésuve, par cet habile Observateur. Nous regrettons de ne pouvoir en offrir qu'un extrait à nos Lecteurs, & nous les invitons à recourir à l'original: ils y trouveront souvent avec plaisir une application heureuse, des principes de la plus saine physique, une exposition simple & claire, des phénomènes naturels, & ils y reconnoîtront par-tout un esprit

éclairé & sage, également en garde contre les préjugés du vulgaire & les préoccupations fauvantes.

Il est si doux de rendre hommage au mérite modeste, que nous n'avons pas pu nous défendre de payer ce tribut de notre estime à un Vieillard vénérable & célèbre, qui est également aimé & respecté de ses Concitoyens & des Etrangers, & de qui on peut dire, comme Tacite d'Agricola,

Extraneis, ignotique non sine cura fuit.

matières embrasées, qui bouillonnaient dans le gouffre, que malgré l'issue que la crevasse donnoit aux flammes, on ne vit pas de diminution dans la gerbe enflammée qui sortoit du cratère.

A huit heures du soir, la matière parut enveloppée d'une vapeur sombre, qui étoit sillonnée sans cesse par des éclairs d'un rouge ardent; dans le même moment, on vit déboucher la lave par la crevasse; elle couloit avec rapidité vers le bourg de Réfina, qui se vit menacé d'une ruine certaine.

Vers les neuf heures, le torrent parut se ralentir dans sa course, le rouge ardent des matières en fusion commençoit à perdre de son éclat, & l'espoir d'un calme prochain remplaçoit déjà la terreur. » Cependant les pierres, les flammes » & les tourbillons de fumée que la cime du Volcan vomissoit ne diminuoient » pas, le retentissement ne cessoit point, & l'air mugissoit toujours avec la » même fureur.

» Les choses persistèrent dans cet état jusqu'à onze heures vingt-deux minutes » du soir; pour lors la nouvelle crevasse redevint féconde tout-à-coup. On en » vit sortir plus de fumée & plus de flammes qu'auparavant; elle enfanta » une prodigieuse quantité de foudres; elle jeta même des pierres: ce qu'elle » n'avoit point fait dans sa première éruption.

» En même-temps le torrent qui partoît de cette crevasse, reprit son cours » avec plus de rapidité. Toute la montagne paroissoit en feu, tant à cause des » flammes, que par un effet de la réverbération qu'elles produisoient sur les » tourbillons de la fumée qui les environnoit.

» Dans cette situation, l'on entendit la montagne éclater avec autant de » fracas que si elle se fût abîmée sur elle-même, & pendant quelque temps » elle tonna de la sorte sans discontinuer: les secousses de la terre étoient aussi » épouvantables que fréquentes; tous ceux qui jusqu'alors s'étoient obstinés » à rester dans leurs maisons, en furent arrachés par la frayeur, chacun fuyoit » avec horreur des lieux que le feu & la terre sembloient également prêts à » dévorer «.

Les matières épanchées remplirent sur le premier plan du Vésuve un espace de cinq cents pas de long & de trois cents de large, & le feu propagé par les roches ardentes qui voloient de toutes parts, se communiqua à une forêt de genévrier qui couvroit une partie de la montagne, & la réduisit en cendres.

Le 21, la lave accumulée se fraya plusieurs routes. Les torrens enflammés portèrent la désolation dans différens cantons cultivés, & réduisirent en cendre les plantations d'arbres qui se trouvèrent sur leur route.

Le torrent, qui avoit d'abord coulé du sommet vers l'orient, s'avançoit sur

un front de quatre-vingt palmes (environ cinquante-trois pieds). Il changea insensiblement de direction & se jeta enfin sur la Tour du Grec; le torrent occidental prit la sienne vers un pont du chemin Royal, qui se trouve entre la Chapelle du Purgatoire & le Couvent des Capucins. Reserré dans cet endroit par les arches du pont, il combla une vallée, & s'élevant sans cesse par l'abondance des matières, forcées de refluer sur elles-mêmes, il pénétra en partie dans la Chapelle du Purgatoire, où il consuma tout ce qui étoit combustible.

Dans le même temps, il forma d'un autre côté une nouvelle branche, se jeta sur l'Eglise des Carmes, mit le feu à une petite porte, & se répandit dans l'Eglise, où cependant il s'arrêta promptement, le reste du torrent surmonta tous les obstacles, & grossissant toujours, il s'éleva presque jusqu'à la hauteur des cellules des Religieux, inonda une partie du Réfectoire & de la Sacrificie, & s'avancant vers les bords de la mer, il s'y arrêta.

Le 24, on entendit une explosion dont le bruit dura très-long-temps, les foudres volcaniques sillonnèrent de nouveau l'atmosphère autour de la montagne; mais on s'aperçut que le feu qui s'élevoit de sa cime perdoit enfin de son activité.

Le 27, la violence du feu parut diminuée encore, & l'incendie alla toujours en décroissant, jusqu'au 29, qu'il parut absolument éteint.

Cependant le Volcan continua à répandre une fumée abondante & épaisse. Elle devint très-blanche le 5 & le 6 Juin après une pluie considérable, & répandit en même-temps dans les environs de la Tour du Grec, une odeur suffoquante de soufre, qui jusques-là ne s'étoit pas encore fait remarquer. Cette vapeur infecta un espace de six cents pas environ, & endommagea les feuilles & les fruits naissans des arbres d'alentour.

Une seconde pluie, qui tomba quelques jours après, fit fumer de nouveau le torrent de laves encore ardentes, elle ne produisit point comme la première fois cette vapeur sulfureuse; mais il s'exhala du torrent une odeur infecte qui occasionnoit de violentes douleurs de tête: elle subsista très-long-temps dans les environs de la Tour du Grec.

Les matières fondues, qui formoient les torrens de lave, parurent embrasées jusqu'au 25 Mai. Peu à peu leur surface devint sombre & noire; mais plus d'un mois après, elles conservoient encore assez de chaleur à un pied de profondeur pour mettre le feu à un bâton qu'on y enfongoit.

Telle est en abrégé la description que *Dom Serrao* fait de ce terrible incendie, & il ajoute qu'ayant mesuré & calculé la quantité de matières vomies par le Volcan, pendant vingt-deux jours que dura cette éruption, il l'évalue à

DU ROYAUME DE NAPLES. 189

319 millions 658 mille 161 pieds cubes, ce qui faisoit près d'une lieue & demie en surface carrée, ou bien un cube de 683 pieds, c'est-à-dire une Montagne dont toutes les dimensions seroient égales à-peu-près à la hauteur de la plate-forme du clocher de Strasbourg.

Le Volcan se reposa pendant quatorze ans ; mais le 22 Octobre 1751 fut l'époque de la vingt-troisième éruption. On entendit à quatre heures du matin une forte explosion qui fut suivie d'un tremblement de terre, & le 25, la montagne s'ouvrit un peu au-dessus de l'*Atrio del Cavallo*, avec un fracas épouvantable. La lave s'épancha par cette ouverture, & son cours fut si rapide, que le premier jour elle fit quatre milles en huit heures, ce qui fait à-peu-près 33 pieds par minute.

La lave s'étendit sur le plan de l'*Atrio del Cavallo*, occupant un large espace & prenant le chemin d'un vallon profond & escarpé, elle s'y jeta comme un torrent, semblable à du crystal fondu assez épais ; continuant ensuite sa route, & gagnant tantôt de la surface, tantôt de la profondeur, selon la capacité des lits dans lesquels elle couloit, la lave arriva enfin au vallon de *Buon Incontro*, dont la largeur étoit de cinquante palmes & la profondeur de quatre-vingt, qu'elle combla en entier.

Le Père La Torre fait dans son Ouvrage sur le Vésuve un détail fort étendu de cette éruption, mais ce détail se trouvant rapporté dans plusieurs Journaux très-connus, & ne nous paroissant d'ailleurs renfermer rien de plus remarquable que l'éruption de 1637 dont nous venons de rendre compte, nous allons passer à celles qui ont suivi & qui nous présentent des phénomènes plus dignes d'attention (1).

Le 2 Décembre 1754 est la date de la vingt-quatrième éruption, & on peut

(1) Parmi plusieurs observations curieuses qui se trouvent dans cette description du Père La Torre, il en fait une que nous rapporterons, parce qu'elle donne une idée de ce qui produit ces émanations subtiles & dangereuses souvent occasionnées par le voisinage des Volcans & des feux souterrains, & en même-temps de la différence qu'il y a entre elles.

« Quoique le torrent de lave dont j'ai parlé se
« fût arrêté le 9 Novembre 1751, il conserva néan-
« moins pendant long-temps une grande chaleur ;
« j'allai le visiter dans toute son étendue, le 22 &
« le 23 Mai 1752, & je trouvai que quoiqu'on
« marchât dessus, sans éprouver de chaleur sen-
« sible, il y avoit pourtant quelques ouvertures
« en plusieurs endroits dans toute sa longueur,

« d'où il sortoit une chaleur violente & insupportable ; elle étoit accompagnée d'une vapeur
« lancée avec force, mais invisible, qui étoit dans
« l'instant la respiration. Cette vapeur n'avoit
« qu'une très-légère odeur de soufre, mais elle en
« avoit une très-forte de sel ammoniac, de nitre
« de vitriol mêlés ensemble, qui faisoit le gosier
« & les narines. Ces ouvertures suffoquantes se
« nomment dans le langage vulgaire, *Mofettes*, pour
« les distinguer de celles qu'on nomme *Fumettes*,
« qui sont d'autres crevasses d'où il sort une fumée
« humide, mêlée avec le soufre, le sel ammoniac
« ou le vitriol, mais qui n'est pas lancée avec tant
« de force, & par conséquent ne produit pas un
« aussi vif sentiment de suffocation ».

dire qu'elle a duré jusqu'en 1760, puisque pendant tout cet intervalle le Vésuve a vomî presque continuellement des laves. On peut remarquer, comme une singularité, que les premières laves qui se firent jour, débouchèrent par deux ouvertures qui n'occasionnèrent aucune secousse, ni le moindre bruit dans la montagne; l'une du côté d'Ottajano, l'autre du côté de Bosco di Tre Case. On s'aperçut en même-temps qu'il s'étoit formé avant l'éruption sur le plan intérieur du Volcan un monticule qui s'éleva successivement jusqu'au-dessus du rebord du cratère. Il formoit une cheminée par laquelle dégorgeoit sans cesse une espèce d'écume enflammée, noire & légère, lancée quelquefois avec tant de violence, qu'il lui falloit huit secondes pour retomber de la hauteur où elle avoit été portée, quoique quelques morceaux de ces scories parussent avoir 12 pieds de diamètre; de façon qu'en supposant qu'elles suivissent la loi connue de l'accélération des corps graves dans leur chute, elles avoient été élevées à 966 pieds de hauteur.

Pendant que le sommet du Volcan produisoit cet étonnant feu d'artifice, la lave s'échappoit avec tant de rapidité de ses flancs entr'ouverts, que les yeux la suivoient à peine (1).

Le 30 Décembre, cette monticule intérieure dont nous venons de parler & qui se formoit sur la sommité du Vésuve, parut considérablement exhaussée, non-seulement par la quantité prodigieuse de pierres & de scories élançées du Volcan & dont la plus grande partie étoit retombée dans la montagne, mais encore parce que les matières qui bouillonnaient dans les abîmes du Mont, soulevoient perpétuellement la croûte qui formoit ce plan intérieur. Cette élévation continua à faire des progrès & à augmenter en hauteur & en volume, de façon qu'en 1760, elle étoit entièrement contiguë au Vésuve, & en formoit comme la continuation & le sommet. La matière qui s'élevoit alors au-dessus de ses rebords couloit librement le long des flancs de la montagne, & le Père La Torre, qui l'avoit observée avec attention, la compare à une espèce d'écume métallique & minérale, expression qui ne signifie sans doute autre chose qu'une scorie métallique.

Nous n'aurions plus rien à dire sur cette éruption, si ces ravages s'étoient bornés aux laves, aux cendres & aux pierres, dont elle couvrit une grande

(1) Le Père La Torre rapporte qu'il présenta à différentes reprises devant le front de la lave, une boussole, dont l'éiguille ne fut cependant aucunement attirée. Mais nous pensons qu'on ne peut trop rien conclure d'après cette épreuve,

attendu qu'il n'y a rien de plus commun, que de voir les scories martiales, & même les mines de fer, ne communiquer aucun mouvement à l'éiguille aimantée.

partie des belles campagnes qui entourent le Vésuve ; mais elle produisit un effet plus funeste encore en répandant dans l'Athmosphère une vapeur si meurtrière, que la plupart de ceux qui avoient le malheur de la respirer, périroient dans peu de jours (1).

Depuis cette époque jusqu'au 8 Mars 1766, qui fut la date de la vingtcinquième éruption, le Vésuve a été tranquille, jettant toujours de la fumée, & sur-tout dans les mauvais temps ; car cette observation est constante & a été souvent faite par M. le Chevalier *Hamilton*. Comme ce judicieux Naturaliste a été témoin de l'éruption de l'année 1766, ainsi que de celle de l'année suivante, & qu'il en a rendu lui-même un compte exact dans ses Lettres à la Société Royale de Londres, adressées à Mylord Comte de *Morton*, nous ne pouvons mieux faire que de rappeler à nos Lecteurs quelques-unes de ses observations.

Le Vésuve étoit si calme dans les premières visites que M. *Hamilton* lui a rendues, qu'il avoit pu voir assez profondément jusques dans la bouche du Volcan, dont les côtés étoient incrustés de sels & de minéraux de diverses couleurs, blancs, verts, jaunes foncés & jaunes pâles. » Quelques jours avant l'éruption, » je vis ce que *Pline* le jeune dit aussi avoir vu avant l'éruption du Vésuve » si fatale à son oncle, la fumée noire prendre la forme d'un pin ; près de deux » mois avant l'éruption, cette fumée, qui paroissoit noire, au grand jour, » ressembloit à de la flamme pendant la nuit «.

(1) Dom Jean de Vincenzio, Médecin de Nole, qui a fait l'histoire de la maladie épidémique qu'occasionna cette vapeur, la regarde comme une *Péripneumonie* accompagnée de délire ; elle désola principalement Nole, Saint-Paolo, Saint-Erasmo, Serno & Saviano, & ne parut attaquer que les adultes après l'âge de dix-huit ans, sur-tout ceux que leurs travaux forçoient de passer des journées entières dans les champs. La plupart périroient dès le quatrième ou le cinquième jour, malgré les secours les plus efficaces de la Médecine. Aussitôt après la mort, les cadavres se couvroient de taches pourpres, & à l'ouverture on trouvoit le poulmon & le ventricule droit du cœur prodigieusement gonflés par la quantité de sang qui s'y étoit porté, au point qu'il remplissoit les vessicules pulmonaires.

Nous ne rapportons ces détails que pour remarquer que cette disposition des viscères est à-peu-près la même dans les personnes étouffées par la vapeur des charbons, par les exhalaisons des substances fortement aromatiques, & en général dans tous

ceux dont la mort a été occasionnée par une surabondance de phlogistique introduit par la respiration dans l'économie animale, d'où l'on pourroit conclure que cette vapeur malsainante étoit plutôt composée d'air inflammable, ou de phlogistique développé, que d'émanation sulfureuse ; on fait que la vapeur qui s'exhale du soufre en combustion est un acide qui produit un effet absolument opposé à celui que nous venons d'observer, puisqu'au lieu de causer du gonflement dans les poulmons, il en occasionne au contraire l'affaiblissement.

Lorsqu'on réfléchit sur le fait que nous venons de rapporter & sur tant d'autres du même genre, on ne sauroit s'empêcher de douter que la conservation des êtres sensibles soit la vue principale d'après laquelle la nature a combiné toutes ses opérations. Il semble plutôt que son but essentiel est d'entretenir le mouvement des éléments matériels, & d'en abandonner ensuite les résultats à leur influence mutuelle. Cette idée est peu consolante ; mais elle a sans doute le mérite d'attacher plus particulièrement à l'espoir d'un avenir.

Le 28 Mars la lave commença à paroître, & l'éruption continua le 29 & le 30, sans être cependant toujours d'une même force. » Le 31, je passai la nuit sur la montagne, la lave n'étoit pas aussi considérable que la première soirée; » mais les pierres embrasées étoient parfaitement transparentes. Quelques-unes que j'ai jugées du poids d'environ 2000 livres furent jetées au moins à 200 pieds de hauteur perpendiculaire, & retombèrent dans la bouche, ou du moins très-près de la bouche d'un petit monticule qui s'étoit formé par la quantité des cendres & des pierres, dans l'intérieur de la grande bouche du Volcan, ce qui en rendoit l'approche bien moins hasardeuse qu'elle ne l'avoit été quelques jours auparavant, lorsque la bouche avoit près d'un demi-mille de circuit & que les pierres pouvoient s'élancer dans toutes les directions. M. *Hervy*, frère du Comte de Bristol, fut blessé dangereusement au bras, quelques jours avant l'éruption, pour s'être approché de trop près de la bouche du Volcan, & deux Anglois de sa compagnie aussi, mais légèrement; on ne sauroit présenter à l'imagination un tableau du superbe spectacle que nous offroient ces girandoles de pierres embrasées, qui surpassoient de beaucoup les feux d'artifice les plus surprenans.

L'éruption dura jusqu'au 12 Avril, que notre Observateur fut voir de près le torrent de laves; l'ébranlement des terres voisines étoit semblable, dit-il alors, à celui de la charpente d'un moulin à eau. » La chaleur de la lave étoit trop forte pour me permettre de m'approcher plus qu'à dix pieds du fleuve, & elle étoit d'une consistance telle (quoiqu'elle parût liquide comme de l'eau), qu'elle pouvoit presque résister à l'impression d'un long bâton qui servoit à mon expérience; de grandes pierres jetées de toute ma force ne s'y enfonçoient point; mais après y avoir fait une légère impression, elles nageoient sur la surface & disparoissoient bientôt à ma vue; car malgré sa tenacité, la lave couloit avec une rapidité étonnante, & telle que je suis persuadé que pendant le premier mille, la vitesse de ce courant étoit celle de la rivière de *Saverne* près de *Bristol*. Le fleuve à sa source avoit à-peu-près dix pieds de largeur; mais bientôt cette largeur augmenta, & le courant se divisa en trois branches, de sorte que ces rivières de feu communiquant leur chaleur aux cendres des laves précédentes, entre une branche & l'autre, produisoient toutes ensemble, pendant la nuit, l'image d'une surface enflammée de quatre milles de longueur & de près de deux milles de largeur en quelques endroits. Vous vous figurez, Mylord, le coup-d'œil superbe de cette scène singulière dont on ne sauroit donner une description.

Ce ne fut que le 10 Décembre 1766 que cette éruption cessa totalement, après

après avoir duré neuf mois. Il paroît par la description que fait M. Hamilton du crater du Vésuve, qu'il y avoit alors au milieu d'une petite plaine ressemblante à la *Solfaterra* un monticule de la hauteur de 185 pieds, qui servoit de cheminée principale au Volcan, & qu'en y jettant de grosses pierres, on pouvoit, par les obstacles qu'elles rencontroient en tombant, compter cent ricochets, jusqu'à ce qu'elles fussent arrivées au fond. Ce monticule changeant de forme, & prenant un accroissement sensible, ne laisse aucun doute sur la forme même de la montagne du Vésuve, ainsi que de tous les autres Volcans.

L'éruption de 1767 s'annonça le 19 Octobre par tous les symptômes ordinaires. Comme elle a été une des plus violentes de ce siècle, nous croyons qu'un extrait de la description que M. Hamilton en fait lui-même sera agréable à nos Lecteurs.

» Du sommet du monticule sortoit une fumée noire & si épaisse qu'elle paroît
» soit ne sortir qu'avec difficulté; on voyoit les nuages s'élever les uns sur les
» autres en mouvement spiral & rapide, & à tout moment de grosses pierres
» lancées à une hauteur très-considérable au milieu de ces nuages; peu à peu
» la fumée prit la forme exacte d'un grand arbre de pin. Cette colonne de
» fumée noire après s'être élevée à une hauteur extraordinaire, suivit la direc-
» tion du vent, & fut portée jusqu'à Caprée, qui est à environ 28 milles du
» Vésuve.

» Comme je m'imaginois qu'il n'y avoit point de risque à approcher de la
» Montagne depuis l'émission de la lave, j'allai sur-le-champ pour l'examiner,
» accompagné d'un seul Payfan. Je passai l'Hermitage, & j'allai fort avant dans
» ce vallon, qui est entre les montagnes de la *Somma* & du Vésuve, qu'on appelle
» l'*Atrio di Cavallo*. Je faisois mes remarques sur la lave, qui de l'endroit où
» elle s'étoit fait une ouverture, étoit déjà parvenue jusqu'au vallon, lorsque
» tout-à-coup, vers midi, j'entendis un bruit violent dans l'intérieur de la
» Montagne, & à un quart de mille de l'endroit où nous étions, la Montagne
» s'ouvrit avec beaucoup de bruit; & de sa nouvelle bouche sortit une fontaine
» de feu liquide, qui s'éleva à plusieurs pieds de hauteur, & roula ensuite
» directement vers nous comme un torrent. La terre trembloit, & en même-
» temps nous fûmes couverts d'une grêle de pierres-ponces. Dans un instant,
» des nuages de fumée noire & de cendres, causèrent une obscurité presque
» totale; les explosions du haut de la Montagne étoient beaucoup plus fortes
» que le tonnerre le plus violent que j'aie jamais entendu, & l'odeur du soufre
» étoit très-forte.

» Mon guide alarmé prit le parti de s'enfuir, & moi, je l'avoue, je n'étois
» pas fort à mon aise. Je le suivis de près, & nous courûmes environ trois

» milles sans nous arrêter, parce que, comme la terre trembloit sous nos pieds,
 » je craignois que l'ouverture d'une bouche nouvelle ne mit un obstacle invin-
 » cible à notre retraite. Je craignois aussi que les explosions violentes ne
 » détachassent quelques rochers de la Montagne de *Somma* sous laquelle il
 » nous falloit absolument passer. Outre cela, les pierres-ponces qui tombaient
 » sur nous comme la grêle, étoient de grandeur à nous causer des sensations
 » très-désagréables.

» Après avoir respiré un peu, & le tremblement de terre continuant toujours,
 » je jugeai qu'il étoit prudent de quitter la Montagne, & de me retirer chez
 » moi, où je trouvai tout le monde fort alarmé, à cause des explosions violentes
 » du Volcan, qui faisoient trembler la maison jusqu'à ses fondemens, & en
 » ébranloient les portes & les fenêtres. Le bruit & l'odeur du soufre augmen-
 » tant encore, nous quittâmes notre maison de campagne pour nous rendre
 » à Naples. Je jugeai à propos en passant par *Portici*, d'informer la Cour de
 » ce que je venois de voir, & je conseillai à Sa Majesté Sicilienne de quitter le
 » voisinage de cette Montagne menaçante : cependant la Cour ne sortit de
 » *Portici* que vers minuit, lorsque la lave en étoit déjà fort près. Pendant que
 » j'allois à Naples, c'est-à-dire en un peu moins de deux heures après mon
 » départ de la montagne, je remarquai que la lave avoit déjà couvert trois
 » milles du même chemin par lequel nous nous étions retirés. Il est étonnant
 » qu'elle ait pu couler si vite, car j'ai vu depuis que la rivière de lave dans
 » l'*Airio di Cavallo*, étoit de soixante à soixante-dix pieds de profondeur, &
 » dans quelques parties d'une largeur d'environ deux milles.

» Quand le Roi quitta *Portici*, le bruit étoit déjà augmenté considérablement,
 » & la percussion de l'air par les explosions étoit tellement violente, que
 » non-seulement des portes & des fenêtres dans les Palais du Roi en furent
 » totalement enfoncées, mais même encore une porte que l'on avoit bien fermée
 » à clef. La même nuit, plusieurs portes & fenêtres à Naples s'ouvrirent aussi
 » d'elles-mêmes. Outre ces explosions qui étoient très-fréquentes, il y avoit un
 » bruit sourd, souterrain & violent qui dura cette nuit à-peu-près cinq heures.
 » J'imaginai que ce bruit singulier pouvoit avoir été causé par la lave qui aura
 » rencontré quelque dépôt d'eau de pluie dans les entrailles de la Montagne,
 » & que le combat entre le feu & l'eau pourroit en quelque façon rendre
 » compte des siffemens & de ces bruits extraordinaires.

» On ne sauroit donner une idée de la confusion de cette nuit à Naples.
 » La retraite précipitée du Roi augmenta encore l'alarme. Toutes les Eglises
 » furent ouvertes & remplies de monde ; on ne voyoit que Processions dans

DU ROYAUME DE NAPLES. 195

» les rues. Le mardi 20, il fut impossible de juger de l'état du Vésuve, à cause
 » des cendres & de la fumée qui le couvroient entièrement & qui s'étendirent
 » jusqu'à Naples. Le soleil avoit la même apparence que quand on le voit
 » à travers un brouillard épais à Londres, ou au travers d'un morceau de verre
 » noirci de fumée. Ces cendres tombèrent à Naples toute la journée.

» Le mardi 21 fut plus tranquille que les journées précédentes ; mais les laves
 » couloient toujours avec vivacité. *Portici* fut alors dans un danger véritable,
 » car la lave n'en étoit éloignée que d'un mille & demi ; mais heureusement
 » elle changea de direction, & vers la nuit elle se ralentit.

» Le jeudi 22, vers les dix heures du matin, le même bruit horrible recom-
 » mença, mais avec beaucoup plus de violence encore que dans les journées
 » précédentes. Les gens les plus âgés ont dit qu'ils n'avoient jamais entendu
 » de bruit pareil, & il étoit réellement effrayant. Nous nous attendions à
 » chaque moment à quelque événement sinistre. Les cendres pleuvoient à
 » Naples en si grande abondance, que les gens à pied dans les rues furent
 » obligés de se servir de parapluies ou de déployer leurs chapeaux, car ces
 » cendres faisoient beaucoup de mal aux yeux ; les toits des maisons & les
 » balcons furent couverts de ces cendres de l'épaisseur de plusieurs lignes, des
 » vaisseaux en mer, à vingt lieues de Naples, en furent aussi couverts au grand
 » étonnement des Matelots «.

» Le vendredi 23, les laves continuèrent de couler ; mais le 24, elles cessèrent
 entièrement ; ainsi cette éruption fut fort courte, mais d'une violence prodigieuse, puisque M. Hamilton observe que la lave se porta jusqu'à six milles de distance, près d'une petite Chapelle appelée *San Vito* ; qu'elle avoit deux milles de largeur & presque par-tout soixante-dix pieds d'épaisseur. La lave tomba dans un chemin creux, appelé *Fossa grande*, qui avoit été formé par des torrens d'eau de pluie, & quoique ce chemin n'ait pas moins de deux cents pieds de profondeur & cent pieds de largeur, la lave l'avoit cependant comblé dans un endroit. Je n'aurois jamais cru, dit cet exact Observateur, qu'une si grande quantité de matières ait pu se répandre en si peu de temps, si je n'en avois été témoin & examiné moi-même le cours entier de la lave.

» Le jour suivant, il n'y eut d'autre phénomène qu'une grande quantité d'éclairs qui s'échappoient d'une colonne noire de fumée élevée au-dessus de la Montagne & qui étoient accompagnés de tonnerre. Il y eut aussi une autre espèce de Météore qui ressembloit à ce que l'on appelle des étoiles tombantes, & l'on remarqua que les cendres qui se répandirent dans la dernière journée de l'éruption étoient presque aussi blanches que la neige.

Depuis cette grande éruption de 1767 qui fut la vingt-sixième jusqu'en 1778, le Vésuve a presque toujours été en activité, & a eu des éruptions plus ou moins fortes presque tous les ans : mais comme elles n'ont présenté aucun phénomène remarquable qui les ait caractérisé, nous n'en ferons point de descriptions particulières & nous passerons tout de suite à celle de l'état actuel du Vésuve ; nous pensons que ces détails pittoresques, & écrits avec chaleur, paroîtront intéressans. Nous allons laisser parler notre Voyageur.

« Depuis mon arrivée à Naples, au commencement de 1778, j'avois trouvé le Vésuve si calme & si tranquille, qu'il avoit perdu beaucoup dans mon esprit. Sans flammes ni fumée, ce n'est plus qu'une Montagne très-ordinaire. Son sommet, d'après les calculs faits jusqu'ici, est élevé de 3694 pieds au-dessus du niveau de la mer. Mais la largeur de sa base & l'épaisseur des différentes couches de laves qui s'y sont amoncées, font disparaître à l'œil la moitié de son élévation. Le Vésuve étoit resté dans mon esprit comme l'impression de ces fantômes dont on berce les enfans ; de ces objets monstrueux & inouïs dont on parle toujours & qu'on ne voit jamais ; peut-être encore l'habitude qu'acquèrent à la longue les Voyageurs, de voir rapetisser les objets en s'en approchant, avoit-elle causé mon indifférence (1).

« Ma curiosité n'étant donc pas excitée, elle me laissoit sans impatience, lorsqu'un soir qu'il avoit plu par un vent de *Scirocco*, c'est-à-dire après un déluge de pluie, on vint tout d'un coup nous avertir que le Vésuve jetoit du feu. Nous courûmes bien vite au Môle, & je vis effectivement de la fumée, avec quelques bouffées d'étincelles. La pluie continuelle, & l'orage augmentèrent dans la nuit, avec des coups de tonnerre assez forts pour me faire espérer quelque évènement. Je les attendois, mais inutilement, & je m'endormis sans sentir de secousses ; j'appris cependant que ç'avoit été ma faute, qu'il y avoit eu pendant la nuit un léger tremblement de terre, & que l'on entendoit

(1) La hauteur du Vésuve a été mesurée par plusieurs Observateurs ; mais leurs résultats diffèrent considérablement entre eux : jusqu'ici & selon l'opinion commune à Naples, on a estimé que le Vésuve, à partir du niveau de la mer, avoit 1800 pieds de hauteur. Le P. La Torre même ne lui en donne que 1777. L'Abbé Noller au contraire lui en a trouvé 3558, & les opérations de M. de Saussure lui ont rapporté 3698 pieds.

Nous ne cherchons pas à concilier toutes ces mesures ; il suffira de dire qu'elles ont toutes été calculées sur l'abaissement du mercure dans le Baromètre, & que cet instrument qui étoit encore

très-imparfait du temps de l'Abbé Noller, n'a pu donner par conséquent que des rapports très-fautifs. Il a fallu l'habileté de MM. Fontana & Saussure pour l'amener au degré d'exactitude propre à apporter des résultats exacts. En effet, la mesure déterminée par ce dernier approche beaucoup de celle qu'a donné un nivellement qui vient d'être fait avec beaucoup de soin ; nous nous rapportons de préférence à cette dernière opération qui donne au Vésuve 3694 pieds de hauteur, parce qu'elle a été répétée plusieurs fois, & sans qu'il se soit trouvé de différence sensible, ce qui en assure l'exactitude.

» bruire la Montagne : nous attendîmes avec impatience que la pluie nous
 » permit d'approcher, & que les nuages en laissent le sommet à décou-
 » vert.

» Le surlendemain au matin, on envoya m'éveiller & me dire, que *Bartho-*
 » *lomeo*, le Général des *Cicérons* du Vésuve, étoit averti & nous attendoit.
 » Nous nous rendîmes à *Portici*, pleins d'ardeur, de curiosité, & d'espoir de
 » la satisfaire. Nous nous assurâmes d'une quantité de mulets & d'ânes dont
 » on se sert pour monter jusqu'à la moitié de la Montagne, & de Conducteurs
 » qui vous précèdent & vous traînent le reste de la route, en vous faisant
 » empoigner une corroye dont ils se ceignent le corps. Nous traversâmes *Portici*,
 » & ensuite *Resina*, village bâti sur la lave qui couvrit *Herculanum*, lors de
 » l'éruption dans laquelle périt Pline sous le règne de Titus.

» Les environs de *Resina* sont plantés d'arbres fruitiers & de vignes très-
 » abondantes, qui produisent cet excellent vin connu sous le nom de *Lachrima*
 » *Christi*. Il croît au milieu des fleuves de feu dont le Vésuve est couvert, &
 » sur un sol que les élémens en fureur semblent disputer souvent à la culture.
 » On distingue toutes les laves des différens siècles, & on y reconnoît sur-tout
 » celles des éruptions qui sont les plus récentes. Elles ne laissent voir à leur
 » superficie que des scories ferrugineuses de la couleur & de la forme du
 » mâche-fer : au bout d'un siècle, cette calcination commence à n'être pas si
 » aigre ; elle se couvre d'abord de mousse qui se corrompt, se régénère & se
 » charge de poussière. Bientôt on y voit le genêt, la lavande & mille autres
 » végétaux, jusqu'à ce qu'une nouvelle lave vienne soulever ou recouvrir cette
 » matière que le temps avoit rendu à la fertilité.

» Après avoir cheminé une heure sur nos mules, nous en descendîmes pour
 » monter à pied le reste de la montagne qui devient alors très-rapide, & qui est
 » dénuée de toute espèce de production. Ce n'est plus que cendres, scories,
 » mâche-fer, mêlés de parties de soufre & d'alun. Alors la Montagne de la
 » *Somma*, qui vue de Naples paroît aussi haute que le Vésuve, commence
 » à s'abaisser à l'œil : elle semble faire une circonvallation autour de la forme
 » pyramidale du Vésuve.

» Rien ne peut offrir un aspect plus sévère & plus terrible que la Vallée qui
 » est entre le Vésuve & la *Somma*. On ne peut s'en faire une idée avant de
 » l'avoir vu, & en la voyant on sent l'impossibilité de la peindre aux autres,
 » à moins d'emprunter le savant pinceau de *Vernet* ; il y faudroit porter sa palette
 » pour copier les tons d'une nature qui ne se trouve que là, & qui est toujours
 » au-dessus de ce que la mémoire en peut conserver. C'est le chemin des Enfers,

» l'atelier de Vulcain ; c'est tout ce que l'imagination des hommes pourroit
 » enfanter de plus gigantesquement affreux.

» A la moitié de la Montagne, c'est-à-dire de la partie la plus escarpée, il y
 » a une espèce de corniche ou de repos, qui paroît la ceindre dans son pourtour :
 » on y découvre, en s'y arrêtant, la vue du plus beau pays qu'il soit possible de
 » voir. A l'orient, le Cap de *Sorrento*, l'île de *Caprée*, celles d'*Ischia*, de
 » *Nisita*, de *Procida* ; en face, le Cap de *Misène*, *Ponzzole*, la Côte de
 » *Pausilippe*, le beau bassin du Golfe de Naples, la ville qui l'entoure & se
 » développe en amphithéâtre, *Portici*, *Castel-Greco* & enfin les *Camaldules*,
 » qui semblent terminer le Paysage, par un parterre de fleurs, & mettre un
 » jardin sur le premier plan du tableau.

» Dans le moment où j'étois le plus occupé à jouir de ce riant & sublime
 » spectacle, l'impétueux *Scirocco* vint changer rapidement la scène ; il précipita
 » sur la Montagne des nuages qui tirèrent le rideau sur toute la nature. Nous
 » ne vîmes bientôt que ce que nous touchions. L'espérance de voir dissiper
 » cette brume par le vent qui l'avoit apportée, nous fit continuer notre escalade.
 » Le vent augmentoit au point de nous renverser, & devenoit si froid, que la
 » vapeur humide restoit en frimats sur nos habits.

» La pluie vint sans dissiper le brouillard. Nous arrivâmes au cratère sans
 » nous en apercevoir, si ce n'est par la fatigue que nous éprouvions. Dès que
 » nous commençâmes à y descendre, nous nous trouvâmes comme dans une
 » étuve ; nous passions sur de la lave encore chaude, qu'on nous dit être celle
 » de la nuit précédente. Il falloit enjamber sur des crevasse, d'où sortoient des
 » mofettes ou camoufflets soufrés, dont la chaleur étoit insupportable & la
 » vapeur étouffante. La fumée de ces bouches se mêlant au brouillard, le
 » rendoit encore plus épais & ajoutoit à l'effroi de ce lieu.

» Nous trouvions à chaque moment des *scories* isolées, que notre *Lazaron*
 » *Bartholomeo* nous disoit avoir été jetées de la veille. Nous entendions à
 » chaque instant tout près de nous le bruit de l'explosion, sans en voir l'effet.
 » Nous continuâmes à descendre & à marcher sur une croûte friable, qui
 » ressembloit à du métal fondu, refroidi, & qui s'enfonçoit sous nos pieds,
 » non sans nous causer, comme on peut croire, quelque crainte : elle étoit
 » augmentée par celle de nos Conducteurs, qui laissoient voir la peur de s'égarer,
 » & n'osoient se séparer de quarante pas sans s'appeler continuellement.

» Deux ou trois explosions consécutives, bruyantes, comme celle d'une mine
 » qui se feroit entendre dans l'intérieur de la terre, nous firent apercevoir que
 » nous étions à la portée des explosions, sans pouvoir juger ni du vent, ni de

» la direction des scories que nous ne pouvions distinguer ; nous pensâmes
 » donc à la retraite : c'est alors que je sentis le désespoir de me trouver égaré
 » par un temps affreux, dans l'impossibilité de m'orienter, ni par le soleil, ni
 » par aucun autre moyen. Je ne trouvois aucune raison déterminante pour
 » distinguer ou le côté du danger, ou celui qui pouvoit nous en tirer. Je
 » m'aperçus cependant, à la marche que nous fîmes pour remonter à la crête
 » de la Montagne, que nous étions descendus à-peu-près soixante pieds dans
 » le crater.

» Dès que nous fûmes sortis de cette étuve, nous fûmes repris par le vent
 » & l'orage qui étoient encore augmentés. Ce n'étoit plus de la pluie ; c'étoit
 » une masse d'eau tombant sur nos têtes, qui nous ôta en partie le plaisir que
 » l'on a à descendre si facilement une pente qui a tant coûté à gravir. On fait
 » en un quart-d'heure le chemin qui en a coûté six, & sans aucune peine.
 » Les cendres s'éboulaient sous vos pieds, & le moindre mouvement vous fait
 » cheminer rapidement & de la manière la plus douce. Il est au-reste très-utile
 » de se précautionner de guêtres, pour prévenir l'inconvénient des scories rou-
 » lantes que vous mettez en mouvement, & qui peuvent vous atteindre les
 » jambes dans leur chute.

» L'état déplorable où nous étions, nous fit trouver excessivement long le
 » chemin que nous avions fait le matin avec tant d'intérêt & de curiosité.
 » L'orage changea encore de nature : c'étoit de la grêle, ensuite un tonnerre
 » violent ; il y eut même une secousse de tremblement de terre, mais dont nous
 » ne nous aperçûmes pas à la vérité, à cause du mouvement de nos mules ; il
 » fut très-bien observé à *Portici* sur-tout par ceux qui étoient dans l'inaction :
 » nous y trouvâmes le carrosse qui nous avoit amenés & qui nous reconduisit
 » à Naples, après avoir éprouvé dans un aussi petit espace de temps toutes les
 » différentes intempéries de l'air, & cependant avec plus de désir que jamais
 » d'aller observer une seconde fois cet effrayant phénomène.

» Quelques jours après, le temps étoit devenu tout-à-fait beau, & nous
 » retournâmes au Vésuve. Les approches du crater ne me parurent plus aussi
 » terribles, & ne m'inspirèrent plus le même effroi. Je repassai avec sécurité
 » dans les mêmes passages que j'avois regardé comme des endroits dangereux
 » par le temps nébuleux & l'orage qui m'y avoient accompagné. On a raison
 » de dire que c'est de l'obscurité que naissent les fantômes, & des fantômes
 » la peur & la crédulité.

» Plus on s'approche du sommet dans les éruptions, & plus le terrain
 » s'échauffe. Nous ne pouvions découvrir la surface de la cendre, de l'épaisseur

» d'un demi-pouce, que le sol ne devint d'une chaleur insupportable, non-
 » seulement à la main, mais encore à nos pieds, & dès que nous creusions de
 » six pouces, il en sortoit une fumée très-apparente. On ne pouvoit frapper la
 » terre, ni jeter une pierre un peu considérable, sans causer un ébranlement
 » sensible à quarante pieds à la ronde, le bruit en étoit pareil à celui que
 » l'on feroit en frappant sur une voûte; nous ne fûmes plus étonnés de ces
 » effets, lorsqu'à quelques cents pas de là, nous nous trouvâmes sur le bord,
 » ou pour mieux dire, sur une demi-voussure d'un gouffre d'un mille de tour
 » & de cent pieds de profondeur. Voilà ce que je trouvai au lieu du monticule
 » dont j'avois si souvent entendu parler, & que l'on me dit avoir été rejeté du
 » centre du Vésuve en douze éruptions.

» Il étoit midi quand j'arrivai; il n'y avoit dans l'air que la vapeur qui
 » s'exhaloit de toute la partie du crater, & deux colonnes de fumée qui
 » partoient de deux bouches enflammées, dont l'une pouvoit bien avoir environ
 » treize pieds de diamètre. Il en sortoit perpétuellement une flamme légère
 » qui s'élevoit à quelques pieds; & par chaque deux minutes, une colonne de
 » matières enflammées en étoit lancée à 120 pieds de hauteur, & retomboit
 » presque perpendiculairement avec un bruit effroyable. Le moment d'après
 » elles redevenoient noires, & formoient en s'amoncelant un monticule autour
 » de cette bouche: ce qui explique les variations continuelles de la forme du
 » crater du Vésuve, amassant ainsi dans son centre cette prodigieuse quantité de
 » cendres, de tuf & de scories, qu'il lance ou reprend alternativement.

» Lorsque ces matières amoncelées compriment le feu à un certain degré,
 » la Montagne s'ébranle, sa matière élaborée & pénétrée de toute part par un
 » feu violent, cherche une issue, & tout-à-coup par une nouvelle explosion,
 » elle produit ces immenses laves qui forment des fleuves de feu de deux lieues
 » de cours, couvrant de cendres & de pierres-ponces une circonférence de six
 » lieues de diamètre.

» La seconde de ces bouches étoit moins au centre que l'autre, elle avoit
 » aussi ses explosions périodiques, avec un bruit qui paroisoit plus souterrain
 » que l'autre & qui imitoit celui du canon. De temps en temps on voyoit partir
 » des bouffées de fumée sans bruit, comme des camouflets; elles s'élevoient du
 » fond de ce précipice dont l'escarpement étoit revêtu de milliers de mofettes.
 » Il s'en exhaloit des vapeurs soufrées & vitrioliques qui produisoient toutes les
 » couleurs du prisme. Les rayons du soleil traversant ces différentes émanations,
 » & éclairant ce cahos, formoient un tableau que l'on ne sauroit imaginer &
 » que l'on ne peut décrire.

» Une

» Une telle décoration à l'acte des Enfers à l'Opéra, produiroit la plus grande sensation, mais feroit peut-être fuir la moitié des Spectateurs ; un Colonel qui étoit avec nous, & qui certainement s'étoit trouvé plusieurs fois devant des batteries, ne pouvoit rester là sans émotion, il s'éloignoit involontairement & quitta la partie, malgré nos reproches. Soit curiosité, soit amour de sensations aussi nouvelles & aussi étranges, je ne pouvois m'en arracher, ce mouvement perpétuel sembloit m'annoncer à chaque moment de nouveaux effets. Je n'osois quitter de l'œil ce gouffre dans la crainte de perdre un phénomène que je croyois toujours être au moment de paroître.

» Je voyois très-bien le fond, ou au moins ce que je croyois pouvoir l'être, j'aurois voulu m'en rapprocher, & j'en concevois la possibilité qui seroit réelle, sans la rencontre des mofettes qui pourroient suffoquer, & sans l'inconvénient encore plus grand que je rencontrai, & qu'on éprouve souvent sur le crater ; j'enfonçai tout-à-coup une jambe dans une fente de la lave qui étoit couverte de cendres soufrees & brûlantes ; cet accident me fit sentir le danger qu'il y avoit de se précipiter dans le gouffre, en s'avancant sur les bords qui peuvent à chaque moment s'ébouler dans l'intérieur de l'abîme, par quelque mouvement de la Montagne. Je quittai donc encore une fois le sommet du Volcan, mais en regardant en arrière, comme quand on abandonne un beau pays dont on a manqué la conquête.

Dans le mois de Mai 1779, il y eut une petite éruption ; mais elle précéda immédiatement la dernière à laquelle nous allons nous arrêter, & qui a été regardée comme une des plus extraordinaires par la quantité de phénomènes nouveaux qui s'y sont faits remarquer. Cette éruption, qui commença le 29 Juillet de cette année, est la trente-troisième depuis la première dont l'histoire ait fait mention, à l'époque de l'année 79, & qui fut, comme nous l'avons vu, la plus terrible de toutes.

Le Père *La Torre* ayant fait imprimer à Naples une relation exacte de cette dernière & singulière éruption, nous allons en donner ici un extrait, auquel nous ajouterons une description de l'état dans lequel se trouva le Volcan après l'incendie, on y reconnoîtra encore l'Observateur ardent & intrépide que nous avons déjà cité. Voici d'abord ce que dit le Père *La Torre*.

» L'énorme quantité de pierres enflammées qui depuis quatre ans avoient été lancées hors du Vésuve par ses éruptions réitérées, avoit formé dans le crater un monticule nouveau de cent cinquante pieds de hauteur qui en avoit fort diminué l'ouverture. Une partie de ce monticule étant tombée dans l'intérieur de l'abîme, laissoit la possibilité en se couchant avec précaution

» sur les bords du gouffre d'en apercevoir le fond , qui ressembloit à une
» immense fournaise.

» Les murailles intérieures de cet abîme, dit le Père La Torre, lui avoient
» paru former comme d'énormes piliers perpendiculaires fortement cuits par un
» feu violent & criblés de trous : *La Voragine nel suo interiore contorno, era*
» *formata come di grossissimi perpendicolari pilastri, bisconati dal fuoco.* Tel
» paroïssoit l'aspect intérieur du Volcan lorsqu'il reentra en activité.

» Ce fut le 29 Juillet qu'il commença à sortir de la cime des matières
» enflammées, qui descendant dans les vallons inférieurs en firent paroître toute
» la sommité couverte de feu pendant la nuit suivante. Le 1^{er}. d'Août, il se
» forma sur le penchant de la Montagne du côté de Naples, deux autres bouches
» d'où il sortit un torrent de laves, qui, s'avançant du côté de *Resina*, forma
» deux branches de feu qui s'arrêtèrent dès le cinq.

» On commençoit à croire que l'éruption du Vésuve n'iroit pas plus loin
» cette année, lorsqu'il s'ouvrit un théâtre de phénomènes bien intéressans à
» observer. Une nouvelle bouche s'étant ouverte du côté d'*Ottaviano* dans la
» partie du Vésuve opposée à Naples, il en sortit une fumée si opaque & si
» noire, qu'à la distance de dix palmes l'on ne pouvoit distinguer les objets.
» Il est remarquable que cette fumée répandoit une odeur infecte ; cependant
» les flammes qui partoient du côté de la *Somma*, s'arrêtèrent & furent rem-
» placées par des cendres qui tombèrent vers le levant de Naples. Le vendredi 6,
» tout fut assez tranquille, & le Vésuve ne jeta que quelques pierres du côté
» de *Portici*. Le samedi au soir, les flammes, beaucoup de fumée & des pierres
» enflammées furent lancées vers *Ottaviano*, & mirent le feu à un bois, ainsi
» qu'à plusieurs habitations.

» Le matin 8 Août, qui étoit un dimanche, la cime de la Montagne
» paroïssoit assez calme, & jettoit peu de fumée : cependant, en l'observant
» attentivement, il me parut que la sommité avoit changé de figure, & que
» ce monticule intérieur que l'on apercevoit auparavant de loin dans le crater
» avoit disparu. Je jugeai donc qu'il étoit tombé en entier dans le gouffre,
» parce que ce crater me paroïssoit sensiblement abaissé, de façon qu'actuelle-
» ment la cime de la Montagne paroît s'être divisée en deux parties.

» Je me confirmai dans cette chute du monticule, non-seulement par la
» connoissance que j'avois de la forme du Vésuve, & pour l'avoir visité deux
» fois dans l'année passée ; mais m'étant servi d'une lunette d'approche, je vis
» sensiblement la brèche formée dans le crater. Il faut observer que quelques
» jours avant le 8 d'Août, il y avoit eu par deux fois des pluies extrêmement

» abondantes dans les environs de Naples. Le même soir du 8, vers les neuf heures, on put voir quelle étoit la force du feu allumé dans le sein du Volcan, » tout-à-coup il s'en élança un amas de pierres enflammées, qui formoient dans » leur projection une masse de feu dont la base étoit le crater même du Vésuve, » & qui, s'élevant peu à peu, formoient un cylindre enflammé d'une hauteur » prodigieuse. La multitude & la hauteur des pierres qui étoient lancées conti- » nuellement, & qui se choquoient les unes & les autres, faisoient que cette » colonne de feu varioit dans sa hauteur & n'étoit pas toujours la même.

» Ce spectacle dura trois quarts-d'heure de suite. Dans le même temps il » sortit de la cime de la Montagne une épaisse & noire fumée, qui par le calme » de l'Atmosphère, s'élevoit directement & étoit portée à une hauteur que » l'on peut dire incommensurable & dont on ne peut se former une idée. Une » heure après la scène changea, un vent du couchant étant survenu, transporta » ces nuages énormes de fumée & la colonne de pierres enflammées cessa.

» Ces pierres avoient été lancées en si grande quantité, que la totalité du » Vésuve jusqu'au vallon paroissoit tout en feu. Ce spectacle étoit nouveau & » n'avoit point existé dans les autres éruptions dont j'ai été témoin, ainsi que » cette colonne formidable qui a caractérisé cette éruption; ayant toujours vu » ces roches embrasées seulement mêlées avec beaucoup de fumée, & lancées » par intervalle, mais sans former ainsi un corps & une gerbe de feu d'une » hauteur aussi considérable (1).

» Pendant tout le temps que dura ce spectacle effrayant, il s'étoit répandu » dans tous les environs une odeur de soufre d'une puanteur insupportable. » On entendoit jusqu'à Naples comme de fréquentes décharges d'artillerie; & » du milieu de cette fumée épaisse, l'on voyoit sortir une quantité continuelle » d'éclairs. Ce qui fut encore particulier à cette éruption, c'est que lorsque » le vent d'occident eut dissipé la fumée, l'on vit tout autour de la Montagne » une grande quantité d'étoiles ou de météores enflammés qui formoient de » longues traînées de feu, & qui n'étoient point instantanés comme dans les » éruptions ordinaires.

» Tous ces différens phénomènes, du 8 Août au soir, durèrent trois quarts- » d'heure environ; cependant la quantité de pierres, de cendres & de sable qui

(1) Les relations qui ont été envoyées dans les temps par les différentes Personnes qui ont rendu compte de ce phénomène extraordinaire, s'accordent à dire qu'autant qu'il avoit été possible de juger de sa hauteur par celle même du Vésuve, dont la masse entière paroissoit en feu pendant tout

ce temps, & ce qui s'appéçoit plus facilement pendant la nuit, on avoit estimé que la hauteur de cette gerbe de feu devoit être de trois fois celle de la Montagne, & dans cette supposition il se trouveroit, par l'élevation connue du Vésuve, qu'elle devoit avoir dix à onze mille pieds de haut.

» furent jetés du Vésuve dans cet intervalle étoit si considérable , que toute la
 » partie de la *Somma*, ainsi que d'*Ottajano*, en étoit couverte à la hauteur d'une
 » palme. Le côté de Naples & de Portici en fut exempt , à cause des vents
 » d'occident qui s'élevèrent heureusement. Cette pluie de cendres a été portée
 » jusqu'à la distance de soixante-huit milles , & j'ai vu de cette cendre qui avoit
 » été transportée jusques dans la Pouille , & qui en fut renvoyée à un Particulier
 » de Naples.

» La matinée du 9 , ainsi que le 10 & le 11 , le Vésuve se fit encore entendre ;
 » il jeta beaucoup de fumée , & il y eut quelques tremblemens de terre ; mais
 » il parut se calmer le même jour du 11 , vers les huit heures au soir. Cependant
 » son activité n'étoit pas entièrement épuisée , car il continua à fumer considéra-
 » blement pendant le reste du mois d'Août & jusqu'à la fin de Septembre.
 » Dans le mois suivant on ressentit plusieurs tremblemens de terre , & on entendit
 » fréquemment des explosions violentes dans l'intérieur de la Montagne , qui
 » étoient souvent accompagnés de tonnerre & d'éclairs , quoique le Ciel fût
 » très-serein ; phénomène singulier que nous avons eu occasion de remarquer
 » plusieurs fois «.

Le Père La Torre finit sa relation par une conjecture plus ingénieuse peut-être que juste , sur la cause de la propagation des tremblemens de terre. Il remarque d'abord que le centre de la commotion est nécessairement placé dans celui du Vésuve , il considère ensuite l'immense quantité de torrens de lave que le Volcan a versé depuis si long-temps autour de lui , comme autant de bras avec lesquels il enchaîne un espace de cinq à six milles , qui se trouvant ainsi liés à la Montagne , sont forcés de suivre tous les mouvemens que lui communique la réaction des matières qui bouillonnent dans son sein.

Nous allons ajouter aux descriptions du Père La Torre , celles que notre Voyageur nous a envoyées sur l'état de ce Volcan , immédiatement après sa dernière éruption : nous croyons que nos Lecteurs lui sauront gré de cette curiosité vraiment audacieuse qui le caractérise , qualité peu commune parmi les Observateurs & cependant très-heureuse , puisque ce ne peut être qu'à elles que l'Histoire Naturelle doit une partie de ses plus importantes découvertes.

» L'abondance de la fumée suffoquante qui régnoit encore sur le Vésuve ,
 » plusieurs jours après la grande éruption du 8 Août , m'avoit empêché d'y
 » aborder , M. Hamilton lui-même n'avoit osé s'y exposer. J'espérai d'être plus
 » heureux , & je partis accompagné du *Ciceron Barholomeo* , le seul courageux
 » & le seul intelligent de tous les Cicerons du Vésuve : je fis le même chemin
 » que j'avois fait au mois de Mai dernier , mais je le trouvai absolument changé ;
 » le

» le vallon de l'*Atrio* étoit sensiblement élevé, & au lieu des torrens de laves
 » dures & compactes sur lesquels j'avois passé, le sol étoit composé de toutes les
 » matières rejetées dans la dernière éruption, qui consistoient en pierres énormes
 » & bien plus grandes que je n'avois osé le dire dans la description que j'ai
 » envoyée dans le temps à Paris, & qu'on a mis dans la Gazette.

» La première de ces pierres que j'ai rencontrée, & qui étoit un morceau
 » de l'ourlet du cratère, a dix-huit pieds de long sur autant d'épaisseur, & dix
 » à douze de largeur, formant un carré long; ce premier morceau étoit à plus
 » d'un mille de la bouche. On peut imaginer avec quelle force & à quelle
 » hauteur il a fallu qu'une telle masse ait été jetée pour arriver aussi loin. Ce
 » bloc étant composé de scories, de cendres mêlées de pierres de laves, n'a pas
 » cependant le compact & le poids d'une autre que je trouvai à deux cents pas
 » de-là; celui-ci a la forme d'une bombe de douze pieds de diamètre, dont
 » la matière est une lave dure, grise, compacte & presque vitrifiée; j'en arrachai
 » plusieurs parties grosses comme le pouce, qui étoient absolument semblables
 » au verre de bouteille, faisant feu au briquet; sa superficie étoit couverte d'un
 » sel marin blanc qui le faisoit paroître comme un bloc de marbre (1).

» On peut assurer que ces grosses masses, bien qu'elles fussent rouges quand
 » elles ont été lancées, n'étoient point en fusion; mais arrachées des flancs de la
 » Montagne & envoyées avec les autres matières qui la composent par lits; on
 » en trouve la preuve à côté dans de plus petites pierres aussi arrondies, d'une
 » nature plus friable, & dans la tranche desquelles on trouve de l'ancienne
 » scorie couverte d'un nouvel enduit. Dans les convulsions du Volcan, ces
 » morceaux se détachent sans doute des flancs, toiboient dans le brasier
 » où étoit la lave en fusion, & après y avoir été trempés étoient renvoyés &
 » lancés au dehors du cratère à des distances prodigieuses.

» Le reste des matières sont des scories de la nature de celles qui roulent sur
 » des laves ordinaires, mais plus calcinées & par conséquent plus légères: c'est
 » cette espèce d'écume, cette cendre noire qui est jetée journellement, ce
 » composé friable, roulant & déchirant, qui rend la route & les approches du
 » Vésuve si difficiles à aborder après une éruption.

» Nous nous enfonçâmes cependant très-avant dans la vallée; alors nous
 » trouvâmes la Montagne comme fendue en deux, & offrant à son sommet
 » deux cimes séparées & très-distinctes; cet effet étoit produit par le déchirement

(1) En supposant seulement à cette bombe la densité d'une brique bien cuite, supposition qui doit être certainement au-dessous de la vérité, il s'ensuit qu'elle devoit peser 123,099 livres, ou bien à-peu-près 1231 quintaux. Qu'on juge maintenant la puissance qui lance une telle masse à 2000 & même 3000 pieds de hauteur.

» d'une partie de l'ourlet du crater qui s'est ouvert de côté dans toute sa
 » profondeur actuelle. Nous montâmes par le ravin qu'ont formé toutes les
 » laves en s'écoulant dans la vallée, & en faisant la même route que celle que
 » j'avois faite au mois de Mai dernier. Je trouvai l'effet de ce que j'avois prévu
 » alors, en voyant à travers des fentes ces grands réservoirs en fusion ; toute
 » cette partie n'étant plus qu'une croûte mince, elle a été brisée par les secousses
 » de la dernière éruption, s'est affaîcée tout-à-coup & a ouvert le passage aux
 » laves qui ont coulé dans la vallée.

» Nous continuâmes donc de monter comme à la tranchée, & après deux
 » heures de la marche la plus pénible, nous entrâmes par la brèche, de plein
 » pied, au fond du crater, qui dans ce moment avoit au moins cent cinquante
 » pieds de profondeur. On peut dire, dans ce moment, car malgré l'apparente
 » solidité du sol par la dureté des matières qui la composent, rien n'est plus
 » inconstant que la forme & le niveau du fond d'un crater, qui sans compter
 » les grandes convulsions, telles que les éruptions, s'élève, s'abaisse, & de la
 » forme d'entonnoir passe en fort peu de temps à celle d'un cône. Je l'avois vu
 » l'année d'avant comme un gouffre, je l'avois vu au mois de Mai comme une
 » surface plane, & dans ce moment-ci il a plus l'air d'un antre que de toute
 » autre chose.

» Nous avions le vent au dos qui chassoit la fumée en avant, & nous livroit
 » passage. Rien de plus brillant & de plus extraordinaire que le tableau qu'offroit
 » cet intérieur du Vésuve; l'escarpement presque perpendiculaire de rochers
 » terminés en pointes de différentes formes, le déchirement de ce sol qui laissoit
 » voir les tranches de tout ce qui le composoit, des mosaïques qui le tapissoient de
 » sels & de soufre diversément colorés, soit de l'incarnat le plus vif ou du plus
 » beau rouge orangé, du blanc, du jaune & du verd, & de toutes les nuances
 » qui participent de toutes ces couleurs; une vapeur brillante & transparente qui
 » leur servoit comme de vernis, des torrens de fumée alternativement noire &
 » blanche qui fortoient à gros flocons de plusieurs trous; tout cet ensemble, par
 » ses formes, ses couleurs & ses accidens particuliers, formoit un tableau aussi
 » beau qu'extraordinaire, & qui n'a point encore été peint & ne le sera peut-être
 » jamais ; car quelque favorable & peut-être unique que soit la possibilité
 » d'arriver au fond d'un crater aussi profond, il seroit bien difficile de déterminer
 » un Peintre à aller s'établir avec son chevalet à cette ouverture, où il seroit à
 » tout moment exposé à être au moins affailli & suffoqué par la fumée au moindre
 » tourbillon ou changement de vent, mettant même à part toute espèce de
 » mouvement de la part du Volcan.

» Ce fut un de ces tourbillons de fumée qui tira le rideau sur cette belle

» décoration, & nous chassa bien vite en nous poursuivant. Nous nous sauvâmes
 » en toussant & éternuant, l'acide de la vapeur picotant tout à la fois notre
 » poitrine & notre cerveau. Nous nous penchâmes sur l'une des pointes de
 » rocher pour pouvoir respirer & prendre un chemin plus commode que celui
 » que nous avions tenu & nous n'y gagnâmes rien, car depuis la dernière
 » éruption, toute la troisième région de la Montagne est également en com-
 » bustion & presque impraticable, soit à cause des dernières pierres jetées, soit
 » par les grands mouvemens qu'elle a éprouvé & qui ont fendu & ouvert toute
 » cette partie, d'où il sort de la fumée de toutes parts, ce qui lui donne
 » absolument l'air du sommet d'un encensoir.

» Ces mofettes perpétuelles, ces crevasses dangereuses, l'acidité & la
 » suffocation de ces vapeurs, rendirent très-embarrassante pour nous cette
 » descente si agréable auparavant, lorsqu'il n'y avoit qu'un sable doux, égal,
 » sur lequel on glissoit comme sur un fluide; au lieu de cela, des pierres
 » roulantes manquoient sous nos pieds, leur chute en entraînoit d'autres, &
 » leur mouvement étant accéléré en raison de la rapidité de la pente, augmentoit
 » encore le danger où nous nous trouvions d'être écrasés par celles qui nous
 » menaçoient de vingt pieds au-dessus de nos têtes. Il faut ajouter à cet incon-
 » vénient peu agréable, qu'il nous falloit à tout moment franchir des fentes sur
 » le bord desquelles on ne pouvoit ni s'arrêter, ni s'appuyer à cause de la chaleur
 » & de leur fragilité; enfin au bout d'une heure d'une marche aussi pénible que
 » dangereuse, nous arrivâmes, avec quelques écorchures, à la seconde corniche
 » où finissent à-peu-près les effets de la dernière éruption.

» On peut assurer que cette éruption a sensiblement élevé le sommet du
 » Vésuve; cependant cette élévation peut éprouver bien des variations, & même
 » avant qu'il soit peu de temps, non-seulement revenir à son ancien niveau,
 » mais au-dessous.

» A bien observer les Volcans, ils n'ont des autres Montagnes que la hauteur
 » & les mêmes formes: le Vésuve depuis sa base jusqu'à son sommet, n'est qu'un
 » immense amas de cendres & de scories, semblables à ce qu'on appelle
 » ordinairement *mâche-fer*, soutenues par des couches de laves, qui en coulant
 » & se congelant du haut jusqu'en bas, servent de côtes à la Montagne & y
 » forment des cavités. Ces matières premières reprises, fondues & refondues,
 » fournissent un nouvel aliment au brasier dont elles sont sorties, & reparoissent
 » sous des formes différentes.

» Le Vésuve continue de vomir encore des torrens de fumée, qui sans se
 » dissiper, s'étendent quelquefois à plus de douze milles, & le 25 Octobre, à
 » deux heures après midi, il lança une colonne de fumée noire mêlée de cendres

» & de pierres qui, malgré un vent violent, s'éleva perpendiculairement à une
 » hauteur extraordinaire, & nous annonce encore une grande fermentation
 » intérieure.



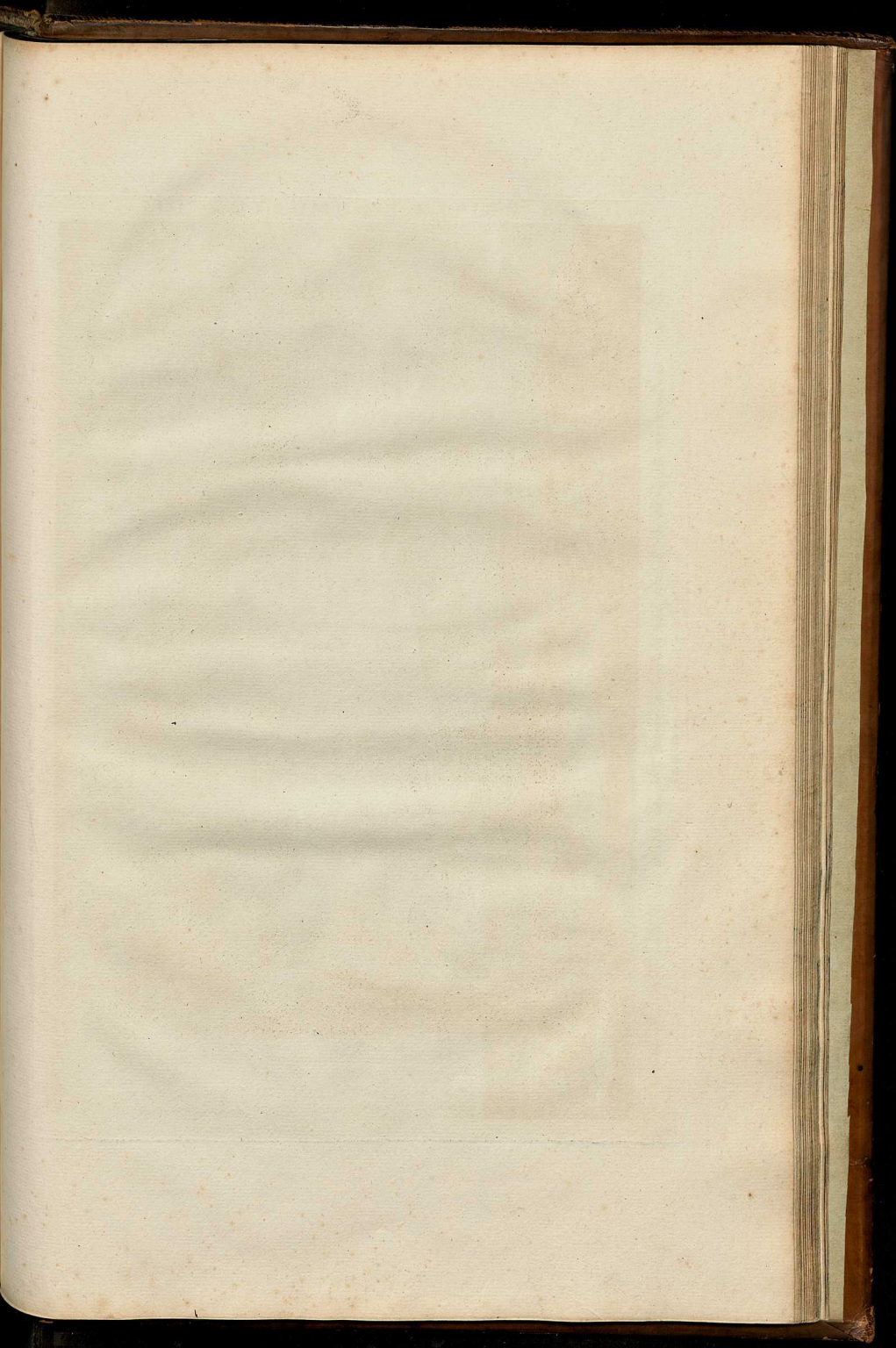
Dessiné par Robert Smith del. Rat.

Gravé par Ch. Goussier.

*Vue de la Sommité et du Cratère du Vésuve, au moment de la dernière éruption
 arrivée le 8. d'Août 1779. à 9. heures du soir.*

*Cette formidable Cerbe de feu qui dans trois quarts d'heure de suite, s'éleva jusqu'à une hauteur prodigieuse,
 On a estimé qu'elle devoit avoir égalé celle de trois fois le Vésuve, ce qui peut monter à 2000. Pas Géométr. ou dix mille Toises.*

VUE



VUE DU VÉSUVÉ

DANS UN ÉTAT DE CALME.

CETTE Gravure offre la Vue du Vésuve, prise en sortant de la ville de Naples, à peu de distance du Pont de la Magdeleine & près de l'endroit appelé *Dogana di Terra*. Il peut y avoir environ dix milles de distance de là au Vésuve, en suivant le tour du Golfe & le chemin de Naples à Portici, & six milles en ligne droite; ce qui fait environ deux lieues & demie, près de trois lieues de France. On aperçoit dans l'éloignement la Ville & le Château de Portici situés au pied même du Vésuve, & plus loin la Côte de *Sorrente*.

Le Volcan est représenté ici dans ce calme & cet état de tranquillité où il reste quelquefois pendant des années entières, calme que l'on doit cependant regarder comme bien trompeur.

L'ensemble de la Montagne a vingt-quatre milles de contour dans sa base, & trois mille six cents quatre-vingt-quatorze pieds d'élévation perpendiculaire au-dessus du niveau de la mer, d'après les dernières opérations & des mesures qui, comme nous l'avons dit, ont été plusieurs fois vérifiées & faites avec le plus grand soin.

Le Vésuve est environné de deux autres montagnes groupées autour de lui: l'une est appelée *Monte di Somma* & l'autre *Ottayano*; mais celle d'*Ottayano* ne peut s'apercevoir ici & sous cet aspect du Vésuve, étant cachée par la *Somma*. Il y a tout lieu de penser que *Somma*, *Ottayano* & le Volcan ne formoient anciennement qu'une seule & même Montagne; peut-être même seroit-il assez vraisemblable qu'à des époques très-éloignées, elle étoit beaucoup plus élevée que ne l'est aujourd'hui le Vésuve, & qu'une très-grande éruption, comme celle qui ensevelit *Herculanum*, l'aura mis dans l'état où nous le voyons, en enlevant tout l'espace qui se trouve entre *Monte di Somma* & le Vésuve proprement dit.

Nous serions d'autant plus portés à le croire, que la description & la Peinture que *Strabon* nous en a laissée, & que nous avons déjà rapportée au commencement de cet Essai, semblent très-conformes à cette opinion. Cet Historien vivoit, comme on sait, sous Auguste, & par conséquent plusieurs années avant la grande éruption qui arriva sous Titus. Il nous dit précisément

que le Vésuve, qui d'ailleurs étoit célèbre par la grande fertilité des campagnes dont il étoit entouré, se terminoit alors par une grande plaine couverte de cendres & la seule partie de la Montagne qui fût absolument inculte & stérile.

Vesuvius mons, agris cinctus optimis, dempto vertice, qui magna sui parte planus, totus sterilis est, aspectu cinereus, &c.

On ne peut disconvenir que rien ne ressemble moins que cette description, à l'état & à la figure actuelle du Vésuve, qui, malgré ses fréquentes variations dans sa sommité, a toujours eu une forme plus ou moins conique & pyramidale. D'ailleurs Strabon ne parle en nulle façon de ces trois Montagnes très-distinctes, ainsi que de cet immense vallon qui les sépare.

Cet intervalle, cet espace vuide qui existe entre ces Montagnes, & auquel on a donné le nom d'*Atrio di Cavallo*, forme presque par-tout une aire large de trois cents soixante & dix toises sur une longueur d'environ trois milles. On n'aura pas de peine à croire que tout ce vallon est le lieu le plus sauvage & le plus effrayant que l'on puisse imaginer, étant depuis des siècles le réceptacle des laves accumulées les unes sur les autres, ainsi que de toutes les matières volcanisées qui sont sorties de cette partie du Vésuve pendant un grand nombre d'années (1).



VUE DU VÉSUVÉ

EN ÉRUPTION.

ON a désiré donner dans cette seconde Gravure une idée du Vésuve dans le moment d'une de ses Eruptions, autant au moins qu'il étoit possible que l'art pût atteindre à représenter un des phénomènes les plus terribles de la nature. On sent que c'est pour rendre l'effet du Tableau plus piquant que l'Artiste a choisi le moment de la nuit & d'un clair de lune, parce qu'effectivement la Montagne en feu & les laves ardentes qui en découlent, offrent alors cet imposant spectacle, d'une manière encore plus frappante que pendant le jour.

C'est de dessus le Vésuve même, ou plutôt de la partie de la Montagne appelée la *Somma*, qu'a été prise la Vue de cette Eruption. Le Peintre ayant été témoin de celle qui arriva en 1771, l'a représentée dans ce Tableau; & effectivement

(1) On pourroit peut-être encore ajouter à l'appui de cette idée que le nom d'*Atrio* qu'a porté ce vallon dans les traditions les plus anciennes, & qui veut dire *fourneau*, *foyer*, semble indiquer que cet espace a dû être le centre & le foyer même du Volcan.



Donné par M. Guarnier.

ERUPTION DU MONT VESUVI, du 14 Mai 1771.

C'est de dessus le village même, et de la porte appelée Monte di Somma, qu'on se prend la vue de cette éruption, l'espace qui se voit entre le sommet et la fumée de la montagne. On l'a vu aussi de la ville même, mais il est difficile que se trouve avec deux fois environ du P. 1771.

A. B. D. B.

elle fut une des plus considérables par l'étendue de la lave qui se porta jusques près du bourg de l'*Annonziata* & à peu de distance de la mer. A cet égard on peut dire que toutes les éruptions se ressemblent du plus au moins, elles ne diffèrent que relativement à quelques phénomènes particuliers, comme a été par exemple celle de 1779, dont nous avons cru devoir faire une mention particulière.

Cet espace qui se trouve entre les Spectateurs que l'on voit sur le premier plan du Tableau & la sommité de la Montagne, est ce Vallon, cet *Atrio di Cavallo* dont nous parlions tout-à-l'heure & dans lequel on voit couler la lave. On découvre dans l'éloignement les Isles de *Caprée*, d'*Ischia* & de *Procida*, mais faiblement, & autant que la lumière de la lune peut le permettre.

Il paroît que la plus forte explosion s'étoit formée par une des faces latérales de la Montagne, & que ce fut par-là que les laves se sont fait jour & ont trouvé une issue favorable pour s'échapper; circonstance qui a pu permettre alors d'approcher aussi près du Volcan; car dès que les laves emprisonnées dans les abîmes de la Montagne ont pu renverser leurs barrières, les ébranlemens, les commotions violentes diminuent peu à peu, & les fureurs du Volcan se calment à mesure qu'il rejette cet amas immense de matières bouillantes qui fomentent dans son sein.

Le Vésuve dans son état de tranquillité, n'offre, comme nous venons de le voir dans la Planche précédente, qu'une Montagne élevée, couverte & même entièrement formée par des laves, des scories, des cendres & des matières plus ou moins calcinées, dont les couleurs sombres & violâtres produisent à l'œil un effet triste & sauvage; du sommet de cette masse pyramidale s'élève alors une simple fumée lente & inactive.

Mais pendant ce calme apparent, la nature, qui n'est jamais oisive, rassemble lentement dans son sein de nouveaux matériaux, c'est à des profondeurs incon nues, dans des abîmes immenses que des mers de feu préparent les substances qui servent d'aliment aux Volcans. Dès que ces matières sont rendues fortement expansibles par un feu qui les pénètre de toutes parts, elles ne peuvent plus être contenues dans les gouffres où elles sont engorgées.

Les premiers signaux de l'éruption sont toujours des secousses & des tremblemens souterrains; des masses de fumée se succèdent & s'élèvent dans les airs, & ainsi que nous l'avons remarqué, c'est sur-tout quand elle s'élève en cône allongé & prend la forme d'un pin, que l'on doit s'attendre aux grands phénomènes & aux plus fortes éruptions.

On entend alors des bruits épouvantables, la terre tremble, se déchire avec fracas, les voutes du crater s'abiment, des nuages de cendres enveloppent la terre de ténèbres, des rochers ardens, des globes de feu sont élançés vers le Ciel, les éclairs se font voir au travers de ces noirs tourbillons de fumée qui sortent du Volcan, une odeur de soufre infecte l'air, & des sifflemens extraordinaires portent l'alarme dans tout ce qui respire.

La mer battue, agitée dans tous les sens, forcée de se replier sur elle-même, abandonne alors le rivage, & ses eaux s'introduisant dans ces gouffres de feu, leur donnent encore plus de fureur & d'activité; on doit croire même que ce sont elles qui déterminent l'éruption, & souvent elles l'annoncent par des torrens effroyables d'eau bouillante.

Dans cette commotion universelle de tous les élémens, on a vu le Volcan former & soulever subitement des montagnes nouvelles, ou en faire disparaître d'autres. Une multitude de bouches embrasées vomissent des flammes de différentes couleurs, des torrens de feu coulent de toutes parts; enfin on croit voir la Montagne elle-même s'écrouler, disparaître dans ses propres abîmes, & la nature entière toucher au moment de sa destruction.

VUE DU VÉSUVÉ,

Prise du Mont SAINT-ANGELO, où est située une Maison de Camaldules.

CE Monticule qui est une dépendance du Vésuve, doit son origine à une éruption volcanique dont l'époque n'est pas connue. Il a été formé, suivant toutes les apparences, de la même manière que *Monte Nuovo* dans les environs de Pouzzole, & que les Monts *Saint-Elmo*, *Gauro* ou *Barbaro*, & les *Monticoli* qui sont dans le voisinage (1).

Ce lieu, autrefois le foyer d'un Volcan en fureur, est couvert de la plus agréable verdure. On croit voir une Ile enchantée sortir subitement du sein des laves: ce contraste a, par son opposition avec tout ce qui l'environne, de quoi surprendre, & peut en même-temps conduire à des recherches intéressantes.

(1) Nous rendrons compte de l'événement effrayant qui a donné naissance à cette Montagne nouvelle, dans la description que nous avons à faire des *Champs Phlégréens* & que nous réservons pour la seconde Partie de cet Ouvrage.



Gravé par J. B. de La Motte

Vue du Village près du Mont St. Angelo, où est situé une Maison de Camille de
D'après l'original de Charles

Ab. de.

Des Moines d'une Règle austère ont su se choisir un hospice dans cette espèce de Paradis terrestre, situé d'autant plus convenablement pour des Cœnobites, qu'ils ont sans cesse devant les yeux les vues de l'Enfer, dont on peut dire que le Vésuve en éruption est une image vraiment effrayante.

On s'exposeroit à tirer des conjectures trompeuses sur l'antiquité du Mont des Camaldules, si on le considéroit relativement aux progrès de la végétation qui y est portée au plus haut degré de vigueur; & en effet il n'est pas douteux qu'il n'ait fallu une immense suite de siècles pour convertir en terre des matières fondues & vitrifiées qui sont d'une grande dureté. Mais les acides sulfureux & marins qui s'élèvent en si grande abondance du sein des Volcans, & qui ont la propriété d'altérer & de convertir en terre les laves & les basaltes, peuvent occasionner quelquefois une décomposition très-rapide dans des matières volcaniques; & de stériles qu'elles étoient, elles deviennent alors un sol productif le plus propre au développement des végétaux.

Les vapeurs mofettiques, peut-être même les émanations électriques si abondantes dans le voisinage des Volcans, accélèrent encore l'accroissement des plantes en donnant de l'ame & de la force à la végétation. Les observations du Chanoine *Recupero* sur les couches alternatives de laves & de terres végétales qu'il a découvert dans les environs de *Catane* en Sicile, méritent donc d'être vérifiées avec des yeux exercés à connoître les produits volcaniques. Il est essentiel, avant de prononcer, de s'assurer si ces couches portent des caractères incontestables d'une ancienne végétation, ou si elles ne sont simplement que des lits de laves convertis en terre par le pouvoir des fumées acides sulfureuses.



Comp. par N. de La Roche

Grav. par Schindler

VUES DU BOURG ET DU VILLAGE

DE *TORRE DEL ANNONZIATA* ET DE *TORRE DEL GRACO*,

SITUÉS AU PIED DU VÉSUVÉ.

APRÈS les descriptions & les Vues du Vésuve que l'on vient de donner, nous avons pensé devoir y joindre celle des lieux & des habitations qui l'environnent de plus près. Quoique depuis environ deux siècles ce Volcan formidable soit presque toujours en activité, & que ses fureurs aient bien souvent porté l'effroi & la désolation jusqu'à de très-grandes distances, tout le pays qui l'entoure est d'une si prodigieuse fertilité, qu'il se trouve des bourgs & des villages assez considérables jusqu'au pied même de la Montagne.

Les plus connus, & ceux dans lesquels les Voyageurs ne manquent pas de s'arrêter en descendant du Vésuve, sont ceux de *Torre del Graco* & de *Torre del Annonziata*. Ils sont situés le long de la grande route de Naples à *Salernes*, qui les traverse d'un bout à l'autre. C'est à peu de distance de *Torre del Graco*, sur le chemin qui conduit à *Portici*, que l'on rencontre, en passant, cette Inscription latine qu'un Viceroy de Naples, *Emmanuel Fonseca*, fit placer après la fameuse éruption de 1631, une des plus considérables dont on ait conservé la mémoire.

L'Inscription fut posée à l'endroit même où la lave s'étoit arrêtée. Le style animé, le choc des mots & le choix des expressions que l'Auteur de cette Inscription a employés dans la peinture qu'il y fait d'une des plus terribles éruptions de ce Volcan, donnent une idée de l'épouvante répandue dans tout ce pays.

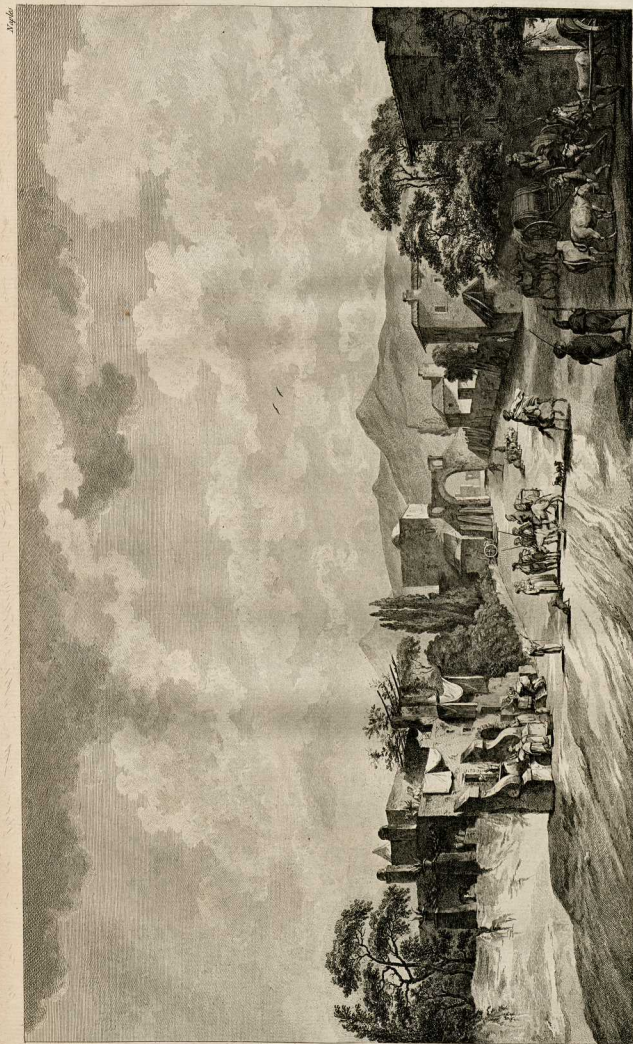
Posteri, posterî, vestra res agitur, diis sacem præsert dei; nudius perendino, advortite, vices ab satu solis, ni fabulatur historia, arsit Vesevus, immani semper clade hesitantium: ne post hac incertos occupet, moneo (1).

Uterum gerit mons hic, bitumine, alumine, ferro, auro, argento, nitro, aquarum fontibus gravem, serius, ocius, ignescet, pelagoque influente pariet: sed ante parturiat, concutitur, concutitur solum. Fumigat, coruscet, flammigerat, quatit aërem, horrendum immugit, boat, tonat, arcet finibus accolat (2).

(1) Races futures, c'est de vous qu'il s'agit; un jour est l'avant-coureur d'un autre, & le passé prédit l'avenir; prenez-y garde, vingt fois depuis la naissance du Soleil, si l'Histoire n'est pas une fable, le Vésuve s'est enflammé pour le malheur de quiconque a différé de s'enfuir.

(2) Cette Montagne, grossie de fer, d'or, d'argent,

d'alun, de nitre & de bitume, reçoit encore la mer dans ses flancs, tôt ou tard à l'aide de ses eaux elle doit s'enflammer, mais auparavant elle s'ébranle & fait trembler la terre, elle élève dans les airs des tourbillons effroyables de fumée, lance des feux & des éclairs, mugit horriblement, tonne & chasse au loin tout ce qui l'approche.



Gravé par J. B. de Launay pour M. de Launay, de la Cour.

Vue du Village es de la Porte de Torre del'Antozaitta au pied du Vauve
Dessein d'après Nature par Des Pres Prévost de la Roi à Rome

A.F.D.R.

N^o 25.



Vernieuwde tekening van de Heeren van de Maatschappij der Kunsten.

Vue de la grande Rue du Bourg de l'Annunziata au pied du Pape.

Dessiné d'après nature par Deshayes, Peintre de la Roi, à l'Académie de Rome.

A.P.D.R.



Vue du Bourg de Torre del Greco situè au pied du Vésuve

Dessiné par P. C. Le Bretonneur, del. par J. Carandieu, de Paris, à Rome

N^o 43.

A.D.D.R.

Emigra dum licet, jam jam enititur, erumpit, mixtum igne lacum evomit, præcipiti ruît ille lapsu, seramque fugam prævêtit, si corripit, actum est, peristi (3).

An, Sal. 1631, Kal. Jan. Philippo IV, Rege. Emanuele Fonseca & Zunica, comite montis regii, pro Rege, (repetita superiorum temporum calamitate, subsidii&que cumulatis humanius, quò munificentius). (4).

Formidatus servavit; spretus oppressit incautos & avidos quibus lares & supplex vita potior. Tum si sapiis, audi clamantem lapidem, sperne sarcinulas; mora nulla fuge.... (5)

Les laves du Vésuve sont venues effectivement plus d'une fois auprès de ce Bourg y répandre l'effroi; mais cet effroi se dissipe: chaque Habitant tient à sa demeure, & se flatte que cette menace est la dernière: tant l'habitude de force, tant l'incertitude des malheurs auxquels nous sommes exposés & que l'on croit éloignés, nous soutient & nous encourage.

On ne peut s'empêcher, lorsque l'on est dans ces lieux, de réfléchir sur les éruptions dont on voit par-tout les traces, & sur celles qui menacent continuellement ceux qui s'obstinent à les braver. On tremble pour ce dépôt précieux de *Portici*, qui, sauvé des ruines de l'ancienne Grèce, & devenu si intéressant aujourd'hui, peut être abîmé une seconde fois: enfin l'on peut se croire dans une ville déjà bombardée, dans laquelle les Alliés restent encore exposés à de nouvelles attaques, & s'attendent à se voir d'un moment à l'autre la proie d'un nouvel incendie.

La seconde de ces Vues de *Torre del' Annonziata*, & qui représente l'intérieur de ce Bourg, ainsi que celle de la rue ou du grand chemin qui le traverse, donne en même-temps une idée du costume de ses Habitans. Les Figures & les accessoires de cette Estampe transportent les Spectateurs dans le pays qu'elle représente. L'Artiste a choisi un jour de Fête. On voit ces Habitans vêtus comme ils le sont en effet. On reconnoît leur goût pour la Musique & la Danse: on y voit ces *Lazzaroni*, espèce de Peuple, qui semblable aux Philosophes Ciniques, ne possèdent rien, ne desirer rien que le plus indispensable nécessaire.

Leur vêtement, tel qu'on le voit représenté, est d'un gros drap brun, avec une sorte de capuchon. Ils sont généralement robustes, nerveux, bien musclés,

(3) Fuis, tandis qu'il en est temps encore; la voilà qui éclate, des lacs de feu & d'eaux bouillantes vont s'échapper, ils devancent ta fuite; s'ils t'atteignent, c'en est fait, tu n'es plus.

(4) L'an de J. C. 1631, Kalendes de Janvier, sous le règne de *Philippe IV*, & sous le Gouvernement d'*Emmanuel Fonseca*, Viceroy, qui a soulagé &

réparé avec autant d'humanité que de munificence des désastres passés.

(5) Le Vésuve épargne qui le craint, il dévore qui le méprise, sur-tout l'homme imprudent qui préfère les biens à la vie; si tu es sage, écoute cette pierre qui te crie, renonce à tout & prends la fuite.

le col court & gros ; supportants la misère sans paroître s'en appercevoir , ils sont paresseux, mal-propres, & parlent un langage rude dont ils chargent l'accent ; sans desirs, presque sans besoins, ne travaillant pas, ils finissent par être incapables de travailler.

Sur les devants du Tableau, on voit des Voyageurs qui viennent de descendre d'une espèce de petite voiture fort en usage dans le pays, qu'on nomme *Caleffe* : elles se louent par jour à très-bon marché, & se voyent par milliers dans les rues de Naples & dans tous les environs.

Lé calme & la gaieté qui règnent dans les représentations de ces lieux & du Peuple qui les habite, forment un contraste bien frappant avec l'état de désolation & d'épouvante dans laquelle il s'est trouvé si souvent.

VUE DE LA MAISON DE SOLIMÈNE

SUR LE VÉSUVÉ.

A LA représentation des Palais, des Eglises, des Monumens, des Sites, on peut joindre celle des lieux bâtis, ou habités par des hommes célèbres ; puisque les Voyageurs à qui on les fait connoître, ne manquent guère de les visiter avec intérêt. C'est un tribut que l'on rend à la célébrité, & avec d'autant plus de plaisir, qu'on se représente plus vivement & plus sensiblement l'homme de génie dont les vertus, les talens méritent nos hommages, en considérant ce qui lui a appartenu, & semble lui appartenir encore.

Avec quel charme ne se promène-t-on pas parmi les ruines des maisons de campagne de *Cicéron* ! avec quel souvenir intéressant n'ira-t-on pas à *Ferney*, ou bien dans cette Isle charmante des jardins d'*Ermenonville*, où l'on croira voir encore errer une ombre célèbre.

Les restes que nous offrons ici, sont ceux d'une Maison qu'occupoit *Solimène*, cet Artiste qui semble malheureusement avoir fermé le Temple de la Peinture à Naples. Cette Maison où il est mort dans un âge très-avancé, est située à très-peu de distance du Vésuve, & dans une partie de la Montagne appelée *Ottaviano*. Le site en est agréable & pittoresque en même-temps. Un bois de pins qui l'environnent y répand la fraîcheur, délice d'un pays chaud, où les ombrages cependant semblent trop négligés.

Nous avons déjà parlé avec quelque détail de ce Peintre Napolitain, & sans contredire un des plus célèbres de cette Ecole, ainsi nous ne nous en occuperons pas davantage dans ce moment-ci.



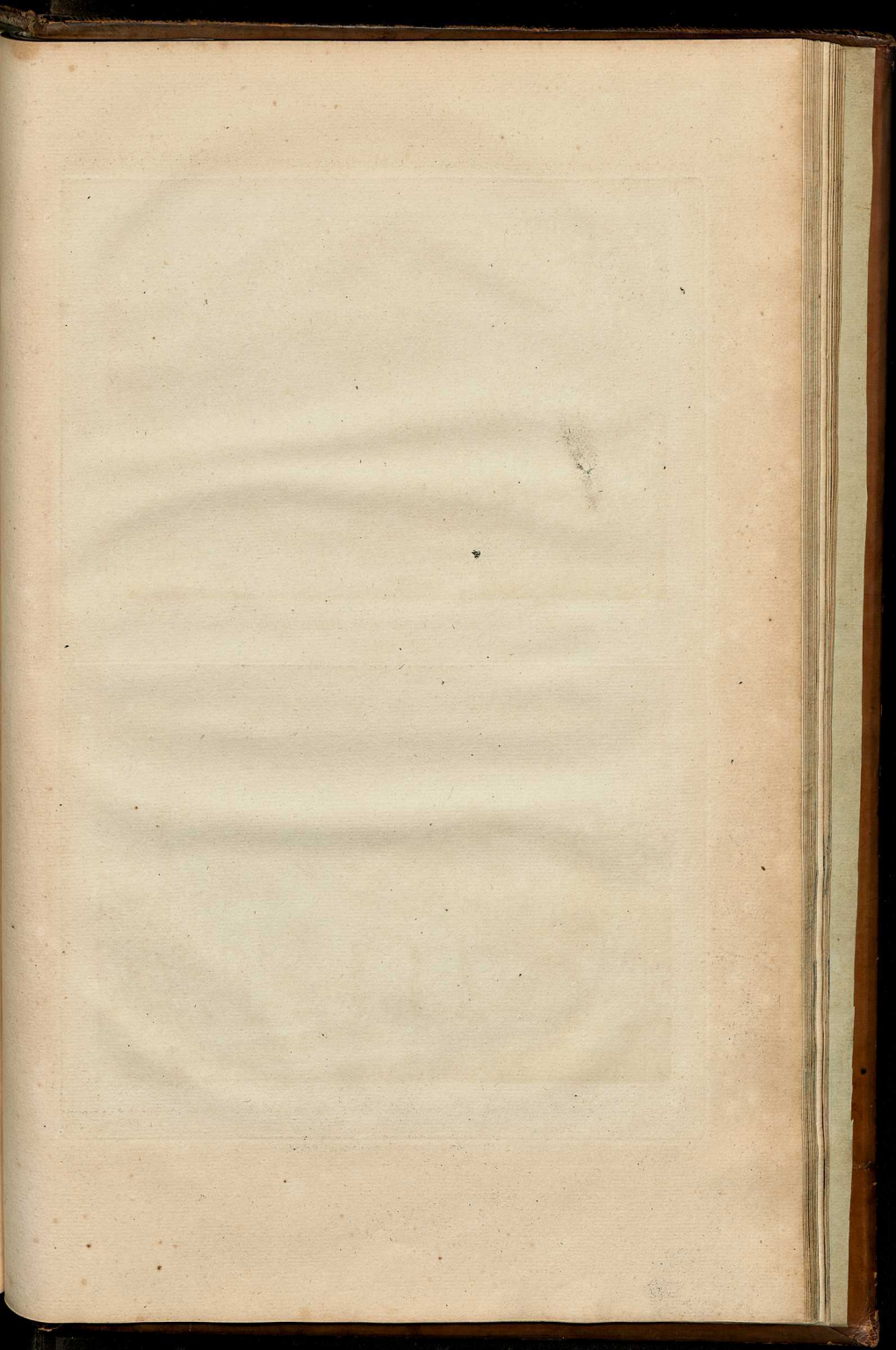
Gravé par M. LeClerc.

A. P. D. R.

Maison de Campagne de S. Simeon, située près du Village
d'Alcazar, la partie d'Alcazar.

Dessiné d'après l'original par M. LeClerc.

N.º 44.





Charles del.

Duperron del. sculp.

Vue du Vésuve prise sur le bord de la Mer et du côté de Portici



Charles del.

Duperron del. sculp.

Nº 53.

*Vue de l'Eglise de Ravina, petit Village situé au pied du Vésuve
ou bâti à 250. pieds au dessus du sol d'Herculaneum.*

A.P.D.R.



VUE DU VILLAGE DE RESINA

SITUÉ AU PIED DU VÉSUVÉ,

A V E C

UNE AUTRE VUE DE CE VOLCAN,

Prise sur le bord de la Mer.

CET petit Village de *Resina* n'a d'intéressant que sa situation au pied du Vésuve même, & de se trouver bâti à cent vingt pieds au-dessus du sol de l'ancien *Herculanum*. Sa position est agréable, & le terrain y est d'autant plus productif qu'il est plus exposé aux éruptions, & à ces pluies de cendres volcaniques qui, si elles portent la terreur avec elles, répandent au moins la fertilité par-tout où elles tombent.

Il n'en est pas de même de l'aspect de ces courans de laves dont la plus grande partie du Vésuve, & sur-tout toute la sommité de la Montagne est couverte. On ne sauroit imaginer de tableau plus triste, plus effrayant, & qui porte davantage l'empreinte & l'image de la destruction. Par-tout où ces laves se sont accumulées, le terrain y est également inculte, & ce n'est sans doute qu'après des laps de temps considérables, que ces matières fondues & vitrifiées peuvent être susceptibles de quelque végétation. Il n'y a que le peu d'espace qui peut se rencontrer entre les laves, qui, bien que couvert de cailloux, de cendre, de ponce & de soufre même que les éruptions y jettent, puisse être cultivé. Toutes ces matières mêlées ensemble, fournissent des sels excellens, & une nourriture propre à la plus abondante production.

C'est dans ces seuls endroits, & dans tous les environs du Vésuve qui sont exposés à ces pluies de cendres volcanisées, que croît sur-tout cet excellent vin appelé *Lacryma Christi*, dont nous avons souvent parlé dans nos différentes descriptions du Vésuve. Il seroit encore d'une bien meilleure qualité, si les gens du pays qui en cultivent les plans, étoient plus instruits & plus intelligens dans la manière de faire les vins, & de les préparer. Rien dans la nature n'est plus grossier & plus misérable que ces malheureux Habitans du Vésuve, dont, pour ainsi dire, une des ressources les plus assurées, & un des moyens qu'ils puissent avoir pour gagner quelque argent, est d'attendre les Etrangers qui préfèrent journellement se rendre à *Resina* pour monter sur le Volcan.

Part. I.

3 I

Les Habitans de ce Village viennent s'offrir à eux pour les diriger dans leur route & les mettre à contribution ; sous prétexte de leur épargner toute fatigue, ils leur proposent de les porter ou même de les traîner : mais il paroît, d'après le récit & l'expérience de tous les Voyageurs, que le meilleur moyen de voir & de parcourir le Vésuve, n'est point du tout de se servir de ces gens-là, dont la brutalité, les cris incommodes & l'insatiable avidité augmentent encore la fatigue excessive à laquelle on doit s'attendre ; il vaut beaucoup mieux prendre un seul guide instruit, dont on répond à Naples, monter à cheval la Montagne jusqu'à l'endroit appelé *Avrio di Cavallo* ; soit du côté de la *Somma*, ou de *Torre de l'Annonziata*, & gagner ensuite à pied le sommet du Vésuve par le midi ou par le nord ; étant moins escarpé de ces deux côtés, le chemin en est aussi moins fatigant.

L'autre petite Vue du Vésuve, gravée sur la même Planche, a été destinée près de *Portici* dessus le bord de la mer, & dans l'intention de faire voir la partie conique de la Montagne qui se voit parfaitement à découvert sous cet aspect.



VUE DES LAVES DU VÉSUYE,

Prise sur le bord de la Mer près de Portici.

L'ASPECT de ces laves se prolongeant comme autant de rochers sur le bord de la mer, à la distance de plus de trois milles du cratère du Vésuve, est sûrement un spectacle bien imposant : mais il le devient encore davantage, par la connoissance que l'on a pu avoir de leur prodigieuse épaisseur. Il est prouvé par les excavations & les fouilles que l'on a faites au-dessus d'*Herculanum*, que cette malheureuse Ville se trouve ensevelie sous six rangs de laves, qui se sont amoncelées successivement les unes au-dessus des autres, jusqu'à la profondeur de quatre-vingt & même de cent vingt pieds dans les endroits qui sont le plus près de la mer. Il a été facile de s'en assurer par les couches de terres végétales, qui se trouvent placées entre chaque rang de lave.

Si l'on réfléchit encore que le pavé des rues d'*Herculanum*, ainsi que de *Pompeii*, étoit de lave également, & que sous les fondemens même de ces deux villes, on a trouvé des couches de laves & de matières volcaniques, on ne peut douter alors qu'il n'y ait eu des éruptions du Vésuve bien antérieures à celle de 79, qui est la première dont l'histoire fasse mention.



Vue des Rues anciennement sorites du Yelwe
 et amoncelées sur le bord de la Mer près du Palais de Lortia

1740

A. P. D. R.

1747

Ces deux Villes étant situées à des distances inégales du Vésuve, ont été couvertes aussi de matières différentes. On a observé que dans les grandes éruptions, ce qui paroît en être un des principaux agens, est une grande quantité d'eau, qui, mêlée avec les cendres & d'autres matières volcanisées, est d'abord rejetée du sein du Volcan. C'est ce qui est arrivé dans la grande éruption de 1631, d'après le témoignage de plusieurs Auteurs contemporains; & ce que l'on avoit vu encore en 1538, lors de la formation subite de la Montagne nouvelle, près de Pouzzole. Il est donc plus que vraisemblable qu'Herculanum fut d'abord couvert de cette espèce de lave boueuse, ou limon liquide, qui a acquis par le temps une grande consistance, mais qui dans l'origine a été assez fluide pour se glisser & remplir exactement les espaces vuides de tous les édifices.

Pompeii, bien plus éloigné du Vésuve, ne fut au contraire recouvert que de cendres & de pierres-ponces, lesquelles n'excédèrent pas la hauteur de ses édifices de plus de douze à quinze pieds. Ceux qui subsistent encore, ainsi qu'on le verra dans les descriptions que nous en devons donner, étoient tous peu élevés; & ceux qui devoient l'être davantage, comme le Théâtre, ont été sans doute renversés, à la même époque, par des tremblemens de terre.

Ces cendres fort légères ont été portées dans quelques éruptions à des distances qu'on ne sauroit imaginer. *Dion* assure que dans cette même éruption de 79, elles furent portées jusqu'en Afrique; & différentes relations modernes attestent que ces cendres volcanisées dans de certains courans d'air qui s'en emparent, se sont étendues jusqu'à plus de 200 milles de distance du Vésuve.

Quant aux laves proprement dites, & pareilles à celles que l'on voit représentées ici, elles sont composées d'une substance volcanique noire, quelquefois d'un gris verdâtre. On peut les regarder comme étant la matière la plus homogène, la plus fondue, & en même-temps la plus compacte que rejettent les Volcans, tantôt par leurs bouches enflammées, comme autant de rivières de feux, tantôt par des déchiremens & des ouvertures qui se forment sur les flancs de la Montagne.

Les plus considérables qui soient sorties du Vésuve ne passent guère six ou sept milles de longueur. Celles de l'Etna, dont nous parlerons quelque jour, sont bien plus étendues. Il y en a quelques-unes qui ont jusqu'à quinze ou vingt milles de longueur, six ou sept de largeur, & cinquante pieds & plus d'épaisseur. Les opérations de la nature sont semblables à l'un & à l'autre de ces Volcans: mais elles sont à l'Etna sur une bien plus grande échelle, & proportionnées à la grandeur, à l'immensité de son volume & de sa hauteur.

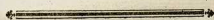
M. Hamilton, que nous avons consulté dans toutes ces descriptions, estime que l'élévation perpendiculaire de l'Etna au-dessus du niveau de la mer, est de plus de deux milles d'Italie, sur une base de plus de cent quatre-vingt milles de circuit; au lieu que le Vésuve n'a, comme nous l'avons dit, & d'après les dernières opérations faites & renouvelées plusieurs fois, que 3694 pieds de hauteur perpendiculaire sur vingt-quatre milles de circonférence.



Conçu par L. J. M. de la Roche

Gravé par J. B. de la Roche

CHAPITRE SIXIÈME.



D E S

USAGES, DU CARACTÈRE ET DES COSTUMES

DES NAPOLITAINS,

A V E C

UNE IDÉE SUCCINTE DU GOUVERNEMENT,
DU COMMERCE ET DES PRODUCTIONS NATURELLES

DU ROYAUME DE NAPLES.

D E

LA NOBLESSE NAPOLITAINE,

D U

CLERGÉ ET DE LA BOURGEOISIE DE NAPLES,

AINSI QUE DE QUELQUES USAGES DE CES DIFFÉRENTES CLASSES

DE CITOYENS.

Nous avons vu dans le Précis de l'Histoire de Naples qu'une des principales causes des troubles qui ont existé dans ce Royaume pendant six siècles, a été le pouvoir exorbitant de la Noblesse : pouvoir qui produisit à Naples comme presque dans toute l'Europe tous les désordres de l'Aristocratie féodale. C'est un des heureux effets de la Monarchie absolue d'avoir anéanti la puissance des Grands, source de tant de troubles & de divisions. La Noblesse n'est donc plus à Naples que ce qu'elle doit être dans un Etat purement Monarchique, une classe d'hommes considérable par leur naissance, leurs distinctions, leurs richesses, mais presque toujours asservis par leur ambition, par leurs espérances, & le désir d'obtenir des graces & des honneurs.

Le Gouvernement de Naples, quoique soumis à une seule autorité, a cependant encore conservé une sorte d'administration municipale, mais qui n'est plus que la représentation & l'image de ce qu'elle devoit être autrefois. Il y a bien encore à Naples plusieurs grands Officiers de la Couronne, les titres subsistent, mais ils sont sans fonctions & sans autorité. Ce qui paroît tenir le plus à cette ancienne forme Républicaine, est la conservation d'un Corps de Magistrats auxquels on a donné des privilèges, & qui ont une inspection assez étendue sur différentes parties du gouvernement de la ville.

Depuis long-temps la Noblesse Napolitaine est partagée en cinq Sièges ou *Seggi* : dénomination qui vient de cinq portiques situés dans les différens quartiers de Naples, dans lesquels elle s'assemble. Les noms de ces portiques, qui sont de grands salons ouverts & isolés, plus ou moins bien décorés, sont *Nido*, *Capuana*, *Montagna*, *Porto*, & *Porta nuova*. Chacun de ces Sièges a une devise & une bannière qui les distingue; ils sont composés d'un certain nombre de Familles Nobles, parmi lesquelles on élit un Syndic ou *Elu* qui a soin de faire convoquer les assemblées, de faire observer les statuts, &c. Outre cela,

il y a encore un Elu du Peuple qui est nommé par le Roi & qui se joint dans les assemblées aux Elus de la Noblesse.

C'est cette assemblée d'Elus qu'on appelle à Naples la *Citta* ou le Corps de la Magistrature Municipale; elle est chargée de la Police & du Gouvernement économique de la ville. Ses fonctions sont de veiller à son approvisionnement, de prévenir les incendies, le désordre, &c. Le Roi ou ses Ministres envoient à cette assemblée le résultat des délibérations du Conseil d'Etat, chaque Syndic ou Elu en fait part aux différens Sièges de la Noblesse, qui, comme autant de Parlements, enregistrent la volonté du Roi ou arrêtent des remontrances. Rarement les volontés du Roi trouvent de l'opposition dans ces assemblées, parce que les impôts, peu multipliés dans ce Royaume, y sont presque toujours les mêmes; & comme ils se perçoivent sur les objets de consommation, le Peuple les paye sans s'en apercevoir.

Les revenus du Roi de Naples ne passent pas quarante millions de nos livres; avec plus d'ordre dans les finances, ils pourroient être portés à cinquante millions, ou même au-delà, malgré l'état de langueur où sont & le commerce & l'agriculture dans ce pays.

L'état des Troupes de Sa Majesté Sicilienne est de vingt-six Régimens d'Infanterie, & de neuf de Cavalerie ou de Dragons, ce qui seroit, en y comprenant les Troupes de la Maison du Roi, & les deux Corps de Génie & d'Artillerie, un fond de trente-cinq à trente-six mille hommes. Mais attendu l'incomplet de tous ces Corps, le nombre effectif de ces Troupes est à peine de vingt-huit à vingt-neuf mille hommes, dont plus d'un tiers est à Naples ou dans ses environs.

Il s'en faut aussi de beaucoup que les forces maritimes de Naples soient ce qu'elles devroient ou ce qu'elles pourroient être: elles ne consistent actuellement qu'en deux vaisseaux de guerre, deux frégates, & six chebecs, espèce de petits bâtimens légers qui vont à la rame & à la voile. Ils ont été construits depuis quelques années pour donner la chasse aux Corsaires & Barbarefques qui depuis long-temps désoloient les Côtes du Royaume dans toute la partie Méridionale, & en enlevoient les Habitans. On entretenoit encore dans le port de Naples deux galères, mais elles sont hors de service, & il paroît qu'on ne les remplacera plus.

Malgré le peu d'activité du commerce & de l'industrie qui existe en général dans le Royaume de Naples, le luxe ne laisse pas que d'être considérable dans la capitale & sur-tout parmi la Noblesse. Mais toute cette magnificence n'est qu'extérieure, comme dans presque toutes les villes d'Italie. On y rencontre

de grands & vastes Palais richement meublés, mais dont les trois-quarts ne sont pas habités. On y possède la vaisselle la plus magnifique, mais qui ne sert presque jamais ; & à l'exception de quelques maisons qui sont montées suivant les usages de France, tout ce qui sembleroit indiquer la plus grande aisance, n'est fait que pour un jour ou deux de l'année. On peut même dire que cette aisance intérieure dans les plus grandes maisons, existe moins à Naples que dans le reste de l'Italie. Les Grands avec des revenus immenses, & l'état de maison le plus brillant, manquent souvent du nécessaire. Ils se font précéder par quatre Coureurs, ils sont servis par quarante Domestiques, il y a cinquante chevaux dans leurs écuries, & il est arrivé plus d'une fois que leur Maître-d'Hôtel étoit embarrassé pour leur faire servir à dîner. Ceci ne peut paroître incroyable qu'à ceux qui n'ont pas été témoins du désordre qui règne dans les grandes maisons Napolitaines.

On y mange rarement avec une société choisie, mais de temps en temps il y a chez les principaux Nobles des *Ricevimenti* de trois ou quatre cents personnes, auxquels tout ce qu'on propose de plus solide est un biscuit ; rien de plus brillant que ces *Ricevimenti*, des Pages brodés, des Laquais richement galonnés, des Maîtres-d'Hôtel qu'on seroit tenté de prendre pour les Maîtres de la maison, des buffets inépuisables en glaces, en sucreries & en *rinfreschi* de toute espèce ; mais tout cela est comme un feu d'artifice, & dès le lendemain tout ce grand faste est évanoui (1).

Les plus nombreuses de ces assemblées sont sur-tout chez les jeunes femmes qui viennent d'accoucher. L'usage établi à Naples & que la douceur du climat favorise sans doute, est de recevoir dans ces occasions toute la ville, tous les Etrangers connus. Au reste la société est agréable à Naples, & sur-tout parmi les Gens de la Cour, les Etrangers y sont accueillis avec toute sorte d'agrément, & on peut dire qu'elle y est, sur-tout dans cet ordre là, au ton de toutes les grandes Capitales : il n'y a d'autres différences que celles qu'y peut apporter en général une éducation beaucoup plus négligée, un goût infiniment plus vif pour le plaisir & plus de préjugés que par-tout ailleurs.

Quant aux modes, aux manières de s'habiller parmi la Noblesse, elles ressemblent entièrement à celles de France, ainsi que dans presque tout le reste de

(1) Ce même goût pour la représentation, ce manque absolu d'ordre & d'économie qui ruine les Grands, on le trouve répandu dans les dernières classes du Peuple. On pourroit se former une idée de son extrême misère, si l'on pensoit qu'il est beaucoup plus paresseux & beaucoup moins industrieux

qu'en aucune autre ville d'Italie. On peut compter qu'il y a dans cette partie du Peuple de Naples vingt mille personnes qui se lèvent tous les jours sans savoir de quoi, ni comment elles se nourriront pendant la journée.

l'Europe. L'espèce de fâste qui y est le plus en usage est le nombre d'attelages magnifiques qu'on y entretient, c'est le goût dominant & la principale dépense des Nobles Napolitains ; dépense à laquelle ils sont sans doute portés par la beauté & l'excellence des chevaux de leur pays.

Un des plus grands plaisirs de la ville est de former des courses ou promenades, sur les quais & le long des bords de la mer ; la quantité de voitures attelées de huit & dix chevaux qui s'y rassemblent, forme un coup-d'œil très-amusant ; outre les grands équipages de la Noblesse, il s'y joint une multitude de petites voitures appelées *Calèsse*, qui, bien que voitures publiques & louées par le Peuple à très-bon marché, sont presque toutes dorées & fort bien attelées. L'ensemble de tout ce mouvement forme un spectacle très-animé, & est embelli encore par la vue de ce superbe Golfe de Naples & du rivage de la mer, presque toujours couverte d'une multitude de bâteaux & de Pêcheurs.

Il y a sur-tout certains jours de l'année où le concours prodigieux du Peuple rend ces fortes de promenades plus magnifiques que dans d'autres temps. Rien n'égale le spectacle de la ville de Naples le jour destiné à la Fête de *Pie di Grotta*. C'est une Eglise située près de la Grotte de Paulsippe où on conserve une Image, prétendue miraculeuse, de la Vierge, à laquelle le Peuple a la plus grande dévotion. Le 8 Septembre, le Roi s'y rend en grand cortège avec toute sa Cour & beaucoup de Troupes sous les armes. Tout le rivage de la mer le long du Fauxbourg de *Chiaia* est couvert de Peuple. On ne peut voir effectivement un lieu plus favorable au développement de la multitude immense que forme à cette Fête la Nation Napolitaine, la plus bruyante, la plus avide de Spectacles & la plus superstitieuse de toutes les Nations de l'Europe (1).

C'est sur-tout aux Théâtres que se forment les rendez-vous les plus ordinaires de la bonne compagnie. La longueur des Spectacles, la grandeur & la commodité des Loges font que l'on y peut recevoir beaucoup de

(1) On ne peut douter que le Gouvernement de Naples n'ait ses raisons pour approuver toutes ces superstitions du Peuple Napolitain, elles importent plus qu'on ne pense à la tranquillité publique. Saint Janvier, que les *Laqaroni* appellent leur protecteur & leur appui, est bien plutôt celui du Trône & de ses Ministres que celui des Particuliers. Dans les grandes calamités, comme sont les éruptions du Vésuve, les disettes, &c., les Napolitains ont recours à Saint Janvier, & c'est de lui

qu'ils attendent un remède à des maux si pressans. Avec moins de superstition, ce Peuple s'adresseroit au Gouvernement & ne s'adresseroit qu'à lui seul ; de-là des révolutions, des soulèvements, qui, en égard à la population de Naples & au caractère hardi de ses Habitans, ne pourroient manquer de devenir funestes au Ministère, & compromettroient sûrement l'autorité du Prince, si elles ne mettoient même sa vie en danger.

DU ROYAUME DE NAPLES. 227

monde, & c'est effectivement le lieu où, sur-tout l'hiver, toute la société se rassemble.

Il y a trois Théâtres à Naples, le plus vaste & le plus magnifique est celui de Saint-Charles : il communique au Palais du Roi qui peut y venir à couvert de ses appartemens. Sa forme est ovale & d'une construction noble & élégante ; on y compte sept rangs de Loges, qui peuvent contenir dix à douze personnes, très à l'aise. Il y en a trente à chaque rang, excepté au premier, où il n'y en a que vingt-neuf, la Loge du Roi occupant la place de deux. Le Parterre contient quinze rangs de sièges, où l'on est assis très-commodément. Il est certain que dans les jours qu'on appelle à Naples, *Jours de Gala*, il n'est point de Spectacle plus magnifique ni plus brillant ; on pourroit même ajouter qu'il l'est beaucoup trop. La quantité prodigieuse de lumières dont toutes les Loges sont éclairées, & qui se répètent encore dans des glaces placées au fond des Loges, faisant le plus grand tort au Théâtre, qui par comparaison au reste de la Salle, paroît alors presque dans l'obscurité (1).

Les deux autres Salles de Spectacles sont beaucoup moins vastes & moins ornées. L'une est le Théâtre neuf près de la rue de Tolède, & l'autre est la Salle appelée de *i Fiorentini* : c'est-là que se représentent ces Opéra Bouffons dont la Musique est avec raison si goûtée en Italie, & souvent même préférable à celle des grands Opéra. On y joue aussi souvent des Comédies, mais d'un genre bas, trivial & qui sembleroient ne devoir être destinées qu'à l'amusement du Peuple (2).

Ce que l'on appelle à Naples *la Civiltà* est cette classe de Citoyens qui forme l'état mitoyen, la Bourgeoisie de la ville. Elle a à-peu-près, mais avec

(1) Les Loges de ce Théâtre sont assez grandes & assez profondes pour y recevoir aisément beaucoup de monde à la fois. L'usage est d'y faire servir des glaces & des rafraichissemens : il en résulte que le Spectacle est souvent ce qui occupe le moins ; & tout ce qu'on peut dire à la louange de ce Théâtre, c'est que tout le monde y est à son aise, Acteurs, Spectateurs & même Compositeurs, car à la réserve de quelques airs, d'un *duo*, d'un *quatuor* & d'un *quintette*, qui forment le fond d'un Opéra, tout le reste n'est point écouté, & semble n'avoir été fait que pour employer le temps. On veut à Naples qu'un Opéra si ennuyeux qu'il soit dure cinq heures, pendant tout ce temps le bruit qu'on fait dans les Loges, l'indifférence & la monotonie des Acteurs qu'on n'écoute point, & qui le voyent, tout cela est cause que pour ranimer

l'attention du Spectateur & l'empêcher de mourir d'ennui, on a imaginé de couper & d'interrompre l'Opéra & ces beaux Poèmes de *Metastase*, par des Ballets qui, le plus souvent, ne tiennent en rien au sujet, & en détruisent absolument l'intérêt.

(2) Quelqu'agréable que soit la Musique de ces Opéra Bouffons, elle a bien de la peine à faire pardonner le dégoût de ces sortes de Pièces profane toujours sans situation, sans vraisemblance & du ridicule le plus outré. Quant au rôle si goûté par les Napolitains dans leurs Comédies, celui du *Pulcinello*, il ne peut être mieux comparé qu'à notre Gilles des Boulevards, s'il n'est encore plus bas, c'est cependant le seul Spectacle de Naples où l'on peut dire que les Spectateurs soient très-attentifs.

moins de faste , les mêmes usages que la Noblesse ; aussi en partage-t-elle quelquefois le luxe & les ridicules : mais en général ses mœurs sont douces & honnêtes. Les Gens de la Cour , à Naples , ressemblent , comme nous l'avons dit , aux Courtisans de tous les pays ; de l'élévation extérieure , de la noblesse dans les manières , quelques vertus & beaucoup de vices. Au-dessus des principes , ils ne connoissent que leur intérêt & n'obéissent qu'à leurs passions.

Les Loix , les principes & la morale ne semblent être faits que pour les hommes du rang mitoyen. Les Grands les méprisent par orgueil & l'impunité les y encourage. La populace ne les connoît pas ; elle pêche par ignorance & on la punit sans l'instruire ; les uns restent au-dessus , les autres au-dessous. L'état mitoyen est donc le seul où l'on trouve quelques vertus (1).

Cette classe de Citoyens à Naples est composée de différens états , Banquiers , Avocats , Gens de Loix & Commerçans ; il y en a parmi ces derniers sur-tout qui sont très-estimés , & qui possèdent de grands biens & des maisons fort riches. C'est dans la Bourgeoise qu'on choisit l'Elu du Peuple , qui est toujours un des Hommes les plus considérés de la ville. Une grande partie de cette classe de Citoyens est occupée à l'étude des Loix ; on les distingue sous le nom de *Paglietti*. D'après un dénombrement des Gens de cet état , qui a été fait par ordre du Roi en 1779 , il se monte à plus de huit mille : il faut que le goût des Procès soit bien violent dans ce pays pour y entretenir un nombre aussi prodigieux de Procureurs & d'Avocats qui vivent tous sûrement aux dépens des Plaideurs. On peut dire que Naples est donc bien loin de ressembler aujourd'hui au portrait que *Stace* nous en faisoit de son temps , & dont nous avons rendu compte en parlant de ses Ouvrages & de ses Poésies.

Nulla foro rabies, aut stricta jurgia Legis,
Morum jura viris, Solum & sine fasces æquum.

Le lieu où se rend la justice se nomme *il Palazzo della Vicaria* , c'est où

(1) Rien ne ressemble plus à un bon Bourgeois de Paris qu'un Bourgeois de Naples ; doux , franc , ouvert , obligant , confiant à l'excès , il s'intéresse facilement jusqu'à l'attendrissement & souvent même est dupe de sa bonhomie. Il ne conserve qu'un amour-propre , celui de croire que Naples est le centre de tout , que tout y est arrivé à la perfection , que l'on n'est véritablement opulent qu'à Naples , & que hors de-là on est obligé à

un travail excessif pour obtenir le simple nécessaire , que toutes les autres Nations n'y abordent que parce qu'on meurt de faim ailleurs. Cette espèce d'orgueil qui fait le bonheur des Napolitains , leur ôte toute espèce de curiosité , s'oppose à leur progrès dans tous les genres & leur inspire une si grande défiance de l'Etranger , qu'ils le connoissent aussi peu qu'ils en sont peu connus.

se rassemblent tous les différens Tribunaux. Le premier degré est ce qu'on appelle la *Vicaria Civile*, elle se divise en deux Chambres ou Rotes dont les appels se portent à un Tribunal supérieur, nommé *Camera Reale di Santa Chiara*, & de-là au Conseil Souverain du Roi. Parmi ce nombre des Gens de Loi ou vivants de Procès, il y en a de célèbres par l'éloquence & les talens, & on assure que quelques-uns se font jusqu'à cinquante mille livres de rente de leurs travaux (1).

Le Clergé ne fait point Corps dans le Royaume de Naples avec les Assemblées de la Nation ; distribué entre les deux classes dominantes, la Noblesse & le Peuple, il n'a aucune influence, au moins apparente, dans l'ordre politique. La multiplicité des Evêques & le peu d'opulence du plus grand nombre, sont cause qu'ils n'ont point dans ce Royaume la considération & la puissance qu'ils peuvent avoir dans d'autres Etats. L'Archevêché de Naples est cependant aujourd'hui d'un assez gros revenu & peut valoir quatorze mille ducats de rente, ce qui fait près de cent mille livres de notre monnoie.

Les richesses du Clergé de ce Royaume, si on les considère partiellement, paroissent peu considérables, mais dans leur totalité, elles sont immenses. Il y a dans le Royaume de Naples seul, sans y comprendre la Sicile, cent vingt-trois Evêchés. C'est beaucoup plus qu'il n'y en a dans toute l'étendue de la France. Parmi ces Evêchés, il y en a plusieurs de quinze & vingt mille ducats de revenu ; au reste les meilleurs Bénéfices, à la nomination du Roi de Naples, sont dans la Sicile. Le seul Archevêché de Palerme vaut bien près de quarante mille ducats de rente.

Le Clergé Régulier est encore bien plus puissant à Naples que le Clergé Séculier. Ces deux Corps réunis absorbent toutes les richesses de l'Etat. Pour ne parler que de la capitale, le Couvent des Religieuses de Sainte-Claire a seul soixante-quinze mille ducats de revenu. Les Religieuses Franciscaines du Couvent appelé *Donna Regina* en ont quarante mille.

De tous les Religieux de Naples, les Chartreux sont sans contredit les plus riches ; leur revenu passe quatre-vingt mille ducats. Aussi le Gouvernement a depuis quelques années jugé à propos de mettre sur leurs Maisons une imposition, une taxe qui s'étend sur toutes celles du même Ordre. La Chartreuse de

(1) Parmi ces Gens de Loix, appelés à Naples *i Pagliotti*, on en distingue une classe subalterne que l'on nomme *i Sennati*. Cette espèce de Gens est l'origine de presque tous les désordres qui peuvent exister dans cette ville ; leur vie n'étant occupée qu'à fomenter dans le Peuple les vols & les brigandages de toute espèce, pour en profiter.

Saint-Martin paye vingt-deux mille ducats pour sa part. Celle de Saint-Bruno dans la Calabre, plus riche encore que la première, contribue pour à-peu-près autant, & les autres Maisons à proportion. Les Chartreux de Naples sont de plus obligés de distribuer tous les jours un pain à tous les Pauvres qui se présentent à leur porte, ce qui monte ordinairement à quatre cents pains par jour & quelquefois plus.

Ces aumônes considérables de presque toutes les Maisons Religieuses de Naples sont d'un grand secours pour les Pauvres, dans une Ville où la dernière classe du Peuple sur-tout est aussi nombreuse; les maisons, les rues, les bords de la mer sont peuplés & couverts d'une multitude d'enfans qu'on nourrit presque pour rien, qu'on vêtit encore à moins, ou même point du tout, & qui rendroient la population de Naples comme celle de Pékin, si la petite vérole ou d'autres épidémies ne les emportoient de temps en temps par milliers.



DES ENVIRONS DE NAPLES

ET

DE SES PRODUCTIONS NATURELLES,

DE SON COMMERCE

ET DE L'INDUSTRIE DE SES HABITANS.

Ce n'est pas sans raison que les Poètes & tous les Historiens de l'antiquité ont vanté, comme à l'envi, la fertilité des campagnes de Naples. Depuis Capoue jusqu'à Salerne, toute cette partie de la Terre de *Labour*, qui peut former une espace de trente lieues environ, est un jardin continu. Les grands chemins par où l'on arrive à Naples du côté de Capoue, sont bordés de hauts peupliers entrelassés de vignes : l'usage du pays est de planter au pied de ces arbres trois ou quatre ceps qui les réunissent, & dont les branches vont de l'un à l'autre comme autant de guirlandes.

Ces berceaux naturels rendent les chemins & tout ce beau pays d'une fraîcheur, d'une richesse, & d'un agrément infini. Aussi c'est cette partie du Royaume de Naples qu'on a appelée de tous les temps, & par excellence, *Campania felice*. C'est celle que Virgile peignoit par ces vers dans ses Georgiques.

Illa tibi lætis intexet vitibus ulmos,
Illa ferax oleæ est, illam expiæ colendo,
Et facilem pecori & patientem vomeris unci.
Talem dives arat Capua, & vicina Vesevo
Ora jugo & vacuis Clanius non æquus Acerris (1).

L'on ne peut disconvenir que toute cette partie des environs de Naples ne soit cultivée avec grand soin ; aussi fournit-il une prodigieuse quantité de grains, c'est même la branche la plus considérable du commerce de tout ce pays, du moins de ce qui en est connu sous le nom de Campanie ; car toute

(1) Ces Terres sont également propres à tous les genres de productions ; on y peut joindre la vigne aux ormeaux, y planter des oliviers, y semer du grain ou en faire d'excellens pâturages. Telles sont les riches campagnes qui entourent la ville de Capoue, tel est le territoire du Mont Vésuve,

& tels sont les bords du *Clanius*, fleuve dont les inondations ont fait souvent des ravages dans la ville d'Acerra (*).

(*) *Acerra*, petite ville de la Terre de *Labour*, à cinq ou six milles de Naples.

la partie méridionale du Royaume, qui seroit presque également fertile, est aux trois quarts inculte. On doit en attribuer la cause à la dépopulation extrême, & en même-temps au peu de besoin que les Habitans qui y restent ont de tirer plus de parti de leurs terres. Peu chargés d'impôts & heureux de l'oubli dans lequel on les laisse, ils jouissent paisiblement dans l'indifférence & l'oisiveté. Depuis que le Gouvernement de Naples s'occupe du soin de protéger ses Côtes avec des Chebeks toujours armés, on peut espérer que le pays se repeuplera peu à peu, & sera par conséquent plus cultivé.

L'exportation des huiles est, après les grains, une des principales richesses du Royaume; les environs de Bary & la Terre d'Otrante sont couverts d'oliviers. Les huiles se portent à Gallipoli, & se distribuent de-là, par mer, dans une grande partie de l'Europe: ce sont les huiles qui sont le plus employées dans les Manufactures de draps & de savon &c.

La culture des mûriers, très-abondans dans le Royaume de Naples, seroit encore une ressource & un objet de commerce, si les Napolitains favoient donner à leurs soies les mêmes façons & les mêmes préparations qu'on leur donne dans la Lombardie, ou dans le reste de l'Italie. Mais le peu d'habileté de leurs Manufacturiers, fait que leurs étoffes ne sont pas recherchées des Etrangers, & que la consommation extérieure n'en est pas, à beaucoup près, aussi abondante qu'elle pourroit l'être.

Il en est de même des vins auxquels la chaleur & la fertilité du sol donnent la plus excellente qualité. Ils sont même très-abondans, soit dans les environs de Naples, soit dans les Provinces éloignées, & sont regardés comme les meilleurs de l'Italie. On se rappelle le cas que les Anciens faisoient des vins de Cæcubes, de Falerne, &c. Celui qu'on recueille sur le Vésuve, le *Lacrima Christi*, est fort célèbre, ainsi que ceux qu'on appelle *Pié di Monte*, qui sont recueillis vers les sources du Vulturne, près des monts d'*Alififers* dans l'Abruzze. Ceux de *Corigliano*, dans la Calabre, sont les plus parfaits de tous; mais les Habitans, peu instruits dans la manière de faire les vins, ne leur donnent point la perfection dont ils seroient susceptibles. Presque tous ces vins sont liquoreux, très-chauds, & se ressentent de la nature sulfureuse du terrain qui les produit: ils acquièrent beaucoup en vieillissant; mais on ne leur en donne guère le temps, & l'usage est de les consommer dans le pays, l'année même qu'on les a recueillis.

Indépendamment des productions de la terre, le Royaume de Naples pourroit fournir des ressources infinies à ses habitans dans l'abondance, la beauté & l'espèce de ses différens bestiaux; les buffles & les mulets deviennent
de

de la plus grande taille & s'y multiplient très-facilement. Il en est de même des chevaux qui y sont, sans contredit, une des plus belles races qu'il y ait en Europe.

Les chevaux Napolitains sont pleins de feu, de fierté, légers à la course, & propres à tout. L'on conserve les plus élevés pour les destiner au trait, & en former de superbes attelages; mais on en est si jaloux à Naples, que loin de les multiplier & d'en élever pour les vendre à l'Etranger, il est défendu, sous peine des galères & de la confiscation des chevaux, d'en faire sortir un seul du Royaume. Malgré ces défenses, il en sort cependant quelques-uns, mais en petit nombre, & ce ne sont jamais les plus beaux.

On peut dire qu'il y a peu de pays où le commerce soit en général aussi gêné & par autant de prohibitions & d'entraves, qu'il l'a été jusqu'ici dans ce Royaume; mais depuis quelque temps le Ministère actuel cherche, dit-on, les moyens d'y remédier par des Règlements nouveaux. Toutes les entrées, les productions du sol ou des Manufactures, payoient des droits exorbitans, non-seulement d'extraction, mais même de circulation; il en résultoit de si grands inconvéniens pour le Roi de Naples, comme pour ses Sujets, que le Gouvernement les a fait supprimer en grande partie (1). Mais pour prévenir le vuide que cette suppression devoit laisser dans les coffres du Roi, on a remplacé ces droits par d'autres qui ont été mis sur l'importation des marchandises étrangères, aussi sont-elles devenues par ce moyen à Naples d'un prix excessif (2).

Le seul commerce un peu étendu qui existe à Naples est un commerce d'industrie, & à cet égard il semble que toute l'activité, toute la richesse du pays, soit concentrée & réunie dans Naples même. Il y a dans cette ville plusieurs Manufactures d'étoffes en soie de toute espèce; il y en a aussi de savon, qui est fort estimé. Outre cela, l'on y fait beaucoup d'essences, des espèces de dragées appelées *Diavolini*, composées avec l'huile essentielle de

(1) Si une étoffe fabriquée à Messine ou dans une autre ville du Royaume coûtoit quatre ducats du premier achat, les droits en passaient trois. Il s'enfuiroit de-là que l'habitant tiroit peu d'avantage de la bonté de son pays, la matière première étant de toute nécessité réduite à un très-bas prix; d'un autre côté, la contrebande devant être excessive par l'avantage qu'il y avoit à la faire, toutes les richesses passaient par les mains des Contrebandiers, ou des Employés qui les favorisoient, en partageant le profit.

Part. I.

(2) Autant on a approuvé à Naples la suppression des premiers droits, autant & plus encore a-t-on blâmé ceux qu'on leur a substitués. Quoiqu'il soit aisé de sentir que la politique & l'intérêt d'un pays semblent exiger de prévenir, s'il est possible, & d'empêcher par ce moyen toute importation de l'Etranger, & sur-tout celle de ses Manufactures en en faisant hausser le prix, ne seroit-il pas plus à propos de chercher à perfectionner & encourager les Manufactures nationales, pour balancer au moins celles de ses voisins?

canelle, & qui sont en grande réputation ; des fleurs artificielles, des mouchoirs de soie, &c.

Ces espèces de pâtes, qu'on nomme *Macaroni*, sont pour Naples un objet de commerce assez considérable. On en prépare de plusieurs sortes qui portent toutes des noms différens. Les *Macaroni* & les *Lazagnette* sont les plus communes. Mais on en fait encore d'autres, comme les *Vermicelli*, les *Fidelini*, les *Stellet*, &c. qui sont beaucoup plus fines. Ces *Macaroni* se travaillent dans le bourg de *Torre del' Annonziata*, près du Vésuve. C'est avec une espèce de bled, appelé *Seragolla*, qui vient de la Sicile & du Levant, qu'on prépare toutes ces pâtes, dont on fait sur-tout une grande consommation dans le pays même & dans tout le reste de l'Italie.

L'on retire aussi de Naples une grande quantité de raisins secs, qu'on y fait préparer de façon à pouvoir les conserver long-temps ; ceux qui viennent de la Calabre & des Isles de Lypari, sont les plus estimés.

Le goût de la Musique si cultivé & en si grande réputation à Naples, y a donné naissance à un genre d'industrie qui a formé une nouvelle branche de commerce plus étendu qu'on ne croiroit, ce sont les fabriques de corde de violon ; quoique Rome & plusieurs autres villes d'Italie en fournissent aussi, celles de Naples sont les plus estimées. C'est avec les boyaux des jeunes agneaux de sept à huit mois que l'on fait les meilleures cordes. La préparation qu'on leur donne consiste en des lessives multipliées faites avec des eaux alkalines. Ces préparations exigent beaucoup de soins & d'attentions, & c'est d'elles que dépendent l'excellence & la qualité plus ou moins sonore des cordes.

Enfin un autre commerce encore particulier à ce pays, consiste en marbres de toute espèce, dont quelques-uns tirés de la Sicile sont très-précieux. Il y a à Naples des Ouvriers qui ont une industrie singulière pour travailler ces marbres & en former des tables de rapport dont les Etrangers sont fort curieux. On en fait aussi avec les laves du Vésuve, parmi lesquelles on en voit souvent de l'effet le plus piquant, par la vivacité des couleurs & les accidens qui s'y rencontrent, il y en a même d'assez belles pour le disputer aux jaspes, aux agates, & aux pierres les plus rares. On en fait des tables de pièces rapportées de différentes espèces, ou des vases & des boîtes qui sont fort recherchées & qui méritent de l'être.

Quant au reste du Royaume de Naples, c'est-à-dire toute la partie méridionale & ce qui forme l'extrémité de l'Italie, connue autrefois plus particulièrement sous le nom de la grande Grèce ; elle est toujours ce qu'elle étoit alors, un des pays les plus fertiles de la terre : les deux Calabres sur-tout, citérieure & ultérieure.

DU ROYAUME DE NAPLES. 235

rieure abonderoient en productions de toute espèce, s'il y avoit des hommes & des bras pour les cultiver.

Indépendamment du bled qui y croît en abondance, on y recueille les vins les plus exquis, les plus beaux fruits de l'Europe, du riz, du lin, du chanvre, du coton, de la soie, du safran & du miel : mais toutes ces productions se consomment dans le pays : les seules que l'on en exporte & dont on fait un assez grand commerce, sont la *manne* & la *réglisse* qui se travaillent particulièrement à *Corigliano*, dans le centre de la Calabre, & près de ces plaines délicieuses où étoit situé l'antique *Sybaris*.

Nous avons déjà dit que la Terre d'Otrante étoit couverte d'oliviers ainsi que les environs de *Bari* & de *Gallipoli* sur-tout, dont le commerce & l'exportation des huiles ne laissent pas que d'être considérables. Et quant à la Province de la *Pouille* (l'ancienne Apulia), quoique ce pays n'ait pas l'agrément du reste de l'Italie, & que l'immensité de ses plaines, où l'on ne rencontre pas un seul arbre, le rende mortellement ennuyeux au voyageur, il est encore de la plus grande fertilité en bled & en bestiaux.

Un des plus forts produits de la Pouille vient du droit que doivent y payer toutes les bêtes à laine du Royaume ; le Gouvernement ayant depuis quelques années rendu une Loi par laquelle, dans de certaines saisons, toutes les autres plaines du Royaume leurs sont interdites. Les gens du pays sont alors obligés de traverser ces plaines immenses, & de conduire leurs bestiaux jusqu'à *Foggia*, où est établi une Douane, dont le produit est un des principaux revenus du Roi de Naples.



DU CARACTÈRE, DES MŒURS DES NAPOLITAINS,

ET EN PARTICULIER DE LA PARTIE DU PEUPLE DE NAPLES APPELÉE

LES LAZARONI.

PLUS on aura voyagé & plus on trouvera que les hommes se ressemblent dans tous les pays : ils n'ont & ne peuvent avoir de différence entre eux , que quelques nuances qu'ils tiennent du climat qu'ils habitent , & des Loix qui les gouvernent. Les mêmes passions agissant de même sur les hommes de l'Univers entier , elles ramènent presque toujours par-tout les mêmes résultats. Le Philosophe qui aura étudié l'homme hors de son Cabinet, lorsqu'il se sera instruit des Loix Russes ou Napolitaines , qu'il saura comment elles sont maintenues ou transgressées dans l'un & l'autre pays , connoitra , à peu de chose près , le Russe & le Napolitain.

Quoique le climat n'influe pas directement sur la nature de l'homme , il influe tellement sur le caractère , qu'elle en est modifiée par contre-coup. Les habitans du Nord sont engourdis par le froid ; il n'y a que de violentes passions qui les réveillent & leur donnent un peu d'énergie ; aussi sont-ils très-dangereux dès qu'ils sont en mouvement. Ceux des pays tempérés reçoivent au contraire plus facilement les diverses impressions , & d'une manière plus douce. Plus susceptibles , plus faciles à émouvoir , ils sont toujours en activité ; mais leurs passions plus promptes , plus légères & d'une moindre durée , sont par cela même , moins violentes & entraînent moins d'inconvéniens.

Si les habitans du Midi diffèrent à cet égard des Peuples du Nord , si la chaleur de leur climat & l'ardeur du soleil font fermenter leur sang , le relâchement des nerfs que produit la perpétuelle dilatation , leur cause une nonchalance dont on les fait sortir difficilement. Tout ce qui dépend de la pensée sans la nécessité d'agir , est très-vif en eux ; toutes les passions y sont extrêmement violentes ; mais si elles n'arrivent à un degré éminent d'effervescence , elles restent nulles & avortent dans le sein qui les a conçues.

On peut dire que la paresse est le trait vraiment caractéristique de la Nation Napolitaine , mais qu'elle se manifeste d'une manière plus sensible parmi le bas Peuple , où l'on trouve toujours les vices & les vertus prononcées avec plus
de

de force & d'énergie, & enfin qu'elle détermine le but où tendent tous ses desirs & toutes ses pensées.

Le soin le plus cher de la Populace de Naples, ce qui décide les mouvemens qu'elle se donne, c'est l'espoir de parvenir au bonheur suprême de se reposer & de ne rien faire. Tous les moyens lui paroissent bons, s'ils lui offrent l'aspect de ce souverain bien. Friponne sans être intéressée, elle ne cherche à vous excroquer, qu'afin de pouvoir être plus long-temps dispensée de travailler, ce qui fait que sans avarice, ni gourmandise, tout son entretien ne roule que sur le manger & sur l'argent. En écoutant la conversation des *Lazaroni*, sans même entendre leur langage, on remarquera que les mots *magnare*, *buscare* & *denari* sont le refrain ordinaire de tous leurs discours (1).

Il est bien difficile de définir la jalousie du Peuple & de l'accorder avec la manière dissolue de vivre, qui lui est presque générale. Les maris soupçonnent leurs femmes d'infidélité, sans trop chercher à vérifier leur soupçon; ils voyent leurs femmes parées du produit de leur libertinage, sans s'en offenser: mais comme si la jalousie étoit une maladie innée, dont ils cherchent en vain à se guérir, il leur en prend quelquefois des accès, dont les effets sont aussi violens que funestes. On peut remarquer que cette passion sombre, dont les effets sont prémédités chez les autres Nations, est toujours excitée chez le Napolitain par l'offense du moment, & si terrible que soit sa vengeance, elle ne passe guère le premier mouvement (2).

Naturellement légers, les Napolitains sont emportés d'une affection à une autre; mais l'amour du plaisir leur étant plus naturel, c'est la passion à laquelle ils s'abandonnent jusqu'à l'excès. Ils aiment plus qu'ils ne sont attachés; ils caressent plus qu'ils n'aiment; leurs expressions sont tendres & vives, mais l'abus qu'ils en font les refroidit.

(1) *Buscare* a une signification mixte entre gagner & dérober, c'est-à-dire faire un profit avec adresse, trouver le moyen de gagner, peut-être même aux dépens d'un autre.

(2) Les coups de couteaux qui sont malheureusement trop communs parmi le Peuple de Naples, n'y causent pas la même horreur, & ne portent pas avec eux ce degré d'infamie qu'ils inspirent ailleurs pour celui qui s'abandonne à sa passion jusqu'à se servir de ce lâche instrument; ce n'est pour les Napolitains que la dernière expression de la colère, c'est pour eux une arme comme une autre; chacun a un couteau dans sa poche, laquelle lui sert d'étui; c'est ce qu'étoit notre épée du douzième siècle. Mais les dimensions courtes de cette arme meur-

trière, ses mouvemens rapides laissent tout l'avantage à celui qui s'avise le premier de s'en servir.

Il y a à Naples un Hôpital dont une des salles est appelée la salle des coups de couteaux, à cause de la quantité de blessés en ce genre qu'on y apporte pour les panser, mais les coups de cette arme faciles à diriger, difficiles à parer & toujours très-dangereux, laissent rarement dans le cas du secours les malheureux qui en ont été frappés, & le Gouvernement Napolitain devoit plutôt les prévenir & les défendre sévèrement, que de s'occuper à les faire panser, & par-là accoutumer ainsi l'humanité à les regarder comme une maladie de plus à laquelle elle est sujette dans ce beau canton de l'univers.

Leur patois est tellement varié, qu'il y en a un particulier pour chaque quartier de Naples; celui de *Sainte-Lucie* ou celui de *Pausilippe* ont chacun le leur; les expressions de l'un sont absolument étrangères à l'autre, & suffisent pour en distinguer les habitans. Ces langages ont leurs tournures particulières & originales. Comme tous les patois, ils ont une énergie que n'ont pas les manières de parler pures & correctes, qui perdent souvent en expression, ce qu'elles gagnent du côté de l'élégance & de la précision.

Quant aux costumes des Napolitains, ils sont aussi variés que le langage; dans chaque quartier, dans chaque village ou ville des environs de Naples, les femmes ont toutes quelque particularité dans la manière de se vêtir qui les distingue; mais il faut peindre des costumes & non les décrire. Tout ce qu'on en peut dire, c'est que ces costumes sont pour la plupart avantageux & pittoresques, le plus souvent chargés de divers ajustemens en or, comme réseaux, broderies, avec une quantité de chaînes ou espèces de chapelets d'or, dont elles ornent les étoffes avec lesquelles elles s'habillent & qui sont ordinairement des velours ou des damas de couleur très-vive.

La magnificence n'est pas si conséquente ni si variée chez les hommes; leurs habits des fêtes sont toujours composés de la fripperie des galas de la Cour: aussi voit-on souvent le Dimanche un homme du Peuple ayant un habit fond d'or, avec une veste ou une culotte de drap bleu; des bas de soie, avec le filet ou le petit bonnet de coton blanc à la tête. Cette singularité fait voir le goût des Napolitains pour le luxe. Il va chez eux jusqu'à la passion. Il y aura des femmes qui se passeront de manger pour parvenir à avoir des boucles d'oreilles d'or, & elles seront quelquefois obligées de les mettre en gage pour vivre, quelques jours après les avoir achetées. Elles ne les en retirent que pour paroître un jour de fête de Madone, ou d'autres fêtes dans lesquelles on pourroit prendre le Peuple de Naples pour celui du Pérou, tel au moins qu'on nous l'a dépeint. Le lendemain vous délabuse, & le deshabilité est loin de répondre à l'habit du *Gala*.

Les Napolitaines ont souvent un habillement appelé *lo panno*, beaucoup plus simple & non moins pittoresque. Il est sans plis & sans coutures; ce sont des pièces d'étoffes ployées en carré, posées pardevant & par-derrière, & liées avec une ceinture autour de leur corps. La coëffure est de même une pièce de mousseline claire, empeçée, qui se plisse & s'ajuste sur le champ sur les cheveux treffés en rond & arrêtés par une grande épingle d'argent qui les traverse.

Ce costume qui semble le plus négligé, est très-joli, ne gêne aucun

DU ROYAUME DE NAPLES. 239

mouvement, & n'offense la peau & les formes d'aucune partie du corps. Sa simplicité le rend plus susceptible de propreté ; c'est celui qui pare le plus les Napolitains, parce qu'il se fatigue moins, dure davantage & paroît neuf jusqu'à la fin. Sa magnificence est dans la finesse du drap, la beauté de sa couleur, & dans des franges qui terminent toutes les lisères & les ceintures, ce qui l'orne beaucoup ; mais ce costume ne pourroit être adopté dans tout autre climat moins chaud que celui de Naples.

L'habillement des *Lazaroni*, de ces hommes qui composent la dernière classe du Peuple, consiste en une grande culotte & une chemise d'une grosse toile. Ils ajoutent à cela, pour l'hiver, une capuche de grosse laine brune, pluchée en-dedans, qui les couvre depuis le dessus de la tête jusqu'à la ceinture. Ces gens sur lesquels on fait tant de contes & que l'on rend si redoutables, ne sont autre chose que nos Portefaix, mais en plus grand nombre, & plus grossiers peut-être encore, vivants de peu & ne voulant rien faire dès qu'ils ont gagné de quoi vivre trois jours. Aussi n'est-ce pas par avidité, mais par paresse, qu'ils vous demandent beaucoup pour un petit service ; & aussi poltrons qu'insolens, ils sont prêts à tomber aux genoux de celui qu'ils viennent de menacer.

La populace Napolitaine est excessivement bruyante, mais légère & indolente par caractère ; elle n'est ni vindicative, ni susceptible de suivre un long projet de vengeance. On a tout gagné avec elle en échappant à son premier mouvement. Peu de chose la calme & peu de chose la satisfait. Plus tranquille & plus douce qu'aucun autre Peuple, elle ne se mêle jamais de gouvernement, & ne questionne point sur les ordres qu'on lui donne. Accordez au Napolitain un très-frugal, mais très-facile nécessaire, il ne murmure point, & ne portera jamais sa curiosité au-delà de ce qu'on lui confie.

On fait monter à quarante mille le nombre de ces *Lazaroni* à Naples. *Mazaniello* leur a donné une grande célébrité, & cette sédition fameuse a dû, pendant un temps, les faire croire redoutables ; mais quand on observe que cette révolution n'a duré que huit jours, qu'elle étoit la suite d'un mécontentement général, & sous un Viceroi étranger, on ne trouvera plus dans ces *Lazaroni* qu'une populace ameutée, qu'un Gouvernement foible & despote devoit rendre la plus forte, ainsi qu'il en arriveroit dans toute autre grande ville lorsqu'on ne prendra aucune précaution contre elle.

DES COSTUMES DU PEUPLE DE NAPLES

E T

DE SES FÊTES DE MADONE AU TEMS DE NOËL.

APRÈS nous être occupés à peindre les mœurs & les usages des différentes classes des habitans de Naples, & particulièrement de cette partie du Peuple, qu'on appelle les *Lazaroni*, nous allons chercher à donner dans ces gravures une idée de ses costumes les plus connus. C'est sur-tout le long du fauxbourg de *Chiaia*, ou du côté de Paulilippe, près du rivage de la mer, que sont ses rendez-vous les plus ordinaires. C'est-là, où se livrant à son goût pour l'oisiveté, sans soins, sans inquiétude pour l'avenir, le Napolitain est plus heureux en raison de ce qu'il a moins à faire.

Ces deux petites compositions réunies sur une même planche, le représentent dans ses deux occupations favorites; l'une est la danse au son du *Calascione*, sorte de guitare, en usage parmi le Peuple, accompagné d'un tambour de basque & des crotales, tous instrumens qui lui viennent des anciens; l'autre est la prière à la *Madone*. C'est de toutes les pratiques de dévotion celle qui est le plus en usage en Italie, & particulièrement à Naples. Ce sont d'ordinaire des Habitans de la Calabre qui vont ainsi de ville en ville, & qui, vers le tems de Noël, abondent à Naples, où ils arrivent comme en pèlerinage. On les rencontre jouant de la *Zampogna* & de divers instrumens assez mal assortis, devant chaque image de la *Madone*, qui se trouve bientôt entourée de Lazarons, de leurs femmes, de leurs enfans, faisant cercle & formant l'auditoire.

C'est particulièrement dans ce tems de Noël que la grande dévotion du Peuple de Naples, pour ses Madones, paroît dans toute sa magnificence. C'est, après Saint-Janvier, son culte de prédilection; mais comme toute cette grande dévotion n'est qu'extérieure, c'est par de grands éclats, beaucoup de bruit, & sur-tout en bien mangeant, que les Napolitains comptent lui rendre le plus d'honneur (1).

(1) Si Naples a presque toujours l'air de l'abondance, on peut dire que la veille de Noël elle a vraiment l'air de la profusion, toutes les rues sont remplies d'amas énormes & de pyramides de cochons, d'oyes, de dindons, &c. spectacle qui convie de plaisir le glouton Napolitain, car il ne fait pas, ainsi que d'autres Peuples, consister son

souverain bonheur autant à bien boire qu'à bien manger. Le Napolitain le plus pauvre consommerait lui seul ce jour-là ce qu'il faudroit pour nourrir quatre personnes. Aussi arrive-t-il que de cette quantité prodigieuse de vivres qui sembleroit devoir suffire pour la ville de Naples pendant un mois, il n'en reste plus rien le lendemain.



Dessiné par Cuvier

Gravé par Nodding

*Danse de la Carantele à Capo di Lauertipo
près de Naples.*



Dessiné par Cuvier

Gravé par Nodding

Concerts de Calabroïx devant une Madone à Naples.

Requiem et Composé par J. B. Caracciolo

A.F.D.R.

Un autre usage est de tirer des feux d'artifices toute cette nuit devant chaque *Madone* ; il n'y a pas de rue, quelque petite qu'elle soit, qui n'ait ses quatre ou cinq Madones ; & il n'en est pas une devant laquelle on ne tire trois ou quatre cents fusées. Ajoutez à l'hommage que chaque particulier veut rendre à la Vierge par chacune de ses fenêtres, la grosseur des petards qui fait la distinction des hommages & de celui qui les rend, l'émulation que produit une telle prétention, & on aura une idée assez approchante du bruyant de cette nuit.

L'intérieur des maisons de la ville, particulièrement dans la Bourgeoise, sans être aussi bruyant, répond à tout ce tapage & à tout ce mouvement extérieur. Chaque famille est occupée à former en l'honneur de la Madone, une sorte de spectacle & de décoration, dont les frais & les apprêts sont au-dessus de tout ce qu'on peut imaginer. C'est ce qu'on appelle à Naples *i Pressepì*, expression qui revient à ce que nous appellons *Crèche* ou Tableau de la naissance du Sauveur, l'adoration des Bergers, l'arrivée des Mages, &c. Tout cela est représenté en petit, avec des figures faites & costumées d'une vérité parfaite. Cette espèce de spectacle, livré ailleurs aux enfans & aux gens du Peuple, devient à Naples, par sa perfection, digne de l'attention de l'Artiste & de l'homme de goût.

Comme les maisons sont toutes couvertes de terrasses, c'est souvent sur ces espèces d'esplanades que se dressent ces Théâtres & ces sortes de représentations : de la mousse, du carton, des morceaux de liège & des branches d'arbres, sont à-peu-près ce qui forme le fond du spectacle. Mais les ornemens, les accessoires y sont distribués, groupés avec un art, & on peut dire une magie au-dessus de la description & de l'idée qu'on peut s'en faire. Architecture ruinée, habitation rustique, rivières, ponts, cascades, montagnes, animaux, tous ces différens objets sont rassemblés avec un art infini, & l'ensemble produit une illusion singulière. Le Ciel naturel se marie & s'accorde avec le ton & la couleur des lointains, qui forment le fond du tableau, au point qu'une montagne qui est à vingt ou trente pieds, paroît être à une lieue de distance & dans sa juste proportion (1).

(1) Ce qu'il y a encore de remarquable, c'est que ce ne sont pas des Ouvriers ou des Artistes qui composent ces espèces de petites merveilles, mais de riches Particuliers qui s'en occupent eux-mêmes, & y emploient beaucoup de temps & d'argent. Ainsi l'on peut dire avec raison que si une partie du Peuple de Naples passe sa vie à ne

rien faire, l'autre s'occupe à faire des riens. On assure qu'il y a de ces *Pressepì* qui sont revenus à 30 mille ducats, environ 60 ou 80 mille francs, par l'achat des figures, les frais de leurs habillemens & le travail des fabriques qui sont toutes exécutées en liège avec une vérité inexprimable.

MAZANIELLE

HARANGUANT LE PEUPLE DE NAPLES

Pendant la fameuse Sédition de 1647 (1).

LA représentation de cette sédition terrible & dont le souvenir est encore récent à Naples, nous a paru devoir être insérée dans cet Ouvrage & ne pouvoit être mieux placée que dans ce Chapitre, où nous avons cherché à peindre le caractère du Peuple Napolitain. Ce tableau, ainsi que le récit de ce qui se passa alors à Naples, doit être regardé comme un des exemples les plus effrayans des excès auxquels peut se porter une populace effrénée.

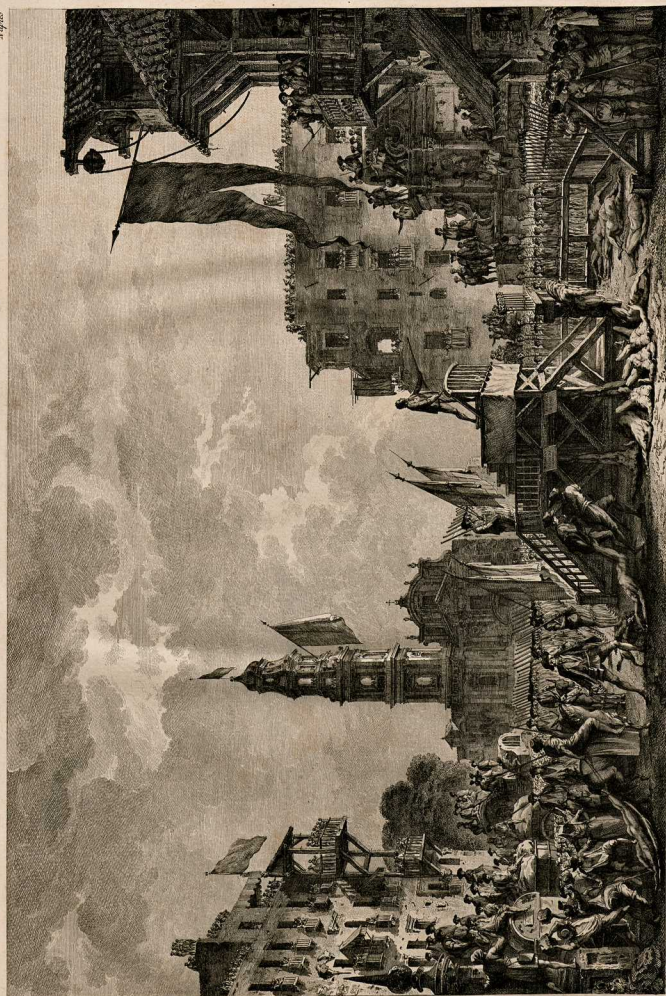
La tyrannie, les exactions des Vicerois & des Ministres que la Cour d'Espagne envoyoit pour gouverner le Peuple de Naples, en avoient depuis long-temps soulevé les esprits, & y avoient causé le plus grand mécontentement. Un dernier Impôt mis sur les fruits & les légumes, déterminâ l'éclat, & révolta sur-tout le bas Peuple, dont la subsistance devenoit encore plus difficile.

La sédition commença, à ce que l'on assure, par un jeune Pêcheur de vingt-quatre ans, né à *Amalfi*, dans les environs de Naples : il se nommoit *Thomas Aniello*, dont on a fait depuis, par corruption, *Mazanielle*. Cet homme né avec un caractère hardi, & avec une sorte d'éloquence grossière, qui n'est pas rare à Naples dans les gens de cet état, réduit à la misère, & la tête encore échauffée par le mécontentement général, résolut de périr ou de faire supprimer les Gabelles & les Impositions de toute espèce sur les denrées.

Il commença par s'associer avec un certain *Perrone*, Chef de Bandits, & alors réfugié, pour crimes, dans une Eglise qui lui servoit d'asyle. Avec le secours d'un tel camarade, le Dimanche 7 Juillet 1647, ils se mirent l'un & l'autre à courir dans tous les marchés & les boutiques des Fruitiers & des petits Marchands, en criant : *point de Gabelles, vive le Roi d'Espagne, & meure le mauvais Gouvernement.*

Au bout de quelques heures, Mazanielle fut suivi d'un nombre considérable de gens de la même espèce, qu'il engagea à refuser de payer les droits ; &

(1) Le détail que l'on donne ici de cette sédition, est extrait d'un Journal Italien imprimé à Parme en 1717, dans lequel est rapporté, jour par jour, tout ce qui se passa alors à Naples depuis le 7 jusqu'au 16 Juillet de cette année 1647.



Naples, le baraquement de l'Opéra de Naples, dans la Place du Marché des Carmes pendant la fameuse Révolution de 1847.

DU ROYAUME DE NAPLES. 243

le tumulte fut porté à un tel point , que l'Elu du Peuple qui étoit venu pour y mettre ordre , pensa être mis en pièces. Le lendemain , Mazanielle conduisit les plus déterminés à l'endroit où étoient les bureaux de la Ferme , auxquels on mit le feu : de-là il alla forcer les prisons ; & le nombre des séditieux augmentant toujours , au point de former une armée formidable , il alla assiéger dans son Palais le Duc d'*Arcos* , qui étoit alors Viceroi de Naples , & l'obligea de se réfugier au Château-Neuf , une des forteresses principales de la ville.

Le Duc d'*Arcos* sentit bien qu'il étoit impossible pour le moment de résister à une Populace ainsi soulevée , & envoya promettre à Mazanielle la suppression de tous les Impôts : mais le Peuple ne voulant point se contenter de ces promesses , exigea qu'on lui remît l'original des privilèges accordés par Charles-Quint ; privilèges dans lesquels ce Prince avoit promis à la ville de Naples de ne jamais mettre d'Impositions nouvelles sans le consentement de la Cour de Rome.

Le mardi 9 de grand matin , Mazanielle , à la tête de plus de cinquante mille hommes armés , courut mettre le feu aux Palais les plus considérables de la Noblesse , sans permettre à qui que ce fût d'en rien enlever : tout étoit brûlé jusqu'aux meubles les plus précieux.

Cependant le Cardinal *Filamarino* , alors Archevêque de Naples , se chargea d'obtenir du Viceroi ce privilège de Charles-Quint , & sans doute que sa confirmation publique eût mis fin à cette affreuse sédition ; mais un événement malheureux qui se passa le lendemain mercredi , ranima plus que jamais la fureur de ce Peuple révolté.

Le Duc de *Matalone* , & son frère *Joseph* , Prince de *Carassa* , entreprirent de faire assassiner Mazanielle ; pensants bien que s'ils venoient à bout de ce projet , les séditieux n'ayant plus de Chef , seroient bientôt réduits ; & en conséquence ils gagnèrent , à force d'argent , ce même *Duperone* , ami de Mazanielle , & l'engagèrent à le trahir.

Ce Chef de Bandits avoit été chargé par Mazanielle de faire entrer à Naples cinq cents hommes armés qu'il devoit commander pour le service du Peuple , & pour être plus particulièrement à ses ordres. *Duperone* les ayant conduits jusques dans la place du marché , en fit entrer une partie dans l'Eglise des Carmes , où Mazanielle étoit alors environné d'un Peuple prodigieux ; & faisant passer sa Troupe comme en revue , à un certain signal , sept des Bandits tirèrent en même-temps sur lui ; mais le hasard fit qu'aucun des coups ne porta.

Cette trahison excita dans le Peuple un trouble & une confusion horrible :

on en vint aux mains , on tomba sur les Bandits , & on en tua un grand nombre dans l'Eglise même. Leurs corps furent transportés sur la place du Marché , & tout autour du Tribunal grossier où Mazanielle rendoit ses arrêts sanguiers. On mit les têtes de ces malheureux , ainsi qu'on les voit sur la Gravure , rangées en haie , & élevées au bout d'une pique.

Une partie des Bandits échappa par la fuite ; mais *Duperone*, leur Chef, & quelques autres , furent arrêtés. L'on fut d'eux que c'étoit à l'instigation du Duc de *Matalone* & de son frère *Caraffa*, que le complot avoit été formé. Ils avouèrent de plus que lorsque Mazanielle auroit été tué , le projet étoit de faire sauter en l'air toute l'Eglise des Carmes , sous laquelle on avoit déjà placé vingt-huit barils de poudre ; & que pour récompense de ce complot infernal , *Duperone* avoit reçu du Duc un billet de la valeur de quinze cents écus pour lui & ses camarades. Malgré l'aveu fait par ce misérable , Mazanielle donna ordre qu'on lui coupât la tête , ainsi qu'à ses complices , & on les plaça également sur des piques dans la place du Marché.

Ce fut sur-tout contre le Duc de *Matalone* que la fureur du Peuple fut portée à son comble ; & sur ce que le bruit se répandit qu'il s'étoit retiré dans le Couvent des Capucins , une troupe de Gens armés y courut pour le mettre en pièces. Mais déjà instruit par quelque espion , il avoit eu le temps de se sauver en habit de Capucin , & de se retirer dans ses Terres du côté de Bénévent. Son frère *Caraffa* ne fut pas si heureux que lui ; & comme il se fauvoit du Monastère de Sainte-Marie-la-Neuve , où il s'étoit retiré , il fut trahi par une femme qui le livra à la Populace. Un Boucher lui coupa la tête & l'emporta en triomphe ; elle fut placée avec celles des autres malheureuses victimes de la fureur de Mazanielle. L'on traîna son corps en l'accablant encore de pierres , & il fut attaché à un poteau , avec une inscription qui portoit , *Joseph Caraffa, rebelle & traître à sa Patrie.*

Le jeudi matin , qui étoit le 11 Juillet , Mazanielle se trouva à la tête d'une armée formidable , composée de plus de cent cinquante mille hommes , tous en armes & prêts à lui obéir au moindre signal. Un des premiers ordres qu'il donna , fut la défense répandue dans toute la ville de sortir avec un manteau , ni aucun habillement sous lequel on pût cacher des armes , ce qui fut ponctuellement exécuté : il ordonna ensuite que tous les Cavaliers & les Nobles ne pussent conserver d'armes chez eux , & qu'on les remit au Peuple.

Pendant que l'on étoit ainsi occupé à exécuter les différentes volontés de Mazanielle , le Cardinal Archevêque de Naples , ainsi que le Duc d'*Arcos* , conféroient ensemble pour aviser aux moyens d'appaîser la fureur des révoltés :

ensin

enfin le Cardinal fut chargé de faire devant le Peuple la lecture de la capitulation offerte par le Viceroi, ainsi que des privilèges accordés à la ville de Naples par Charles-Quint ; ce qui se passa avec la plus grande solennité dans l'Eglise des Carmes. Après quoi le Cardinal engagea Mazanielle à venir trouver avec lui le Duc d'Arcos.

Mazanielle, pour ce moment, quitta ses habits de Marinier : il s'habilla de drap d'argent, & l'épée à la main, à la tête d'une cavalcade superbe, il accompagna le Cardinal jusqu'à la place du Château ; là, après avoir harangué le Peuple, & lui avoir conseillé de ne point quitter les armes jusqu'à ce qu'il eût reçu la confirmation de ses privilèges par le Roi d'Espagne, il promit de revenir au bout d'une heure, après avoir traité pour les intérêts communs avec le Duc d'Arcos.

Le Cardinal présenta Mazanielle au Viceroi, qui le reçut avec une grande distinction ; & sur ce qu'il lui protestoit qu'il ne s'étoit conduit, comme il avoit fait, que pour les intérêts même du Roi & de son Peuple, le Duc d'Arcos l'embrassa, en l'assurant qu'il n'étoit point coupable ; qu'il n'avoit point offensé Sa Majesté, & que ce seroit avec le plus grand plaisir qu'il le consulteroit pour pacifier & rétablir l'ordre dans Naples : il s'enferma ensuite avec lui & le Cardinal, pour raisonner sur ce qu'il y auroit à faire ; mais bientôt on entendit un tumulte considérable sur la place du Château : c'étoit le Peuple qui, commençant à être inquiet du sort de Mazanielle, le redemandoit à grands cris.

Alors le Duc d'Arcos crut nécessaire de paroître sur le balcon avec le Cardinal & Mazanielle, dont la présence calma sur le champ l'inquiétude & les cris des séditieux rassemblés au nombre de quinze ou vingt mille ; & pour prouver au Viceroi jusqu'à quel point alloit son autorité, il ordonna que, sous peine de la vie, tout le monde eût à se retirer. Dans l'instant tous disparurent & se retirèrent chacun de leur côté ; de sorte qu'il ne resta pas un seul homme sur la place du Château.

Jusques-là cet homme extraordinaire avoit pu étonner par la force & la hardiesse de son caractère : mais de ce moment, son autorité sans bornes lui tourna la tête. Il devint fier, cruel, arrogant & féroce. Le Vendredi 12, il fit mettre le feu au Palais du Duc de Matalone ; & ayant appris que l'on avoit enfermé dans des Monastères, & chez des Religieuses, les meubles qui étoient les plus précieux, il ordonna, sous peine de la vie, qu'on les reportât à la place du Marché, pour y être brûlés, menaçant de faire aussi mettre le feu à ces Maisons Religieuses, si l'on refusoit de lui obéir.

Le Samedi 13 Juillet fut le jour pris pour la publication solennelle des articles de la capitulation, en présence du Viceroi, du Conseil d'Etat & de tous les Ministres, dans la grande Eglise des Carmes; ce qui fut fait avec le plus grand appareil. Mazanielle y jouoit le premier rôle, corrigeant à sa volonté tous les articles, ajoutant ou diminuant sans que personne osât le contredire: après quoi il exigea du Viceroi & de tous les Ministres, le serment solennel d'en maintenir l'exécution à perpétuité; il voulut même qu'ils s'engageassent à en obtenir la confirmation de Sa Majesté Catholique.

L'on chanta en grande musique un *Te Deum*, pendant lequel Mazanielle, enivré de sa gloire & de ses succès, envoya faire au Viceroi différens messages, tous plus bizarres & plus extravagants les uns que les autres; le Duc d'Arcos se garda bien de lui rien refuser, disant toujours *oui à tout* ce qu'il lui demandoit. Mazanielle harangua ensuite toute l'assemblée, & finit par dire qu'il vouloit retourner à son premier état de simple Pêcheur, puisque ce n'étoit pas son intérêt particulier, mais celui du Roi, du Peuple, & de sa Patrie, qui l'avoit porté à tout ce qu'il avoit fait; qu'il n'en vouloit aucune récompense; il déchira l'habillement superbe dont il étoit revêtu, & voulut se jeter aux pieds du Viceroi & de ses Ministres: mais le Duc d'Arcos ne voulut pas le souffrir, & on se sépara. Ces ménagemens, ces respects du Viceroi & de toute sa Cour, mirent le comble à l'ivresse de Mazanielle, & bientôt elle dégénéra en une vraie folie.

Le lendemain Dimanche 14, il fit toutes sortes d'extravagances, courant à cheval par la ville, frappant lui-même, ou ordonnant à tort & à travers les exécutions les plus rigoureuses, pour les sujets les plus légers, ou bien donnant, & sans nul discernement, les postes les plus importants aux gens de la plus basse espèce.

Cette conduite le rendit bientôt odieux à ce même Peuple, dont il venoit d'être l'idole pendant plusieurs jours. Le soir du Dimanche, par une excessive chaleur, on l'engagea à venir faire une promenade sur le bord de la mer, du côté de Pauzilippe, où il but une quantité considérable de vin. On assura aussi dans le temps que le Viceroi avoit donné des ordres pour que l'on ajoutât à ces rafraichissemens quelque drogue qui finit par lui tourner la cervelle absolument: de sorte que le jour suivant, 15, il donna des marques de la folie la plus décidée, & au point que le Peuple le regardoit comme un fléau dont il desiroit d'être délivré.

Ses plus fidèles amis, & ceux dans lesquels il avoit le plus de confiance, le fuyoient comme une bête féroce: il ne fut pas difficile alors au Viceroi

de trouver des gens pour le faire assassiner. Le Mardi 16 Juillet, jour de la Fête de la Vierge des Carmes, dans cette même Eglise, théâtre de sa gloire & d'un règne de bien peu de durée, Mazanielle voulut encore haranguer le Peuple, mais avec si peu de sens, que personne ne l'écoutoit plus. Comme il paroïsoit extrêmement fatigué, on l'engagea à s'aller reposer dans la Maison des Carmes, qui donnoit sur le bord de la mer : mais il n'y fut pas plutôt entré, que quatre hommes armés d'arquebuses le suivirent, & tirant en même-temps sur lui, le tuèrent sur le champ. Il ne dit que ces mots : *ab traditori, ingrati !* & expira.

Un Boucher que l'on fit venir, lui coupa la tête, & elle fut portée en triomphe au milieu de ce même Peuple, qui, se voyant alors sans Chef, n'eût pas même le courage de plaindre celui qu'il avoit regardé quelques jours auparavant comme son Libérateur & son Dieu tutélaire.

On trouve dans les Mémoires secrets de *Buffy Rabutin*, un récit fort étendu de cette sédition, qui fit de son temps beaucoup de bruit dans toute l'Europe. Les détails & les évènements principaux sont, à quelques anecdotes près, absolument pareils à ce qui est écrit dans le Journal dont nous venons de faire l'extrait. On y trouve entr'autres celle-ci, qui nous a paru au moins d'un genre neuf, & faite pour égayer un peu cette horrible tragédie.

» Le premier acte d'hostilité fut bien digne d'une populace ameutée. Quelques semaines avant la fête, cette Milice fit une revue dans le marché, & par-
 » courut en ordre presque toute la ville. En passant devant le Palais du
 » Viceroi, ils virent aux fenêtres & aux balcons quantité de personnes de
 » qualité qui s'y étoient mises pour les voir défilér. Mazanielle fit un signal,
 » & dans l'instant tous ces jeunes gens délièrent, de concert, les cordons de
 » leurs caleçons, & levant leurs chemises, montrèrent tous leur derrière
 » aux spectateurs, en accompagnant cette action indécente de cris & de huées
 » qui forcèrent tout le monde à se retirer ».

Les détails de la mort de Mazanielle & de la fin de son règne sont absolument les mêmes que ceux qui sont rapportés dans le Journal ; mais on trouve de plus, dans *Buffy Rabutin*, le récit de ce qui se passa à Naples après la mort de ce Brigand. » Le bruit de sa mort se répand dans le moment dans
 » toute la ville, & personne ne donne signe de douleur ni de pitié. Un des
 » assassins coupe la tête de Mazanielle, la prend par les cheveux, passe au
 » milieu de la foule, la porte toute sanglante au Viceroi, & de-là va la jeter
 » dans un des fossés de la ville. Des gens prennent le corps, le traînent par
 » les rues, lui font mille outrages, & le Peuple voit tout cela avec une

» indifférence & une insensibilité qui le caractérise. Le lendemain il reprend ses
 » premiers sentimens pour Mazanielle; il déplore son sort, le plaint, le regrette,
 » déteste ses assassins, se reproche de ne l'avoir point vengé, & ce ne sont
 » plus dans Naples, que pleurs & que gémissemens. On recherche la tête & le
 » corps de Mazanielle; on les rejoint ensemble, on les place sur un brancard,
 » après avoir couvert le corps du Manteau-Royal : on met sur sa tête une
 » couronne de lauriers, à la main droite le bâton de commandement, à la
 » gauche une épée nue. Dans cet équipage on le porte solennellement dans
 » tous les quartiers de la ville; il étoit suivi de quatre-vingt mille ames. Le
 » Viceroi envoya huit Pages avec chacun un flambeau de cire blanche à la
 » main, pour accompagner le convoi, & il ordonna à tous les gens de guerre
 » de baisser leurs armes, & de le saluer à la militaire. Il fut inhumé le soir
 » même avec toutes les cérémonies usitées pour les personnes de la première
 » qualité. Les cris, les pleurs, & le chant des Prêtres, faisoient un mélange
 » dont il n'y avoit eu jusques-là aucun exemple.

» Telle fut la pompe funèbre du célèbre Mazanielle, Roi pendant huit
 » jours, insensé pendant quatre, massacré comme un tyran, révééré comme le
 » libérateur de sa Patrie, & presque comme un Saint «.



Portrait de Mazaniello

Gravé par D'Argence à Rome, d'après plusieurs autres.

FÊTES DU CARNAVAL À NAPLES.

PILLAGE DE LA COCAGNE.

QUOIQUE ce Tableau forme, par opposition, avec l'horrible scène dont nous venons de nous occuper, un contraste bien frappant & bien subit, nous pourrions peut-être dire qu'il n'en est que plus capable de donner une idée de l'inconstance & de la légèreté du Peuple que nous avons à peindre : caractère cependant assez général chez toutes les Nations, & sur-tout parmi cette classe d'hommes.

Cette fête populaire de la Cocagne a été long-temps célèbre à Naples. Ce spectacle vraiment barbare, quoique très-gouté de la classe du Peuple Napolitain, que l'on appelle les *Lazaroni*, étoit souvent cause de beaucoup de défordres & d'accidens : c'est pourquoi le Gouvernement l'a aboli en dernier lieu, & l'a remplacé par d'autres fêtes, également destinées à l'amusement du Peuple, mais dictées par la bienfaisance & l'humanité.

Le Carnaval, dans presque toutes les villes d'Italie, est un temps de fêtes & de divertissemens ; il l'est particulièrement à Naples. Très-anciennement l'usage étoit de promener par la ville un char rempli de vivres de toute espèce, qu'à un certain signal on abandonnoit au pillage du Peuple. Depuis, l'on avoit choisi pour cette fête une des plus grandes places de Naples, que l'on appelle *il Largo del Castello*, parce qu'elle est située devant une forteresse nommée *Castello Nuovo*.

L'on donnoit toujours à l'édifice principal de la Cocagne, la forme de quelque Temple, avec une décoration régulière d'Architecture ; quelquefois même cette espèce d'Amphitéâtre étoit orné de quelques décorations allégoriques, & représentoit ou le Temple d'Armide, ou d'Astrée, ou quelqu'autre. Mais son principal ornement, celui auquel le Peuple portoit plus d'attention, étoit une immense provision de comestibles de toute espèce, de poules, de volailles mortes ou en vie, & de toutes les munitions de bouche que l'on peut imaginer, accrochées le long des colonnes, & jusqu'au faite de l'Architecture.

Au signal d'un coup de canon, tiré de dessus un bastion de la forteresse, les Lazarons avoient le droit de s'élancer de toutes parts sur l'Amphitéâtre de la Cocagne, & dans cinq minutes de temps tout étoit enlevé. Quoique l'on eût toujours soin de garnir la place de beaucoup de troupes, pour prévenir,

autant qu'on pouvoit, le tumulte & le désordre, il étoit impossible que cette avidité & cette fureur du Peuple n'occasionnassent toujours quelques malheurs; & c'est pour les prévenir que le Gouvernement vient d'abolir tout récemment cette fête qui n'existera plus désormais que dans le souvenir & la représentation que nous en donnons ici.

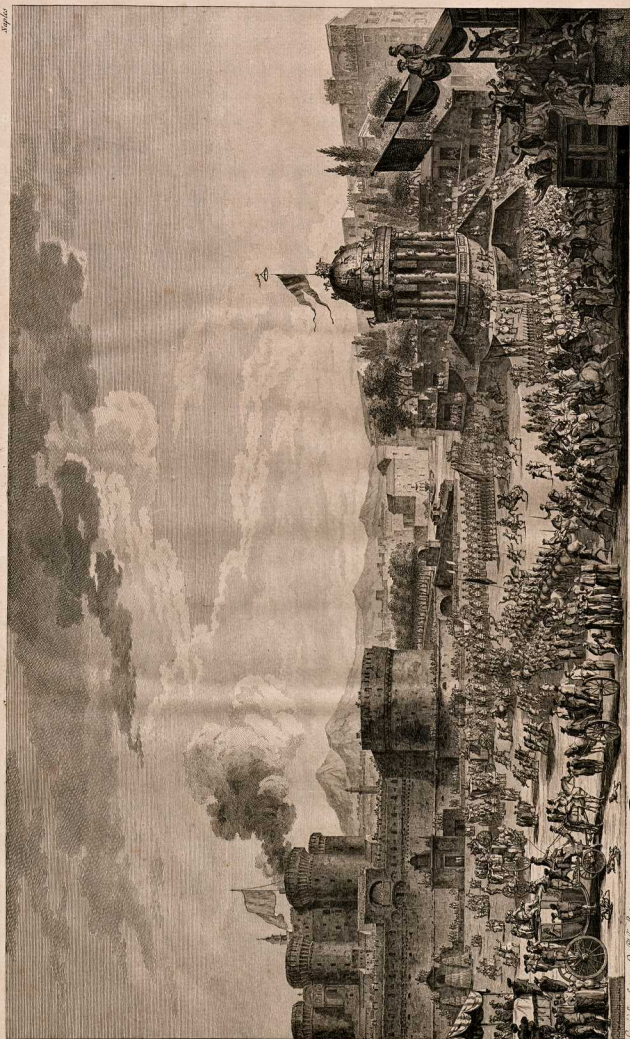
Nous croyons devoir joindre à la notice de cette gravure une description de cette fête Napolitaine, telle qu'elle nous a été envoyée de Naples même, dans le Journal de nos Dessinateurs, qui en furent les témoins en 1778.

» Le Carnaval nous ramena à Naples, où ce temps est absolument consacré
 » au plaisir, & on peut dire à la franche gaieté. Une Cour jeune, peu
 » politique; une société sans rigidité dans les principes; un Peuple insouciant,
 » que le besoin n'attriste pas, qui n'a de la misère que la malpropreté &
 » l'abandon; tout cela concourt à former une Nation joyeuse. Aussi, depuis
 » que j'existe & que je voyage, n'ai-je jamais vu un Carnaval plus bruyant
 » & plus gai. L'on peut dire, à la louange du Peuple Napolitain, que quoi-
 » qu'il n'y ait pas de police dans la ville, que la population y soit innom-
 » brable, que le vin y soit à bon marché, qu'il soit permis de se masquer le
 » jour comme la nuit, & de faire dans les rues le bruit que l'on veut, il ne s'y
 » passe rien d'inquiétant ni de funeste pour la sûreté publique: les attroupemens
 » y sont bruyans, mais jamais orageux.

» Nous fûmes donc témoins de la Cocagne, spectacle bien plaisant, &
 » vraiment national. Il s'en fait autant qu'il y a de Dimanches dans le Carnaval;
 » & chaque fois on change de décoration: elle consiste ordinairement en un
 » édifice formé avec des planches peintes, des perches & des toiles, dont l'en-
 » semble représente un Temple, ou quelquefois une montagne avec des collines.
 » Toutes ces planches ~~sont couvertes de merluches de pains~~, de quartiers
 » de bœufs, de moutons, de veaux & d'oyes, que l'on y attache avec bar-
 » barie toutes vivantes, & souvent quatre jours d'avance.

» Les Lazarons de chaque quartier s'attroupent, s'associent pour piller
 » ces provisions, au signal d'un coup de canon que l'on tire du Château-
 » neuf, sur la place duquel se fait la Cocagne. Alors l'œil a peine à suivre la
 » rapidité du flot qui s'élance; l'édifice est couvert dans un instant jusqu'au som-
 » met; & la fumée du canon n'est pas dissipée, que tout est enlevé jusqu'au
 » moindre morceau. Le plus ingambe en emporte le plus, & est reporté en
 » triomphe par ses camarades: je dis reporté, parce qu'ils remplissent leurs
 » chemises au point de ne pouvoir plus se remuer.

» Quoique tout ce que l'on attache soit commun & détestable, ils y mettent



Vue du Village de la Capagne, à Naples dans la Place appelée le Campo del Castello.

Dessiné par M. de la Chapelle, Architecte, Envoiesseur du Roi à l'Académie de France à Rome.

» une ardeur & un acharnement, qui tiennent autant à l'amour-propre, qu'à
 » la gourmandise. Ils se disputent cette dépouille jusqu'à ne pouvoir attendre
 » le signal. La première fois de cette année, le coup de canon ne partit qu'après
 » le départ des pillards; le second Dimanche, ils renversèrent les troupes,
 » & pillèrent deux heures avant le moment annoncé; & à la troisième Cocagne,
 » ils la prirent & l'enlevèrent la veille; mais cette émulation ne réussit pas.
 » Les plus déterminés, ceux qui s'étoient le plus signalés, furent arrêtés: on
 » en punit publiquement plusieurs sur la place; & à la quatrième Cocagne,
 » tout se passa en règle & sans tumulte.

» Le goût des mascarades & des divertissemens de ce genre est fort en
 » usage à Naples, dans le temps du Carnaval, & plus qu'en aucune ville
 » d'Italie. On y exécute de grands sujets avec magnificence, & on forme
 » des marches ou des cavalcades, dont les plus grands Seigneurs font la
 » dépense, & sont souvent les principaux acteurs. Le Roi lui-même fit, cette
 » année, partager ses plaisirs au public. Il exécuta une somptueuse mascarade,
 » qui avoit pour sujet l'entrée du Grand-Seigneur à la Mecque.

» Le nombre des hommes, des chevaux, des équipages de suite, l'exac-
 » tude des costumes, le goût & la richesse des habillemens, donnoient à cette
 » marche une somptuosité tout-à-fait Asiatique. Une grande quantité de Musiciens
 » à pied ouvroit la marche; ensuite venoient les Janissaires, commandés par leur
 » Aga. Ils étoient suivis des Spahis, superbement montés, & dont les chevaux
 » étoient richement enharnachés. Le Roi marchoit à leur tête, accompagné des
 » Muphtis, Derviches, de l'Yman, des Bostangis, &c.; tous magnifiquement
 » costumés. Les présents, portés par des Esclaves, venoient ensuite, ainsi
 » qu'un chameau chargé & couvert d'un tapis d'une grande beauté. Il devoit
 » y avoir aussi un éléphant, mais son caractère de gravité ne voulut pas se
 » prêter à cette plaisanterie.

» Le Grand-Seigneur parut après, accompagné de quatre Ambassadeurs,
 » celui de Perse, de Siam, de la Chine & de l'Inde. Notre Ambassadeur (le
 » Marquis de *Clermont-d'Amboise*) faisoit de fort bonne grace celui de la
 » Chine. Ensuite arrivoient de nouveaux Janissaires, précédants un char sur
 » lequel étoient toutes les Sultanes Européennes, Africaines, Asiatiques: la
 » Reine en étoit une. Sur le même char étoit le Chef des Eunuques, & des
 » Icoglans brûlants des parfums: derrière le char, une seconde troupe de
 » Spahis; & la marche étoit fermée par une grande quantité de chevaux,
 » d'équipages, chargés & recouverts de tapis.

» Nous vîmes cette marche dans la rue de Tolède, dont elle tenoit presque

» toute la longueur , & non sans être étonnés de l'obéissance & de la douceur
 » de toute cette populace Napolitaine. La rue étoit pleine d'un bout à l'autre ,
 » ce qui pouvoit bien former près de deux cents mille personnes rassemblées ,
 » qui toutes vouloient voir , & voir à la fois. Cependant quatre hommes de
 » la Garde suffisoient pour séparer la foule de ce Peuple, qui a passé long-temps
 » pour être si redoutable, mais qui ne l'est que pour le bruit ; dont la passion
 » favorite est une excessive gourmandise , & pour qui la douce oisiveté est le
 » bonheur suprême «.



